

BRITTAINY C. CHERRY

NEW ROMANCE®

ELEANOR
& GREY

Hugo Roman

BRITTAINY C. CHERRY

NEW ROMANCE®

ELEANOR & GREY

Roman

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Marie-Christine Tricottet

Hugo  Roman

Titre de l'édition originale : *Eleanor & Grey*

Copyright © 2019, Brittainy C. Cherry

Tous droits réservés

Aucune partie de ce livre ne peut être reproduite, scannée ou distribuée sous aucune forme imprimée ou électronique sans autorisation. Merci de ne pas participer ou encourager le piratage de contenus protégés par le droit d'auteur en violation des droits de l'auteur.

Ce livre est une fiction. Les noms, lieux et événements sont issus de l'imagination de l'auteur et sont fictifs. Toute ressemblance avec des personnes réelles, vivantes ou ayant existé, des événements ou des lieux serait totalement fortuite.

Ouvrage dirigé par Isabelle Solal

Édition en langue française : *Eleanor & Grey*

Couverture photographie et design : © Filadendron/ Getty images/

Stéphanie Aguado

© 2020, Hugo Roman, département de Hugo Publishing

34-36, rue La Pérouse

75116 - Paris

www.hugoetcie.fr

ISBN : 9782755649871

Ce document numérique a été réalisé par Nord Compo.

À Maman, que je remercie de croire

SOMMAIRE

Titre

Copyright

Dédicace

Première partie

Prologue - Eleanor

1 - Eleanor

2 - Greyson

3 - Eleanor

4 - Eleanor

5 - Eleanor

6 - Greyson

7 - Eleanor

8 - Eleanor

9 - Eleanor

10 - Eleanor

11 - Eleanor

12 - Eleanor

13

14 - Eleanor

15 - Eleanor

16 - Greyson

17 - Eleanor

18 - Eleanor

19 - Greyson

20 - Eleanor

Deuxième partie

21 - Eleanor

22 - Eleanor

23 - Greyson

24 - Eleanor

25 - Greyson

26 - Eleanor

27 - Greyson

28 - Eleanor

29 - Eleanor

30 - Eleanor

31 - Greyson

32 - Eleanor

33 - Eleanor

34 - Greyson

35 - Eleanor

36 - Eleanor

37 - Eleanor

38 - Eleanor

39 - Eleanor

40 - Greyson

41 - Eleanor

42 - Greyson

43 - Eleanor

44 - Greyson

45 - Eleanor

46 - Greyson

47 - Eleanor

48 - Eleanor

49 - Eleanor

50 - Eleanor

51 - Eleanor

52 - Greyson

53 - Greyson

54 - Eleanor

55 - Eleanor

56 - Greyson

57 - Greyson

58 - Greyson

59 - Eleanor

60 - Eleanor

Remerciements

PREMIÈRE PARTIE

« Quand j'étais un petit garçon et que je voyais des choses effrayantes aux actualités, ma mère me disait : Concentre-toi sur ceux qui aident. Tu trouveras toujours des personnes aidantes. »

Fred Rogers

PROLOGUE

Eleanor

8 AVRIL 2003

Tout ce que ma mère savait de la vie, elle l'avait appris avec Monsieur Rogers.

Elle disait de lui qu'il était le meilleur professeur en choses de la vie, et elle jurait à qui voulait l'entendre qu'il lui avait sauvé la vie un nombre incalculable de fois. Lorsqu'elle avait des problèmes, elle les affrontait sans se dérober. Lorsqu'elle était heureuse, elle profitait pleinement de son bonheur. Lorsqu'elle souffrait, elle recherchait l'origine de sa douleur.

Je n'ai jamais rencontré une femme qui canalisait autant sa propre énergie. Sa maîtrise d'elle-même était une chose admirable. Elle n'élevait jamais la voix, c'était la personne la plus calme au monde. Auprès d'elle, il était impossible de se mettre en colère. Je le pensais sincèrement.

C'est elle qui avait instauré les mardis avec Rogers.

Le mardi était le seul jour de la semaine où nous ne dînions pas à la table de la salle à manger, mais où nous sortions les plateaux télé. Tous les mardis, sans exception, elle, mon père et moi regardions un épisode de

*Mister Roger's Neighborhood*¹. Ce rituel peut paraître étrange, mais c'était une chose que maman faisait depuis son enfance. Elle regardait la série toutes les semaines avec ma grand-mère, et lorsqu'elle avait rencontré mon père, elle lui avait fait promettre de perpétuer la tradition si jamais ils avaient des enfants.

J'adorais cette émission, moi aussi. Il y avait probablement très peu d'adolescents de seize ans qui connaissaient, et encore moins qui aimaient, Mister Rogers, mais franchement, ils perdaient quelque chose. Certes, c'était un vieux programme, mais les leçons qu'il enseignait étaient toujours d'actualité.

Ce mardi après-midi-là ne m'avait pas semblé différent des autres. Nous avons mangé un pain de viande avec de la purée, parlé musique, ri aux mauvaises blagues de papa, et nous avons commenté la collection de cardigans de Monsieur Rogers, qui rappelait la mienne, quand on sait que maman m'en tricotait un tous les ans pour mon anniversaire.

Tout allait pour le mieux dans le meilleur des mondes jusqu'à ce que trois mots viennent tout chambouler.

– J'ai un cancer.

Mon corps réagit d'une façon que je n'aurais pas crue possible. Je m'effondrai dans les coussins du canapé comme si quelqu'un m'avait donné un grand coup de poing dans la poitrine, expulsant brutalement tout l'air contenu dans mes poumons.

Je me tournai vers ma mère, incrédule, sonnée, blessée. La paume de mes mains devint moite, mon estomac se noua et j'eus l'impression que j'allais vomir.

– Quoi ? murmurai-je, à peine capable de parler.

Trois mots. Seulement trois mots. Trois mots qui modifiaient mon état d'esprit. Trois mots qui me brisaient le cœur. Trois mots que je n'aurais jamais voulu entendre.

J'ai un cancer.

Je regardais les lèvres de maman pendant qu'elle me parlait. Du moins, il me semblait qu'elle me parlait. Avait-elle vraiment dit quelque chose ? L'avais-je imaginé ? Est-ce que j'entendais des voix ? Ou bien étaient-ce des échos de mon passé qui revenaient me hanter ?

Grand-père avait eu un cancer.

Il s'était battu contre le cancer.

Il était mort d'un cancer.

Rien de bon ne pouvait sortir de ce mot.

Je hochai la tête, en proie au plus grand désarroi, lorsque des larmes se mirent à couler lentement sur les joues de maman. Je tournai les yeux vers papa et je vis qu'il allait pleurer, lui aussi.

– Non.

C'est tout ce que je parvins à dire.

Tout ce qui me vint à l'esprit.

Je secouai la tête.

– Non. Non. Ce n'est pas vrai.

Papa se pinça l'arête du nez.

– Malheureusement si.

– Non, répétais-je. Non, ce n'est pas vrai.

Il était impossible que maman ait un cancer.

Les gens comme elle n'avaient pas de cancer. C'était la femme la plus saine au monde. Je veux dire, quand même, pour elle un jus carotte-pomme-concombre comme en-cas, c'était le comble du déraisonnable. Si on l'avait coupée, du jus de brocoli aurait probablement coulé à la place du sang. Les personnes aussi saines que ma mère ne tombaient pas malades. Elles devenaient de plus en plus saines. Il était inimaginable que...

Oh, non...

Maintenant papa pleurait, lui aussi.

Or, papa ne pleurait pas. Je pouvais compter sur les doigts d'une main le nombre de fois où je l'avais vu verser une larme.

– Eleanor...

Quand il m'appelait Eleanor, c'est que les choses étaient sérieuses, et mon père n'était pratiquement jamais sérieux. Il renifla et ferma les yeux.

– C'est dur pour nous tous. Nous voulions te le dire lorsque nous l'avons appris, mais nous ne savions pas comment. Et puis, il y a encore des examens à faire et...

– C'est grave ?

Ils gardèrent le silence.

Ce n'était pas bon signe.

J'avais l'impression que l'on m'arrachait le cœur par petits bouts.

Ma mère porta la main à sa bouche et ses larmes redoublèrent.

Mon père reprit la parole, m'appelant par mon nom entier, *encore une fois*.

– Eleanor... je t'en prie, comprends-nous. Nous allons devoir nous serrer les coudes pour traverser cette épreuve.

– On va se battre, promit maman d'une voix tremblante, effrayée, saccadée. Nous allons nous battre, Ellie, je te le jure. Toi, ton père et moi. Nous n'allons pas baisser les bras.

Je n'arrivais plus à respirer. J'aurais voulu fuir. J'avais envie de me lever, de prendre mes jambes à mon cou et de m'enfuir hors de cette pièce, de cette maison, de cette réalité. Mais le regard de maman plongé dans le mien. Sa souffrance évidente. Son corps ébranlé par la peur et la douleur, tout cela faisait que je ne pouvais pas la laisser.

Pas comme ça.

Je me penchai vers elle sur le canapé et la pris dans mes bras. Je me pelotonnai contre elle, posant la tête sur sa poitrine où son cœur cognait à grands coups.

– Je suis désolée, murmurai-je, submergée de chagrin, et les larmes jaillirent de mes yeux.

Ne sachant que faire d'autre, je resserrai mon étreinte en répétant les mêmes mots en boucle.

– Je suis désolée. Je suis désolée. Je suis désolée.

Elle me serra contre elle comme si elle n'allait plus jamais me lâcher. Puis papa, à son tour, nous prit toutes les deux dans ses bras, et nous nous accrochâmes désespérément les uns aux autres.

Nos larmes se mélangèrent et nous restâmes soudés, tous les trois, ne formant plus qu'une seule entité.

Comme la douleur ne passait pas, maman posa ses lèvres sur mon front et me parla doucement, ce qui me fit pleurer de plus belle.

– Je suis tellement désolée, Ellie.

Mais cela allait s'arranger, parce que nous allions nous battre.

Nous allions nous battre ensemble.

Et nous sortirions victorieux de cette épreuve.

1. Mister Rogers' Neighborhood était une série télévisée éducative américaine pour enfants, créée et animée par Fred Rogers. (NdT, ainsi que pour les notes suivantes)

1

Eleanor

21 JUIN 2003

Tout ce que je savais de la vie, je l'avais appris grâce à Harry Potter.

Je disais de lui qu'il était le meilleur professeur en choses de la vie et je jurais à qui voulait l'entendre qu'il m'avait sauvé la vie un nombre incalculable de fois. Lorsque j'avais des problèmes, j'inventais des formules magiques pour transformer mes ennemis en rats, en limaces ou en crapauds.

Inutile de dire que mes aptitudes relationnelles étaient défailantes, ce qui me convenait, parce que j'étais très forte pour éviter les humains – du moins jusqu'à ce qu'on me force à interagir avec eux.

– Tu es consignée hors de ta chambre, dit maman du pas de la porte en se frottant le visage à deux mains.

Ses cheveux châtain étaient attachés en un chignon informe, et le tablier qu'elle nouait autour de sa taille pour peindre protégeait à peine un tee-shirt sur lequel on pouvait lire *Pink Floyd*. Ses Converse vert fluo étaient maculées de peinture et ses lunettes à épaisses montures roses

étaient perchées sur le sommet de son crâne. Elle me fit un sourire étincelant.

Elle avait passé la journée dans le garage à peindre, parce que les week-ends étaient les moments où elle donnait libre cours à son amour de l'art. Pendant la semaine, elle n'était qu'une nounou tout ce qu'il y a de plus normale qui sauvait des enfants de la monotonie de leur vie. Mais le week-end ? Elle laissait pendre ses cheveux.

Deux mois s'étaient écoulés depuis que son cancer avait été diagnostiqué, et j'adorais la voir peindre. Tant qu'elle peignait, j'avais le sentiment que tout allait bien. Tant qu'elle était toujours elle-même, le quotidien était plus facile. Et dans l'ensemble, elle était elle-même. Parfois elle était fatiguée, mais quand même, c'était maman. Elle faisait juste la sieste un peu plus souvent que d'habitude.

Je plissai les yeux en levant la tête de mon roman.

– On ne peut pas consigner quelqu'un hors de sa chambre.

– En fait si, on peut. Ton père et moi en avons discuté, et nous avons pris la décision de te consigner hors de ces quatre murs. C'est les vacances d'été ! Tu dois sortir, aller traîner avec tes copains.

Mon regard se posa sur elle, puis sur mon livre, puis de nouveau sur elle.

– D'après toi, qu'est-ce que je suis train de faire, là ?

J'adorais ma mère. De toutes les mères, c'était elle la meilleure, mais cet après-midi-là elle se comportait de façon vraiment intrusive. Ce n'était pas n'importe quel jour d'été, après tout. On était le 21 juin 2003. Le jour que j'attendais depuis trois ans.

Trois longues années douloureuses.

Elle se comportait vraiment comme si elle avait oublié que *Harry Potter et l'ordre du Phénix* paraissait ce jour-là. Le fait qu'elle ose même parler d'autre chose que de Harry, Ron et Hermione était tout simplement hallucinant.

– Eleanor, c’est l’été, tu es en vacances et tu n’as même pas encore mis le nez dehors.

– Il fallait bien que je relise les quatre premiers volumes de la saga *Harry Potter* pour me préparer à la lecture de celui-ci.

Franchement, elle aurait dû comprendre. C’était comme si, à son époque, un nouvel album de Black Sabbath était sorti et que, au lieu de la laisser l’écouter, grand-mère l’avait envoyée acheter du lait à l’épicerie du coin.

Vraiment pas cool.

Black Sabbath et le lait.

Harry Potter et la vie sociale.

– Shay dit qu’il y a une fête ce soir, annonça maman en se laissant tomber sur mon lit. Il y aura sûrement de l’herbe et de l’alcool, plaisantait-elle en me poussant du coude.

– Oh, génial, dis-je ironiquement. En effet, comment passer à côté d’une telle partie de rigolade ?

– D’accord, je sais que tu n’es pas la fêtarde que j’étais lorsque j’étais ado, mais il me semble que tous les jeunes de seize ans devraient aller à une soirée non surveillée au moins une fois dans leur vie.

– Pourquoi est-ce que je voudrais faire ça ? Pourquoi est-ce que *toi*, tu veux que je le fasse ?

– Nous n’avons pas fait l’amour depuis le début des vacances, intervint papa d’un air détaché.

– *Papaaa*, grognai-je en me couvrant les oreilles. Arrête !

Il entra dans la chambre, s’assit sur le lit derrière maman et passa son bras autour de ses épaules.

– Oh, c’est bon, Ellie. On sait tous que les relations sexuelles constituent un acte naturel et magnifique que nous devrions tous célébrer lorsqu’il est accompli de façon consensuelle et respectueuse.

– Oh, c’est bon, s’il te plaît, tais-toi. Non, sérieux, arrête !

Je serrai mes mains plus fort sur mes oreilles et ils se mirent à rire.

– Il te fait marcher, dit maman. Mais le fait est que nous espérons nous faire un marathon de films d'horreur, et je sais que tu détestes les films d'horreur.

C'était vrai et je lui fus reconnaissante de me prévenir. Lorsque j'étais petite, j'étais rentrée à l'improviste alors qu'ils regardaient *Chucky*¹ et, pendant des semaines, j'avais été persuadée que mes poupées voulaient ma peau. Je m'étais débarrassée de toutes mes peluches. On ne se rend pas compte à quel point les Patoufs sont flippants tant qu'on ne les a pas imaginés avec un couteau de boucher à la main.

Et je ne vous parle même pas de la fois où papa a pensé que j'étais assez grande pour regarder *Shining*.

Alerte spoiler, je ne l'étais pas.

Depuis cette époque-là, chaque fois qu'ils décidaient de se faire une soirée films d'horreur, je m'arrangeais pour aller chez Shay. Je n'aurais donc rien trouvé à y redire ce soir si cela avait été un soir comme les autres.

– Vous ne pouvez pas attendre quelques jours ?

– On pourrait, mais vu que c'est notre anniversaire de mariage...

Maman n'en dit pas plus, pensant à l'évidence que cela serait suffisant pour me convaincre.

Alerte spoiler, ça ne l'était pas.

– Oh là là, c'est aujourd'hui ? Mais vous ne l'avez pas déjà fêté l'année dernière ?

Papa sourit.

– C'est dingue, tu es capable de te souvenir de la date de parution d'un livre, mais pas de celle de l'anniversaire de mariage de tes propres parents.

– Tu comprendrais si jamais tu lisais ces romans, papa.

– C'est sur la liste des choses que je dois faire, plaisanta-t-il.

Il disait ça depuis que le premier *Harry Potter* était paru. Je n'y comptais plus trop.

– Ce que je veux dire, Ellie, c'est que ce serait super d'avoir la maison pour nous ce soir. D'ailleurs, tu sais très bien à quel point c'est difficile d'avoir des moments d'intimité pour... enfin, tu sais, poursuivit maman.

– Faire l'amour, ajouta papa en levant toute ambiguïté. Sincèrement, ça ne nous dérange pas que tu restes, mais tu sais à quel point ces murs sont fins. Alors, si tu es partante pour entendre hurler les personnages d'un film d'horreur et ensuite les cris de ta mère, ce n'est pas un problème, reste.

– Pour l'amour du... j'aimerais que tu te taises maintenant.

Le passe-temps préféré de mes parents était de me mettre aussi mal à l'aise que possible. Et ils étaient très doués pour ça. Cela les amusait beaucoup de me voir souffrir.

Papa ne put s'empêcher de continuer à me faire marcher.

– Si tu veux, tu n'as qu'à mettre des bouchons d'oreilles pendant que nous...

Je bondis de mon lit en hurlant.

– D'accord ! D'accord ! Vous avez gagné. Je vais à cette soirée avec Shay.

Ils sourirent, satisfaits.

– N'empêche, je trouve ça dégoûtant que vous parliez de sexe pour me mettre mal à l'aise afin d'obtenir ce que vous voulez.

– Oh, chérie !

Maman sourit en posant la tête sur l'épaule de papa qui la serra plus fort contre lui. Ils étaient tellement amoureux, c'était écœurant.

– Le meilleur quand on est parents, c'est de mettre son ado mal à l'aise. N'oublie jamais ça.

– Je tâcherai de m'en souvenir. Je rentrerai vers dix heures, alors arrangez-vous pour avoir fini d'ici là.

– D'accord, mais tu as la permission de minuit ce soir. Tu es jeune ! Allez, vas-y ! Libère-toi ! Fais des folies ! cria papa. Et garde un œil sur Shay, tu veux ?

– D'accord.

– Oh, au fait, tu veux des capotes ? demanda maman, ce qui me fit grincer des dents.

Elle était ravie.

– Non, Chère Mère. Tout va bien.

*

* *

– Ça va ? demanda Shay en se regardant dans son miroir de poche pour se remettre une couche de gloss sur les lèvres alors que nous étions sur le porche de la maison de je ne sais quel pote.

Ma cousine Shay était superbe. Elle avait ce genre de beauté quasiment injuste pour une lycéenne, et c'était comme ça depuis toujours. Ma tante Camila était une Hispanique magnifique. Heureusement pour elle, Shay ressemblait plus à sa mère qu'à mon oncle Kurt, et c'était tant mieux parce que Kurt était un connard. Franchement, moins elle voyait son père, mieux c'était.

Ça, on pouvait dire qu'elle avait vraiment hérité du physique de sa mère. J'étais sûre que le jour de sa naissance Shay s'était pavanée sur un tapis rouge devant des paparazzis l'interrogeant sur ses vêtements, et je l'imaginai bien répondre :

– C'est une petite grenouillère de chez JC Penney².

Ses cheveux étaient d'un noir de jais, et ses yeux d'un brun profond avec des cils d'une longueur à faire pâlir de jalousie toutes les filles. Elle avait des courbes aux endroits où moi j'étais plate comme une limande, mais ce qu'il y avait de mieux chez elle, c'était qu'elle ne jouait pas de sa beauté. C'était une des filles les plus réalistes et les plus drôles que j'aie

jamais rencontrées. En outre, elle était totalement féministe, grâce à son connard de père.

On ne parlait pas souvent de Kurt depuis que les parents de Shay avaient choisi de vivre chacun de leur côté, et je pense que c'était beaucoup mieux comme ça. Avant, chaque fois qu'elle mentionnait son père, elle l'appelait ce connard-de-merde-qui-lui-pourrissait-la-vie-et-celle-de-sa-mère.

Papa continuait d'appeler Kurt son frère, même s'il n'en était pas fier. C'est comme Mufasa qui considérait toujours Scar comme son frère alors qu'il savait que celui-ci n'était qu'un sale con³. En même temps, les choses auraient peut-être été différentes si Mufasa avait blacklisté Scar.

*Hakuna matata*⁴, j'imagine.

Elle ne disait pas qu'elle détestait les hommes, mais une chose était sûre, elle se définissait comme aimant la compagnie des femmes.

Ça me plaisait chez elle, parce que beaucoup trop de filles de notre âge se dénigraient entre elles pour flatter les garçons. Quelle perte d'énergie ! On aurait dit que le lycée leur avait complètement fait oublier leur période Spice Girls, à l'école primaire.

Shay était perchée sur ses talons hauts, et je dois dire qu'elle avait vraiment le chic pour porter des talons hauts.

Moi, à la seule idée de les essayer, j'avais mal aux mollets.

– Ouais, ça va.

Je baissai les yeux sur le cardigan jaune avec des libellules que maman m'avait fait. Dessous, je portais un tee-shirt Metallica vintage que j'avais fauché à mon père parce qu'il ne pouvait plus y faire entrer son ventre depuis 1988. Mon jean troué préféré et mes Converse jaunes complétaient ma tenue.

J'avais tiré mes cheveux châtain foncé en queue-de-cheval et, pour tout maquillage, je n'avais sur le visage que les traces invisibles du savon

que j'avais utilisé pour me laver ce matin. Mes bagues dentaires, elles au moins, étincelaient. J'aurais dû porter un soutien-gorge push-up. En même temps, cela n'aurait pas changé grand-chose. Les soutiens-gorge push-up n'ont d'utilité que lorsqu'il y a réellement quelque chose à remonter.

Mon sac en bandoulière tissé main – également fait par ma mère – jeté sur l'épaule, je commençais déjà à compter les heures qui restaient à attendre que la fête soit finie.

– Il y aura principalement des mecs de l'équipe de basket et leurs potes, m'annonça Shay comme si cela allait me faire changer d'avis sur la soirée que je me préparais à détester.

– C'est bon.

– Il y en a qui sont sympas, tu sais. C'est pas tous des abrutis.

– Ça promet.

– Allez, c'est parti, dit Shay en ouvrant la porte et en pénétrant dans une maison bondée de gens que j'aurais préféré ne pas avoir à rencontrer.

Voir mes copains de classe en dehors du lycée me semblait être une punition particulièrement cruelle. Je les supportais bien assez comme ça pendant l'année scolaire et la dernière chose dont j'avais envie, c'était de me retrouver serrée comme des sardines avec eux.

Mon idée d'une soirée réussie, c'était plutôt de regarder une série en replay, en pyjama avec mes parents, tout en me gavant de pop-corn et de cheeseburgers trop gras. Maman mangerait un burger vegan, bien sûr. Des années plus tôt, elle avait regardé un documentaire sur les mauvais traitements infligés aux animaux et cela avait changé sa vie.

Mon père l'avait regardé aussi, mais lui mangeait toujours ses steaks cuits à point.

– Je vais te chercher un Coca, dit Shay.

– Et toi, tu bois de l'alcool ?

Elle secoua la tête.

– Plus depuis ce qui s’est passé avec Landon. Je préfère rester sobre pour ne pas sortir de nouveau avec lui sous l’effet de l’alcool.

– C’est bien pensé, mais si jamais tu te saoulais quand même, je m’assurerais que tu n’embrasses pas ce crétin.

– C’est pour ça que tu es ma cousine préférée.

– Je suis la *seule* cousine que tu aies. Essaie de me trouver de la glace pour le Coca, tu veux ? Je serai dans...

– Dans un coin.

Elle sourit.

– Je te parie cinq dollars que je vais te retrouver dans un coin avec un livre dans les mains.

– On dirait que tu me connais depuis toujours.

Elle se mit à rire et s’éloigna rapidement, bien que ce ne fût pas chose aisée. Chaque fois que Shay entrait dans une pièce, tout le monde réclamait son attention – et elle était tellement sympa qu’elle l’accordait toujours.

À sa place, moi, j’aurais continué à avancer sans répondre.

Je n’étais pas près d’avoir mon verre, mais j’eus la chance de me dégoter un petit coin isolé juste en dessous de l’escalier – très Harry Potter – pour lire.

Je mis mes écouteurs, non pas pour écouter quelque chose mais parce que les gens tendent à vous laisser tranquille si vous portez des écouteurs. C’est un super-truc d’introverti, avoir l’air occupé pour éviter les interactions avec d’autres humains. En associant deux activités, ça marche encore mieux. Un livre seul ne suffit pas toujours à décourager les gens de vous parler, mais un livre *et* des écouteurs ? Vous pourriez aussi bien être un fantôme.

C’était tellement compliqué d’être introverti dans un monde extraverti, un monde où les normes sociales impliquaient des invitations à des soirées, des clubs à l’école, des semaines d’intégration et des rencontres

avec des gens dont vous n'aviez rien à faire, uniquement pour dire que vous « viviez la vie à fond ».

La société, c'était ce qu'il y avait de pire pour les introvertis, mais j'étais sûre que le vent était en train de tourner. J'attendais avec impatience le jour où les médias mettraient en avant l'idée que le fait de rester chez soi était la nouvelle tendance la plus cool et que se réunir était une chose qui appartenait au passé. Nous tous, les introvertis, nous nous réjouissons !

En silence... seuls... avec un petit café, un bon bouquin, en compagnie de nos fidèles compagnons, les chats.

Je m'assis confortablement par terre, les jambes repliées sous moi et le dos appuyé au mur. Plus je me recroquevillais dans mon petit coin, moins on me remarquerait.

Continuez, les moldus. Je ne suis même pas là. Je fais juste partie du mur.

Je mis la main dans mon sac pour en sortir mon roman et me replonger dans le monde de la magie. Il me fallut quelques minutes pour faire abstraction du bruit qui régnait autour de moi, mais J. K. Rowling me facilita la tâche et je fus rapidement totalement absorbée par ma lecture.

Étonnamment, la fête n'était pas si débridée. Certaines personnes buvaient, mais dans l'ensemble les autres étaient plutôt intéressées par le choix de la musique et se révélaient être de piètres danseurs. À quelques pas de moi, deux garçons parlaient résultats de basket et séances d'entraînement. Je m'attendais à voir plus de gens flirter. Mais j'imagine que mes préjugés sur les soirées de lycéens me venaient surtout des émissions de télé-réalité et des séries télévisées caricaturales.

En fait, qu'une fille soit en train de lire ne paraissait pas si extraordinaire que ça. Aussi surprenant que cela pût paraître, je ne détonnais pas.

Je ne levai les yeux de mon livre que lorsque j'entendis deux gars qui parlaient de Shay à voix basse.

En fait, ils ne parlaient pas seulement de Shay, ils parlaient aussi de moi.

Moi.

Ce n'était pas normal. J'avais fait en sorte de traverser toutes mes années d'école sans me faire remarquer et, dans l'ensemble, on m'avait fichu la paix. J'étais pratiquement certaine que personne ne savait qui était cette fille quelconque, habillée bizarrement, avec qui Shay mangeait tous les midis.

– Hé mec, il y a Sourire d'Acier, murmura une des voix en couvrant difficilement la mauvaise musique.

– T'es pas obligé de l'appeler comme ça, grogna l'autre.

– Bah, t'as vu sa bouche ? Difficile de la rater. C'est la cousine de Shay, non ?

– Ouais c'est ça. Eleanor, répondit l'autre.

Tiens ? Il avait employé mon véritable nom. La plupart des gens m'appelaient Sourire d'Acier ou la cousine de Shay.

Bizarre.

– Va la voir et essaie de l'amadouer, comme ça, Shay verra que je m'entends bien avec sa famille. Ça m'aidera pour la draguer de nouveau.

Je jetai un coup d'œil vers les deux types, l'air faussement détachée, avant de reprendre ma lecture.

Évidemment, c'était Landon Harrison qui espérait reconquérir le cœur de ma cousine, ou plus exactement son corps.

Landon et Shay avaient tenu les deux rôles principaux dans la pièce du lycée l'année précédente. Ils étaient sortis ensemble pendant une répétition alors que Shay était un peu éméchée. Après ça, elle avait commis l'erreur la plus cliché pour une actrice, elle était tombée

amoureuse du personnage de fiction incarné par l'acteur. Erreur de débutante.

Landon n'était définitivement pas Monsieur Darcy.

Cela ne faisait qu'une semaine qu'ils étaient ensemble quand il l'avait trompée, le soir de la première de la pièce. Après qu'elle l'avait largué, il s'était mis en tête de la reconquérir, probablement surtout parce qu'il avait du mal à admettre qu'une fille puisse le rejeter, lui et son infidélité.

Domage pour lui, Shay était une femme trop forte pour tolérer ses conneries. Elle ne lui accordait même plus un regard, sauf peut-être quand la vodka s'en mêlait.

– Ce serait mieux que tu ailles lui parler toi-même si tu veux une ouverture, non ?

Je lançai un regard discret vers l'autre gars. Greyson East était l'un des meilleurs élèves de notre classe. Tout comme Shay, tout le monde l'adorait. Il était tellement beau que c'en était agaçant. Il était toujours bien habillé et c'était la star de l'équipe de basket à qui aucune fille au monde n'aurait pu dire non. En termes de popularité à l'école, il détenait le record, d'après moi. Je veux dire, c'était sa tête qui illustrait la page d'accueil du site web du lycée, quand même. Ce n'était pas rien dans notre lycée.

– Mec, je peux pas aller parler à cette cloche. Elle me fait flipper. Elle ne sait rien faire d'autre que lire et porter des pulls ringards.

J'aurais dû me sentir offensée de l'entendre me traiter de cloche, mais je m'en fichais complètement. C'était juste un moldu qui se comportait comme un moldu. Ils étaient comme ça. Il leur arrivait souvent de se comporter comme des imbéciles.

– Oh oui, quelle perte de temps ! dit Grey d'un ton las pour se moquer de son pote.

Je faillis sourire en percevant l'ironie dans sa voix, mais mon aversion prit le dessus.

– Tu peux bien me rendre ce service ? demanda Landon.

– Non, je n’ai pas envie de le faire. Laisse-la tranquille.

– Oh, allez, insista Landon. Tu me dois bien ça après l’histoire avec Stacey White.

Greyson soupira. Soupira encore. Puis encore une fois, longuement.

– Bon, d’accord.

Oh, non.

Non, non, non, non...

Je faisais tout pour me concentrer sur ma lecture, mais ma vision périphérique était rivée sur ses chaussures qui avançaient vers moi. Évidemment c’était des Nike, parce que tout chez Greyson était cliché. Il avait l’air tout droit sorti d’un clip ou d’une pub. Lorsque ces chaussures flambant neuves, sans la moindre éraflure, s’immobilisèrent devant moi, je levai les yeux à contrecœur.

Et ses yeux étaient posés sur moi.

Des yeux gris...

C’était le genre de gris dont on croit qu’il n’existe que dans les romans sentimentaux caricaturaux où le héros est un peu trop parfait. Personne n’avait les yeux gris dans la vraie vie. Je vivais depuis seize ans et je n’avais jamais rencontré un garçon avec des yeux gris, excepté Greyson. Bleu clair ? Bien sûr. Vert ? Oui, ça arrivait. Mais les yeux de Greyson ne ressemblaient à rien de ce que j’avais déjà vu. Je concevais que l’on puisse se sentir attirée.

Exposée à ce regard gris et à *ce* sourire, je compris mieux pourquoi la plupart des filles se liquéfiaient à son contact.

Oh mon Dieu, faites que ça cesse !

Lorsque nos regards se croisèrent il me fit un vague signe de la main et, en même temps, un petit sourire en coin qui m’agaça. Ces sourires marchaient peut-être avec les filles comme Stacey White, mais ça ne

marchait pas avec moi. Je repris ma lecture en m'efforçant d'ignorer sa présence.

Mais les chaussures ne bougèrent pas. Alors, du coin de l'œil, je le vis se baisser, se baisser et se baisser jusqu'à se retrouver accroupi devant moi. Il me refit le signe de la main et le même sourire forcé.

– Salut Eleanor, ça va ? dit-il, comme si c'était dans nos habitudes de nous parler et qu'il prenait simplement de mes nouvelles.

Je marmonnai dans ma barbe.

Il haussa un sourcil.

– Tu as dit quelque chose ?

Pour l'amour de tout ce qui était juste dans ce monde, est-ce qu'il ne voyait pas mes écouteurs et mon livre ? Il ne savait pas qu'on était le 21 juin 2003 ? Pourquoi personne ne comprenait l'importance de dévorer un roman du début jusqu'à la fin dès l'instant où vous posiez le doigt dessus ?

Je détestais ce monde parfois.

– J'ai dit, arrête.

Je retirerai mes écouteurs.

– Arrête de faire ça.

– De faire quoi ?

– Ça.

Je fis un geste de la main entre nous deux.

– Je sais que Landon t'a chargé de te servir de moi pour se rapprocher de Shay, mais c'est une cause perdue. Je ne suis pas intéressée et Shay ne l'est pas non plus.

– Comment t'as fait pour entendre ce qu'on disait avec tes écouteurs sur les oreilles ?

– Facile... je n'écoutais rien.

– Ben alors, pourquoi t'as des écouteurs ?

OHBONSANGPOURQUOITINSISTES ?

Il n'y a rien de pire qu'un extraverti essayant de comprendre les méandres de l'esprit d'un introverti. Je poussai un profond soupir.

– Écoute, je comprends... tu essaies de rendre service à un ami et tout ça, mais j'essaie réellement de lire ce livre en paix et j'aimerais être tranquille.

Greyson se passa la main dans les cheveux comme un fichu mannequin dans une pub pour un shampoing. Je peux jurer qu'il le faisait au ralenti tandis qu'un vent imaginaire soufflait dans sa chevelure.

– D'accord, mais est-ce que je peux, genre, rester à côté de toi encore quelques minutes, histoire que Landon croie que je lui fais une fleur ?

– Tu fais ce que tu veux, tant que tu le fais en silence.

Il sourit. *Purée*, c'était vachement difficile de ne pas aimer un tel sourire.

Je retournai à ma lecture et Greyson s'assit à côté de moi. De temps en temps, il glissait un :

– Je fais semblant de te parler pour que Landon pense qu'on est potes.

Je répondais :

– Je ne te réponds que pour que tu n'aies pas l'air trop ridicule, quoique...

Il souriait de nouveau et je remarquai ce sourire, puis je retournai à mon livre. Finalement, Shay arriva avec mon Coca qu'elle me tendit, accompagné d'un gobelet en plastique contenant un Mr. Freeze.

– Je n'ai pas trouvé de glace, mais je me suis dit qu'un Mr. Freeze garderait ton verre froid pendant un petit moment. En plus, c'est un Mr. Freeze à la cerise alors, *voilà*⁵, c'est un Coca à la cerise.

Elle tourna les yeux vers Greyson et haussa un sourcil.

– Oh, Grey... salut, quoi de neuf ?

– Oh, rien. Je faisais juste connaissance avec Eleanor.

Il balança son fameux sourire encore une fois et Shay tomba dedans comme une fichue gazelle dans le repaire d'un lion.

– Oh, c’est sympa ! C’est la personne que je préfère au monde, alors tu vas te régaler. Je vous laisse bavarder tous les deux.

Shay me fit un petit signe de la main comme si elle ne voyait pas mon regard paniqué qui la suppliait : *Coupe court, coupe court ! Viens à mon secours.*

Elle s’éloigna d’un pas léger comme le papillon mondain qu’elle était et je me retrouvai coincée dans mon cocon avec Greyson.

– Et ça va durer longtemps, cette petite comédie ?

Il haussa les épaules.

– J’en sais rien. Aussi longtemps que Landon continuera à me jeter l’histoire Stacey White à la figure.

– Tu lui as fait quoi, à Stacey White ?

Il plissa les yeux et haussa les sourcils.

– Que veux-tu dire, ce que je lui ai fait ?

– Tu en parles comme s’il s’était passé quelque chose.

Il s’agita sur son siège et détourna le regard.

– En fait, c’est le contraire. Il ne s’est rien passé justement, mais ça ne regarde personne.

– Ben, ça me regarde un peu quand même puisque c’est à cause de ça que tu es là à me regarder avec insistance.

– Ouais, c’est pas faux.

Il garda le silence un moment avant de poursuivre.

– Pourquoi Shay ne veut-elle pas redonner une chance à Landon ?

– Il l’a trompée. Au bout d’une semaine.

– Ouais, je sais, mais...

Je refermai mon livre. Il était évident que je n’arriverais pas à lire avant un moment.

– Il n’y a pas de mais. Je trouve hallucinant que vous, les mecs, pensiez que vous pouvez vous permettre n’importe quoi avec n’importe

qui, simplement à cause de votre physique de beaux gosses. Mais Shay n'est pas idiot. Elle sait ce qu'elle vaut, elle aussi.

Greyson prit l'air étonné.

– Est-ce que c'est une façon détournée de dire que tu me trouves beau ?

– Hé, te monte pas la tête !

– Trop tard, c'est déjà fait.

Il se mit à tambouriner sur sa jambe du bout des doigts.

– Alors c'est quoi, ta came ?

– Je croyais qu'on faisait seulement semblant de parler.

– Ouais, mais ça devient lassant. Alors, comme ça, ton truc c'est... la lecture ?

Il désigna mon livre de la tête.

– Tu es vachement observateur, dis donc !

Il se mit à rire.

– Et toi, tu es impertinente.

– Je tiens ça de ma mère.

– Ça me plaît.

Je sentis la chaleur me monter aux joues, et cela m'agaça. Mon corps réagissait à cette personnalité-adorable-sans-le-faire-exprès, alors même que mon esprit avait été formé à le trouver antipathique, et c'était énervant. Toute l'année, j'avais observé les gars comme Greyson et la façon dont les filles se laissaient manipuler sans même s'en rendre compte.

Ma raison refusait absolument d'être une de ces filles, mais clairement, mon cœur se fichait bien de ça. Je détournai les yeux, parce qu'il se mettait à s'affoler dès que nos regards se croisaient.

– Je n'ai jamais lu *Harry Potter*, dit-il et, pour la première fois de ma vie, je me sentis désolée pour Greyson East.

Le pauvre, sa vie devait être bien triste !

– C’est probablement une bonne chose. Parce que si tu l’avais lu, je me verrais dans l’obligation de craquer pour toi de façon absurdemment irréaliste, ce qui serait totalement contraire à mes principes.

– Tu es impertinente *et* directe.

– Le côté direct, ça, ça vient de mon père.

Il sourit.

Ce qui me plut.

Bref.

– Donc, les livres et les libellules ?

Je haussai un sourcil.

– Comment tu sais pour les libellules ?

– Bah, il y a des libellules sur ton pull et sur tes barrettes aussi.

Ah oui, d’accord. J’aurais parié sans hésiter que j’étais la seule fille de la soirée à porter des libellules dans les cheveux.

– C’est un peu notre truc, à ma mère et moi.

– Les libellules ?

– Oui.

– C’est pas ordinaire.

– Je ne suis pas une fille ordinaire.

Il plissa les yeux comme pour m’observer et analyser mon ADN du regard.

– Qu’est-ce qu’il y a ? demandai-je, l’estomac noué.

– C’est rien. C’est juste... j’ai l’impression que je t’ai déjà rencontrée.

– Bah ouais, on est ensemble en classe, répliquai-je sur un ton sarcastique.

– Non, ouais, je le sais, mais...

Il s’interrompt et secoua la tête.

– Je ne sais pas. Tu n’étais probablement pas à la soirée chez Claire Wade, si ?

– Aucun risque.

– Chez Kent Fed ?

Je lui opposai un regard vide.

– D'accord. Pourtant c'est bizarre, je jurerais...

Avant qu'il puisse finir sa phrase, il fut interrompu par Landon qui se jeta sur lui.

– Laisse tomber, mec. Shay n'est qu'une pétasse, dit-il, l'air renfrogné. Visiblement, ma cousine avait blessé son ego.

– Si tu traites encore une fois ma cousine de pétasse, tu vas apprendre ce que c'est qu'une *vraie* pétasse, aboyai-je.

Landon me regarda et leva les yeux au ciel.

– Oh toi, la barjo, c'est bon !

– T'es pas obligé de te comporter comme un con, Landon, dit Greyson en prenant parti pour moi. Et puis, elle a raison, Shay ne t'a rien fait. C'est toi qui l'as trompée. Qu'elle ne veuille pas sortir à nouveau avec toi ne fait pas d'elle une salope.

Attends, c'est quoi ça ?

Est-ce que Greyson East nous avait défendues, Shay et moi ?

Bah, très bien.

J'imagine que je porterai ses enfants un jour.

Ces stupides papillons dans mon estomac refusaient de s'en aller, alors vous pouvez imaginer mon soulagement lorsque Greyson se leva pour partir. J'ai la peau plutôt pâle, et quand je rougis, je prends la couleur de la tomate la plus mûre qu'on puisse imaginer. Je n'avais pas besoin qu'il soit témoin de ça.

– C'est bon, mec. On y va, dit Landon, regardant à travers moi comme si je n'existais même pas.

Je m'en fichais. Je le regardais exactement de la même façon.

– On continuera cette conversation une autre fois, Eleanor.

Greyson me fit au revoir de la main en partant.

– Bonne lecture, ajouta-t-il.

Je dis au revoir à voix basse avant de retourner à mon roman. Pourtant, de temps à autre, Greyson me revenait à l'esprit, côtoyant Ron Weasley.

Un peu plus tard, Shay réapparut et nous décidâmes de rentrer.

– Alors, il semblerait que vous ayez bien discuté, Greyson et toi, remarqua-t-elle.

Je haussai les épaules.

– Ça allait.

– C'est vraiment un mec sympa, Ellie. Rien à voir avec Landon. Greyson est sincère, lui.

Elle disait ça comme si elle essayait de me persuader d'autoriser les papillons à rester dans mon estomac, alors que moi, j'essayais de trouver un moyen de leur arracher les ailes.

Je haussai les épaules encore une fois.

– Ouais, il est pas mal.

– Pas mal, seulement ?

Elle me donna un coup de coude en se moquant de moi, elle avait probablement remarqué que j'avais rougi.

– Ouais.

Pas mal seulement.

Shay squattait chez moi cette nuit-là, et quand nous entrâmes dans la maison, la télé du salon était encore allumée. Les images d'un film d'horreur quelconque défilaient sur l'écran, alors je me précipitai pour attraper la télécommande et éteindre. Ils étaient là, endormis sur le canapé. Papa était allongé de tout son long et serrait maman dans ses bras.

– On les réveille, tu crois ? demanda Shay.

Je m'emparai d'une couverture pour les recouvrir.

– Nan. Ils finissent toujours par se retrouver dans leur lit le matin.

C'était courant de voir mes parents comme ça, maman dans les bras de papa, endormis en regardant la télé. Si jamais elle bougeait dans le canapé, papa souriait, replaçait ses bras autour d'elle et s'installait

confortablement de nouveau. Je n'avais jamais vu deux personnes aussi fusionnelles. Sans mes parents, je n'aurais jamais cru à la notion d'âmes-sœurs.

-
1. Film d'horreur dont le personnage central est une poupée tueuse en série.
 2. Chaîne américaine de grands magasins.
 3. Mufasa et Scar sont deux personnages de fiction qui apparaissent dans le film d'animation *Le Roi Lion*.
 4. Titre de la chanson du film *Le Roi Lion*, qui signifie « pas de problème ».
 5. En français dans le texte.

2

Greyson

– Je dis juste que je ne comprends pas. Je suis vraiment beau gosse, elle est vraiment canon ! Je ne vois pas du tout pourquoi elle ne veut pas sortir avec moi, dit Landon en agitant les mains dans tous les sens comme un dément alors que nous rentrions de la soirée. Je veux dire, nous sommes quasiment les Nick Lachey et Jessica Simpson¹ de Raine, Illinois. Nous sommes faits pour être ensemble.

Il parlait de façon si passionnée que j'avais du mal à savoir s'il plaisantait ou non. Franchement, s'il avait été aussi obsédé par Shay, leur histoire aurait mieux fini. Il s'était tiré une balle dans le pied en se comportant comme un con.

– Je pense que tu devrais laisser tomber l'idée de sortir avec Shay, mec. Je ne crois pas qu'elle soit intéressée.

– C'est juste qu'elle ne le sait pas encore, c'est tout. Tu verras. Vous verrez tous.

Je levai les yeux au ciel, mais je le laissai continuer à parler. À quoi bon essayer de raisonner une personne aussi bourrée qu'il l'était à ce moment-là ?

– Bref, désolé de t’avoir obligé à parler avec sa cousine cheloue, dit-il en se passant la main dans les cheveux.

– Elle n’est pas si cheloue que ça.

– Tout le temps avec des cardigans. Toujours la tête dans un bouquin. Chelou.

– Ce n’est pas parce qu’une personne est différente qu’elle est cheloue, dis-je en prenant la défense d’Eleanor.

Certes, elle avait des côtés excentriques mais Landon aussi. Il mordait ses fourchettes et les sortait de sa bouche en faisant un bruit insupportable. Il ne pouvait pas regarder un film sans dire tout le temps : « Attends, retourne en arrière. J’ai manqué un truc. » Il n’arrivait pas à se défaire de son engouement pour Shay parce qu’elle avait blessé son énorme ego.

D’accord, Eleanor avait peut-être toute une collection de cardigans, mais elle au moins, ce n’était pas une enfoirée.

– D’accord, d’accord. Je vois que tu t’es fait une nouvelle amie aujourd’hui, dit-il en levant les mains. Je continue à la trouver bizarre, mais bon.

J’imagine que, d’une certaine façon, Eleanor était effectivement marginale. Elle n’avait pas sa pareille pour rester dans son coin et elle ne traînait jamais avec personne, en dehors de Shay.

Parfois, je regrettais de n’être pas un peu plus comme elle.

Cela semblait moins compliqué.

Landon vivait dans la même rue que la mienne, et juste comme nous arrivions devant chez moi, son personnage de bavard impénitent s’éclipsa en entendant les éclats de voix qui sortaient de la maison.

Mon père et ma mère étaient rentrés.

C’était toujours un régal qu’il aurait été dommage de ne pas partager.

Landon enfonça les mains dans ses poches et me fit un sourire navré.

– Tu veux venir squatter chez moi cette nuit ?

Je secouai la tête.

– Nan, c’est bon. Je vais aller tout droit dans ma chambre. Je suis sûr que mon père ne va pas tarder à trouver une excuse pour se barrer de nouveau en claquant la porte.

– Tu es sûr ?

– Ouais, ouais. Salut.

– D’accord. Salut, Greyson.

Il se gratta la nuque, pas persuadé que je faisais le bon choix. Pourtant il commença à s’éloigner avant de s’arrêter pour se retourner.

– Je laisserai la fenêtre de la chambre d’amis du premier étage ouverte cette nuit, pour le cas où, d’accord ?

Il avait beau se conduire comme un vrai con parfois, c’était quand même un super-bon pote.

– Merci Landon.

– Ouaip. Salut.

Une fois arrivé devant ma porte, je n’entrai pas. Je savais que rien de bon ne m’attendait dans ce lieu.

Une fois de plus, mes parents étaient embarqués dans un concours de hurlements.

Rien de nouveau sous le soleil.

Chaque fois qu’ils se retrouvaient en même temps à la maison, ils passaient leur temps à se disputer. Maman qui avait vraisemblablement bu trop de vin injuriait papa, et papa qui avait bu trop de whiskey lui disait de fermer son clapet. Malgré tout, j’étais pratiquement sûr que papa était responsable de ce qui se passait. Il était très doué pour faire des conneries tout en prétendant que c’était maman qui avait fichu le bazar. Je n’ai jamais rencontré quelqu’un d’aussi manipulateur que lui. C’était un pervers narcissique. Aussi bien à la maison qu’au travail. Il était très doué pour faire croire à ma mère qu’elle était complètement folle. Si elle repérait un parfum sur ses vêtements, il lui disait que c’était son parfum à elle. Si elle trouvait des traces de rouge à lèvres sur ses cols de chemise, il

la persuadait que c'était elle qui les avait mis là. S'il lui avait dit que le ciel était vert, elle aurait douté de sa propre perception.

Une fois, il l'avait même obligée à aller faire une batterie de tests psychologiques à l'hôpital. Les tests avaient prouvé qu'elle était parfaitement saine d'esprit.

Elle avait épousé un connard, c'est tout.

Et puis, papa restait toujours étrangement calme pendant qu'elle piquait ses crises, ce qui la faisait paraître cinglée alors que c'était lui qui la poussait vers l'asile. Il m'est arrivé de penser qu'il faisait exprès de laisser les numéros de téléphone d'autres femmes bien en vue pour qu'elle les trouve. Il en était capable.

Lorsque j'étais plus jeune il avait tenté à plusieurs reprises de m'attirer dans son camp, de se servir de moi pour accabler maman. Mais je n'ai jamais marché. J'ai toujours su que le seul tort que maman ait jamais eu, c'était d'être tombée amoureuse d'un monstre.

Mon père était un menteur, un mari infidèle et un détraqué.

À la réflexion, il y avait une autre chose que ma mère avait eu tort de faire. Elle était restée.

Je n'ai jamais compris ça.

Je ne savais pas si c'était parce qu'elle l'aimait ou qu'elle aimait le confort matériel qu'il nous assurait. Dans un cas comme dans l'autre, c'était malsain. J'imagine que cela explique pourquoi elle n'était pratiquement jamais à la maison. Peut-être qu'elle se consolait en parcourant le monde grâce à l'argent de mon père. Ou peut-être que le dépenser lui donnait l'impression de se venger de lui.

– Je sais que tu as une histoire avec elle, Greg ! hurla maman au moment où je m'asseyais sur la dernière marche du porche.

Je couvris mes oreilles de mes mains pour ne pas entendre. J'aurais aimé que grand-père soit encore là. La plupart du temps, je faisais de mon mieux pour ne pas penser à lui, parce que cela me perturbait vraiment,

mais certains soirs j'aurais voulu me faufiler hors de la maison pour aller chez lui regarder ses vieux films de kung-fu en mangeant des tonnes de pop-corn.

Ce que j'aimais chez mon grand-père, c'est qu'il était complètement différent de mon père. C'était un homme bien à tous points de vue et le monde craignait encore plus depuis qu'il était parti. Il y avait plusieurs semaines que je l'avais perdu et, franchement, je ne me faisais pas à son absence. La psychologue scolaire m'avait dit que cela deviendrait plus facile avec le temps, mais je ne trouvais pas que c'était vrai. Ce n'était pas plus facile, je me sentais de plus en plus seul au contraire.

Je jetai un coup d'œil à travers la fenêtre par-dessus mon épaule. J'entendis des bruits de verre cassé provenant du salon. Maman avait lancé une bouteille de vin à la tête de papa, mais elle l'avait manqué – elle le manquait toujours.

Une fois de plus, la femme de ménage allait pouvoir s'éclater en essayant de faire disparaître les taches de vin rouge sur le tapis.

– Fous le camp, Greg ! Barre-toi ! Va retrouver cette putain !

Comme à chaque fois, mon père sortit en claquant la porte.

Je pense que c'était plus facile pour lui lorsqu'elle lui disait de partir. Comme ça, il se sentait plus libre d'aller retrouver celle avec qui il couchait dans son dos.

Il s'arrêta en me voyant assis sur le porche.

– Greyson. Qu'est-ce que tu fais là ?

Il sortit une cigarette qu'il alluma.

Je t'évite.

– Je me baladais avec Landon. Je viens de rentrer.

– Ta mère pique sa crise une fois de plus. Je me demande si elle prend ses cachets.

Je ne répondis pas, parce que chaque fois qu'il la traitait de folle, j'avais envie de lui foutre mon poing dans la figure.

Il plissa les yeux et me fit un signe de tête.

– J’ai entendu dire que Landon avait commencé un stage dans le cabinet d’avocats de son père.

– Ouais.

Je voyais où il voulait en venir.

– Quand vas-tu te décider à venir à *EastHouse* pour apprendre quelque chose, hein ? Je ne vais pas diriger cette entreprise éternellement, et il serait grand temps que tu te familiarises avec les notions de base. Plus tôt tu apprendras, plus tôt tu seras prêt à me remplacer.

Et c’était reparti.

Mon père était déterminé à me faire venir travailler au siège de la firme *EastHouse Whiskey*, parce qu’il était certain que je lui succéderais un jour. Mon grand-père avait fondé *EastHouse*, et il l’avait dirigée avec tout son cœur et toute son âme pendant des années avant de prendre sa retraite. Mon père avait pris la relève. C’était une affaire de famille, et j’avais l’intention d’en prendre la direction un jour, pour honorer grand-père. Mais je me disais que j’avais le temps.

– Tu es sourd, mon garçon ? Tu ne comprends pas le français ? beugla-t-il.

Je me relevai en enfonçant mes mains dans mes poches.

– Je ne pense pas être encore prêt pour ça.

– Pas prêt ? Tu as seize ans, tu n’as pas de temps à perdre. Si tu crois que tu vas t’en sortir avec cette histoire de basket-ball, tu te fais des idées. Tu n’as pas l’étoffe d’un champion de basket.

J’avais trois choses à répondre à ce commentaire.

Premièrement, j’avais dix-sept ans, pas seize.

Deuxièmement, je ne voulais pas devenir champion de basket.

Troisièmement, va te faire voir, papa.

Je me pinçai l’arête du nez et rentrai directement dans la maison en passant devant lui. Il hurla que nous n’en avions pas fini avec cette

histoire de stage et que nous en reparlerions un de ces jours. Je ne me faisais pas trop de souci à ce sujet. Il ne restait jamais assez longtemps à la maison pour me prendre vraiment la tête avec ça.

En entrant, je vis maman qui ramassait les morceaux de verre sur le tapis.

– Maman, laisse-moi faire, tu vas te couper, dis-je en remarquant qu'elle tanguait sur ses jambes.

– Dégage, dit-elle en repoussant mon bras.

Elle me regarda, son mascara dégoulinait sur ses joues. Elle fronça les sourcils, posa sa main tachée de vin sur ma joue et entrouvrit les lèvres.

– Tu ressembles tellement à ton père. Tu sais à quel point cela me rend furieuse. Cela me fait te haïr presque autant que je le hais.

– Tu es soûle.

Dans ces cas-là, elle ne se ressemblait même plus. Elle avait le regard fou et les cheveux tout emmêlés.

– Je vais t'aider à te coucher.

– *Non !*

Elle retira brusquement sa main et me gifla en marmonnant,

– Va te faire foutre, Greg.

La joue cuisante, je fermai les yeux. Elle porta les deux mains à sa bouche, au bord des larmes.

– Oh, mon Dieu. Excuse-moi, Greyson. Je suis désolée.

Elle se mit à sangloter en se couvrant le visage.

– Je n'en peux plus. Je n'en peux vraiment plus.

Je passai un bras autour de ses épaules et la serrai légèrement contre moi, parce que je me disais que si je ne la serrais pas dans mes bras, personne ne le ferait.

– Ok, ce n'est rien, maman. Tu es fatiguée, c'est tout. Va te coucher, d'accord ? Tout va bien.

Je ramassai les plus gros morceaux de verre et les jetai dans la poubelle alors qu'elle allait se coucher. Elle aurait probablement disparu avant que je me réveille le lendemain matin, en route pour prendre un avion vers une nouvelle aventure. Mais on se recroiserait lorsqu'elle aurait besoin de sa bagarre mensuelle avec mon père et d'une nouvelle bouteille de vin à lui lancer à la tête.

Je me rendis dans la salle de bains pour me laver les mains et le visage et, en regardant dans le miroir, je détestai ce que j'y vis.

Parce que c'était un fait, je ressemblais à mon père et, quelque part, moi aussi je me détestais pour ça.

Une fois couché, je m'efforçai de chasser mes parents de mon esprit, mais lorsque j'y parvins, grand-père prit leur place et cela me rendit encore plus triste.

Alors, je me mis à penser à Eleanor Gable.

La fille qui lisait des romans dans les soirées, et qui aimait réellement les libellules.

Ces pensées étaient plus légères que toutes les autres.

Alors, je ne les chassai pas.

1. Acteurs et producteurs d'une émission de télé-réalité américaine.

3

Eleanor

Deux jours après cette fameuse soirée, je n'avais toujours pas fini de lire *Harry Potter et l'ordre du Phénix*. Je ne parvenais pas à me concentrer ni à chasser Greyson de mes pensées.

Ce n'était même pas son physique ni les choses qu'il avait dites. C'était juste des petits détails qui me revenaient.

Je ne parlais pas à beaucoup de monde, mais j'étais assez observatrice.

J'avais remarqué que certaines choses le mettaient mal à l'aise, et la façon dont il pianotait du bout des doigts sur ses jambes et ne restait jamais tranquille.

J'avais remarqué qu'il sentait la réglisse.

Penser à lui, c'était comme un mauvais rêve éveillé dont je ne parvenais pas à m'extraire. Quelque part, je me demandais s'il pensait à moi, aussi.

C'était une notion tout à fait nouvelle pour moi.

Je n'étais pas du genre à flasher sur les gens en dehors de personnages de fiction, bien sûr. J'avais toujours trouvé les garçons de mon âge stupides et superficiels. Il n'y avait pas pire que le lycée en termes de clichés. À mes yeux, tout était forcé et faux. Les seules choses qui

comptaient, c'étaient le look, la popularité et les revenus des parents. Je n'avais pas envie d'en faire partie.

Jusqu'à l'arrivée de Greyson et de ce sourire idiot. Maintenant, j'étais comme les autres filles, je pensais à lui quand je n'aurais pas dû et je lisais des tas d'articles parlant de tomber amoureuse.

– Hé, Snickers, dit papa en entrant brusquement dans ma chambre avec un crayon qui tournoyait entre ses doigts.

– Pardon ? Rien. Stop. Hein ?

Je fermai vivement le moteur de recherche sur mon ordinateur. Le souffle court, je m'efforçai de dissimuler ma nervosité.

– Salut papa, dis-je en lui faisant un large sourire.

Il haussa un sourcil.

– Qu'est-ce que tu caches ?

– Rien. Qu'est-ce que tu veux ? Qu'est-ce qu'il y a ?

Il plissa les yeux en se frottant le ventre. Mon père avait un petit bedon qu'il nommait Doritos, du nom de ce qui était à l'origine dudit bedon. Maman était végétarienne et elle essayait toujours de le convertir à cette cause, mais il était totalement opposé à l'idée d'abandonner le bacon, ce que je comprenais.

Dans l'ensemble, maman réussissait à contrôler l'alimentation de mon père. Il était prédiabétique avant qu'elle ne le force à plus ou moins adopter sa façon à elle de se nourrir. Elle lui avait dit qu'il lui ferait plaisir en mangeant de la salade au repas, alors il mangeait la salade, parce qu'il n'aimait rien tant que lui faire plaisir.

Cela me faisait toujours rigoler de le voir froter son Doritos lorsqu'il réfléchissait, comme si son ventre était une lanterne magique pourvue de toutes les réponses.

– C'était juste pour te dire que nous ne serions que tous les deux pour dîner ce soir. Ta mère ne se sent pas très bien.

L'inquiétude me vrilla l'estomac.

– Ah bon ? Ça va pas ?

Il sourit.

– Elle est juste un peu fatiguée, mais ça va, Ellie. Je te le promets.

Il m'avait appelée Ellie et non Eleanor, donc je le crus.

Il se gratta le menton.

– Alors, on dîne ?

– Je ne peux pas ce soir. Je garde Molly.

Depuis quelque mois, je gardais Molly Lane deux fois par semaine, le lundi et le vendredi après l'école. C'était une petite fille de cinq ans, pleine de vie, qui habitait quelques pâtés de maisons plus loin et qui n'avait pas sa langue dans sa poche.

– D'ailleurs, je ne vais pas tarder à y aller.

– Ah oui, on est lundi ?

Il fronça le nez.

– Eh bien, ce sera donc moi et moi, si je comprends bien. Télé et McDo au menu ce soir.

– Maman est au courant pour le McDo ?

Il sortit son portefeuille et me tendit vingt dollars.

– A-t-elle besoin de le savoir ?

– Tu achètes mon silence ?

– Je ne sais pas... Ça marche ?

J'allai vers lui et lui pris le billet des mains.

– Ouai, certainement.

Il prit ma tête entre ses mains et m'embrassa sur le front.

– J'ai toujours su que tu étais ma fille préférée.

– Je suis ta seule et unique fille.

– Pour autant qu'on le sache. Il y a eu beaucoup de concerts de rock au début des années quatre-vingt.

Je levai les yeux au ciel en riant doucement.

– Tu sais que maman va sentir l’odeur de frites sur tes vêtements. Elle la sent toujours.

– Qui ne risque rien n’a rien !

Il m’embrassa sur le front une dernière fois.

– À plus tard. Transmets mon bonjour à Molly et à ses parents.

– Je n’y manquerai pas.

– Je t’aime, Snickers.

Il m’avait donné ce surnom en hommage à sa friandise favorite, une marque d’affection.

– Moi aussi, papa.

Après son départ, je commençai à me préparer pour aller chez Molly. J’emportais toujours quelques vieux livres que j’avais adorés quand j’étais petite pour lui lire avant de la coucher. Molly adorait les livres presque autant que moi et je ressentais secrètement un pincement de jalousie à l’idée qu’un jour elle aurait la chance de lire la série des *Harry Potter* pour la première fois.

J’aurais donné n’importe quoi pour éprouver de nouveau le plaisir de lire ces livres pour la toute première fois.

*

* *

Raine, dans l’Illinois, était divisé en deux parties, séparées par un pont – l’Est et l’Ouest. J’habitais dans la partie Ouest, et Molly vivait dans la partie Est, après Brent Street. Même si nos habitations n’étaient qu’à quelques pâtés de maisons l’une de l’autre, une fois traversé le petit pont, la différence de revenus des habitants était visible. Ma famille était à l’aise, mais pas aussi à l’aise que celles qui vivaient à l’est du pont.

Toutes les maisons dans le quartier de Molly coûtaient des sommes astronomiques. C’étaient des manoirs, de véritables manoirs. Raine était plutôt une ville de classe moyenne, excepté pour sa partie Est. C’était là que résidaient tous les gens fortunés qui travaillaient à Chicago mais

privilégiaient un mode de vie semi-urbain. Maman travaillait comme nounou pour certaines familles de ce côté-là du pont et elle gagnait très bien sa vie. J'aurais juré qu'on pouvait même sentir l'odeur des billets de cent dollars flotter dans l'air. S'il n'y avait pas eu Molly, je n'aurais jamais eu aucune raison d'être vue dans cette partie de la ville.

– Tu es la baby-sitter de Molly Lane ! cria une voix dans mon dos lorsque je posai le pied sur la première marche du perron de Molly.

Je me retournai vivement pour voir d'où elle venait.

Sur le trottoir d'en face, à trois maisons sur la gauche, se tenait un garçon avec un grand sourire idiot. Greyson fit un signe de la main. Je regardai par-dessus mon épaule pour être sûre que c'était bien à moi que cela s'adressait et, bon sang, oui !

Je me passai la main sur la nuque.

– Bah, ouais.

C'est tout ce que je trouvai à dire. Lorsqu'il commença à descendre de son porche pour venir vers moi, mon cœur se mit à faire des cabrioles dans ma poitrine et son rythme s'accéléra à mesure qu'il approchait.

Greyson fit ce geste au ralenti de la main dans ses cheveux comme l'autre jour et j'eus l'impression que mon cœur s'arrêtait et accélérât en même temps.

– Ça fait longtemps que tu la gardes ?

– Ouais, quelques mois.

J'avais les mains moites. *Pourquoi mes mains sont-elles moites ? Voit-il la culpabilité s'afficher sur moi ? Peut-il voir que j'ai pensé à lui ? Peut-il percevoir ma nervosité ? Oh, la vache, je transpire des coudes ?*

Je n'aurais jamais cru qu'on pouvait transpirer des coudes.

– J'allais à l'église avec elle quand elle était plus petite. C'était elle la plus marrante, parce que tout était si structuré, et lorsque tout le monde faisait silence, elle criait « un indice, un indice » comme dans l'émission

de télé *Blues Clues*, puis elle courait vers le devant de l'église et se mettait à danser.

Je ricanai. Cela ressemblait bien à la Molly que je connaissais et que j'aimais.

Il enfonça ses mains dans les poches de son pantalon de survêtement et dansa d'un pied sur l'autre dans ses Nike.

– Mais ce n'est pas de là que je te connais. Cela m'est revenu l'autre jour.

– Ah bon ? Et c'était où alors ?

– À la clinique Sherman pour le cancer.

Son sourire sembla s'évaporer et mon cœur se mit à pleurer.

– Je t'y ai vue aller et venir plusieurs fois.

Oh.

Eh bien, c'était embarrassant.

J'accompagnais mes parents à la clinique Sherman lorsque ma mère avait des rendez-vous pour sa chimio. Pendant longtemps, maman n'avait pas voulu que je vienne parce qu'elle pensait que cela me perturberait mais, franchement, c'était encore pire lorsque je n'y allais pas.

Je ne dis rien.

– Tu es malade ? demanda-t-il.

– Non.

Il fronça le nez.

– Tu connais quelqu'un qui est malade ?

– Euh... ma mère. Elle a un cancer du sein, dis-je dans un souffle, et le mot cancer n'avait pas plus tôt passé mes lèvres que j'essayai de le ravalier.

Chaque fois que je le disais, les larmes me montaient aux yeux.

– Je suis désolée, Eleanor.

Je voyais qu'il le pensait, parce que son regard était vraiment sincère.

– Merci.

Il ne me quittait pas des yeux et mon estomac n'arrêtait pas de faire des sauts de cabri.

– Et toi ? Quelqu'un est malade dans ton entourage ?

– C'était mon grand-père. Il est mort il y a quelques semaines.

À ce moment-là, une chose se produisit dans les yeux de Greyson East que je n'aurais jamais crue possible. Ils furent envahis d'une profonde tristesse.

– Je suis vraiment désolée, Greyson.

J'espérais qu'il savait que je le pensais en voyant que mon regard était vraiment sincère.

– Merci. Tout le monde me dit qu'au moins il a fini de souffrir, mais je ne sais pas. J'ai l'impression qu'il a laissé une part de sa douleur derrière lui pour que je la récupère.

Il passa le pouce le long de sa mâchoire. J'étais sidérée.

Greyson était triste.

Réellement triste. C'était une surprise pour moi, parce que je n'avais jamais remarqué cette tristesse chez lui auparavant. Pour moi, il était toujours apparu comme le garçon populaire insouciant que tout le monde adorait.

Je découvrais que ceux qui étaient populaires pouvaient être tristes aussi.

Greyson effaça son expression chagrine et sourit.

– Bref, je me suis dit que... on devrait se balader ensemble.

Il dit ça d'un air dégagé comme si l'idée que lui et moi puissions traîner ensemble n'était pas totalement absurde. Je rigolai d'un air ironique pour dissimuler ma nervosité.

– Bien sûr, c'est ça, Greyson.

– Non, je suis sérieux. Nous devrions traîner ensemble.

Je regardai autour de moi, pour m'assurer que c'était bien à moi qu'il parlait.

– Tu n’as pas envie de traîner avec moi ?

– Mais si.

Je tirai sur le bas de mon cardigan violet.

– Mais non.

– Mais si, insista-t-il.

– Pour avoir une ouverture avec Shay ?

Il haussa un sourcil et fit un pas vers moi.

– Tout ne tourne pas autour de ta cousine. Tu es là, toi aussi.

– Je veux dire, ça n’a pas de sens. Pourquoi voudrais-tu traîner avec moi ?

– Pourquoi pas ? Je t’ai trouvé intéressante à cette soirée, et j’aimerais te connaître mieux.

– Je lisais un roman avec des écouteurs sur les oreilles à une soirée de lycéens. Ce n’est pas intéressant. C’est chelou.

– J’aime ce qui est chelou.

Je me mis à rire.

– Ce n’est pas vrai. Tu aimes ce qui n’est *pas* chelou.

– Comment sais-tu ce que j’aime ?

Je regardai autour de moi et haussai les épaules.

– J’imagine.

– Eh bien, tu te trompes. Si tu veux, tu peux traîner avec moi et, comme ça, tu apprendras à me connaître.

– Nous ne venons pas vraiment du même monde, Greyson. Tu es toi et je suis moi. Je veux dire, regarde la taille de ta maison, et puis tu es populaire, et...

– Écoute, si tu ne veux pas traîner avec moi, dis-le franchement. Tu n’as pas besoin de prétextes.

Je me redressai, piquée au vif.

– Ce n’est pas ça. Je dis seulement que... je ne crois pas que nous ayons grand-chose en commun.

– Eh ben, c’est ce qu’on peut essayer de découvrir. À partir de là, on verra bien.

Je plissai les yeux.

– D’accord. Une fois que tu auras découvert un truc que nous avons en commun, je traînerai avec toi.

Il fronça les sourcils, comme s’il ne me croyait pas.

– Tope là ?

Il leva une main, paume en l’air.

– Tu plaisantes ?

– Non, je suis sérieux. Je veux ta parole. Si je trouve un truc que nous avons en commun, tu sortiras avec moi. Tope là !

– *D’accooord*, dis-je en gémissant et en lui tapant dans la main.

Je m’efforçai d’ignorer l’effet que son contact me faisait.

– Je promets. Bon, il faut que j’aille chez Molly maintenant.

Il sourit, satisfait.

– D’accord, on se voit plus tard.

Je lui rendis son sourire avant de pouvoir m’en empêcher et il le remarqua.

– Tu devrais faire ça plus souvent, Eleanor.

– Si tu le dis. Salut, Greyson.

Je me retournai et sentis le rouge me monter aux joues en gravissant précipitamment les marches avec un sourire fendu jusqu’aux oreilles. En atteignant la porte, je marquai une pause et me retournai vers lui.

– Les gens m’appellent Ellie. Tu peux le faire aussi si tu veux.

– D’accord, Ellie.

En entendant mon nom passer ses lèvres, je rougis encore plus.

– Et toi, tu peux m’appeler Grey.

– Juste Grey ?

– Ouais, juste Grey.

Il tourna les talons et fit un signe de sa main levée.

– Salut, Ellie.

Sans cesser de sourire, je le regardai s'éloigner et je me parlai à moi-même à voix basse, me demandant ce qui se passait exactement dans ma vie depuis quelque temps.

– Salut, Grey.

– C'est ton copain ? demanda une petite voix.

En levant les yeux, je vis cette petite impertinente de Molly debout à la porte, les mains sur les hanches. Ses cheveux roux bouclés lui tombaient sur les épaules et elle tapait du pied.

– Quoi ? Non, ce n'est pas mon copain.

– Alors, pourquoi tu as rougi ?

– Je n'ai pas rougi.

– Si, si. Tu es rouge comme une tomate.

– Il y a des tomates vertes, rétorquai-je en avançant vers elle.

– Mais toi, tu es une tomate rouge, à cause de ton *petit ami*.

Soudain, elle se mit à danser tout autour du perron en chantant à tue-tête.

– Ellie a un copain ! Ellie a un copain !

– Molly, c'est bon, dis-je en baissant la voix et en regardant par-dessus mon épaule.

Greyson avait les yeux braqués sur nous. J'étais horrifiée.

– Pourquoi tu ne vas pas l'embrasser ? Va embrasser ton petit ami !

Elle en rajoutait avec cette histoire de petit ami et je grognai en me passant les mains sur le visage.

– Ce n'est pas mon petit ami, persistai-je.

– Si ce n'est pas ton petit ami, alors qui c'est ? demanda-t-elle, les mains toujours sur les hanches dans une posture insolente.

– C'est Grey.

Je soupirai en levant les mains avant d'aller jusqu'à elle pour la soulever dans mes bras.

– C’est juste Grey.

– Il n’est pas gris, remarqua Molly. Il est bronzé.

Je rigolai.

– Non, il n’est pas gris, il s’appelle Grey. C’est son nom.

– Ah ? Il porte le nom d’une couleur ?

– Ouais, presque.

– Moi, je peux m’appeler Rose ?

Je haussai les épaules.

– D’accord, Rose.

– Et toi tu es Rouge ! Comme ta figure en ce moment.

Bah, c’était pertinent.

4

Eleanor

Vous voyez ces quelques minutes, juste après avoir achevé la lecture d'un livre fascinant ?

Ces instants où vous ne savez pas très bien que faire de vous-même ?

Vous restez assis, les yeux fixés sur les derniers mots, sans savoir comment reprendre le cours de votre vie.

Comment est-ce possible que ce soit fini ?

Comment ces personnages peuvent-ils disparaître ?

Pour vous, ils demeurent imprimés dans votre âme. Leurs actions, leurs dialogues continuent d'être présents dans votre esprit. Vos larmes ne sont pas totalement séchées que vous aspirez déjà à une autre prise de votre drogue préférée.

J'adorais cette sensation, l'histoire d'amour douce-amère entre un lecteur et un roman qui touchait à sa fin.

C'était ce que je ressentais après avoir achevé *Harry Potter*.

Je ne savais vraiment plus quoi faire de moi-même. Maman se remettait tout juste de son rhume et papa s'était endormi devant la télé, alors je fis la seule chose qui me semblait aller de soi, je me mis à penser à Greyson.

J'étais officiellement devenue une ado typique.

Chaque fois que j'allais garder Molly, ma nervosité grandissait à l'idée que Greyson pourrait être assis sur son perron, de l'autre côté de la rue, trois maisons plus loin. Je savais que c'était idiot, mais ces jours-là, j'étais capable de prendre un peu plus de soin pour me coiffer ou de demander à Shay des conseils de maquillage.

Et même de m'épiler les sourcils

Chaque fois, en voyant que Greyson n'était pas là, je poussais un soupir de soulagement, mais ensuite j'étais un peu triste.

Quand arriva le vendredi, trois semaines après notre premier échange devant chez Molly, mon cœur s'emballa lorsque je le vis traverser la rue en courant dans ma direction.

– Je suis un Gryffondor, déclara-t-il en agitant le livre qu'il serrait dans sa main.

Je haussai un sourcil et tirai sur le bas de mon cardigan.

– Pardon ?

– J'ai dit que j'étais un Gryffondor. Du moins, j'en suis pratiquement certain. Ça se jouait entre ça ou Serdaigle, mais j'ai lu certains articles sur internet et je suis pratiquement certain que c'est Gryffondor.

– Tu as lu *Harry Potter* ?

Il hocha la tête.

– Ouaip. Désolé d'avoir mis si longtemps pour revenir te voir, mais ce sont des gros bouquins.

– Tu... (Mon cœur battait la chamade.) Tu as lu *tous* les livres ?

– Tous les cinq, et maintenant je compte les jours avant la publication du prochain.

Pareil pour moi, Grey. Pareil pour moi.

– Pourquoi tu les as tous lus ?

– Pour qu'on ait quelque chose en commun. Et puis, je voulais que tu craques pour moi de façon absurdemment irréaliste, ce qui serait totalement

contraire à tes principes.

Il se mit à tourner les pages du livre pour me signaler quelques-unes de ses citations préférées, qu'il avait surlignées. Il parlait avec animation, évoquant ce qu'il avait aimé et pas aimé dans chacun des volumes. Il me parla de ses personnages préférés, des trucs qui l'avaient agacé, et tout ça comme s'il comprenait vraiment de quoi il parlait.

J'étais toujours scotchée par le fait qu'il avait lu les cinq romans d'affilée simplement pour que nous ayons quelque chose en commun.

S'il était un personnage de roman, ce serait lui le héros.

Après m'avoir montré la dernière citation qu'il avait surlignée, il referma le livre et me fit un petit haussement d'épaules.

– Alors, toi, t'es quoi ?

– Hein ?

– À quelle maison de Poudlard appartiens-tu ?

– Oh ?

Je dessinai sur le trottoir avec la pointe de ma chaussure.

– Je suis une Poufsouffle.

– C'est ce que je pensais.

– Ouais, la plupart des gens trouvent que c'est la pire.

– Les Poufsouffles me semblent discrets, mais constants et loyaux. Il n'y a pas de mal à être loyal et patient. Je pense qu'il devrait y avoir plus de gens comme ça.

Je souris. Il me rendit mon sourire et dit :

– Tu devrais faire ça plus souvent, Ellie.

Il pianota du bout des doigts sur la tranche de son roman.

– Alors, maintenant que nous partageons quelque chose, est-ce que ça veut dire qu'on peut traîner ensemble ?

– Eh bien, j'ai fait cette promesse, n'est-ce pas, et en bonne Poufsouffle, je me dois de tenir ma parole.

– Parfait. Que fais-tu mardi prochain ?

– Euh... rien ?

– Ok, super. Tu veux qu'on se retrouve chez moi ? Je vais nous organiser quelque chose à faire.

Je haussai les épaules, en essayant de la jouer cool.

– D'accord.

Note à mon intention : on peut transpirer des genoux aussi.

– Bon, il faut que j'aille chez Molly.

– Très bien. À mardi !

Il s'en alla et, l'espace de quelques secondes, je me demandai si j'étais coincée en plein rêve. Mais je n'osai pas me pincer de peur de me réveiller. Si c'était vraiment un rêve, je voulais qu'il se prolonge encore un peu.

*

* *

– J'ai rencontré un garçon qui me plaît, dis-je sans préambule.

C'était dimanche après-midi, et maman et moi étions assises dans notre petit coin secret au bord du lac Laurie. Aussi loin que je pouvais me souvenir, nous étions toujours venues là, même parfois emmitouflées dans nos vêtements d'hiver, pour nous asseoir au bord de l'eau. S'il y avait une chose que maman adorait, c'était la proximité de l'eau. Elle disait que cela lui faisait du bien. Elle rêvait d'aller au bord de l'océan, de plonger les pieds dans l'eau et de s'y tenir debout les bras écartés, mais étant donné que nous vivions dans l'Illinois, il n'y avait pas d'océan à proximité et ce rêve devrait attendre encore un peu.

Pour le moment, les petits lacs et les étangs faisaient l'affaire. Nous nous donnions comme mission d'aller nous asseoir au bord de notre étang caché pour regarder les libellules qui voletaient autour de nous. Le lac Laurie était généralement envahi de vacanciers pendant l'été, mais un jour, alors que nous explorions les abords, nous avons découvert une

étendue d'eau de plus petite dimension cachée entre les arbres, et depuis, nous allions toujours là-bas pour nous asseoir et bavarder.

Après une période de fatigue, elle se sentait de nouveau assez bien pour sortir de la maison et j'étais contente de reprendre le rituel de nos rendez-vous mère-fille. Elle avait toujours l'air un peu fatiguée, mais pas comme une personne malade. Cela ressemblait plutôt au genre de fatigue que ressentent les personnes qui ont dormi trop longtemps.

Malgré tout, au fond de moi, je continuais de m'inquiéter. C'était plus fort que moi. Cette inquiétude serait probablement toujours en moi, de façon latente.

Maman inclina la tête vers moi et son regard bleu s'illumina de joie en entendant mes paroles. Il y avait deux sujets que nous n'abordions jamais vraiment, elle et moi, le sport et les garçons. Je ne m'étais jamais vraiment intéressée ni à l'un ni à l'autre, mais cet après-midi-là, je sus qu'il fallait que je lui en parle, parce qu'elle était ma confidente. Je disais tout à ma mère.

– Oh, c'est vrai ? Qui ? Comment ? Où l'as-tu rencontré ?

– Il s'appelle Greyson East. Nous nous sommes parlé à la soirée où vous m'avez obligée à aller, papa et toi, il y a quelques semaines.

Elle agita les mains en l'air, tout excitée.

– Je savais que j'étais une bonne mère en t'obligeant à aller à une soirée où il y aurait de la drogue et de l'alcool !

Je ricanai.

– On peut dire ça.

– Alors ? Raconte-moi tout. Qu'est-ce qu'il aime ? Comment est-il ? Si c'était un animal, lequel serait-il ?

Elle prit son menton dans ses mains et me regarda en ouvrant de grands yeux interrogateurs.

Alors je lui racontai tout, tout ce que je savais en tout cas.

Elle haussa un sourcil.

– C’est pour ça que tu me chipes mon maquillage ces jours-ci ?

– Tu as remarqué ?

– Chérie, je suis malade, pas morte. D’ailleurs, il va falloir que je te donne un cours de maquillage parce que la façon dont tu as recourbé tes cils était un peu excessive.

Je me mis à rire.

– Je voulais juste avoir l’air, je ne sais pas, un peu plus *girly*.

– Ce n’est pas le maquillage qui te rend plus féminine. Tu étais maquillée, la première fois que tu l’as rencontré ?

– Non...

– Alors, ce n’est pas la peine de le faire maintenant, à moins que cela te plaise. Fais les choses pour toi, Ellie, jamais pour les autres. Visiblement, tu lui as plu simplement telle que tu étais.

Mon estomac faisait des bonds tandis que je jouais avec mes pouces.

– Il est complètement à l’opposé de l’idée que je me faisais du premier garçon pour qui je craquerais.

– Comment ça ?

– Je ne sais pas. Je pensais que je flasherais sur un intello, ou genre un artiste, un musicien. Greyson, c’est un populaire.

– Tu dis ça comme s’il avait une MST, plaisanta maman. Les gens l’aiment, et alors ? Il n’y a pas de mal à ça.

– Mais ce n’est pas juste des gens, c’est *tout le monde*. Il pourrait avoir toutes les filles qu’il veut, alors c’est dur de penser qu’il voudrait...

– Non !

Maman me posa la main sur le genou.

– Pas question de ça. Pas question de te rabaisser.

Elle repoussa mes cheveux derrière mes oreilles et posa les mains sur mes joues.

– Tu n’es pas seulement belle extérieurement, Eleanor Rose, tu es exceptionnelle intérieurement. Tu es créative. Tu as le plus beau rire que

j'ai jamais entendu. Tu es gentille, généreuse et courageuse. Ne pense jamais que tu n'es pas assez bien en te référant aux critères de beauté définis par les magazines. Tu. Es. Belle.

Maman faisait toujours cela lorsqu'il m'arrivait de me laisser aller à mes doutes d'adolescente.

J'avais tendance à ne pas me sentir belle dans un monde de reines de promo, mais ma mère me rappelait toujours ma propre valeur.

J'avais de la chance d'être sa fille.

– En outre, il semblerait que tu aies attiré son attention grâce à ton physique mais *aussi* à ton esprit. Et c'est ça qui compte.

– Est-ce qu'on peut ne pas en parler à papa ? Il en fait toujours des caisses à propos de ce genre de choses.

– Ton père n'a jamais de sa vie tiré avec une arme à feu, mais j'ai l'impression que s'il apprenait que tu as craqué pour un garçon pour la première fois, il pourrait péter un plomb, alors on va garder ça pour nous.

– Merci.

Elle allait répondre, mais fut interrompue par une quinte de toux. Elle mit un moment à reprendre sa respiration et l'inquiétude me noua l'estomac. Quand tout redevint normal, elle secoua la tête.

– Tout va bien, Ellie.

J'entendais ce qu'elle disait, mais parfois j'avais l'impression qu'elle mentait pour me préserver. J'avais le sentiment que les mères étaient capables de tout pour éviter à leurs enfants de souffrir.

Je posai la tête sur son épaule, et nous contemplâmes l'eau et vîmes passer trois libellules.

– Il a lu tout *Harry Potter*, les cinq volumes, parce que je lui avais dit que nous n'avions rien en commun, et il a voulu faire en sorte que si.

Maman écarquilla les yeux et resta bouche bée.

– Il a lu ta série préférée ?

– Ouaip.

- Eleanor ?
- Oui ?
- Épouse ce garçon.

5

Eleanor

J'avais mis mon cardigan avec des libellules pour aller chez Greyson ce mardi-là. C'était ce que je portais la première fois que nous nous étions parlé et je me disais que c'était peut-être un porte-bonheur. Je ne m'étais pas maquillée, parce que ce n'était pas important, et puis j'en avais marre de me mettre toujours la brosse à mascara dans l'œil.

En parcourant Weston Street, je m'efforçai de surmonter ma nervosité. On allait juste traîner ensemble, tout de même, on n'allait pas se marier. Je n'avais pas besoin de trop réfléchir.

Je montai les marches conduisant au porche de Greyson et appuyai sur la sonnette.

En me triturant les doigts, je tapai la mesure avec ma chaussure durant les quelques secondes qui s'écoulèrent avant qu'il vienne ouvrir la porte. Secondes qui me semblèrent les plus longues qu'on ait jamais mis pour faire ça, mais en même temps, vu la taille de la maison de Greyson, c'était logique. Il apparut à la porte avec un gros chat angora noir dans les bras. Mes yeux s'arrondirent d'excitation.

– Oh, c'est pas vrai ! Qui c'est, ça ?

– Je te présente Miaou, mon meilleur ami, m’expliqua Greyson en m’autorisant à le caresser. C’est un vieux schnock, mais c’est le mec le plus cool du coin.

Je souris au félin.

– Hé salut, Miaou. Moi, c’est Ellie.

Miaou miaula avant de sauter des bras de Greyson pour retourner à l’intérieur de la maison sans m’accorder la moindre attention. Je ne pus m’empêcher de rire.

– Il est mignon.

– Ouais, c’est vrai. Alors, on y va, t’es prête ? demanda Greyson en attrapant un sweat à capuche dans l’entrée.

– Oui, mais où allons-nous, exactement ?

– Je me suis dit que j’avais appris quelque chose de tes goûts en lisant ces livres, alors je voudrais te montrer quelque chose que j’aime. On va au cinéma.

– Ah ? Lequel ? demandai-je alors que nous descendions les marches.

– Eh ben, le mardi il y a des vieux films de kung-fu au *Cameron*. Cette semaine, ils passent *La main de fer*.

– Toi, tu vas voir des vieux films de kung-fu ?

– Ouais. J’y allais avec mon grand-père avant sa disparition. Depuis, j’ai continué.

Il se mit à danser d’un pied sur l’autre tout en jouant avec ses doigts d’un air gêné.

– Si tu n’aimes pas l’idée d’aller au cinéma, on peut faire autre chose, aller manger une glace ou ce que tu veux. Je m’étais juste dit...

Mon cœur...

Je souris en secouant légèrement la tête tout en me frottant le bras droit de la main gauche.

– Non, ça, c’est parfait.

Il me rendit mon sourire.

– Tu devrais faire ça plus souvent, Grey, dis-je avec un sourire en reprenant ses paroles.

Nous nous rendîmes au cinéma à pied et il commanda du pop-corn et des bonbons. Je ne pouvais pas vraiment en manger à cause de mes bagues, mais tant pis. J'avais assez de papillons dans l'estomac pour me sentir rassasiée.

Sa friandise préférée, c'était la réglisse rouge, et il disait que c'était avec son grand-père qu'il avait appris à aimer ça.

Les papillons dans mon estomac ne se dissipèrent pas lorsque nous prîmes place dans la salle. Bien au contraire, ils devinrent encore plus gros. J'aurais juré que son bras se rapprochait du mien et le mien du sien tout au long du film. Mon cœur s'arrêta complètement de battre lorsque son petit doigt frôla le mien.

Lorsque ma nervosité devint trop grande, je posai les mains sur mes genoux en faisant tout mon possible pour ne pas donner trop de signification à ce contact furtif. En même temps, je me serais donné des claques pour avoir retiré ma main, parce qu'enfin, que se serait-il passé si je l'avais laissée ? Aurait-il emmêlé son petit doigt avec le mien ? Nous serions-nous donné la main ? Aurait-il senti mon pouls s'emballer ?

Chaque fois que Greyson se mettait à rire en regardant le film, je riais aussi parce qu'il avait ce genre de rire qui vous faisait penser que vous aviez rencontré la personne la plus heureuse au monde. Le film était génial, mais ce que je préférais, c'était de voir à quel point Greyson s'amusait. Il avait les yeux rivés sur l'écran et il lançait la tête en arrière aux passages qui le faisaient le plus rire tout en engouffrant des poignées de pop-corn. Cela me semblait fou de penser que chaque fois que nous nous croisions dans les couloirs, je croyais connaître la personnalité du garçon le plus populaire du lycée, mais visiblement j'avais tout faux. Greyson ne se réduisait pas à ses talents au basket, à ses chaussures Nike ni à sa belle gueule.

Il avait une personnalité qui ne se voyait pas au lycée, depuis son affection pour son chat jusqu'à son amour pour les films de kung-fu, depuis la façon dont il souffrait de l'absence de son grand-père jusqu'à la façon dont ses yeux révélaient une immense solitude parfois.

Je me sentais idiote de l'avoir jugé avant de savoir quoi que ce soit sur lui.

Tout ce que je découvrais ne faisait que renforcer mon sentiment naissant. Il y avait plusieurs couches chez Greyson et, chaque fois qu'il en révélait une nouvelle, j'avais l'impression d'être initiée à un très grand secret.

– Ça t'a plu ? me demanda-t-il sur un ton incertain.

– C'était extra ! Je n'avais jamais vu de film de kung-fu.

Il poussa un soupir de soulagement en se posant une main sur la poitrine.

– Tant mieux. J'étais un peu inquiet. La plupart des filles trouvent ça bizarre que j'aime ça, mais moi j'adore.

– Cela me plaît que tu aimes ça.

– Bon, et maintenant qu'est-ce qu'on fait ? Ça te dit qu'on aille se chercher quelque chose à manger ?

– Moi, je suis toujours d'accord pour manger.

Nous allâmes chez un glacier, ce qui me donna l'occasion de découvrir que nous avions autre chose en commun, le fondant au chocolat avec de la glace à la vanille. Et que nous n'hésitions pas à nous en mettre plein la lampe. Cependant, alors que nous mangions, une question me taraudait.

– Qu'est-ce qui t'a donné envie de sortir avec moi ? dis-je brusquement.

Les mots m'avaient échappé et je me sentis rougir.

Sa cuiller pleine de glace resta en suspens dans l'air et il haussa un sourcil en me regardant.

– Que veux-tu dire ?

– Ça me paraissait juste... plutôt improbable, c'est tout.

Il engouffra le contenu de sa cuiller et poursuivit la bouche pleine.

– Je n'ai pas eu le sentiment que je t'impressionnais, à la soirée.

– Et ça t'a donné envie de devenir pote avec moi ?

– Ouaip.

– Mais pourquoi ?

– Parce que la plupart des filles se comportent comme si tout ce que je fais et tout ce que je dis était magique, alors qu'en réalité je dis beaucoup de bêtises. Je dirais même que quatre-vingt-dix pour cent au moins de ce que je dis ne sont que des conneries.

– On peut même arrondir à cent, dis-je pour plaisanter.

Il rigola.

– Tu vois ? Des choses comme ça. Les autres filles n'auraient jamais dit ça. C'est comme si elles aimaient ce type qu'elles ont inventé dans leur tête et qu'elles n'ont pas la moindre idée de qui je suis en réalité. Toi, tu t'en fichais complètement de moi.

– Tu veux qu'on soit potes parce que je m'en fiche complètement de toi ?

– Oui, exactement.

Je ricanai.

– Cela me semble un peu tordu.

– Peut-être, mais c'est vrai. Et puis... avec ta mère qui est malade...

Il ne finit pas sa phrase et j'éprouvai une drôle de sensation dans mon ventre.

– Je ne veux pas que tu sortes avec moi parce que tu te sens mal pour moi.

Je n'avais rien à faire de sa pitié.

– Non, c'est pas ça. Je veux dire, je me sens mal pour toi, c'est vrai, mais... je ne sais pas comment t'expliquer.

Il se passa le bout des doigts sur le front.

– J’imagine que ce que je veux dire, c’est que, lorsque mon grand-père était malade, j’y pensais tout le temps, et je me rappelle que j’aurais aimé avoir quelqu’un qui m’aide à me changer les idées de temps en temps. Je voulais faire ça pour toi. Je voulais te permettre de penser à autre chose, et que tu ne te sentes pas seule.

Je n’étais pas sûr que ce garçon existe en vrai.

Même dans mes romans, les héros n’étaient pas aussi gentils.

Je me mordis la lèvre inférieure en mangeant ma glace.

– Oh.

Je fus incapable de dire autre chose, parce que j’étais étranglée par mes émotions.

– Ce qui nous amène à notre sujet suivant.

Il croisa les doigts et étira ses bras avant de les poser sur la table.

– J’ai une proposition à te faire.

– Ah oui ? Laquelle ?

– Il faut qu’on continue à se voir, au moins une fois par semaine pour t’éviter de devenir dingue.

– Que veux-tu dire ?

– Tu deviendras dingue si tu continues à t’inquiéter pour ta mère sept jours sur sept. Tu peux me croire. Je sais ce que c’est. Je suis passé par là.

– Je vais bien, protestai-je.

Il haussa un sourcil.

– Combien de fois es-tu allée sur internet pour faire des recherches sur le cancer ?

Euh... Une, deux, on ne compte pas celle-là...

– Une ou deux fois, c’est tout.

Il sourit.

– Ouais, tous les jours, quoi. Je parie que tu te sens encore plus mal après, non ? Par conséquent, une fois par semaine, il faut que tu oublies le

cancer. C'est pour ça que mon grand-père m'emmenait au cinéma tous les mardis, pour me changer les idées. Cela m'a beaucoup aidé.

– Tu veux que j'aille au cinéma avec toi tous les mardis ?

– Nan, on fera d'autres choses. Ce qui compte, c'est que tu arrêtes de trop réfléchir à des choses tristes au moins pendant quelques heures. Après, tu pourras retourner à tes recherches tristes sur internet, dit-il en plaisantant à demi.

Je plissai les yeux.

– Une fois par semaine seulement ?

– Ouais, j'ai juste besoin de trois ou quatre heures de ton temps. C'est un marché gagnant-gagnant pour nous deux.

– Je ne vois pas comment c'est un marché gagnant-gagnant pour toi ? Je veux dire, je vois ce que j'y gagne, j'échappe à la réalité un moment. Mais toi, qu'est-ce que tu y gagnes ?

– J'y gagne de passer du temps avec toi, ce qui veut dire que je serai un peu moins seul.

Je me mis à rire.

– Tu es toujours entouré d'un tas de gens. Je doute que tu connaisses le sens du mot solitude.

Il fronça les sourcils et passa le pouce le long de son nez. Il se mit à contempler son pot de glace pratiquement vide.

– Ça t'est déjà arrivé, alors que tu te trouves dans un lieu bondé, d'avoir l'impression que personne ne sait qui tu es ? Tout le monde parle de toi d'une façon qui sonne totalement faux. Tout ce qu'ils savent de toi, c'est des trucs qu'ils ont inventés de toutes pièces dans leur tête, mais au fond ils ne te connaissent pas du tout. Ils ne connaissent que le personnage de fiction qu'ils ont créé. C'est ça la solitude, c'est quand on vit dans un monde où personne ne te voit vraiment.

Waouh.

Il venait de décrire la réalité de toute mon expérience au lycée.

– Eh ben, peut-être que tu sais ce que c'est, finalement.

– Bon, qu'est-ce que tu en dis ? T'es partante ? demanda-t-il en joignant les deux mains.

– Oui, répondis-je vivement, sans me soucier de la rapidité avec laquelle la réponse sortit de ma bouche, sans me soucier de paraître trop empressée. Oui, je suis partante.

Il sourit.

Ce qui me plut.

Bref.

– Très bien. J'ai dressé une liste de choses que nous pourrions faire ! Je pense qu'on va bien s'amuser.

Il avait vraiment l'air très enthousiaste, et son enthousiasme me gagna moi aussi.

Après avoir fini nos glaces, il me raccompagna chez moi. J'étais heureuse qu'il soit d'un naturel bavard, parce que souvent je ne trouvais rien à dire. Il était doué pour entretenir une conversation.

– Merci d'être venue aujourd'hui, Ellie. J'ai passé un super-moment, me dit-il en dansant d'un pied sur l'autre.

– Ouais, moi aussi.

– On se dit à mercredi prochain ?

– Je note le rendez-vous, dis-je, puis je me sentis rougir. Je veux dire, pas un rendez-vous-rendez-vous, mais... euh... tu sais... simplement comme deux potes qui traînent ensemble... je ne voulais pas dire comme...

– C'est un rendez-vous.

Greyson sourit d'un air narquois, plus cool que jamais.

– À plus tard. Et surtout, évite internet, d'accord ?

Il se retourna pour partir, mais je le rappelai.

– Ouais ?

– Je voulais juste que tu saches que moi, je le vois. Tu sais, le toi que le reste du monde ne voit pas.

Il plissa le nez et se massa la nuque.

– Tant mieux, parce que moi aussi je te vois.

J'avais passé trop de temps à me cacher dans l'ombre. J'évitais les gens, parce que je me sentais plus en sécurité en étant invisible. Si j'étais invisible, personne ne pouvait me juger. Si j'étais invisible, les gens ne pouvaient pas se moquer de moi. J'avais toujours pensé que je faisais le bon choix en restant cachée.

Cet après-midi-là, mon jugement prit une toute nouvelle orientation, parce que Greyson avait pris le temps de regarder de mon côté.

Qui aurait pu croire que c'était si agréable d'être vue ?

6

Greyson

Mes parents se disputaient une fois de plus. Il était très tard et je n'avais nulle part où aller pour échapper à leurs criaileries, alors je m'enfermai à clé dans ma chambre, mis mes écouteurs et la musique à fond. C'était presque impossible de ne plus les entendre, mais je fis de mon mieux.

Allongé sur mon lit, les yeux au plafond, je pensai aux choses que nous pourrions faire, Eleanor et moi, au cours de nos prochaines sorties. Je pensai à des endroits qu'elle aimerait peut-être voir, à des choses qu'elle aimerait peut-être faire. J'essayai de penser à des choses qu'elle pourrait manger malgré ses bagues, de façon à ce qu'elle ne soit pas obligée de me regarder dévorer ma pizza. Je me demandai si ce ne serait pas bien de lui apporter des fleurs pour égayer sa journée, puis je me dis que peut-être elle n'aimait pas les fleurs. Il y a des filles qui n'aiment pas les fleurs, même si ce n'est pas la majorité.

Et puis, je repensai à son sourire.

Elle avait toujours un sourire un peu pincé, et elle évitait de montrer ses dents. Peut-être à cause de ses bagues qui lui donnaient des complexes.

Mais elle n'avait aucune raison d'être complexée. Lorsque Eleanor souriait ouvertement, c'était la plus jolie chose que j'avais jamais vue.

J'entendis maman traiter papa de connard, suivi d'un bruit de verre brisé.

Je montai le son et essayai de me concentrer plus sur mes pensées.

Le roller.

Je me demandai si Eleanor aimait faire du roller.

J'adorerais l'emmener patiner.

Même s'il y avait de fortes chances pour que je finisse sur les fesses.

Ce soir-là, je ne fis rien d'autre que penser à Eleanor. Ces derniers temps, c'était la seule chose qui permettait à mon esprit de ne pas partir en vrille. Je lui avais dit que je voulais être son ami pour lui éviter d'être seule, mais sans doute que j'en avais autant besoin qu'elle.

Peut-être que j'avais encore plus besoin d'elle qu'elle de moi.

*

* *

– Okay, choisis autant de livres que tu veux et après nous partons pour la deuxième partie de notre aventure du jour, dis-je à Eleanor alors que nous parcourions le rayon littérature fantastique d'une boutique de livres d'occasion.

Une semaine s'était écoulée depuis notre dernière rencontre, mais cela m'avait paru beaucoup plus long.

– Oh, Grey, il ne faut jamais dire une chose pareille à un rat de bibliothèque comme moi. Il va nous falloir une grue pour transporter tous ces livres, dit-elle en plaisantant à moitié.

– Très bien, alors on se contente de deux livres pour l'instant, et puis on passe à la deuxième étape. Mais rien ne presse. Prends ton temps.

Elle alla choisir ses deux livres pendant que je faisais mon possible pour m'en tenir à deux. Je finis avec un livre de littérature fantastique et un livre d'horreur et elle choisit un roman historique et une comédie.

J'avais bien l'intention de lui emprunter les siens une fois qu'elle les aurait lus.

– Bon, on va où, maintenant ? demanda-t-elle en serrant ses livres contre sa poitrine.

– On va dans un café et on lit nos livres. Je me suis dit que c'était ce que les gens font, ils lisent en buvant du café.

Elle rougit, mais essaya de le dissimuler pour que je ne m'en aperçoive pas. Elle se détourna et c'était vraiment adorable.

– Ah, cool, dit-elle. Mais je n'ai jamais vraiment bu de café, en fait.

– Quoi ?! Et tu prétends être un rat de bibliothèque ?

Je me mis à rire.

– Je n'ai jamais vraiment bu de café moi non plus, mais cela peut être une occasion de découvrir lequel nous préférons.

Elle sourit, et elle était vraiment adorable, là encore.

J'adorais la voir sourire, je veux dire lorsqu'elle souriait vraiment, en découvrant ses bagues dentaires. Ses vrais sourires voulaient dire que pendant un moment elle n'était plus triste, et ça, c'était bien. C'est si important dans la vie d'avoir des moments où on oublie sa tristesse.

Il y avait un café pas loin. Une fois entrés, nous testâmes pratiquement toutes leurs spécialités. Je me demandai si Eleanor avait remarqué le tressautement de mon œil dû à la montée brutale de caféine dans mon organisme. Mais cela lui avait probablement échappé, étant donné qu'elle-même se montrait exceptionnellement bavarde. C'était peut-être l'effet que la caféine produisait sur elle, elle devenait moins timide.

Je découvris que j'aimais le café mocha. Eleanor, quant à elle, avait des goûts plus précis : deux sucres, une dose de vanille, un supplément de crème fouettée.

Après avoir déterminé notre choix de boissons, nous cessâmes de parler parce que nous étions tous les deux trop occupés à boire notre café

tout en lisant. De temps en temps, néanmoins, elle me lançait un coup d'œil et me souriait, ce qui me faisait sourire à mon tour.

Son sourire me plaisait de plus en plus. Je pourrais m'habituer à le voir toutes les semaines.

Quelques heures plus tard, je la raccompagnai chez elle. J'adorais la façon dont elle serrait ses livres sur sa poitrine comme des bébés qu'elle bercerait.

– Tu sais à quoi je n'ai pas pensé au cours de ces dernières heures ? demanda-t-elle alors que nous arrivions chez elle.

– Non, à quoi ?

– Au cancer.

Je souris.

Très bien.

*

* *

Nous commençâmes à nous voir de plus en plus souvent, et sinon, nous nous parlions sur Messenger. Je lui indiquais mes films de kung-fu préférés, et elle me signalait ses romans favoris. Puis nous nous faisons un devoir de regarder les films et de lire les livres pour ensuite échanger nos opinions et nos critiques.

Lorsqu'elle allait garder Molly, elle passait chez moi d'abord et je l'attendais, assis sur les marches. Puis je descendais la rue avec elle, nous traversions et je la laissai chez Molly. Ensuite, en retournant chez moi, je pensais à son sourire.

Je pensais à son rire, à ses cardigans préférés et à la façon dont son visage s'éclairait quand elle parlait d'un bon livre, et dont son sourire se transformait en froncement de sourcils si jamais je lui demandais des nouvelles de sa mère. Je pensais aux choses qui la rendaient heureuse, je pensais aux choses qui la rendaient triste.

Tout.

Je pensais à tout ça.

Je n'arrêtais pas de faire des listes des différentes choses que nous pourrions faire ensemble, des différentes façons de lui changer les idées, des différents moyens de passer du temps avec elle.

Eleanor commençait à devenir ma première pensée du matin et la dernière avant de poser la tête sur l'oreiller, le soir.

Je ne savais pas que c'était possible...

Je ne savais pas qu'un cœur pouvait se mettre à battre pour une personne qui n'était qu'une inconnue quelques semaines plus tôt.

7

Eleanor

Finalement, je décidai de montrer les libellules à Greyson. Nous nous étions donné rendez-vous sur le parking du lac Laurie, et lorsqu'il arriva, je jure qu'il était plus beau que jamais. Il était vêtu simplement d'un tee-shirt blanc et d'un jean noir, mais à mes yeux, il était sublime.

– Salut, dis-je en souriant.

– Salut, répliqua-t-il avant de me serrer dans ses bras.

Il marcha tout droit vers moi, passa ses bras autour de moi et me serra contre lui.

Ouaip.

Il me serra dans ses bras.

Notre première embrassade.

Et il le fit le plus naturellement du monde comme si c'était notre façon coutumière de nous dire bonjour. Je lui rendis son accolade et la fis durer peut-être un peu plus longtemps que nécessaire, mais tant pis. D'ailleurs, cela n'avait pas l'air de le déranger lui non plus, parce qu'il me serra contre lui jusqu'à ce que je le lâche.

Lorsque je m'écartai de lui, je me raclai la gorge en évitant de le regarder parce que je me sentais très nerveuse. Que signifiait cette

embrassade ? Est-ce que les secondes où nous l'avions prolongée lui conféraient plus de sens qu'une banale accolade entre amis ? Est-ce que cela le rendait nerveux lui aussi ? Est-ce que je réfléchissais trop à chaque seconde de chaque jour depuis que Greyson East était entré dans ma vie ?

– Alors, où sont ces libellules ? demanda-t-il en me sortant de mes élucubrations hasardeuses.

Je me raclai la gorge et me frottai le bras droit de la main gauche d'un air gêné.

– Ah oui. C'est par là. Suis-moi.

Nous traversâmes les parties les plus fréquentées du parc où les gens faisaient des barbecues et jouaient au volley. Il y avait toujours beaucoup de monde au lac pendant l'été. Les jours de chaleur n'étaient guère nombreux à Raine, alors tout le monde se faisait un devoir de profiter le plus possible du soleil.

Lorsque nous atteignîmes le sentier de randonnée, il sembla déterminé à caresser tous les chiens que nous rencontrions. Dès qu'il en voyait un, ses yeux s'éclairaient comme si c'était le seul chien de toute la planète, et il se tournait vers moi pour dire :

– Regarde son museau, Ellie ! Oh, c'est pas vrai, il sourit.

On aurait dit qu'il venait de rencontrer son nouveau meilleur pote, jusqu'à ce qu'en arrive un autre.

En voyant qu'il aimait tellement les animaux, je trouvais de plus en plus difficile de contenir mes sentiments grandissants pour ce gars.

Tu ne pourrais pas être un peu moins parfait, Greyson ? Ce serait génial, merci.

En arrivant environ à la moitié du chemin de randonnée, je fis un signe de tête vers la gauche.

– Okay, maintenant il faut traverser le sous-bois.

Il haussa un sourcil.

– Tu n’aurais pas l’intention de m’entraîner dans la forêt, genre pour me tuer, par hasard ?

Je me mis à rire.

– Ne sois pas bête, Grey. Si j’avais voulu te tuer, je l’aurais fait depuis longtemps.

– Ah bon, voilà qui me rassure !

Nous passâmes entre les arbres, les branches nous fouettant le visage. Au bout de trois minutes à nous faire griffer par des feuillages agressifs, nous arrivâmes en vue de la clairière et Greyson sourit jusqu’aux oreilles.

– Waouh, dit-il en admirant le plan d’eau.

Comparé au lac lui-même, il était minuscule, mais lorsqu’on le voyait seul, il paraissait immense, surtout lorsqu’il y avait seulement deux personnes sur le bord. Il y avait de gros rondins de bois sur lesquels nous nous asseyions toujours maman et moi pour bavarder, des fleurs sauvages en pleine floraison, et l’herbe était plus verte qu’à aucun autre moment de l’année.

– Oui, je sais.

Je l’entraînai vers un rondin et nous nous assîmes l’un à côté de l’autre.

Nous restâmes un moment sans parler, contemplant la beauté de la nature qui nous entourait. Greyson ne faisait pas de commentaires, mais son sourire était suffisamment éloquent pour que je comprenne que cela ne lui déplaisait pas.

Puis une libellule voleta juste devant nous.

– Je vois pourquoi tu aimes tant cet endroit. C’est paisible.

– Oui, et en plus, ma mère trouve l’inspiration pour sa peinture lorsqu’elle est près de l’eau.

Il haussa un sourcil, intrigué.

– Ta mère est peintre ?

– Ouais. Elle a toujours fait cela pour le plaisir. Elle est merveilleuse.

– Et c’est, genre, son métier ?

– En fait, elle est nounou le jour, artiste la nuit. Elle pourrait ne faire que ça si elle voulait, mais elle adore vraiment s’occuper d’enfants.

– C’est super.

Je fronçai les sourcils.

– Oui, je suppose.

– Qu’est-ce qu’il y a ?

– C’est juste que, récemment, elle a été contrainte d’arrêter son boulot de nounou. Et elle ne peint plus aussi souvent que d’habitude. Je pense que la chimio l’épuise.

Le sourire de Greyson s’effaça peu à peu.

– Je suis désolé, Ellie.

– Oui, moi aussi.

Moins elle peignait, plus je prenais conscience de la réalité de sa maladie. Mais je fis mon possible pour chasser ces pensées. Si je me laissais descendre dans le tunnel de la tristesse, je ne remonterais pas.

– Et toi ? Que font tes parents ? demandai-je pour changer de sujet.

Il haussa les épaules.

– Mon père est P.-D.G. d’une fabrique de whiskey et ma mère passe sa vie à voyager, pour le plaisir. Ils sont rarement là. Je n’ai pas vu ma mère depuis plusieurs semaines, et mon père ne rentre dormir à la maison que de temps en temps. La plupart du temps, il reste dans son appartement de Chicago pour s’éviter le trajet en voiture.

– Donc tu es souvent seul ?

– Ouaip. Je veux dire, avant il y avait grand-père, mais depuis qu’il nous a quittés... je suis tout seul.

– Ils te manquent ? Tu aimerais qu’ils soient là davantage ?

– Ça ne changerait rien. Même s’ils me manquaient, cela ne les ferait pas rester. En revanche, moi je me suis juré de ne pas être comme eux, tu vois ? Je veux être différent lorsque j’aurai des enfants plus tard. Je ne les

abandonnerai jamais. Je suis censé succéder à mon père à la tête de la société quand je serai plus âgé, mais je ne ferai pas comme mon père. Je garderai du temps pour ma famille. Je serai présent. Mon grand-père réussissait à combiner les deux activités, être père et diriger une affaire. Il était présent, tout le temps.

– Je crois que les gens sous-estiment l'importance d'être là.

– Cela fait toute la différence.

– Alors comme ça, tu vas reprendre la société de ton père ?

– Ouais. C'est mon grand-père qui l'a fondée. C'est une tradition familiale, j'imagine.

– C'est vraiment ça que tu veux faire ? Qu'est-ce que tu aimerais être quand tu seras adulte ?

Il répondit sans hésiter.

– Heureux.

– Heureux ?

– Ouais. C'est tout. C'est ce que mon grand-père me disait toujours. « Greyson, écoute-moi bien. Tu peux être n'importe quoi dans la vie, et ce ne sera pas mal. L'intitulé du poste n'a pas d'importance tant que tu as de quoi manger et te chauffer. Ce qui compte le plus, c'est d'être heureux. Quand tu seras grand, fais en sorte d'être heureux. Tout le reste découlera naturellement. » Alors, oui, je veux juste être heureux. Ce que je ferai n'a pas d'importance dans la mesure où je serai heureux de le faire.

Sa réponse me plut au-delà de ce que j'aurais su exprimer.

– Et toi, Ellie ? Qu'aimerais-tu être ?

– Heureuse, dis-je en lui volant sa réponse. Je crois que je veux juste être heureuse, moi aussi.

Il me sourit et me poussa gentiment de l'épaule. Puis il inclina la tête en arrière pour regarder le ciel.

– J'aime beaucoup cet endroit.

– Ouais, c'est l'endroit idéal pour s'échapper du monde des moldus.

Il rigola.

– Tu es vraiment à fond dans l’univers de *Harry Potter*, hein ?

– C’est ma bouffée d’oxygène, dis-je d’un air détaché.

Je ne pouvais même pas imaginer ce que je serais devenue sans *Harry Potter* pour m’aider à traverser ces dernières années. Sans ça, j’aurais pu croire les mensonges que les gens disaient à mon sujet.

J’aurais pensé que je n’étais pas une personne magique, et ç’aurait été dommage. C’était triste que tant de gens traversent la vie sans savoir qu’ils sont pleins de magie.

– Je trouve que c’est cool que tu sois à fond là-dedans. Et j’attends avec impatience la parution du prochain volume.

– Moi aussi. J’ai trop hâte.

Nous étions assis à regarder les libellules qui bourdonnaient autour de nous, lorsque je pris une profonde respiration puis expirai lentement.

– Je peux te poser une question ? Tu n’es pas obligé de répondre si tu ne veux pas.

– Vas-y.

– C’est quoi exactement, l’histoire avec Stacey White ? Comme j’ai dit, tu n’es pas obligé de répondre, mais j’ai l’impression que vu que c’est un peu elle qui nous a rapprochés, quelque part...

Il se frotta le nez.

– C’est embarrassant.

– Tu n’es pas obligé de le dire, vraiment. C’est de la pure curiosité de ma part.

Il croisa les doigts, roula les épaules en arrière et fit craquer sa nuque.

– Ouais, bah, j’imagine qu’à ta place je serais curieux moi aussi. Mais c’est vraiment la honte.

– Je porte des cardigans tricotés main et ornés de libellules, Greyson. Crois-moi, la honte, ça me connaît.

Il soupira et hocha la tête avant de se tourner vers moi puis se tapa dans les mains.

– D'accord. Donc, Stacey et moi, on est sortis ensemble quelque temps, pas longtemps, et je n'étais même pas certain que j'avais envie d'être avec elle, parce que, enfin, elle n'est pas vraiment mon genre. Elle est plutôt égocentrique, mais bon. Tout se passait bien avec elle, jusqu'à ce qu'elle soit prête à... enfin, tu vois...

Il rougit, et pour la première fois depuis que je le connaissais, je vis Grey avoir le trac. Enfin, nous étions sur un pied d'égalité.

– Oui, je vois.

Je hochai la tête en faisant de mon mieux pour contrôler ma nervosité.

– Lorsque je lui ai dit que je ne l'avais jamais fait, elle s'est mise à rire, pensant que je plaisantais, alors j'ai ri aussi pour donner le change. Mais quand nous avons commencé à le faire, je n'ai pas pu...

Il baissa les yeux.

– Enfin, je veux dire, j'étais nerveux... je n'ai pas réussi à...

Il murmura les derniers mots, et je jure que je ne l'ai jamais trouvé aussi adorable.

– J'avais le trac, je réfléchissais trop, et... je sais que c'est la honte, j'ai dix-sept ans et je n'ai jamais...

– Moi non plus.

Il leva les yeux vers moi, stupéfait, ce qui me surprit moi-même. La fan de *Harry Potter*, celle qui portait des cardigans, était vierge ?

Impossible !

– C'est vrai ?

Il avait visiblement l'air d'avoir du mal à croire qu'il n'était pas le seul dans ce cas qui restait sur la planète.

– C'est vrai-vrai. Cela n'a rien de scandaleux. On ne m'a même jamais embrassée.

– Tu te trompes. *C'est* scandaleux.

Je haussai les épaules.

– Je trouve que les gens de notre âge en font toute une histoire, beaucoup plus que ça ne mérite.

– C’est exactement ce que Stacey a fait. Elle m’a ri à la figure et s’est moquée de moi, disant que le mec le plus populaire du lycée n’était même pas capable de la sauter. Alors, j’ai rompu avec elle. Elle ne l’a pas trop bien pris et a menacé de raconter à tout le monde mes... euh... problèmes de virilité. Je l’ai raconté à Landon et il m’a arrangé le coup. Il avait des infos sur Stacey qu’elle ne voulait pas qu’il divulgue, alors elle l’a bouclé, ce qui m’a mis en dette vis-à-vis de Landon.

– Je vois.

– Ouais. C’est un connard, mais c’est mon meilleur pote, alors au moins c’est un connard loyal.

– Waouh. C’était vraiment sympa de sa part... tu vois, au point de te forcer à parler avec une fille cheloue dans une soirée en te faisant du chantage.

– Je ne le regrette pas, dit-il d’un air détaché.

Soupir.

– Moi non plus.

– Je dois te remercier, Ellie.

– De quoi ?

Il se racla la gorge et se gratta la nuque.

– Pendant les semaines qui ont suivi la mort de mon grand-père, je me suis senti vraiment seul et triste. Même lorsque j’étais avec des gens dans des soirées et tout ça, c’était dur. Mais quand je suis avec toi, je ne suis plus seul. Quand je suis avec toi, je me sens bien. Alors je te dois des remerciements. J’avais presque oublié ce que ça faisait.

– Quoi ?

Il haussa les épaules.

– D’être heureux.

8

Eleanor

– Quelle va être notre grande aventure, aujourd’hui ? demandai-je à Greyson en le voyant arriver chez moi un samedi après-midi.

J’avais vraiment besoin de m’échapper de la réalité, parce que maman avait eu une nuit agitée. À présent, elle se reposait et papa veillait sur elle. Je lui avais proposé de rester à la maison, mais elle m’avait dit d’aller me promener avec Greyson et de m’amuser. Elle préférait savoir que je passais du bon temps plutôt que de rester à m’inquiéter pour elle. Greyson sourit en enfonçant les mains dans les poches de son jean.

– J’ai pensé que j’allais gagner une peluche à la fête foraine pour toi.

L’idée me plut.

Il y avait de multiples raisons au fait que j’adorais être avec Greyson. J’adorais sa façon de parler en faisant de grands gestes lorsque nous discutions. J’adorais sa façon de chanter lorsqu’il était content. Il pouvait lui arriver, alors que nous marchions dans la rue, de se mettre à taper du pied en fredonnant une chanson quelconque.

J’adorais sa façon, lorsqu’il me regardait, de me regarder vraiment, comme si j’étais la seule fille qu’il regarderait dorénavant.

J'adorais sa façon, lorsque je parlais, de m'écouter et de me poser des questions pour approfondir la conversation. J'adorais la petite fossette qu'il avait dans la joue gauche et qui apparaissait chaque fois qu'il souriait.

J'adorais la façon dont sa main glissa involontairement sur la mienne tandis que nous nous tenions à la barre de sécurité pendant le tour de manège à la fête foraine. J'adorai qu'il réussisse à manger trois hot dogs d'affilée et ensuite qu'il ait encore envie de barbe à papa. J'adorais son rire.

Punaise, j'adorais vraiment son rire.

J'adorais aussi sa détermination à me gagner cette foutue peluche.

– C'est pas grave, Grey, je te jure, dis-je en riant alors que nous nous trouvions devant le stand où il essayait en vain de frapper dans le mille avec une balle de base-ball pour me gagner un animal en peluche.

– Non ! Je vais y arriver.

Il souffla, plus résolu que jamais, alors même qu'il avait manqué la cible quatorze fois déjà. Il ramassa la balle, fit un pas en arrière, leva le bras et la lança de toutes ses forces. Il la manqua de quelques centimètres.

– Putain, marmonna-t-il.

– Cinq dollars de plus pour cinq nouvelles balles, dit le type du stand.

– Ça ne fait rien, dis-je en touchant légèrement le bras de Greyson. De toute façon, on ne peut pas gagner avec ces machins, c'est fait pour.

Greyson plissa les yeux et sortit cinq dollars de son portefeuille. Au train où allaient les choses, ce pauvre garçon allait devoir puiser dans son fonds d'études pour me gagner ce fichu panda en peluche.

Il recommença à lancer les balles et, bien sûr, il continua de perdre. Au bout d'un certain temps, le type qui tenait le stand finit même par froncer les sourcils devant les tentatives malheureuses de Greyson.

– Cette fois c'est la bonne, dit Greyson en tenant sa vingtième balle à la main. Celle-ci va faire toute la différence, promit-il.

Dans un sens il avait raison.

Il étendit le bras en arrière puis le balança en avant, et dans un mouvement malencontreux, la balle alla heurter le bord de la cible et rebondit pour revenir droit sur lui et le frapper en plein visage.

– Oh, mon Dieu ! hurlai-je en le voyant basculer en arrière et s'écrouler au sol.

Je me précipitai pour me pencher sur lui.

– Grey, ça va ?

– J'ai gagné ? demanda-t-il, l'œil gauche complètement fermé.

L'endroit où la balle l'avait frappé était déjà tout rouge. Je l'aidai à se relever.

– Non, pas du tout.

– Putain, je croyais bien que je l'avais eue cette fois.

– Hé, mec. Vas-y, prends le panda, dit le forain en nous tendant la peluche. Quelqu'un qui fait autant d'efforts pour impressionner une fille mérite de lui offrir une peluche.

Greyson sourit alors que son œil noircissait rapidement. Il prit le panda et me le tendit.

– Tu vois ? Je savais bien que cette fois c'était la bonne ! s'exclama-t-il.

Je me mis à rire.

– Ouais, ben, on va chercher un endroit où s'asseoir et je vais trouver de la glace pour mettre sur ton œil.

Je pris la peluche qu'il me tendait et la serrai contre moi.

Merci, Grey.

Je le menai jusqu'à un banc et le forçai à s'asseoir pendant que j'allais chercher de la glace. À mon retour, il était assis là avec un œil au beurre noir et un bâton de barbe à papa, souriant d'un air niais.

Je l'aimai tellement à ce moment-là, tellement.

Il continua à enfourner de la barbe à papa dans sa bouche et je m'assis à côté de lui.

– Reste tranquille, lui ordonnai-je en posant le tissu bourré de glace sur son œil.

Il fit une grimace.

– Pardon.

J'éloignai la poche de glace et touchai doucement du bout des doigts le pourtour de son œil qui commençait à enfler.

– Je veux juste mettre de la glace dessus avant que ça ne devienne pire. Je reposai le tissu sur sa peau et il sourit.

– C'est agréable.

– La glace sur ton visage ?

– Non, quand tu me touches.

Mon cœur s'arrêta de battre, j'arrêtai de respirer, et Greyson continua de sourire.

Je ne répondis rien, parce que j'avais perdu toute capacité à m'exprimer intelligiblement, mais j'étais certaine que mon visage écarlate lui disait exactement l'effet que ses paroles avaient produit sur moi.

– Bon, je sais que cette journée a été riche en événements, mais si ça te dit, j'ai un des films de kung-fu préférés de mon grand-père en DVD. Du coup, je me disais qu'on pouvait peut-être aller chez moi pour le regarder.

– Oh oui, super.

En nous rendant chez lui, alors que je ne cessais de regarder son œil contusionné, lui ne semblait pas du tout perturbé par tout ça. Il se mit simplement à chanter, du coup je me mis à chanter avec lui.

Nous continuâmes pendant tout le trajet jusqu'au moment où, alors que nous arrivions chez lui, son sourire s'évanouit.

Des cris nous parvenaient de l'intérieur de la maison et, par la fenêtre, je vis ses parents qui se hurlaient dessus.

L'attitude de Greyson changea instantanément. Il se tourna vers moi, l'air gêné, en se massant la nuque.

– Euh, peut-être que nous devrions remettre ça à une autre fois.

– Ouais, t'en fais pas, c'est pas grave.

– On s'appelle plus tard ?

– Oui, bien sûr.

Je tournai les talons pour m'en aller, mais en jetant un coup d'œil par-dessus mon épaule, je le vis qui regardait sa maison d'un air totalement découragé. Apparemment, il n'était pas enchanté à l'idée de rentrer chez lui pour retrouver tous ces cris.

– Hé, je n'ai pas envie de rentrer tout de suite. Tu veux qu'on aille au lac Laurie, juste pour traîner un peu plus longtemps ?

Il avait besoin d'un moment de répit. Il avait besoin de se changer les idées et d'oublier sa tristesse. Peut-être avait-il besoin de moi autant que j'avais besoin de lui pour ne pas être si déprimé ?

Il leva les yeux vers moi et je vis une expression de soulagement passer sur son visage.

– Ouais, okay. Allons-y.

*

* *

– Est-ce que tes parents sont toujours comme ça ? lui demandai-je alors que nous étions assis sur notre tronc d'arbre au lac Laurie.

– De plus en plus souvent. Je ne comprends pas. S'ils se détestent autant, pourquoi ils restent ensemble ? Je ne me souviens même pas qu'il y ait eu une époque où ils s'appréciaient vraiment.

– Je suis vraiment désolée, Grey. Ça ne doit pas être facile pour toi.

– C'est plus facile lorsqu'ils ne sont pas à la maison, ce qui, heureusement, est souvent le cas. Et puis, l'année prochaine, je vais partir pour aller à la fac alors ça n'aura plus d'importance.

– Quand même, je suis désolée.

Je ne pouvais pas imaginer vivre dans une maison où ne régnait pas un amour solide. Mes parents nageaient dans un amour commun, comme si leurs cœurs étaient des océans. Ils se soutenaient mutuellement quand ils traversaient des périodes difficiles. L'amour qu'ils partageaient rendait le monde meilleur. À mes yeux, il était impensable qu'ils puissent cesser un jour d'être aussi éperdument amoureux l'un de l'autre.

C'était la plus grande histoire d'amour que j'aie jamais vue et il était inimaginable que ces deux-là puissent se séparer. Je suis convaincue que leurs deux cœurs battaient en permanence à l'unisson.

S'il y avait une chose dont je ne pouvais douter, c'était que Kevin n'existerait pas sans sa Paige.

– Je ne veux jamais être comme eux, avoua-t-il. Lorsque je tomberai amoureux, ce sera sincère. Ce ne sera pas un amour pour les convenances, ce sera le genre amour éternel. Sinon, où est l'intérêt ?

– Je suis d'accord avec toi.

– Mais je dois quand même remercier mes parents. Au moins, ils m'auront appris ce que l'amour n'est pas, du coup je saurai ce que c'est lorsqu'il arrivera.

Il n'arrêtait pas de se tortiller les mains et tous les battements de mon cœur se concentraient vers lui.

– Excuse-moi. On pourrait parler d'autre chose. On pourrait parler de nous, par exemple.

Mon cœur se mit à faire des cabrioles.

– Ah oui ? Quoi, nous ?

– J'y ai beaucoup pensé dernièrement, tu sais.

Il inclina la tête vers moi et nous nous regardâmes droit dans les yeux.

– À comment ce serait de t'embrasser.

Je pourrais jurer qu'avec ces mots il prit la main sur les battements de mon cœur. Nous n'avions jamais vraiment abordé ce genre de choses, parlé de nous et de savoir si les sentiments qui existaient entre nous allaient au-

delà de l'amitié. Nous n'étions pas allés plus loin que des accolades, bon sang, et une accolade avec lui suffisait à embraser mon univers.

Pendant un moment, j'avais cru que mon attirance pour Greyson était à sens unique, alors entendre ces paroles sortir de sa bouche, c'était un peu comme un rêve.

– Et toi, ça t'arrive d'y penser, Ellie ?

J'inspirai lentement.

– Seulement tout le temps.

Il se rapprocha insensiblement de moi, et je le laissai faire. Il repoussa mes cheveux derrière mes oreilles, et je le laissai faire. Son sourire me fit littéralement fondre, et je le laissai faire.

– Moi, j'y pense beaucoup. Parfois, après que nous nous sommes vus, je m'en veux de ne pas l'avoir fait. Je me prends trop la tête. Genre, j'aurais dû le faire quand nous sommes allés manger des glaces, ou quand tu m'as amené ici pour la première fois. Ou sur les marches du perron de Molly. (Il fit une grimace.) Enfin, peut-être pas devant chez Molly, mais bon, j'y pense.

– Moi aussi. Tout le temps... enfin, pas tout le temps, mais... si, tout le temps.

Il posa sa main sur la mienne et la serra doucement.

– Je veux seulement que ce soit parfait, tu vois ? Surtout maintenant que je sais que ce sera ton premier baiser. C'est important. Dans les romans que tu m'as fait lire, cela arrive toujours naturellement. Du coup, je prends des notes au cours de mes lectures sur la façon dont le héros s'y prend, où ça se passe, si les deux personnages sont à l'aise ou pas.

Je sentis que ses mains tremblaient légèrement – à moins que ce ne soit les miennes ? Cela devenait difficile de faire la part des choses entre ses sentiments et les miens.

Mais ce n'était pas grave. Ce flou n'était pas pour me déplaire.

– Je sais, il y a toujours un moment...

– Lorsque le timing est juste...

– Le bon, dis-je pour terminer sa phrase, lisant dans ses pensées aussi bien qu’il lisait dans les miennes.

– Ellie ?

– Oui, Grey ?

– Tu crois que ce serait cliché de ma part de te demander si je peux t’embrasser ?

– Oui.

Je me glissai plus près de lui, si près que ses lèvres n’étaient plus qu’à quelques millimètres des miennes, si près que j’inhalais le souffle qu’il exhalait, si près que dans ma tête j’avais déjà décidé que ce serait le meilleur premier baiser de toute ma vie.

– Mais fais-le quand même.

Alors il le fit.

9

Eleanor

– Il est tellement rigolo ! m’exclamai-je alors que maman et moi faisons les courses.

Je me baladais devant elle pendant qu’elle poussait le chariot.

– Il s’est acharné à gagner cette peluche pour moi et a fini avec un œil au beurre noir. Mais même avec cet œil au beurre noir, il avait l’air fier de lui.

– C’est si charmant, ma chérie.

– C’était charmant tout en étant un peu bête.

J’allai vers le rayon des fruits et légumes en marchant sur la pointe des pieds en pensant à Greyson. De temps en temps, je me mettais à fredonner.

– On a prévu d’aller dans un restaurant mexicain la semaine prochaine, et je suis très impatiente.

Je passai la main au-dessus des oranges.

Est-ce que Greyson aimait les oranges ?

Il faudrait que je lui demande. Je voulais tout savoir sur Greyson East. Le bien, le moins bien et son avis sur les fruits.

– Oh, et j’oubliais de te dire...

Boum.

Je me retournai vivement en entendant le bruit de chute qui me tira brusquement de ma rêverie.

– Maman ! hurlai-je en me précipitant vers elle.

Elle était étendue sur le sol et ses yeux se brouillèrent avant de se fermer. Je la secouai, mais elle ne réagissait pas.

– Maman ! Maman ! À l'aide ! criai-je.

Elle avait perdu connaissance et mon cœur se brisa en mille morceaux.

Quelqu'un appela une ambulance et je restai assise à côté d'elle en essayant de la ranimer et en pleurant toutes les larmes de mon corps.

Lorsqu'elle revint à elle, elle était complètement désorientée. Elle s'efforça de parler, mais elle tremblait trop. Je restai là à la regarder, les yeux agrandis de terreur. Mes larmes coulaient sur ses joues aux pommettes trop saillantes, sur son visage amaigri. Je ne pouvais pas les retenir. Je n'arrivais pas à m'arrêter de sangloter. Je n'arrivais pas à m'empêcher de trembler. Je ne parvenais pas à repousser le sentiment de désespoir qui m'envahissait.

On nous conduisit précipitamment à l'hôpital où papa vint nous rejoindre.

Il m'obligea à m'asseoir dans la salle d'attente pendant qu'il allait se renseigner.

Je m'assis, j'attendis et je pleurai.

Je restai assise, j'attendis et je pleurai encore plus.

Maman put sortir de l'hôpital au bout de quelques heures et nous gardâmes le silence pendant tout le trajet de retour à la maison. C'est ce jour-là que la réalité s'imposa à moi. Pour la première fois depuis que j'avais appris qu'elle avait un cancer, j'eus vraiment peur. Pendant un certain temps, j'avais été assez naïve pour croire que son état s'améliorerait, mais je fus soudainement ramenée à la réalité dans un rayon de supermarché.

*
* *

Le lendemain matin, maman entra dans ma chambre et me fit un petit sourire. Elle portait un tee-shirt Janet Jackson avec une salopette, et ses cheveux étaient recouverts d'un bandana. Dans l'ensemble, elle n'était pas différente de d'habitude. À première vue, elle avait l'air en forme. Elle n'avait rien d'une femme qui avait fait un malaise la veille. Je me dis que c'était ce qui rendait si difficile pour moi de me faire à l'idée qu'elle allait mal alors que rien ne l'indiquait.

– Bonjour, ma beauté.

– Bonjour, maman.

– Alors... ça a été difficile, hier.

– Tu devrais être au lit. Tu as besoin de te reposer.

Je me redressai.

– Excuse-moi. Je...

Elle secoua la tête.

– Ce n'est rien. Je voulais juste m'assurer que tu allais bien. Je suis désolée si je t'ai fait peur.

– Il ne faut pas t'inquiéter pour moi.

– Je suis une mère, ma chérie. Je m'inquiète toujours pour mon enfant.

Je baissai la tête.

– J'ai peur, maman.

– Je sais.

Elle pénétra dans la chambre et vint s'asseoir au bord de mon lit, à côté de moi. Elle passa un bras autour de moi et je posai la tête sur son épaule.

– Je voudrais juste que tu ailles bien. Tu crois que c'est possible ?

Elle passa les doigts dans mes cheveux sans répondre.

Maman n'avait jamais été du genre à faire des promesses qu'elle ne pouvait pas tenir.

– Ton père est sorti se changer les idées et ne va probablement pas rentrer tout de suite. Ça te dit d’aller faire un tour au lac Laurie ?

– Tu te sens suffisamment bien pour faire le trajet en voiture ? demandai-je, inquiète.

– Ça va, Ellie, je te le promets.

Arrivées au lac, nous nous rendîmes dans notre petit coin isolé. Il faisait chaud en cette fin de matinée. La température maximale prévue était de trente-sept degrés, mais on avait l’impression qu’elle avait déjà dépassé les quarante.

Assises au soleil, nous étions en nage, mais nous avons apporté des bouteilles d’eau. Nous restâmes silencieuses un moment. Je me demandai si nous gardions le silence parce que nous n’avions rien à dire ou parce que nous ne savions pas comment le dire.

Maman inclina la tête en arrière, face au ciel, les yeux fermés pour sentir la chaleur du soleil sur sa peau.

– J’avais trente-trois ans la première fois qu’on m’a découvert un cancer. Tu avais deux ans.

Je tournai la tête vers elle, stupéfaite.

– Tu as déjà eu un cancer ?

– Oui. Tu étais toute petite, et je me souviens d’avoir pleuré en te portant dans mes bras, parce que l’idée de quitter ce monde était trop difficile à supporter. Tu étais si nouvelle pour moi, et ton père et moi avons dû faire tellement d’efforts pour t’avoir. Tu commençais seulement à être une petite personne. Je te regardais grandir et devenir cette belle petite fille avec sa personnalité propre. Je pensais à toutes ces choses que j’allais manquer, toutes les premières fois que tu n’avais pas encore découvertes. Ton premier jour d’école, ton premier bal... ton premier flirt, ton premier baiser. Ton premier chagrin d’amour. Je me souviens que j’étais tellement furieuse contre le monde, contre mon propre corps qui t’avait mise au monde seulement pour m’y soustraire, moi. Cela semblait

tellement injuste. C'était comme si je me trahissais moi-même. Un jour, alors que mes angoisses étaient tellement insupportables et que mon cœur se brisait, sais-tu ce que ton père m'a dit ?

– Quoi ?

– « Tu es encore là, Paige. Tu es encore là. » Cela a tout changé pour moi. Je veux que tu le saches toi aussi, d'accord ?

Elle prit ma main dans les siennes et la tapota doucement.

– Je suis toujours là, Ellie.

– Pourtant, je ne peux pas m'empêcher de penser à ce qui arriverait si tu n'y étais plus. Hier, j'ai cru que...

Je fermai les yeux et inspirai profondément.

– J'ai cru que tu étais partie...

– Je sais. Mais même si un jour vient où tu ne pourras plus me voir physiquement, je serai encore là. Toujours.

Je pris une inspiration.

C'était un concept difficile à intégrer.

– Je t'avoue que j'ai vraiment peur, maman.

– La peur est normale tant que tu ne la laisses pas te submerger.

Elle baissa les yeux sur ses mains.

– Tu connais l'histoire des libellules ? Sais-tu ce qu'elles représentent ?

– Non. Tu ne me l'as jamais dit.

– Dans pratiquement toutes les parties du monde, la libellule est symbole de changement et de transformation. Elle vit la majeure partie de sa vie au stade de nymphe. Tu sais ce que cela veut dire ?

– Comme une fée ?

Elle sourit.

– C'est une des significations, mais dans ce cas précis, cela désigne un insecte dont la métamorphose est incomplète. C'est le stade avant qu'elle

ait des ailes. Les libellules ne volent que pendant une fraction très courte de leurs vies.

– Je ne le savais pas.

– C’est fou, non ? Quand on voit une libellule, on pourrait croire qu’elle a volé toute sa vie, mais on ne pense pas au nombre de jours qui ont précédé et pendant lesquels elle ne volait pas. La libellule ne se reproche jamais de ne pas avoir d’ailes, cependant. Elle ne passe pas son temps à réfléchir au moment où elles viendront. Elle se contente de vivre pleinement dans l’instant. C’est ce qu’elle représente pour moi, vivre dans l’instant. Elle vit dans l’instant sans trop réfléchir à l’avenir.

Je voyais où elle voulait en venir.

– Je ne suis pas une libellule, maman. Je ne peux pas m’empêcher de trop réfléchir sur tout.

– Je sais. J’étais comme ça, moi aussi. Mais je veux aussi profiter des bons moments. Je ne veux pas que les jours qui me restent, quel que soit leur nombre, ne soient composés que de moments tristes, Ellie. Je veux être au courant des bonnes choses. J’aime à penser que tu peux trouver une raison de sourire tous les jours, si tu cherches bien. Alors, peux-tu faire ça pour moi ? Pour nous ? Peux-tu trouver une raison de sourire chaque jour ?

– Oui, je te le promets.

Je ne savais pas si c’était vrai, mais pour elle, j’essaierais.

Je me triturai les doigts tandis que les libellules bourdonnaient au loin.

– À propos de premières fois, il y en a une que tu n’auras pas manquée. Greyson m’a embrassée, avant-hier.

Le regard de maman s’éclaira et, pour la première fois depuis vingt-quatre heures, elle sourit, un vrai sourire plein de bonheur.

– C’est pas vrai ?

Elle posa les mains sur les miennes.

– Dis-moi tout.

Pendant que je lui racontais, elle continua de sourire jusqu'aux oreilles et je me rendis compte que je souriais moi aussi, pas parce que Greyson m'avait embrassée mais parce que c'était elle qui comptait pour moi, ce jour-là. La voir si resplendissante me semblait merveilleux. Voir qu'elle ne pleurait pas fit naître un sourire sur mes lèvres.

C'était elle ma raison de sourire.

10

Eleanor

Après le malaise de maman, les choses devinrent plus difficiles.

Elle m'obligea à cesser de l'accompagner à ses séances de chimio malgré mon insistance forcenée.

Au début, on s'en sortait plutôt bien. Nous trouvions nos raisons quotidiennes de sourire.

Puis les choses se sont accélérées.

Elle cessa de peindre dans le garage.

Ses cheveux se raréfièrent.

Ses mouvements devinrent plus lents.

Une nuit après la chimio, elle fut terriblement malade. Je fus réveillée au milieu de la nuit et après, impossible de me rendormir. Pendant que papa l'accompagnait dans la salle de bains du rez-de-chaussée, j'écoutais, assise en haut de l'escalier. Elle pleurait et disait qu'elle était fatiguée.

Je ne savais pas si elle voulait dire mentalement ou physiquement.

Peut-être un peu des deux.

Je m'accrochai à la rampe alors que papa l'aidait à retourner dans leur chambre. Lorsqu'il ressortit de la chambre, il resta immobile au milieu du salon, le regard vide rivé sur l'écran de télévision éteint. Puis il recouvrit

sa bouche de sa main avant de se mettre à sangloter. Il étouffait ses pleurs de la main, faisant tout son possible pour contrôler son chagrin afin de ne pas inquiéter maman, ou moi.

Mon père était champion pour faire bonne figure. Il s'occupait toujours de maman et ensuite il venait me voir pour savoir si j'allais bien. Pourtant, si jamais je lui demandais comment il allait, il répondait toujours très bien. Même si je savais pertinemment que c'était un mensonge. Mon père était désespéré. Il refusait de l'admettre, mais je l'avais bien vu même avant qu'il fonde en larmes.

Le lendemain, nous avons eu beaucoup de mal à trouver une raison de sourire. Puis, le jour suivant, cela devint encore plus difficile. Nos raisons de nous réjouir se faisaient de plus en plus rares au fil des jours. Nous le savions tous, mais nous tentions de nous dissimuler les uns aux autres que nous craquions un peu plus chaque jour. Nous avions de moins en moins d'occasions de sourire, mais nous étions trop fatigués et trop têtus pour l'admettre.

*

* *

– Salut, Ellie, dit Greyson debout sous mon porche un samedi après-midi.

Il tenait une toile à la main et souriait largement. Je me demandai pourquoi il était venu. À vrai dire, depuis que l'état de maman s'était détérioré, j'étais redevenue plutôt asociale. Je ne voyais pas du tout pourquoi il voudrait encore être mon ami, ou quelle que soit notre relation. Nous n'avions même pas eu l'occasion de parler vraiment de ce qui existait entre nous depuis notre premier baiser.

Il n'en parlait jamais et moi non plus.

Si nous sortions ensemble, j'étais silencieuse en apparence tandis qu'à l'intérieur tout mon être criait.

Il n'avait pas signé pour avoir une amie triste, mais pourtant, il continuait à venir. On ne parle pas assez des gens qui sont toujours là pour les êtres déprimés. Ils ne sont jamais assez reconnus pour le courage qu'ils déploient en restant et par leur présence.

– Salut. Qu'est-ce que tu fais là ?

– J'ai pensé que je pourrais passer pour rencontrer officiellement ta mère. Je voulais voir si elle accepterait de me donner quelques cours de dessin.

– C'est vraiment gentil de ta part, mais elle n'est pas très en forme aujourd'hui.

– Oh, alors, peut-être...

– Je suis assez en forme pour ça, interrompit maman.

Je me retournai et la vis dans l'entrée, elle me parut plus maigre que je n'aurais voulu.

– Tu es sûre ?

Elle avait des poches sous les yeux, ses cheveux étaient dissimulés sous un bandana et elle n'était pas du tout elle-même.

– Bien sûr. Entre, Greyson.

Il passa devant moi et suivit ma mère dans le salon. Il posa son matériel sur la table et s'assit à côté de maman sur le canapé.

– Je suis désolé que nous n'ayons pas encore été présentés, Madame Gable, mais je suis Greyson. Je voulais juste passer pour voir si vous pourriez me donner quelques conseils en peinture. Je ne suis pas un artiste, mais Ellie m'a dit que vous étiez la meilleure au monde, et j'aimerais profiter de votre compétence en technique, et tout ça.

Alors, pour la première fois depuis des jours, maman sourit.

J'aimerais qu'elle le fasse plus souvent.

Pendant un bon moment, Greyson lui fit oublier sa maladie et la ramena dans l'univers qu'elle adorait plus que tout. Elle parla de courbes

et de traits, de pastels et de craies, de dessin sur papier comparé à la peinture sur toile.

Elle le fit peindre, puis critiqua son travail mais avec une gentillesse dont elle ne se départait jamais. Si elle exprimait une critique, elle proposait toujours une solution. Son regard s'éclairait lorsqu'elle parlait peinture.

Au bout d'un moment, ils se rendirent dans le studio de maman dans le garage et ils y restèrent pendant des heures. Je n'allai pas les rejoindre parce que tout ce dont ils parlaient me passait au-dessus de la tête.

Maman avait besoin de ça, elle avait besoin de se sentir inspirée.

Lorsqu'ils eurent terminé, ils revinrent dans la maison, tous les deux couverts de peinture de la tête aux pieds. Maman portait un tablier, et elle avait un pinceau posé en équilibre sur l'oreille. Elle était un peu plus elle-même.

– Merci, Grey, lui dis-je au moment où il s'apprêtait à partir.

– De quoi ?

– D'être toi.

Je ne savais pas pourquoi il était entré dans ma vie toutes ces semaines plus tôt. Je ne savais pas pourquoi il avait choisi de rester. Je ne méritais pas un ami tel que lui. Franchement, je ne savais pas si quelqu'un méritait d'avoir Greyson East dans sa vie, mais j'étais tellement contente qu'il soit dans la mienne.

Maman vint vers moi après son départ et me passa un bras autour des épaules.

– Tu sais ce que j'aime chez ce garçon ?

– Non, quoi ?

– Tout.

11

Eleanor

Quand arriva le moment de la sixième séance de chimio de maman, l'école avait recommencé. Je n'aurais jamais pensé dire ça, mais la rentrée des classes était le genre d'activité normale dont j'avais besoin dans ma vie. Cela me distrait de mon inquiétude, et j'avais besoin de penser à autre chose.

Shay et Greyson faisaient tout pour me changer les idées. Ils venaient à la maison pour lire avec moi et ils me tenaient compagnie à l'heure du déjeuner. Ils parlaient de tout et de rien pour me faire rire. Je découvris que Greyson n'avait pas son pareil pour raconter des blagues complètement idiotes mais drôles.

Même les jours où j'étais malheureuse, elles me faisaient quand même rire un peu.

Si ce n'était pas Shay qui venait voir comment j'allais, c'était Greyson qui passait prendre des nouvelles.

J'en avais besoin. J'avais besoin de leurs attentions qui me rappelaient que je n'étais pas seule.

Un samedi après-midi, je me mis à mon ordinateur pour chercher des informations sur le cancer. Mes parents me disaient d'arrêter de faire des

recherches sur internet, mais c'était plus fort que moi. C'était comme une addiction dont je ne parvenais pas à me défaire. Même si cela me rendait encore plus triste, je continuais à me connecter sur le moteur de recherche.

Lorsque j'entendis la sonnette de l'entrée, je me redressai quand maman m'appela. Je me précipitai dans le salon et eus un mouvement de recul en voyant Greyson vêtu d'un costume et d'une cravate avec un bracelet de fleurs à la main.

– Salut Ellie, dit-il avec ce sourire inimitable.

Je haussai un sourcil.

– Salut... ? Qu'est-ce que tu fais ?

– Je passais dans le coin et je voulais savoir si tu accepterais d'être ma cavalière pour le bal de rentrée.

– Oh, c'est ce soir, dis-je, déconcertée.

– Ouais. J'ai pris les billets il y a plusieurs semaines, mais je ne voulais pas te le dire parce que j'étais pratiquement sûr que tu trouverais un moyen de te défilier. Mais maintenant, il est trop tard pour dire non et, vu que je suis déjà en costume, tu es obligée de venir.

Maman eut un petit rire alors que je traînais les pieds sur la moquette.

– Je ne peux pas t'accompagner au bal de rentrée.

– Pourquoi ?

– Je ne sais pas. Je ne peux pas, c'est tout. En fait, j'étais en train de faire des recherches sur internet.

– Des recherches sur quoi ? demanda maman en haussant les sourcils.

– Rien, je répondis vivement, sachant qu'elle me tuerait si elle savait. En plus, je n'ai pas de robe.

– Je peux te prêter une des miennes, dit maman en souriant. Je vais même t'aider à te préparer.

– Mais si tu as besoin de quoi que ce soit ? Si papa et toi avez besoin de moi ?

C'était ma plus grande angoisse, qu'il arrive quelque chose alors que je n'étais pas là.

– Je vais bien, Ellie. Je suis toujours là, dit-elle en venant vers moi. Maintenant, je pense que tu dois donner une réponse à ce gentil garçon. Iras-tu au bal de rentrée avec lui ?

Je me mordis la lèvre alors que mon estomac se nouait sous l'effet d'un mélange d'excitation et d'angoisse. Je regardai alternativement ma mère, puis Greyson, puis ma mère de nouveau.

– Tu es sûre que ça va ?

– À cent pour cent.

– Et tu m'appelleras si tu as besoin de quelque chose ?

– Absolument.

Je poussai un soupir et, laissant l'excitation prendre le pas sur l'angoisse, je me tournai vers Greyson en souriant.

– J'ai besoin de quelques minutes pour me préparer.

Il alla s'asseoir sur le canapé

– Prends ton temps. Je t'attends ici.

Maman m'entraîna dans sa chambre et se mit à fourrager dans son placard pour me trouver une tenue qui convienne à l'occasion.

Je n'étais jamais allée à un bal.

Je ne savais même pas si je savais danser, à vrai dire.

S'il y avait une chose que je savais sur moi-même, c'était que les réunions mondaines n'étaient pas mon fort. On pouvait me demander de lire un extrait de roman à voix haute en classe, je le ferais sans hésitation. Mais si on me demandait d'aller faire des mondanités, je me transformais en une boule d'angoisse.

Mais c'était avec Greyson.

Comment dire non à de tels yeux et un tel sourire ?

– Que penses-tu de celle-ci ? demanda maman en sortant une robe noire, longue et décolletée dans le dos. Tu peux même la porter avec tes

Converse, parce que tu es toi, et ça c'est génial.

– Elle est très belle. Je pense que ce sera parfait.

– Bien. Alors va te changer. Il y a un garçon absolument adorable qui t'attend en bas.

Je me précipitai dans ma chambre et enfilai la robe. Elle m'allait à peu près, mais maman était la reine de l'épingle de sûreté, elle la rétrécit là où elle avait besoin d'être plus serrée et elle fit un ourlet pour le raccourcir afin que je ne me prenne pas les pieds dedans toute la soirée. Ensuite, elle m'aida à me coiffer et me maquilla légèrement. Elle me mit même un nuage de son parfum préféré.

– On dirait une déesse, dit maman, les larmes aux yeux. Tu ressembles à une magnifique déesse, Ellie.

– Merci maman.

Elle me serra fort dans ses bras et nous allâmes dans le salon où papa et Greyson nous attendaient, assis sur le canapé. Ils se levèrent immédiatement, bouche bée.

– Waouh, dirent-ils à l'unisson.

– Ellie, tu es... commença papa.

– Belle, termina Greyson.

Je sentis le rouge me monter aux joues et je détournai les yeux, intimidée. Puis Greyson vint vers moi avec le bracelet de fleurs et me demanda de lui tendre mon poignet.

– Attendez ! Pause ! Je vais chercher mon appareil photo, cria maman en agitant les mains.

C'était amusant de la voir si excitée à propos de tout ça. Ces derniers temps, je trouvais que c'était une bénédiction de la voir sourire.

Elle revint précipitamment avec son appareil photo et se mit à prendre des clichés de Greyson et moi.

– Attention où tu mets les mains, Greyson, avertit papa.

– Oui, Monsieur, répondit Greyson en remontant sa main qui touchait à peine mon dos.

Je pense qu’il avait un peu peur de mon père, ce qui était drôle quand on pense que papa n’était qu’un gros nounours.

– Si vous voulez, on peut vous emmener au bal du lycée et revenir vous chercher tout à l’heure, proposa mon père.

Sur le trajet, maman n’arrêtait pas de se retourner pour nous regarder en souriant.

– Vous êtes adorables tous les deux, répétait-elle en secouant la tête, impressionnée. Vraiment adorables.

– Merci, Madame Gable, dit Greyson, gêné, en rougissant légèrement.

Au moins, je n’étais pas la seule à rougir.

Ils nous laissèrent devant le lycée.

– Ok, amusez-vous bien tous les deux ! s’exclama maman.

– Oui, enfin pas trop quand même, ajouta papa en montrant Greyson du doigt.

Greyson déglutit avec difficulté et descendit rapidement de voiture.

Une fois que j’étais sortie et alors que je commençais à m’éloigner, maman baissa sa vitre et me rappela.

– Ellie ?

– Oui ?

Elle me tendit les mains, et je revins vers elle et les pris dans les miennes. Je me penchai et elle me serra les mains.

– Profite bien de ce moment, ma libellule. Vis-le pleinement.

– Je t’aime, maman.

Elle m’attira vers elle et m’embrassa sur la joue.

– Moi aussi, je t’aime. Maintenant va. Amuse-toi bien.

Je rejoignis Greyson, qui était vraiment séduisant dans son costume. Il y avait une foule de gens devant l’entrée du lycée, tous très élégants, et qui riaient.

– Nerveuse ? me demanda-t-il.

– Terrorisée.

C'était notre première sortie en public. Notre révélation, en quelque sorte. Bien sûr nous déjeunerions ensemble le midi, mais toujours en présence de Shay. Nous ne donnions jamais l'impression de former un couple, mais en nous voyant entrer ensemble dans ce bâtiment, c'est certainement ce que les autres en déduiraient.

Je ne savais pas moi-même vraiment si c'était le cas, mais je ne voyais pas la nécessité de le préciser.

C'était assez simple, en fait.

C'était lui, c'était moi, et c'était nous. C'était notre histoire.

– Ne t'inquiète pas, Ellie. Je suis là. Et puis... (Il prit ma main dans la sienne, nous unissant par ce geste.) Tu es très belle, ce soir.

Frissons. Des frissons sur tout mon corps.

– Prête ?

– Prête.

Notre entrée dans le gymnase provoqua quelques murmures spéculant sur le fait que nous sortions ensemble, mais Greyson ne sembla pas y prêter beaucoup d'attention. Moi non plus, parce que si lui s'en fichait, alors ça n'avait pas d'importance. Il me regardait de temps en temps comme si j'étais la seule fille de l'assistance, et c'était tout ce qui comptait pour moi. Dans une pièce peuplée de Stacey White, il n'avait d'yeux que pour Eleanor Gable.

– Tu veux danser ? demanda-t-il lorsque retentit une musique au rythme effréné.

Mon cœur se mit à cogner dans ma poitrine. Je traînai les pieds.

– Oh, non. Je ne sais pas danser.

– On n'a pas besoin de savoir danser pour danser.

Il se tint devant moi et se mit à lancer les bras et les jambes dans tous les sens comme un dément.

– Tu fais comme ça, c’est tout.

Je me mis à rire.

– Tu as l’air d’un fou !

– Et alors ? dit-il en continuant à sauter et à agiter les jambes.

Puis il me tendit la main.

– Tu fais la folle avec moi ?

Il me fit un sourire idiot et je faillis l’embrasser là, devant tout le monde.

Je pris sa main et me levai.

D’accord, Greyson.

Faisons les fous.

*

* *

La soirée fut parfaite à tous points de vue. Lorsque vint le moment du dernier slow, je le suivis sur la piste de danse et Greyson posa les mains sur mes reins. Nous oscillions d’avant en arrière comme tous les autres couples qui nous entouraient, sans rien faire réellement, mais avec le sentiment que nous faisons tout.

– Pourquoi m’as-tu demandé de t’accompagner à ce bal ?

– Parce qu’il n’y en a aucune autre avec qui j’aurais voulu être là. Et puis, en fait, c’est un peu grâce à ta mère.

– Ma mère ?

Il hocha la tête.

– Pendant que nous faisons de la peinture, je lui ai demandé ce qui lui ferait plaisir pour toi. Genre ton mariage, un jour, ou ta remise de diplômes à l’université, ce genre de choses, tu vois. Et elle a parlé des bals du lycée. Alors, j’ai voulu lui faire ce plaisir.

Mes yeux s’emplirent de larmes et je m’immobilisai sur place.

– Tu as fait ça pour ma mère ?

– Ouais, je veux dire, cela semblait vraiment important pour elle.

Il marqua une pause et eut un petit mouvement de recul.

– Mais je veux dire, que ce soit bien clair, je l’ai fait pour moi aussi. J’avais vraiment envie de danser avec toi, Ellie.

Mes lèvres s’entrouvrirent, laissant échapper un soupir, alors que je recommençais à danser avec lui. Je posai la tête sur son épaule et respirai son parfum.

– Grey ?

– Oui ?

– Tu serais d’accord pour que je te garde pour toujours ?

*

* *

Après le bal, mes parents vinrent nous chercher et une fois que nous eûmes déposé Grey chez lui, ma mère se tourna vers moi et me fit son plus grand sourire.

– Alors, c’était bien ?

Je soupirai et il ne fait aucun doute qu’elle vit les étoiles dans mes yeux et mon sourire niais. Son sourire s’élargit comme si elle n’avait jamais de sa vie été plus heureuse.

– Oui ?

Je soupirai en souriant, dans un état de délire qu’on ne peut assimiler qu’au bonheur.

Oui.

12

Eleanor

Un jour, au cours de la première semaine de novembre, je rentrai à pied du lycée et en arrivant à la maison je fus surprise de trouver maman et papa assis dans la cuisine.

– Hé, je pensais que vous aviez rendez-vous chez le médecin.

Maman se frotta les yeux.

– Nous avons décidé de ne pas y aller.

– Ne pas y aller ? Mais tu ne peux pas manquer tes séances comme ça, si ?

Mon père fronça les sourcils.

– En fait nous avons pris la décision d'arrêter le traitement, Eleanor. Après avoir reçu les derniers résultats de ses analyses, nous nous sommes rendu compte que c'était la meilleure chose à faire.

– Ah, mais alors, qu'est-ce qu'on essaie maintenant ? Qu'est-ce qu'on fait ?

– Chérie, je t'avoue que je suis fatiguée, terriblement fatiguée, et rien de ce que l'on essaie ne semble fonctionner. Au contraire, je vais de plus en plus mal et je ne veux pas passer mes jours à me sentir aussi mal. La seule chose dont j'ai envie, c'est d'être avec toi et ton père.

– Tu baisses les bras ?

– Non. Je me rends à l'évidence. Nous avons épuisé toutes les options.

Je gardai le silence. Je ne savais pas ce qu'ils voulaient que je dise. Je ne savais même pas quoi penser.

Mon père se redressa et se racla la gorge.

– J'ai demandé à Paige ce qui lui ferait plaisir et elle a dit être au bord de l'eau. Nous avons trouvé un endroit sympa sur la plage en Floride. C'est très beau, Ellie.

– Tu veux que nous allions en Floride ? Combien de temps ?

Maman sourit.

– Aussi longtemps que nous pourrons y rester. Je sais que cela va être un bouleversement pour toi. Tu vas devoir changer d'école pendant le courant de l'année scolaire, et puis avec Greyson...

– C'est ce qui te fait plaisir qui compte.

Je voyais bien que maman s'inquiétait à l'idée de me faire de la peine et je ne pouvais pas laisser cette peur prendre le dessus. Elle passait avant tout le reste.

– Tout ce que tu veux, maman.

Je voulais être avec elle, où que ce soit.

*

* *

– Les vacances du cancer ?

Greyson et moi étions assis sur la dernière marche de son perron.

– Ouais, c'est comme ça que mon père les a appelées. Ce serait un séjour de quelques mois en famille, parce que le traitement de maman est terminé.

Il ouvrit de grands yeux pleins d'espoir.

– Parce que ça a marché ?

Mon visage se ferma. Il baissa la tête.

– Je suis désolé, Ellie.

– Oui, moi aussi. Elle avait toujours rêvé d’aller passer des vacances au bord de l’océan, eh bien, il semblerait que ce soit maintenant ou jamais.

Il resta silencieux un moment. Puis il dit :

– C’est bien pour elle. Elle le mérite.

– Ouais.

Ce fut mon tour de marquer un silence.

– Je vais probablement devoir finir mon année terminale là-bas.

– Oh. Oui.

Il fit une grimace et passa ses mains sur ses cuisses.

– Ce serait égoïste de ma part de demander ce qui va se passer pour nous ?

Non bien sûr. Je m’étais posé la même question. Pour dire la vérité, après tout ce qui arrivait à ma mère, Greyson était mon deuxième sujet de préoccupation.

– Nous n’avons pas beaucoup abordé le sujet depuis que ma mère a eu son malaise.

– Ouais, mais j’avais le sentiment que nous étions... je ne sais pas... *nous*, tu vois ce que je veux dire ?

Oui, je voyais exactement ce qu’il voulait dire. C’était comme si nous n’avions pas besoin d’étiquette pour définir ce qui se passait entre nous deux.

Nous étions une évidence.

C’était aussi simple que ça.

– J’avais l’intention de te demander d’être ma petite amie, tu sais. Et, je veux dire, ce n’est pas parce que tu vas vivre en Floride pendant quelque temps que ça ne tient plus.

J’avais envie d’être égoïste sur ce coup-là. De lui demander de m’attendre, d’entretenir une relation à distance pendant un moment, mais je savais que ce n’était pas bien. Greyson venait juste d’entamer son année de terminale. Il allait participer à sa dernière saison de basket pour son

équipe du lycée. Il allait avoir envie d'aller aux bals du lycée, de prendre part aux diverses activités et d'aller à son tout dernier bal de promo, et je ne pourrais pas être avec lui pour tout ça.

Je ne voulais pas être un obstacle pour lui. Je ne voulais pas l'empêcher de vivre pleinement sa dernière année de lycée parce qu'il se l'interdirait à cause de moi.

– Je t'aime vraiment beaucoup, Grey.

Il ne releva pas la tête.

– Mais ?

– Je...

Je déglutis, la gorge serrée, quelque peu étonnée de m'apprêter à prononcer les mots que je redoutais tellement moi-même.

– Je ne crois pas que le moment soit bien choisi pour entamer une relation. Tu as une année géniale qui t'attend et je ne veux pas t'empêcher d'en profiter au maximum. Tu as le droit d'être heureux.

– C'est toi qui me rends heureux.

J'avais envie de pleurer.

J'avais envie de me lover dans ses bras et de pleurer.

J'avais envie de réagir comme une petite fille. J'avais envie de rester dans l'Illinois avec lui pour que nous puissions vivre cette relation, ou ce je-ne-sais-quoi qui nous liait. J'avais envie de fous rires absurdes et de films de kung-fu et de références à *Harry Potter* et de Greyson.

J'avais tellement envie de Greyson.

Mais il arrive qu'une ado soit forcée de grandir plus vite qu'elle ne le voudrait.

– Je ne vais pas être en forme, Greyson. Les mois qui viennent vont être durs pour moi, et je vais pleurer, et je ne serai plus la fille fantasque qui lit ses livres pendant les soirées. Je vais juste être triste.

– Tu n'es pas obligée d'être triste toute seule.

J'aurais voulu qu'il ne soit pas ce type génial. Ça semblait encore plus difficile de quitter un mec bien.

– Tu mérites mieux.

– Alors, tu romps sans même nous donner une chance, murmura-t-il, tendu. Tu ferais mieux de le dire franchement.

Je l'observai. Les mains crispées, il tapait du pied sans arrêt. Plus j'attendrais, plus ce serait difficile pour nous deux, alors, j'ouvris la bouche et parlai très bas, en espérant qu'il m'entendrait bien.

– Je ne peux pas être ta petite amie, Grey.

Il se leva vivement et hocha la tête.

– D'accord.

– Greyson.

Je me levai d'un bond avec le cœur qui cognait dans ma poitrine.

– Attends...

– Non, c'est bon. Vraiment, Ellie. J'ai été stupide de m'imaginer des choses. Je te souhaite un bon déménagement.

Sur ce, il rentra chez lui.

Sans vraiment se dire au revoir.

Sans véritable fin.

Juste en claquant la porte.

J'aurais voulu mourir.

Tout le long du trajet pour rentrer chez moi, je fus tiraillée par le regret, mais je savais que j'avais fait le bon choix. Si cela n'avait pas été le cas, ça n'aurait pas fait si mal.

Je rentra chez moi. Maman était allongée sur le canapé. Elle se redressa légèrement et cela me fit du mal de voir combien du temps il lui fallait pour s'installer confortablement. Je ne voulais pas qu'elle se lève pour moi, mais elle le faisait toujours.

– Ça va, Ellie ? Comment ça s'est passé avec Greyson ?

Je souris. Mon sourire était forcé et elle le savait.

– Ça va. Je vais aller m’allonger un moment.

Elle plissa les yeux, l’air inquiet, mais je tournai les talons et filai dans ma chambre. Je refermai la porte derrière moi et m’écroulai sur mon lit. Prenant mon oreiller dans mes bras, j’y enfouis mon visage. Je voulais étouffer mes pleurs pour éviter que mes parents se sentent mal. Ils avaient déjà suffisamment d’épreuves à traverser, la dernière chose dont ils avaient besoin, c’était d’avoir l’impression que j’étais brisée par ce déménagement. C’était le cas, pourtant.

Alors que je pleurais, je sentis une main se poser sur mon épaule. Je tournai la tête et je vis que maman était là. Elle était maigre, épuisée, malade, mais elle était toujours là.

Elle est toujours là.

Elle essuya mes larmes du bout des doigts et soupira.

– Oh, mon bébé...

– Excuse-moi, maman. Ça va aller.

Tout en m’essuyant les yeux, j’essayai de lui promettre que tout allait bien.

– Va te reposer.

Évidemment, elle ne le fit pas. Elle s’allongea sur mon lit à côté de moi et me prit dans ses bras. Cela eut pour effet de redoubler mes larmes, parce qu’elle souffrait et que pourtant c’était elle qui voulait me consoler. Je n’en revenais pas qu’une mère puisse être la personne la plus forte dans une pièce, tout en étant dans un état de faiblesse extrême.

*

* *

Notre déménagement eut lieu au cours de la troisième semaine de novembre, après que mes parents avaient tout organisé pour me faire transférer dans une nouvelle école. Papa avait pris des billets de première classe pour aller en Floride, même si maman trouvait que c’était une

dépense inutile. C'était comme si mon père se sentait si impuissant qu'il faisait tout son possible pour que maman ait un peu plus de confort.

Je pus m'asseoir à côté d'elle dans l'avion et je lui tins la main pendant tout le vol. Elle s'endormit très vite, ce qui me rassura. Chaque fois qu'elle se réveillait, elle cherchait ma main qui était toujours dans la sienne.

– Je suis toujours là, maman, je lui murmurais et elle se rendormait.

Je suis toujours là.

13

De : GreyHoops87@aol.com

À : EGHogwarts@aol.com

Date : 23 novembre, 16:54

Objet : Mise au point

Ellie,

Il y a une semaine que tu es partie et c'est tellement bizarre ici, sans toi.

Je suis un abruti, et j'ai vraiment mal réagi. Je suis désolé. Dans ma tête, je me disais que nous pourrions au moins essayer, que ça pourrait marcher. Je n'avais jamais ressenti ça pour personne et je déteste que tu sois partie. Je ne savais pas qu'on pouvait éprouver des sentiments pour quelqu'un aussi vite, et je ne suis pas sûr de savoir comment faire taire mes sentiments. Cela fait longtemps que je mène une vie solitaire. Je pensais que c'était un choix par défaut et que c'était normal d'être seul. Bien que j'aie toujours été entouré de tas de gens, c'était comme si personne ne me connaissait vraiment. Et puis tu es arrivée.

Je ne voulais pas te quitter si brutalement ni claquer la porte comme je l'ai fait. Mais parfois, j'ai les idées qui s'embrouillent tellement que je ne sais pas comment faire pour les gérer.

Tu vas vraiment me manquer, et c'est un sentiment auquel je ne suis pas habitué.

Je me rends compte que c'est égoïste de ma part et que les épreuves que tu traverses sont bien pires. Et je sais que c'est ridicule d'être aussi triste alors que ta vie à toi vient d'être totalement bouleversée, mais ça fait mal.

J'espère que tu pourras me pardonner et que nous resterons amis.

Grey

*

* *

De : EGHogwarts@aol.com

À : GreyHoops87@aol.com

Date : 24 novembre, 8 : 00

Objet : re : Mise au point

Grey,

Tu es fou de penser que je pourrais ne plus vouloir être ton amie.

Ellie

*

* *

De : GreyHoops87@aol.com

À : EGHogwarts@aol.com

Date : 2 décembre, 20:54

Objet : Figures paternelles

Mon père est un fichu emmerdeur.

Il n'arrête pas de me prendre la tête pour que je fasse un stage dans son entreprise, et moi, je voudrais juste terminer mon année de terminale tranquille, sans ce stress supplémentaire.

Il m'a traité de mauviette sans ambition.

Je ne veux surtout pas devenir comme lui. Je ne veux pas devenir aussi froid.

Je le déteste... du moins c'est ce que je me dis, parce que ça rend les choses plus faciles. En vérité, je recherche toujours son approbation. C'est débile, non ? Il n'est jamais là, et quand il l'est, c'est un vrai connard. Il me connaît à peine et il désapprouve le peu qu'il connaît. Et pourtant, au fond de moi, j'ai en permanence ce désir de le rendre fier de moi.

Les humains sont bizarres.

J'aimerais mieux être un Martien.

Comment ça se passe en Floride ?

Grey

*

* *

De : EGHogwarts@aol.com

À : GreyHoops87@aol.com

Date : 2 décembre, 21:30

Objet : re : Figures paternelles

Je suis désolée pour ton père, mais tu dois faire ce qui te rend heureux en ce moment – c'est ce que ton grand-père aurait dit, non ?

Ici, ça va. On ne parle de rien, mais on n'en pense pas moins. Maman ne va pas trop mal, mais c'est dur pour papa. C'est comme s'il hurlait en silence et que ses cris se répercutaient contre les murs. C'est horrible. Par moments, je n'en peux plus. C'est ce qui m'a amenée à faire des choix de vie différents : je vais me trouver de nouvelles activités, ne serait-ce que pour sortir de la maison.

Je déteste être à la maison, maintenant, ce qui est bizarre si on pense qu'avant c'était mon endroit de prédilection. C'est vraiment trop triste.

Je pense que je vais m'inscrire à un cours de tricot en ville avec maman, si elle se sent assez forte pour le faire. Je me suis dit que ça pourrait être sympa de partager quelque chose qu'elle aime.

Tu savais que c'était ma grand-mère qui lui avait appris à faire des cardigans ? C'est de là que sont venus tous mes cardigans. Celui avec les libellules était le dernier qu'elle m'ait donné. C'est mon préféré.

J'envisage aussi de faire du karaté parce que je viens de voir *Opération Dragon* et maintenant je suis absolument sûre de vouloir apprendre à casser un morceau de bois avec mon pied.

Tu crois que les adolescents martiens trouvent leurs parents martiens insupportables ?

Cela me plaît vraiment d'imaginer des ados martiens angoissés levant les yeux au ciel devant leurs parents surprotecteurs.

Tu imagines les disputes ?

« Range ta chambre. Va te coiffer. Arrête de prendre le vaisseau spatial le soir pour aller faire la fête sur Mars. »

Bref. Regarde *Opération Dragon*. Ça va te plaire.

Ellie

*
* *

De : GreyHoops87@aol.com

À : EGHogwarts@aol.com

Date : 3 décembre, 7:13

Objet : Opération Libellules

Ellie,

Je suis un peu vexé que tu aies pu imaginer un seul instant que je n'avais pas vu *Opération Dragon*.

Un type comme moi !

Ellie, j'ai vu ce film au moins cinquante fois, et je ne m'en lasse pas. C'est un classique. Si tu l'as aimé, il faut que tu voies *La 36^e chambre de Shaolin*. C'est génial.

Je suis content que tu t'inscrives à des activités. Moi, je vais être vraiment perdu lorsque la saison de basket sera terminée. Qu'est-ce que je vais faire de tout ce temps libre ? Je devrais peut-être m'inscrire à des activités, moi aussi. Ou, tant pis, peut-être que je vais faire ce stage, après tout. Qui sait ?

Pour finir, t'imaginer donnant des coups de pied tout en tricotant des pulls, ça déchire, je trouve.

Mon genre de femme.

Grey

PS : J'ai vu une libellule hier soir. Ça m'a fait penser à toi.

Eleanor

J'aimerais pouvoir dire que les choses se sont arrangées comme par magie une fois que nous avons emmené maman vivre au bord de la mer, mais ce serait mentir. Sa santé ne fit que décliner au fil des jours. Des mois durant, nous avons eu le sentiment de mener une lutte acharnée que nous perdions inexorablement. Au bout d'un moment, elle ne pouvait plus se déplacer qu'en fauteuil roulant. Certains jours, elle ne parvenait même pas se lever, et d'autres, elle respirait tellement mal qu'il fallait l'emmener à l'hôpital.

Après un dernier séjour aux urgences à la fin du mois d'avril, nous avons tous su que les jours qui lui restaient étaient comptés. Mais nous n'abordions jamais le sujet, parce que le fait d'en parler donnait aux choses une réalité que nous n'étions pas prêts à affronter.

Ding ding.

Je me connectai finalement sur ma messagerie un soir de fin avril. Cela faisait un moment que j'évitais de le faire parce que, chaque fois, je trouvais des messages de Greyson demandant des nouvelles, et malheureusement, ces derniers temps elles étaient de plus en plus tristes.

Mais ce soir-là, j'avais besoin de lui. J'avais juste besoin de lui parler, et comme l'ami fidèle qu'il était toujours, lorsque je me connectai à dix heures du soir, il répondit présent.

GreyHoops87 : Salut, Ellie ! Je viens juste aux nouvelles. Il y a longtemps que tu ne t'es pas connectée, alors je te préviens, tu vas trouver une tonne de mails dans ta boîte, te faisant part de tout ce qui me passe par la tête.

EGHogwarts : Salut, désolée. J'ai été un peu débordée.

GreyHoops87 : C'est pas grave. Je comprends. Des nouvelles ?

EGHogwarts : Tristes. Uniquement.

GreyHoops87 : Les tristes m'intéressent aussi.

Je me passai la main sur le visage en soupirant.

EGHogwarts : Je vais mettre un minuteur. Cinq minutes. Nous n'en consacrerons pas une de plus aux trucs tristes, d'accord ? Sinon je vais me noyer dedans. Alors, je vais vider mon sac d'un seul coup. Tu n'es pas obligé de répondre. C'est juste que... si je te confie tout cela, au moins j'aurai l'impression de désamorcer la bombe à retardement qui attend d'exploser en moi.

GreyHoops87 : Cinq minutes chrono. C'est partiiii !

EGHogwarts : Je pense qu'aujourd'hui j'ai pris conscience pour la première fois que ma mère va vraiment mourir. Avant, j'avais cette espèce de foi irréaliste que son état allait s'améliorer, je croyais qu'un jour elle n'aurait plus besoin de fauteuil roulant ou qu'elle allait se mettre debout et être de nouveau capable de danser ou de peindre. Mais aujourd'hui, alors que nous étions assises sur la plage, je l'ai senti. J'ai senti la fin approcher. J'ai senti que nos au revoir sont bien plus proches de nous que nos bonjour. Je n'ai jamais eu aussi peur de ma vie, et j'ai eu ces idées affreuses qui me font penser que je suis la plus mauvaise fille qui soit. Si elle disparaissait,

elle n'aurait plus à se battre. Si elle mourait, elle serait libérée de ses souffrances. Quel genre de monstre est-ce que cela fait de moi ? Comment est-ce que j'ai pu penser ça ? Bref, j'imagine que j'en suis là, à présent, et je comprendrais que cela ne te donne pas envie de parler avec moi. Parce que je ne suis que ça, en ce moment, je suis malheureuse. Je suis triste. Je suis si triste que certains jours je n'ai pas envie de me lever. Si triste que parfois j'ai des idées noires, très noires, et que j'ai du mal à les contrôler, et cela peut être trop lourd. Trop difficile à supporter. Ma tristesse me pèse tellement, et je ne sais pas comment la gérer, alors je ne te demande pas de le savoir, toi non plus.

Je cliquai sur envoyer et attendis sa réponse. Et j'attendis. Et j'attendis.

GreyHoops87 : Quoi d'autre ?

EGHogwarts ; Qu'est-ce que tu veux dire, quoi d'autre ?

GreyHoops87 : Cela ne fait que deux minutes sur cinq. Tu as encore trois minutes pour vider ton sac sur cette toile ouverte. Je ne bouge pas d'ici, Ellie. Je suis là.

Des larmes roulaient sur mes joues et je pris une profonde inspiration. Il venait de me donner la permission de m'exprimer sans réserve. C'était incroyablement libérateur.

EGHogwarts : Je crois que c'est tout. C'est tout ce que je ressens.

GreyHoops87 : Tu veux ma réponse ?

EGHogwarts : Non, pas maintenant. Pas tout de suite. J'avais seulement besoin de faire sortir tout ça, je pense. Alors, si on pouvait parler d'autre chose, je crois que ça m'aiderait à me sentir mieux.

GreyHoops87 : D'accord.

GreyHoops87 : Bon, que dit une tasse dans un ascenseur ?

EGHwarts : Quoi ?

GreyHoops87 : Je veux mon thé.

Je souris.

Merci, Grey.

*
* *

De : GreyHoops87@aol.com

À : EGHowarts@aol.com

Date : 29 avril, 22:54

Objet : Je sais que tu as dit

Ellie,

Je sais que tu as dit que tu n'attendais pas ma réponse, mais comme je suis un mec têtu, j'ai tenu à t'écrire ce mail après notre discussion de ce soir. Je voulais juste que tu saches que je ne te trouve pas trop triste. Si la tristesse peut se mesurer, la tienne est parfaitement normale, parce que tu traverses une période vraiment merdique. Franchement, tu me ferais un peu peur si tu étais heureuse.

Sois malheureuse.

Tu seras heureuse plus tard.

Et tu n'es pas obligée de me repousser. Tu n'es pas un poids pour moi. Je veux être là pour toi, et je ne vais pas changer simplement parce que tu me dis de le faire. C'est ce que ça implique d'être mon amie. Cela veut dire que je suis un peu trop insistant parfois, parce que je m'intéresse à toi et que je veux tout connaître de tes mauvais jours. Cela veut dire que lorsque tu coules, je coule avec toi.

Tu peux t'appuyer sur moi, même si je suis à des milliers de kilomètres de toi.

Et j'insiste sur un point : le fait de ne pas vouloir que les souffrances de ta mère s'éternisent ne fait pas de toi une mauvaise fille, au contraire. Cela fait de toi une bonne personne, parce que tu ne veux pas que cet être qui t'est cher continue de souffrir.

Ce n'est pas être un monstre, c'est être une sainte.

Ne laisse pas ces pensées te ronger le soir.

Tu es une bonne personne, Eleanor Gable.

Et si jamais tu l'oublies, lis mes mails.

Je serai là pour te le rappeler.

Grey

15

Eleanor

En rentrant de l'école un après-midi paisible, je trouvai papa et maman assis dehors, regardant les vagues qui venaient se briser sur la plage.

J'allai vers eux en souriant. Papa leva vers moi des yeux pleins de larmes, et mon sourire s'effaça aussitôt.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

Il ne pouvait même pas parler.

Il se contenta de secouer la tête en posant la main sur sa bouche.

– Maman ?

Je m'approchai d'elle. Sa tête était appuyée contre le dossier du fauteuil roulant et elle avait les yeux fermés. Je pris sa main dans la mienne.

– Maman.

Elle serra ma main très légèrement.

– Je suis toujours là, Eleanor Rose.

Je poussai un soupir de soulagement.

– J'ai eu peur.

– Ça va.

Elle ouvrit lentement les yeux et posa la main sur ma joue.

– Tu peux me laisser une minute seule avec Ellie, Kevin ?

– Oui, bien sûr.

Mon père s'éloigna et je m'assis à côté du fauteuil roulant. Une brise légère nous effleurait le visage. Maman était devenue tellement frêle, elle n'avait plus que la peau sur les os. Il m'arrivait lorsque je la touchais, même très doucement, de craindre de la briser en mille morceaux.

– Veux-tu une couverture supplémentaire ?

– Non, ça va.

– Tu n'as pas soif ? Je peux aller chercher de l'eau.

– Non, ça va.

– Ou peut-être...

– Ellie, ça va. Je n'ai besoin de rien.

Sauf que tu ne vas pas bien.

Assises au bord de l'eau, nous contemplâmes le ciel en cette fin d'après-midi, sans dire un mot. Les heures passèrent et le soleil commença à baisser à l'horizon. Le ciel se para de couleurs éclatantes, et c'était un spectacle magnifique de les voir se fondre dans l'océan.

– Ton père va avoir besoin de toi, dit-elle. Plus qu'il ne le croit. Il va avoir besoin de ta lumière, Ellie.

– Je serai là pour lui.

– Je le sais.

Elle inspira profondément et expira lentement.

– Une fois, j'ai lu une histoire à propos de libellules, de vie et de mort. Tu veux que je te la raconte ?

– Oui.

Elle ferma les yeux et j'observai chacune de ses respirations.

– Cela racontait comment une libellule naît à l'état de larve, mais le moment venu elle se débarrasse de son enveloppe et devient la beauté que nous voyons voler autour de nous. Dans un grand nombre d'histoires, c'est présenté comme le processus de la vie et de la mort. La libellule

émergeant de son enveloppe est semblable à l'âme qui s'échappe du corps. Il y a deux stades dans la vie d'une libellule. Au premier stade, c'est un insecte qui vit sous l'eau. Ça, c'est sa vie terrestre. L'étape suivante, c'est lorsqu'elle émerge et se met à voler. Elle devient aérienne et découvre une liberté toute neuve. C'est comme quand notre âme est libérée des contraintes de notre corps. N'est-ce pas magnifique, Ellie ? N'est-ce pas une idée merveilleuse ? Que même après notre mort, notre esprit continue à vivre.

Les larmes roulaient sur mes joues, mais je restai silencieuse.

Je ne pouvais pas répondre.

Cela faisait trop mal.

– Je ne souffrirai plus, Ellie. Je n'aurai plus mal. Je serai libre, plus que je ne l'ai jamais été, et tu sais quoi ? Je serai toujours là. Chaque fois que tu verras une libellule, je veux que tu saches que c'est moi.

– Maman...

Je tenais toujours sa main et mes larmes continuaient à ruisseler.

– C'est trop tôt.

– C'est toujours trop tôt, mon bébé, mais je veux que tu saches...

Elle inclina la tête vers moi et ouvrit les yeux.

– Tu es le battement de mon cœur. Tu es mon chef-d'œuvre. D'une certaine façon, j'ai l'impression que je déjoue la mort puisque je continue de vivre en toi, dans ton sourire, dans ton rire, dans ton cœur. Je suis là pour toujours, Eleanor. Je suis éternelle grâce à toi. Alors je te le demande, fais tout ce qui se présente à toi. Prends des risques. Vis des aventures. Continue de vivre pour moi et sache que cela a été un honneur insigne d'être ta mère. J'ai tellement de chance de t'avoir aimée.

– Je t'aime, maman. Plus que les mots ne peuvent le dire, je t'aime.

– Je t'aime, ma petite fille. Maintenant, peux-tu me rendre un service ?

– Tout ce que tu veux.

– Peux-tu m'aider à marcher jusqu'à l'eau ?

J'hésitai un instant et tournai les yeux dans la direction où papa était parti. Je craignais qu'elle ne soit pas assez forte pour aller jusqu'à la grève par ses propres moyens. Elle s'était tellement affaiblie ces derniers temps, malgré tout elle posa une main sur mon avant-bras.

– Ça va. Je sais que tu es là pour me soutenir.

Alors, je me penchai, lui enlevai ses chaussons et ses chaussettes, puis je me mis pieds nus à mon tour. Ensuite, je pris ses mains dans les miennes, et lentement mais sûrement, je l'aidai à marcher jusqu'au bord de l'eau. Il faisait très froid cet après-midi-là et nous poussâmes toutes les deux des cris perçants lorsque l'eau glaciale vint nous lécher les orteils et monter jusqu'à nos chevilles.

Et puis nous avons ri aussi.

Le rire de maman, je ne l'oublierai jamais.

À un moment donné, elle me demanda de la lâcher, et elle se tint debout tout au bord de l'eau. Elle ferma les yeux et leva les mains, en faisant un V de ses bras. Les larmes coulaient sur ses joues tandis que le soleil lui caressait le visage.

– Oui, oui, oui, cria-t-elle, ressentant chaque élément du monde qui l'entourait, semblant se sentir plus vivante qu'elle ne l'avait été depuis fort longtemps.

Elle se pencha vers moi et je n'eus aucun mal à la soulever dans mes bras. Nous contemplâmes le ciel, puisant dans la nuit une certaine forme de consolation.

À ce moment-là, elle allait bien.

Elle était heureuse.

Et je jure que, durant ce court instant, l'eau a apaisé son âme.

*

* *

Deux jours plus tard, maman rendit son dernier soupir.

Papa lui tenait la main droite, moi la gauche.

La pendule de la chambre faisait tic-tac, mais le temps s'arrêta.

J'avais cru trouver une forme de consolation dans l'idée qu'elle ne souffrirait plus. J'avais cru que puisque nous nous y étions préparés, cela ferait moins mal. J'avais cru que je n'irais pas trop mal.

Mais je m'étais trompée.

Je souffrais de tout mon être.

Rien ne prépare à la mort.

On ne peut pas outrepasser la douleur pour faire son deuil plus vite.

On est simplement terrassé par le chagrin. Il montre son vrai visage et vous submerge inexorablement, et pendant un temps on se demande si ce ne serait pas mieux de rester sous l'eau plutôt que de recommencer à respirer.

Lorsque ma mère rendit son dernier soupir, j'aurais voulu le faire aussi, là tout de suite, à côté d'elle. Mais je savais que ce n'était pas ce qu'elle voulait. Elle voulait que j'émerge des profondeurs et que je recommence à nager.

Et je le ferais.

Mais pas ce soir-là.

Ce soir-là, le chagrin prit le dessus et je m'écroulai sans résistance.

16

Greyson

De : GreyHoops87@aol.com

À : EGHogwarts@aol.com

Date : 1 mai, 16:33

Objet : Désolé

Je suis tombé sur Shay au lycée aujourd'hui, et elle m'a appris pour ta mère. Elle a dit qu'elle descendait en Floride avec sa mère pour venir vous aider, ton père et toi. Je suis désolé, Ellie. Je suis terriblement désolé. Je sais que ça n'y change rien, mais je voulais que tu le saches. Il ne se passe pas un jour où je ne pense pas à toi et ta famille. Je regrette seulement de ne rien pouvoir faire de plus.

Je me souviens, quand mon grand-père est mort, je restais assis là, à ne pas savoir quoi faire. Je n'avais jamais perdu personne auparavant, et j'ai été complètement paumé pendant un bon moment. Les gens me disaient de me ressaisir et de me comporter en homme. « Les gens meurent, gamin. C'est comme ça. Tu ferais mieux de t'y habituer » disait mon oncle Tommy. « On ne pleure pas quand on est un homme » ajoutait mon père.

Mais moi, je pense que tout ça, c'est des conneries.

Tu as le droit d'être paumée pendant un moment.
Ne te mets pas la pression. Tu iras mieux le moment venu.
Je voulais juste que tu saches que je suis désolé.
C'était la mère que tous les enfants rêvent d'avoir. En tout cas, moi j'ai fait ce rêve des centaines de fois.
Je suis vraiment terriblement désolé, putain.
Grey

*
* *

De : EGHogwarts@aol.com
À : GreyHoops87@aol.com
Date : 2 mai, 2:02
Objet : Re : Désolé

Grey,
Il est deux heures du matin et j'ai mal partout. Par partout, je veux dire partout. J'ai mal aux jambes. J'ai mal dans le dos. Ma gorge est sèche. Mes yeux me brûlent.
Je n'arrive plus à respirer.
Chaque fois que j'y pense, je m'effondre, et je ne peux pas m'empêcher d'y penser. C'est un cycle infernal, je m'effondre encore et encore.
Je veux qu'elle revienne.
Je vais être paumée pendant un bon moment... et même peut-être encore plus longtemps.
Ellie

17

Eleanor

– Allô ?

La voix brisée, je répondis sur mon portable. Il était trois heures du matin et après une journée passée à pleurer, mes cordes vocales étaient épuisées.

– Salut, Ellie.

La voix de Greyson était basse et fatiguée. L'espace d'un instant, je crus que je rêvais.

– Tu dormais ?

Je me redressai dans mon lit.

– Non, je n'y arrive pas.

– Ouais. C'est normal.

– Tu n'es pas couché à cette heure-ci ?

– Je n'arrivais pas à dormir, alors j'ai regardé mes mails et je me suis dit que j'allais t'appeler. Je voulais juste m'assurer que tu respirais encore.

Je serrai mon téléphone contre mon oreille d'une main crispée et les larmes se mirent à couler sur mon visage.

– Je ne peux pas parler, Grey. Je suis trop malheureuse pour parler.

– Ce n'est pas grave. On n'est pas obligés de parler. On peut juste garder notre téléphone appuyé contre notre oreille. D'accord ?

Je fis oui de la tête comme s'il pouvait me voir.

– D'accord.

Je me rallongeai et conservai mon téléphone collé à mon oreille. Sa respiration légère me parvenait dans l'écouteur et j'étais contente de l'entendre. À un moment, je m'endormis et lorsque je me réveillai ses ronflements résonnaient dans mon oreille.

Dans le silence de la nuit, je l'écoutai ronfler et les larmes coulaient sur mes joues.

À cet instant précis j'ai su que je l'aimais – alors que j'avais le cœur brisé et qu'à quatre heures du matin il était toujours là pour moi.

Bien qu'il ne l'ait pas dit, j'étais certaine qu'il m'aimait aussi. On n'avait pas besoin de parler de l'amour pour savoir qu'il existait. L'amour ne devenait pas réel seulement au moment où l'on en parlait à voix haute. Non, l'amour était là, silencieux, dans l'obscurité de la nuit, pour soigner les fêlures qui existaient dans nos cœurs.

18

Eleanor

Depuis des jours, papa ne sortait plus de sa chambre.

Je ne savais même plus combien de fois j'étais allée le voir pour m'assurer qu'il respirait encore.

Camila et Shay étaient venues nous aider à organiser les obsèques et je leur en étais reconnaissante. Sans ma tante, je ne sais pas comment nous aurions fait.

Shay me tenait compagnie jour et nuit. Elle me forçait à me nourrir même si je n'en avais pas envie, et elle s'occupait de papa pour moi quand c'était trop dur de le voir comme ça.

Il avait une bouteille de whiskey sur sa table de nuit et chaque fois que je la regardais, le niveau du liquide avait baissé. Il se détruisait et je ne savais pas comment le ramener à la vie.

En vérité, la seule personne capable de stabiliser mon père avait disparu.

L'amour de sa vie n'était plus à ses côtés et il était incapable d'imaginer sa vie dans un monde qu'elle avait quitté.

Kevin n'était plus rien sans sa Paige.

Il régnait dans notre maison un calme sinistre, un malaise qui recouvrait tout. Alors, le soir, je sortais et j'allais au bord de l'eau écouter les vagues qui venaient se briser sur la plage.

C'était là que je sentais sa présence... près de l'eau. C'était un peu comme si elle avait déjoué la mort et qu'elle était toujours présente dans les vagues.

Le jour de l'enterrement, en passant devant la chambre de mon père, je vis Camila qui le forçait à se lever.

– Il y aura encore beaucoup de jours où tu seras trop déprimé, Kevin. Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, tu dois te lever.

Je ne sais comment elle réussit à le convaincre de sortir de son lit et de s'habiller, et je lui en fus reconnaissante.

C'était un enterrement très simple, seulement nous quatre. Le service devait se tenir juste là sur la plage, au bord de l'eau.

C'était ce que maman voulait, une cérémonie près des vagues.

J'étais debout dans le sable lorsque, soudain, je sentis ma poitrine se serrer en voyant un certain garçon se diriger vers moi. Plus Greyson s'approchait et plus ma confusion grandissait.

– Salut Ellie, dit-il en posant sur moi un regard d'une tristesse infinie.

– Qu'est-ce que...

Je regardai Shay par-dessus mon épaule et elle me fit un sourire rassurant. Je regardai Greyson de nouveau.

– Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Il eut ce petit sourire qui m'avait tellement manqué et haussa les épaules.

– Tu serais étonnée de savoir comme c'est facile d'acheter un billet d'avion avec la carte de crédit de ses parents. Désolé d'être en retard. Le chauffeur de taxi s'est perdu.

Je lui sautai dans les bras sans réfléchir. Sans hésiter. Sans un mot.

Heureusement, il n'avait pas besoin d'explications. Il me prit dans ses bras et me serra fort contre lui.

– Je suis vraiment désolé, murmura-t-il. C'était la meilleure.

La meilleure, en effet.

Nous traversâmes vers la plage juste quand la cérémonie allait commencer. Je tenais Shay de la main gauche et Grey de la main droite. Dès que je me mettais à trembler, ils me retenaient. Je gardai les yeux fixés sur mon père pendant toute la cérémonie, mais il ne me regarda pas. Cela faisait des jours qu'il ne me regardait plus. Je m'efforçais de ne pas trop y penser.

Je savais qu'il était malheureux et je savais que j'avais les yeux de maman. Moi-même, j'avais du mal à me regarder dans une glace sans fondre en larmes.

Après la cérémonie, on nous remit les cendres de maman et nous emportâmes l'urne dans la maison pour la poser sur la cheminée. Elle resterait là jusqu'à ce qu'on détermine où disperser les cendres.

J'allai me réfugier dans ma chambre pour respirer un peu, et Greyson ne mit pas longtemps à venir me retrouver.

– Ça va ? demanda-t-il depuis le pas de la porte.

– Non, pas vraiment.

– Tu préfères être seule ?

– Non... pas vraiment.

Il entra et vint s'asseoir sur le bord du lit en agrippant les bords du matelas.

– Je suis désolé, dit-il. Je sais que je me répète et je sais que cela ne sert pas à grand-chose, mais quand même. Je suis vraiment désolé, Ellie.

Il posa les mains sur les miennes, déclenchant en moi un flux de sentiments. Je savais au fond de mon cœur qu'il serait toujours pour moi une des personnes les plus importantes au monde.

– Merci, Grey, cela compte beaucoup pour moi.

– Je regrette de ne pouvoir rien faire de plus.

Si seulement il savait ce que sa présence ici signifiait pour moi. Cela me suffisait.

Nous nous étendîmes face à face sur le lit sans parler. En fait, il n’y avait pas grand-chose à dire. Il était là, j’étais là et nous étions nous.

– Il n’a pas l’intention de repartir, dis-je à voix basse, la tête sur l’oreiller.

– Qui ?

– Mon père. Je l’ai entendu parler avec Camila. Il envisage de vendre notre maison.

– Mais je croyais... je pensais que vous alliez revenir. Je pensais que tu reviendrais chez toi.

– Ouais... c’est ce que je croyais, moi aussi.

Mon côté contes de fées avait imaginé que je retournerais dans l’Illinois et que Greyson et moi reprendrions notre histoire où nous l’avions interrompue. Je m’étais dit que j’irais à la fac là-bas et que même si nous n’étions pas inscrits dans la même université, nous serions assez près l’un de l’autre pour au moins être ensemble.

Mais les contes de fées ne sont pas la réalité, et la réalité, c’était que je ne pouvais pas quitter mon père, pas alors qu’il était si malheureux. S’il décidait de rester en Floride, je resterais ici avec lui. J’avais fait une promesse à ma mère et j’avais l’intention de la tenir.

– C’est seulement que je pensais que nous aurions au moins l’été pour nous, dit-il doucement en posant sa main sur la mienne. Mais on dirait que nous n’avons que ces quelques instants présents.

– Je suis désolée, murmurai-je.

– Ne le sois pas. Maintenant, c’est mieux que rien.

– Tu repars demain ?

Greyson bâilla, ce qui me fit bâiller aussi.

– Ouais. Assez tôt. Camila a dit qu’elle m’emmènerait à l’aéroport.

– Grey ?

– Oui, Ellie ?

– Je vais être triste pendant longtemps ?

Il haussa les épaules avant de repousser mes cheveux derrière mes oreilles.

– Aussi longtemps qu’il le faudra. Il n’y a aucune urgence à être heureuse, cela se fera le moment venu.

Je bâillai encore une fois et il sourit.

– Tu devrais dormir, Ellie.

– Tu veux bien rester avec moi ?

Il s’approcha de moi et me prit dans ses bras.

– Je ne bouge pas d’ici.

Je dormis très mal cette nuit-là. Je dormais mal depuis la disparition de maman. Je me réveillais régulièrement en pleine panique, en sueur, après m’être tournée et retournée sans arrêt dans mon lit.

Lorsque je me réveillais, Greyson était là pour me calmer. Il me serra fort et je pleurai sur son tee-shirt. Il me dit que j’avais le droit de craquer parce qu’il était là pour ramasser les morceaux.

– Je suis toujours là, Ellie, murmura-t-il, et je posai la tête sur sa poitrine.

Il était toujours là.

*

* *

Le lendemain matin, le moment était venu de nous dire au revoir. Je n’étais pas prête à le voir partir. En vérité, je ne serais jamais prête à lui dire au revoir.

Il me prit dans ses bras et je le serrai contre moi.

– Merci d’être venu.

– C’est moi qui te remercie, répondit-il en me murmurant à l’oreille. Tu as son sourire. Tu le savais ? Tu as le sourire de ta maman.

Je le serrai plus fort

– Et maintenant, on fait quoi ?

– Je ne sais pas.

J'étais incapable d'envisager l'avenir.

– On reste en contact, hein ? Par mail ? Tu peux aussi m'appeler ? Ou, je ne sais pas...

– Bien sûr, mais surtout je veux que tu profites de ta vie à la fac.

– Et que toi, tu profites de ta vie ici.

– On se donne des nouvelles, promis. Les bons jours comme les mauvais.

– Toujours. Surtout les mauvais. Lors des moments difficiles, on se soutient mutuellement. Ok ?

– Promis juré ?

Je levai la main et il fit de même.

– Promis juré.

Puis il enfonça les mains dans ses poches et dansa d'un pied sur l'autre.

– Je ne sais pas comment te dire au revoir, Ellie. Je ne sais pas comment te quitter.

– On ne se quitte pas. Je suis toujours là.

Il se rapprocha et m'enveloppa de ses bras de nouveau. Je me laissai aller contre lui tout naturellement, comme à chaque fois. Nos fronts se touchaient et nous respirions à l'unisson. À cet instant, nous étions parfaitement synchro. Il était là, j'étais là et nous ne faisons qu'un.

– Je t'aime, Ellie, murmura-t-il alors que ses lèvres frôlaient les miennes. Je sais que le moment est mal choisi et que je ne devrais probablement pas le dire, mais je t'aime. J'aime tout chez toi, même cette tristesse que tu penses trop lourde pour être aimée. Je pense qu'elle est très belle. Je pense que tout chez toi est parfait, et je voulais que tu saches

que tu es la première personne que j'aie jamais aimée, et que c'est facile de le faire. C'est si facile de t'aimer.

Les larmes roulaient sur mes joues, mais je souris parce que je le savais déjà.

– Moi aussi je t'aime, Greyson. J'aime tout chez toi.

Comment aurait-il pu en être autrement ? C'était lui, et c'était moi, et c'était nous.

– Ellie ?

– Oui, Grey ?

– Tu crois que cela rendrait les choses plus difficiles si je t'embrassais ?

– Oui.

J'approchai mon visage du sien, si près que nos lèvres n'étaient plus séparées que de quelques millimètres, si près que nos souffles se mêlaient l'un à l'autre. Nous étions si près qu'au fond de moi j'avais déjà décidé que ce serait le meilleur baiser d'adieu de toute ma vie.

– Mais fais-le quand même.

Et il le fit.

19

Greyson

De : GreyHoops87@aol.com

À : EGHogwarts@aol.com

Date : 24 septembre, 20:54

Objet : La fac

Salut Ellie,

Désolé de ne pas avoir écrit plus tôt. La fac, c'est la folie, il se passe quelque chose tous les jours. Les fêtes ne sont pas réservées aux week-ends. Il y en a aussi le mardi et le jeudi. Et puis aussi le lundi et le mercredi. Tous les jours, quoi.

Les cours, c'est plus difficile qu'au lycée. La plupart de temps, je ne suis même pas certain de pouvoir tout faire.

Et pour toi, comment ça se passe ? Et ton boulot ? Tu as commencé comme nounou dans une nouvelle famille, c'est ça ? Tu m'as dit que tu avais pu t'inscrire à plusieurs cours du soir sur le campus, je ne me trompe pas ?

As-tu entendu parler de ce nouveau site web qui s'appelle Facebook ? C'est réservé aux étudiants, mais c'est plutôt cool. C'est une nouvelle

façon de connecter les gens. Tu devrais t'inscrire. Je ferai en sorte d'être ton premier ami ici.

Je suis plus souvent sur ce site que sur Messenger maintenant, mais je continuerai à me connecter sur mon temps libre pour voir si tu es dans le coin. Mais tu n'y es jamais. Et avec tes cours du soir, ça n'aide pas. Dis-moi si tu as un peu de temps libre cette semaine pour qu'on se parle au téléphone, on pourra peut-être se mettre d'accord sur un créneau ?

Grey

*
* *

De : EGHogwarts@aol.com

À : GreyHoops87@aol.com

Date : 26 septembre, 07:21

Objet : Re : La fac

Grey,

Tu n'as pas à t'excuser, vraiment. Je savais que tu serais très occupé. Je suis toujours contente d'avoir de tes nouvelles.

Ici, les choses se passent bien pour le moment, mais je dois admettre que c'est un peu dur de travailler à temps complet et d'aller en cours à temps partiel. Il me semble que dès que j'ai un moment à moi, je n'ai qu'une envie, c'est d'aller me coucher et de dormir jusqu'au nouvel an.

Le côté sympa, c'est que les enfants que je garde sont très marrants ! Ils sont très demandeurs et ne me laissent guère le temps de souffler. Lorsque je ne travaille pas, je dois tenir compagnie à mon père, et c'est une compagnie beaucoup trop triste.

Je me demande s'il redeviendra normal un jour. Plus le temps passe et plus j'en doute.

J'ai cours le mardi et le jeudi soir, donc peut-être vendredi soir ? Appelle-moi à ce moment-là ?

Ellie

*
* *

De : GreyHoops87@aol.com
À : EGHogwarts@aol.com
Date : 26 septembre, 17:32
Objet : Re : Re : La fac

Merde. J'ai quelque chose de prévu avec mon coloc vendredi soir.
Samedi après-midi vers 14h ?

Grey

*
* *

De : EGHogwarts@aol.com
À : GreyHoops87@aol.com
Date : 27 septembre, 07:11
Objet : Re : Re : Re : La fac

Je dois emmener les gamins au karaté. Dimanche soir ?

*
* *

De : GreyHoops87@aol.com
À : EGHogwarts@aol.com
Date : 27 septembre, 08:01

Objet : Re : Re : Re : Re : La fac

J'ai une réunion avec le club ce soir-là.

Encore raté.

On va bien trouver quelque chose. En tout cas, tu me manques.

Grey

*
* *

De : EGHogwarts@aol.com
À : GreyHoops87@aol.com
Date : 27 septembre, 07 :
Objet : Re : Re : Re : La fac

Grey,
Tu me manques aussi.
Bien sûr.
Ouais.
On va bien trouver quelque chose.
Ellie

20

Eleanor

On faisait de notre mieux, mais c'était compliqué. Alors que les semaines et les mois passaient, Greyson et moi nous manquions tout le temps, et même si nous faisons tout notre possible pour rester en contact, notre vie ne nous facilitait pas les choses. Nos emplois du temps ne concordait pas, nous n'arrivions pas à nous synchroniser, et on avait l'impression d'avoir toujours une seconde de décalage.

Nos mails devinrent plus brefs.

Notre vie plus occupée.

Greyson et moi vivions à des rythmes différents.

J'honorais la promesse que j'avais faite à ma mère de trouver des raisons de sourire, même si la vie avec mon père la rendait plus difficile à tenir. Il continuait à sombrer et il me repoussait un peu plus chaque jour. Nous évoluions de façons différentes, et le lien qui nous avait unis autrefois se distendait peu à peu.

Je trouvais chaque jour une raison de sourire. Je continuai d'avoir des conversations avec ma mère tous les jours, pour la tenir au courant des hauts et des bas de mon existence.

Même si certains jours étaient rudes, je trouvais peu à peu une nouvelle forme de bonheur.

Parce que c'était tout ce que je voulais depuis toujours : être heureuse ;

Tout comme les libellules qui bourdonnaient alentour, de temps en temps, Greyson East me traversait l'esprit, et sans y attacher plus d'attention que ça, je souriais. Je ne creusais pas trop. Je laissais simplement mes pensées s'attarder le temps qu'il leur fallait. J'appris à apprécier, cependant, le fait qu'il me revienne d'une certaine façon. Ce qu'il y a de bien avec les souvenirs, c'est qu'ils peuvent être réactivés de la façon la plus inopinée. Je pensais à lui en voyant de la réglisse rouge, ou lorsqu'il m'arrivait de tomber sur un film de kung-fu à la télé, ou lorsque je revenais sur les moments fondateurs de ma vie, il apparaissait toujours au cours de ces moments de réflexion.

Je lui serais toujours reconnaissante pour ces souvenirs et pour la façon dont il m'avait soutenue pendant les moments les plus sombres de mon existence lorsque je n'avais envie que de me laisser sombrer.

Je me fis aussi une promesse. Si jamais la vie nous remettait en présence l'un de l'autre, si les planètes s'alignaient et que nos chemins se croisaient de nouveau, je me jurais que, telle les vagues sur la plage, je lui tomberais dans les bras sans retenue.

DEUXIÈME PARTIE

« L'amour n'est pas un état de communion idyllique. C'est une action qui s'apparente à un combat. Aimer quelqu'un, c'est s'efforcer d'accepter cette personne exactement telle qu'elle ou il est, ici et maintenant. »

Fred Rogers

21

Eleanor

ILLINOIS, 2019

Riley Larson aurait cinq ans dans deux mois et je ne pensais qu'à ça. Dès le premier jour, j'avais pensé à son cinquième anniversaire. La plupart des gens se réjouissent lorsqu'un enfant atteint ses cinq ans. Cela veut dire qu'il va entrer à l'école pour apprendre et grandir et commencer à devenir la personne qu'il va devenir. Mais pour moi... pour moi, c'était plutôt comme le baiser de la mort.

Parce que lorsque Riley aurait cinq ans, elle irait à l'école maternelle, et qui a besoin d'une nounou lorsque l'enfant est à l'école toute la journée ?

Pour les activités périscolaires ? Pour ça, là, les parents engageaient une baby-sitter, pas une nounou. Bientôt, je serais remplacée par une gamine de treize ans, ravie d'empocher vingt dollars pour garder Riley.

J'avais redouté le jour où Susan, la mère de Riley, me donnerait rendez-vous pour un brunch et une conversation pendant que la fillette passerait la journée « seule avec papa ». Il n'y avait jamais rien de bon à

attendre des conversations avec son employeur à l'heure du brunch, à part les mimosas¹ à volonté que j'avalais pour calmer mon anxiété.

– Je suis absolument désolée, Eleanor. Depuis que nous t'avons engagée, il y a cinq ans, tu as toujours été une véritable perle. Je veux dire, Riley avait quatre mois lorsque tu es entrée dans notre famille et jamais nous n'aurions pu nous en sortir sans toi... Mais c'est juste que, comme Riley entre à l'école maternelle l'année prochaine...

Elle s'interrompit et s'agita sur son siège. Elle était très nerveuse. Je supposai que c'était la première fois qu'elle devait licencier quelqu'un. Elle avait du mal à prononcer les mots.

– Je comprends, Susan, tout à fait. Tu n'as pas à culpabiliser.

Les larmes lui montèrent aux yeux et elle serra ses mains crispées.

– Mais je culpabilise quand même. Tu tiens une place tellement importante dans notre famille, et depuis si longtemps, alors c'est très dur de te laisser partir.

– Bah, tu n'as qu'à tomber enceinte une deuxième fois.

Je plaisantais, mais enfin... *Tombe enceinte encore une fois, Susan.*

Elle eut un petit rire qui signifiait « jamais, au grand jamais, je ne remettrai ça ! » avant d'avalier son mimosa d'un trait.

– Bon, de toute façon, il reste encore quelques mois avant la rentrée scolaire.

Je me raccrochais à la moindre lueur d'espoir qui se présentait, et au moins cela me donnerait un peu de temps pour chercher un nouveau boulot.

C'est alors que Susan me donna le coup de grâce. Elle eut un petit mouvement de recul.

– En fait, Eleanor, nous avons décidé d'anticiper un peu les choses. J'ai réussi à inscrire Riley à un programme d'éducation en ligne ce semestre et puis, cet été nous partons en vacances en Italie. À notre

retour... nous nous sommes dit que ce serait peut-être mieux de nous contenter d'une baby-sitter pour garder Riley.

Oh.

Ça, c'est un coup bas, Susan.

Elle avait prononcé le mot dévastateur qui commençait par B.

J'avais essuyé les fesses de sa gamine pendant combien de temps, déjà ? Et elle n'allait même pas me donner quelques mois pour me retourner ?

Je fis de mon mieux pour ne pas me laisser submerger par mes émotions, mais j'avais du mal à les cacher. Lorsque j'étais contrariée ou blessée, cela se voyait tout de suite sur ma figure. J'étais incapable de rester impassible. Incapable de dissimuler ce que je ressentais.

Je tenais ça de ma mère.

– Ah ? C'est... super. Ça va être génial pour vous tous.

Elle fronça les sourcils.

– Oui, je crois. Ah, au fait...

Elle se mit à fouiller dans son sac et en sortit une enveloppe.

– Tiens, c'est pour toi. Tu sais, pour compenser le fait que je ne t'ai pas prévenue assez tôt.

Elle me tendit l'enveloppe et je la remerciai.

– Ça me touche vraiment.

– Ce n'est rien, ma chérie. C'est la moindre des choses. Tu trouveras aussi un papier avec les coordonnées de Claire, une des amies les plus proches de ma famille. Ils cherchent une nounou à plein temps pour leurs filles. Je l'ai déjà appelée pour lui parler de toi. Ils font des entretiens pour le poste la semaine prochaine, et je t'ai chaudement recommandée. Cela vaudrait peut-être la peine d'essayer.

Je fus un peu réconfortée d'entendre ça.

Les lueurs d'espoir redeviennent visibles.

– Merci, Susan. Vraiment. C'est très gentil de ta part.

– Non, non, c’est normal.

Elle se renfonça dans son siège et sourit.

– Je vais avoir besoin des clés de la maison et de la BMW, dès maintenant.

– Ah bon ? Je croyais que la BMW était un cadeau d’adieu, dis-je pour plaisanter.

Elle ne rit pas cette fois. Elle me décocha juste un petit sourire pincé et tendit la main.

Ah ben, d’accord !

Je lui rendis les clés, puis elle se leva non sans avoir déposé de l’argent sur la table pour payer sa part de l’addition.

– Bon, eh bien, bonne chance alors, Eleanor ! Je te souhaite plein de bonnes choses. Prends bien soin de toi, et bonne année !

Elle partit comme une flèche, me laissant un peu médusée par la vitesse avec laquelle tout s’était déroulé.

Je pris l’enveloppe et l’ouvris. Elle contenait deux billets de vingt dollars.

Quarante dollars.

Elle m’avait donné quarante dollars après m’avoir virée sans aucun préavis.

C’était en effet le moins qu’elle pouvait faire.

Je sortis les billets et les posai sur la table pour payer ma part de l’addition, car, en plus, elle ne m’avait même pas invitée pour le déjeuner.

Je fis signe à la serveuse et lui montrai ma flûte à champagne.

– Je vais avoir besoin d’une autre tournée de mimosa, et vite.

1. Cocktail à base de champagne et de jus d’orange.

Eleanor

Les entretiens d'embauche, ce n'était pas mon fort. Ça ne l'avait jamais été. Quand j'étais ado et que je m'étais présentée pour mon premier job de baby-sitter, pour Molly, j'avais pleuré tout le temps, carrément *sangloté* devant Madame Lane. Elle m'avait donné des petites tapes dans le dos, tendu un kleenex, dit que ce n'était pas aussi grave que j'avais l'air de le croire, et ensuite elle m'avait dit que je m'en étais très bien tirée. J'étais pratiquement certaine qu'elle m'avait embauchée seulement parce qu'elle s'était sentie mal pour moi, par culpabilité maternelle ou un truc comme ça.

Mon entretien d'embauche avec Susan s'était déroulé plus ou moins de la même façon, mais il faut dire qu'elle n'avait accouché que depuis quelques mois et qu'elle planait encore un peu, ce qui avait joué en ma faveur.

Ça peut peut-être marcher si je pleure, encore une fois, me disais-je en tirant sur l'ourlet de ma jupe noire.

Je transpirais et mes cuisses collaient sur le plastique de la chaise pliante sur laquelle j'avais pris place dans le salon de mes employeurs potentiels. Je ne m'étais rendu compte que ma jupe était trop courte qu'en

m'asseyant sur cette chaise, et il aurait suffi qu'elle ait quelques centimètres de moins pour que certaines parties de mon anatomie qui devaient demeurer cachées au cours d'un entretien d'embauche ne soient en fait pas exposées aux regards.

Je voulais ce boulot, mais pas à *ce point-là*.

Je continuais à considérer l'option des larmes, même si je savais que c'était ridicule. Une femme adulte qui pleure pour avoir ce qu'elle veut, ça semble un peu théâtral. J'imaginai que j'allais devoir prendre sur moi et faire bonne figure.

J'étais entourée de plusieurs autres femmes venues se présenter pour la place. Elles me paraissaient beaucoup plus sûres d'elles que moi, ce qui m'inquiéta. Pourquoi n'avaient-elles pas l'air plus impressionnées ? Et pourquoi avais-je mis un chemisier bleu pâle ?

Les auréoles sous mes aisselles étaient dégoûtantes. Si j'avais levé la main, toute l'assistance aurait pu dire exactement à quel point j'étais mal préparée ce jour-là. Merci le déodorant soi-disant extra-efficace.

Je sortis mon portable pour envoyer un petit texto à Shay.

Moi : Je sue comme si j'avais volé quelque chose. Je ne suis tellement pas préparée pour cet entretien.

Shay : Donne le change jusqu'au bout. Ça va marcher !

Moi : Même si j'étais super-douée pour faire semblant je n'aurais aucune chance.

Shay : 65 k\$ pour une place de nounou, Ellie. Ça vaut le coup de faire semblant. Promis.

Soupir. Elle n'avait pas tort.

Lorsque j'avais déposé ma candidature, on m'avait fourni plus de détails, et il fallait bien le dire, ce serait le boulot de nounou le mieux payé

que j'avais jamais eu. C'était plus que le double des trente mille dollars que Susan me payait.

J'avais déjà commencé à tirer des plans sur la comète sur la façon de dépenser cet argent. Combien je pourrais envoyer à mon père, les voyages que je ferais, les crédits que je rembourserais.

Il faudrait déjà que je réussisse à passer la prochaine demi-heure sans m'enfuir en courant.

Je fermai mon téléphone et recommençai à pianoter sur mes cuisses trop découvertes. Oh là là, on étouffe dans cette pièce. Ou c'est seulement moi ?

Non, on manquait d'air dans cette pièce. Pas une seule des fenêtres du salon n'était ouverte, ce qui n'avait rien d'étonnant puisqu'on était début janvier. Tout de même, ils auraient pu baisser un peu le chauffage. Comment pouvait-on respirer dans un espace sans aération ? Nous ne faisons que recycler le même air vicié.

L'attente était ce qu'il y avait de pire. On avait l'impression d'être toutes assises au purgatoire. J'étais impatiente de passer de la salle d'attente à la salle à manger pour le premier tour de l'entretien.

Le premier tour.

Sérieux, qui faisait plus d'un tour d'entretien pour une place de nounou ? Ils avaient déjà pu vérifier nos antécédents par l'intermédiaire de l'agence de recrutement. Pourquoi fallait-il rencontrer d'abord un premier membre de la famille, puis un autre dans un deuxième temps ?

J'étais nounou depuis l'âge de dix-huit ans, et j'étais sûre que ce n'était pas courant, même à Chicago.

Qui exactement était cet employeur mystère ? Susan n'avait pas mentionné son nom, et le mail que j'avais envoyé à l'adresse qu'elle m'avait indiquée était passé par l'assistante de l'employeur en question.

Était-ce Beyoncé qui se cachait derrière cette porte ? Est-ce que j'allais emmener Blue Ivy et les jumeaux se promener l'après-midi

pendant que leurs parents couraient de par le monde ?

Tout cela me semblait bien mystérieux, mais qu'importe. Pour 65 000 \$ par an, ils pouvaient bien être aussi mystérieux qu'ils voulaient.

– Eleanor Gable ?

Je levai les yeux. Je levai un bras en l'air et braillai :

– Présente !

Des têtes se tournèrent vers moi et des regards se posèrent sur mon aisselle.

C'est répugnant, Ellie. Cache ça tout de suite.

Je baissai le bras et me levai. Après m'être éclairci la voix, je dis :

– C'est moi, Eleanor ?

Au ton de ma voix, on pouvait penser que c'était une question.

– Vous êtes sûre ? demanda la femme en haussant un sourcil.

– Oui, oui, c'est bien moi. Je suis Eleanor.

La femme me regarda et sourit. C'était une femme d'un certain âge, environ soixante-dix ans, et malgré mon comportement bizarre, elle semblait optimiste.

– Bonjour. Je m'appelle Claire. Par ici, je vous prie.

Je me dirigeai vers elle tout en me donnant des claques mentalement.

J'ai vraiment levé le doigt et crié présente ?

Qu'est ce qui ne tourne pas rond chez moi ?

On aurait dû m'interdire de côtoyer d'autres humains.

J'étais beaucoup plus à ma place parmi les personnages de fiction.

La salle à manger était exactement comme le salon, imposante. Il y avait des placards encastrés qui renfermaient de la vaisselle extraordinairement précieuse que la famille ne sortait probablement que pour les jours de fête. On pouvait asseoir au moins dix personnes autour de la table, ce qui me fit penser qu'ils recevaient souvent. La table en question avait l'air terriblement rustique, comme si elle avait été façonnée

directement dans leur jardin avant d'être installée dans la salle à manger. Elle était superbe.

J'ajoutai immédiatement une table rustique sur la liste de mes dernières volontés.

– Donc, dit Claire en s'asseyant, les yeux rivés sur mon CV, il semblerait que vous ayez une solide expérience dans l'activité de nounou. De plus, Susan ne tarit pas d'éloges à votre sujet.

Je m'assis à côté d'elle et pris une profonde inspiration.

– Oui, en effet. Cela fait très longtemps que je fais ça. J'étais nounou pendant que je prenais des cours du soir et j'ai obtenu mon diplôme en éducation de la petite enfance. Mais je me suis rendu compte que le travail en crèche, ce n'était pas trop mon truc. Alors, j'ai décidé de rester nounou.

Elle hocha la tête et écrivit quelque chose dans son carnet.

Qu'écrivait-elle ?

Ce que j'avais dit n'était pas suffisamment intéressant pour mériter d'être noté.

Je m'agitai sur mon siège, j'avais l'impression que mes fesses restaient collées sur la chaise.

Si je ressortais de cette interview avec assez de dignité, je m'achèterais une nouvelle jupe.

– Et donc, cela vous passionne ? L'éducation des enfants ?

– Beaucoup, oui. J'ai toujours adoré travailler avec des enfants, même lorsque j'étais encore une enfant moi-même. J'ai commencé à faire du baby-sitting lorsque j'avais seize ans et, dès ce moment-là, j'ai su que je voulais avoir une part dans la formation de ces jeunes vies. Et puis ma mère était nounou, alors j'imagine que ça doit être de famille.

Cela sonnait bien.

Notez cela, Claire.

Je tapais du pied sans arrêt tout en me triturant les doigts.

– Et avant de travailler pour Susan, vous étiez nounou en Floride ? Vous êtes originaire de Floride ?

– En fait, non. Mon père et moi sommes allés vivre là-bas lorsque j'étais ado, juste avant le décès de ma mère, mais il y a quelques années, je suis revenue dans l'Illinois. Dans mon esprit, c'est ici qu'est ma maison. Ici, je me sens chez moi.

Je me raclai la gorge et m'efforçai d'ignorer ma transpiration. Claire m'adressa le plus gentil des sourires.

– Vous êtes nerveuse.

– Oui, terriblement.

Je me mis à rire en me frottant les mains.

– Excusez-moi. Je suis nulle pour ce genre d'exercice, mais je suis vraiment bonne dans mon travail. En fait, je suis super. Ce sont juste les formalités pour l'obtenir qui me posent problème. Ma nervosité me joue des tours parfois.

– Ce n'est pas grave. Moi aussi, je déteste les entretiens. Mais vous n'avez aucune raison d'être nerveuse. Avec moi, c'est facile. C'est au deuxième tour que les choses se corsent. Mais avant de nous préoccuper de ça, je vais vous en dire un peu plus sur la famille. La situation ici est probablement assez différente de ce que vous avez connu auparavant. Il y a deux filles, Lorelai et Karla. Lorelai a cinq ans et Karla quatorze. Les horaires sont un peu dingues, mais en gros vous devez être là le matin de bonne heure pour emmener les filles à l'école, puis vous êtes libre jusqu'au moment d'aller rechercher les filles, de préparer le dîner et de coucher Lorelai. Nous essayons toujours de trouver nos marques depuis la disparition de leur mère, alors, par moments, les choses peuvent paraître un peu intenses.

– Oh, je pensais que vous étiez... ?

Je secouai la tête, un peu désorientée.

– Leur mère ? Oh non. Je suis leur grand-mère. Leur mère était ma fille.

L'emploi de l'imparfait me fit mal aux oreilles.

– Oh, mon Dieu. Toutes mes condoléances.

– Oui. Elle était tout pour moi. Elle l'était pour tout le monde...

Claire s'interrompit et détourna les yeux. Visiblement, elle n'était pas encore remise de la mort de sa fille. J'imaginai que le cœur d'un parent qui a vu son enfant partir trop tôt reste brisé à jamais.

Claire s'éclaircit la voix.

– Bref, leur père a des horaires de travail assez particuliers, donc au cours de ces dix derniers mois, c'est à moi qu'a incombé la tâche de faire le premier tour des entretiens d'embauche des nounous. J'opère la première sélection.

– *Des nounous ?* Vous voulez dire qu'il y en a eu plusieurs en dix mois ?

– Six, pour être exacte, me dit-elle, ce qui me sidéra. Comme je vous le disais, mon job consiste à engager les nounous, mais mon gendre trouve toujours un moyen de les renvoyer assez promptement. Il va falloir une personne qui ait beaucoup de cœur pour durer dans cette place.

– Ça, c'est une chose que j'ai, beaucoup de cœur.

– Bien, bien. Je suis heureuse de l'entendre. Susan me l'a dit, d'ailleurs. Elle m'a dit que vous étiez un peu maladroite dans des situations comme celle-ci, mais que cela valait la peine de passer outre.

– Cette bonne vieille Susan.

Je ris nerveusement.

– Elle est adorable, c'est sûr. Revenons aux filles. Elles vont beaucoup vous solliciter avant et après l'école. Vous devrez les emmener à l'école, au karaté, à leur rendez-vous avec la psychologue, préparer leur repas, vous voyez, les trucs habituels. Vous êtes nourrie et vous pouvez disposer d'un logement dans la dépendance si cela vous intéresse. Cela peut être

utile étant donné que vous devez être là très tôt et que, parfois, vous ne pouvez pas rentrer chez vous avant vingt et une heures ou vingt-deux heures. Les horaires peuvent être longs en raison de l'organisation de l'emploi du temps de leur père. Il lui arrive de partir en voyage d'affaires. Vous serez payée en heures supplémentaires, et vous bénéficierez de bonus à ces moments-là. Allison, son assistante, vous préviendra le plus tôt possible de ces voyages. Si pour une raison ou une autre vous êtes dans l'impossibilité de travailler pendant ces périodes, une nounou intérimaire viendra vous remplacer. En outre, en été, les horaires seront revus de façon à ce que vous n'ayez pas à travailler nuit et jour.

– Ah, d'accord. Tout cela me semble très bien.

Elle sourit et hocha la tête. Puis elle se pencha légèrement vers moi.

– Je voudrais que ce soit bien clair entre nous, cette place n'est pas faite pour les petites natures. Comme je vous l'ai dit, au cours des dix derniers mois, nous avons eu six nounous différentes, c'est pourquoi j'insiste sur l'importance de comprendre que cette famille est différente de la plupart des autres. Tout le monde a été très affecté par l'accident. Êtes-vous consciente de ce que ce travail peut requérir de doigté et de délicatesse ?

– Oui, oui, je comprends très bien. Je vous promets que j'en suis capable, Claire. Certes, le fait de le dire n'a pas beaucoup de poids parce que ce ne sont que des mots, mais je crois sincèrement être la personne qui convient pour cette place.

– Si, c'est bien que vous le disiez. Je pense qu'il est important que vous en soyez convaincue.

Elle me posa encore quelques questions plus basiques et je me détendis un petit peu, mais ma nervosité revint de plus belle lorsqu'elle me dit que le moment était venu pour moi de passer à la phase deux du processus de recrutement.

– Bon, cela va être un peu difficile. Ces derniers temps, mon gendre est devenu un homme dur, et il ne faut pas vous attendre à ce qu’il vous parle beaucoup. Vous allez vous sentir jugée, mais ne vous laissez pas déstabiliser. Il faut avoir la peau dure pour travailler pour Greyson East. Sinon vous ne survivrez pas.

Je restai bouche bée, figée sur place, complètement abasourdie.

Claire haussa un sourcil.

– Quelque chose ne va pas, Eleanor ?

– Excusez-moi, vous avez bien dit Greyson East ?

– Oui. Greyson East, le P.-D.G. de *EastHouse Whiskey*. Je pensais l’avoir mentionné lorsque vous êtes entrée.

– Non.

Incroyable !

Le courant d’air provenant de la fenêtre sembla disparaître, le tic-tac de la pendule sur le mur s’interrompre et une vague de nausée me monta à la gorge.

– Vous allez bien ? Vous le connaissez, ou quoi ?

Je hochai la tête lentement tandis que tous les souvenirs que je gardais d’un garçon nommé Greyson East me revenaient brutalement à la mémoire.

– Du moins je l’ai connu. C’était il y a très longtemps.

– Ah bon ? Eh bien, c’est peut-être une bonne chose ! Avec un peu de chance, cela va aider. Bon, attendez-moi là, je vais aller le prévenir. Ensuite je reviendrai vous chercher pour l’étape suivante.

Elle sortit de la pièce, et les mares de sueur sous mes bras devinrent des océans.

Greyson East.

Greyson East, bon sang !

Il avait des enfants, deux filles plus précisément. Une famille.

Il était P.-D.G. !

Je me demandai à quoi il ressemblait après tout ce temps. Je me demandai si ces yeux gris étaient toujours aussi remarquables qu'avant. Avait-il toujours le même rire ? Le même sourire ?

Il suffisait que je pense à Greyson pour que mon cœur s'emballe dans ma poitrine. Lorsque je revoyais les instances fondatrices de mon existence, il était pratiquement en haut de la liste. Il était entré dans ma vie à un moment où j'avais vraiment besoin de lui, et il en était sorti plus tôt que je l'avais espéré. Et maintenant, j'étais censée entrer dans un bureau où il allait me recevoir pour un entretien d'embauche pour la place de nounou de ses filles.

Cela dépassait mon entendement.

– Il vous attend, Eleanor, annonça Claire en passant la tête par la porte de la pièce.

Elle me fit signe de venir vers elle et je me levai en lissant ma jupe droite.

– Et ne vous inquiétez pas, je n'ai pas mentionné votre nom. J'ai pensé que cela lui ferait une bonne surprise de vous voir.

Espérons.

Elle me précéda dans le couloir, puis me fit entrer dans une vraie bibliothèque. Il avait une bibliothèque dans sa maison, avec de vraies échelles. Exactement comme celle qu'il y aurait dans la maison de mes rêves.

– Bonne chance, murmura Claire avant de repartir en refermant la porte derrière elle.

De dos, Greyson regardait par la fenêtre. Il portait ce qui me sembla être un costume fait sur-mesure qui devait coûter cher. Il avait les bras puissants et les épaules larges. Il était beaucoup plus costaud qu'à l'époque où nous nous étions connus. Il se tenait immobile et raide, les bras croisés, et ne fit pas un geste.

M'avait-il entendue entrer dans la pièce ? Savait-il que j'étais là ?

J'avais tellement envie de revoir ses yeux.

Je me raclai la gorge, tremblant de tous mes membres.

– Ça alors ! C'est fou, non ? dis-je d'une voix étranglée.

– De passer un entretien d'embauche ? demanda-t-il d'une voix monocorde.

– Oui, enfin je veux dire, non. Ce que je veux dire, c'est que... c'est fou que nos chemins se croisent de nouveau après tout ce temps.

Je fis un pas en avant, l'estomac de plus en plus noué.

– C'est vraiment dingue !

– On se connaît ? demanda-t-il en continuant à regarder par la fenêtre, l'air toujours aussi indifférent à ma présence.

Bon sang, Greyson. Retourne-toi.

– Grey, c'est moi... Ellie.

Il redressa les épaules, très légèrement, en réaction à ce que je venais de dire.

Puis il pivota très lentement sur les talons de ses mocassins pour me regarder. Lorsque nos regards se croisèrent, je fis deux pas en arrière, quelque peu déstabilisée. Le gris de ses yeux n'avait pas changé, mais contrairement à celui que j'avais connu, son regard était devenu terriblement froid, glacial. Ces yeux que j'avais adorés autrefois exprimaient une dureté que je n'aurais jamais crue possible chez lui.

Ces yeux si beaux.

La sévérité qu'ils conféraient à cet instant me donna envie de m'éloigner de lui aussi vite que possible ; en même temps, et c'était paradoxal, ce même regard suscitait en moi le désir de le serrer dans mes bras en lui disant que tout allait s'arranger. De ce nouveau Greyson qui se tenait devant moi émanait une impression d'intense dépression. C'était comme s'il se déplaçait avec un nuage noir en permanence au-dessus de la tête.

Selon toute évidence, il avait perdu l'insouciance qui le caractérisait dans mon souvenir.

Mais plus je le regardais, plus je prenais la mesure de ce changement.

Cette froideur n'était pas une marque d'agressivité. Elle n'était pas due à un sentiment d'irritation.

Ce regard était provoqué par la tristesse.

La tristesse ne s'exprime pas par des mots, mais par l'intermédiaire du corps. Elle flotte dans les yeux. Elle balaie les rides qui se forment sur le front. Elle affaisse les épaules et s'installe à la commissure des lèvres.

Aucun individu n'a jamais eu besoin de parler de sa tristesse pour la rendre visible. Les autres n'ont qu'à observer attentivement cette personne pour la voir.

Tout ce que nous avons à faire, c'est ralentir et regarder.

La tristesse de Greyson était si visible que c'en était déchirant.

Il continua de me fixer sans rien dire.

Je dansai d'un pied sur l'autre et lui fis un petit sourire contraint.

– Comme dans Ellie Gable, du lycée. Nous étions...

Amis...

Nous étions amis, Grey.

Nous étions même bien plus que des amis.

Comment pouvait-il avoir oublié ? Lui qui m'avait aidée à traverser la période la plus difficile de ma vie.

Je ne pus continuer, parce que plus son regard se durcissait, plus cette situation devenait embarrassante. Est-ce que, réellement, il m'avait oubliée ? Est-ce que c'était possible ? D'ailleurs, était-ce vraiment le Greyson que j'avais connu ?

Bien sûr que c'était lui. Les yeux ne mentent pas.

– Je suis désolée, mais c'est un peu gênant.

J'eus un petit rire. Comme toujours quand j'étais nerveuse, je riais bêtement.

– Je pensais seulement...

Je marquai une pause pour lui donner l'occasion d'intervenir dans la conversation.

Mais il persistait à garder le silence.

Dis quelque chose, Greyson.

– C'est juste que... ça fait des années, Greyson. Tu as l'air très en forme ! Vraiment bien. Je vois que tu as atteint ta taille d'adulte.

Quoi, Eleanor ? Mais qu'est-ce que je racontais ? La paume de mes mains était aussi humide qu'un marécage et j'avais du mal à ordonner mes idées.

– Claire m'a dit que tu avais deux filles ? C'est fou. Je veux dire, ce n'est pas si fou que ça, quand je vois que tu es une grande personne et que c'est ce que font les grandes personnes, elles fondent des familles. Je veux dire, à part moi. Toujours aussi célibataire qu'une pâquerette, continuai-je en agitant mon annulaire en l'air comme une foutue imbécile.

C'est quoi ce délire ? Célibataire comme une pâquerette ?

Ressaisis-toi, Ellie.

Je me raclai la gorge.

– C'est marrant la vie, non ?

Toujours. Aucune. Réponse.

– Bref, je veux dire... as-tu des questions à me poser au sujet de ma candidature ? Je sais que cela peut paraître bizarre, mais j'adorerais avoir la place, vraiment, j'adorerais. Ma vie n'a pas été facile dernièrement et j'ai vraiment besoin de cet emploi. Je ne veux pas te faire pleurer sur mon sort ou quoi, mais...

– Merci, ce sera tout, dit-il.

Sa voix était grave et profonde, avec un léger ton de fumeur qui était nouveau. Décidément, ce n'était plus un gamin, aucun doute possible.

Je haussai un sourcil.

– Pardon ?

– J’ai tout ce dont j’ai besoin.

La sécheresse de son expression me fit finalement regretter qu’il n’ait pas continué à se taire. Il parlait d’une voix tellement monocorde que c’était à se demander s’il était vraiment présent.

Je lui adressai mon sourire forcé auquel il répondit par une sorte de grimace.

Puis il me tourna le dos de nouveau et recommença à regarder par la fenêtre.

Bon sang, c’était tellement bizarre.

Des milliers de questions me traversaient l’esprit, des milliers de choses que j’aurais aimé lui demander. Comment il était devenu P.-D.G. de la société de son père ? Depuis combien de temps il était marié ? Comment avait-il surmonté la mort de sa femme ? *Oh, c’est vrai, il a perdu sa femme...*

Oh, Greyson, je suis tellement, tellement désolée.

Je restai plantée là un moment, sans savoir quoi faire. Apparemment, il ne me dirait rien de plus et la façon dont il m’avait regardée, comme si je n’avais jamais rien représenté pour lui, me faisait un peu mal. Alors, je m’éclaircis la voix.

– Bon, ok. Je vais y aller maintenant. Cela m’a vraiment fait plaisir de te revoir, Grey. J’espère que tout... va aller pour le mieux...

Je traînai un peu sur les derniers mots et attendis quelques secondes de recevoir une réponse, mais rien ne vint, donc je hochai la tête.

– Bon, eh bien, au revoir.

Je me retournai vers la porte, l’ouvris et sentis tout mon corps se détendre. Je ne m’étais pas rendu compte à quel point j’étais tendue dans cette bibliothèque. J’étais sûre d’avoir oublié de respirer plusieurs fois.

Comment était-ce possible ?

Comment avais-je pu tomber par hasard sur Greyson East au bout de seize ans, seulement pour qu’il me regarde comme si l’époque où nous

comptions tellement l'un pour l'autre n'avait jamais existé. Comment pouvait-il ne pas avoir ressenti ce que j'avais ressenti au cours de ce moment si intense ?

Et comment une personne pouvait-elle se tenir si droit avec un tel poids sur les épaules ?

Claire me regarda, surprise.

– Ça n'a pas été long. Comment ça s'est passé ?

– C'était... une expérience.

Je lui fis un petit sourire triste.

– Merci de m'avoir donné ma chance, mais je ne pense pas correspondre à ce qu'il recherche.

– Ah bon ? Eh bien, vous m'en voyez désolée. J'avais espéré.

– Oui, moi aussi.

Je la remerciai une dernière fois avant de sortir de la maison avec ma nervosité et ma déception sous le bras. Au moment où je tirai mon téléphone de ma poche pour raconter à Shay mon entretien raté, j'entendis un claquement de talons derrière moi.

– Eleanor, Eleanor ! Attendez !

Je me retournai et vis Claire qui venait vers moi en courant.

– Oui ?

Elle était essoufflée.

– Elle est à vous.

– Qu'est-ce qui est à moi ?

– La place, dit-elle en se redressant. Je viens de parler à Greyson et il m'a dit d'annuler tous les autres entretiens parce que la place est pour vous. Son assistante, Allison, vous contactera par mail et vous fera visiter la maison pendant le week-end. Et...

– Je suis... non, attendez une minute, quoi ?

J'étais complètement abasourdie par ce qu'elle me disait, parce qu'absolument rien dans ma rencontre avec Greyson ne pouvait me laisser

entrevoir la possibilité que j'aie un nouveau job.

– Je suis engagée ?

– Oui, ma chère. Vous êtes engagée, dit-elle avec un sourire.

Greyson

Par la fenêtre de la bibliothèque, je regardai Eleanor sortir de la maison. Claire la rattrapa pour lui parler, lui annonçant qu'elle était engagée, et lorsqu'elles se sont embrassées, je me suis détourné un instant. Au moment où j'ai regardé de nouveau, Eleanor était en train de grimper dans une vieille voiture déglinguée. Lorsqu'elle a mis le contact, le moteur a toussé comme s'il avait été un fumeur à la chaîne dans une vie antérieure, et elle s'éloigna dans cet engin de mort.

Eleanor Gable.

Je n'avais pas pensé à ce nom depuis des années, enfin quelquefois peut-être. Maintenant, cependant... maintenant elle s'incrétait dans mon esprit, des réminiscences des ados que nous avons été lorsque nous nous étions rencontrés s'immisçaient dans mes pensées.

Dans la bibliothèque, elle s'était comportée comme si elle me connaissait.

Cela me semblait fou. Je ne savais pas si elle était toujours la jeune fille qu'elle était en ce temps-là, mais moi je n'avais plus grand-chose de commun avec le garçon qu'elle avait connu.

La vie se charge de nous changer, certains en mieux, la plupart en moins bien.

Ce qui était mon cas.

Claire revint dans la bibliothèque, un peu essoufflée mais souriante. Elle souriait toujours, même pendant les mauvais jours. Je détournai le regard et repris ma position devant la fenêtre. Regarder le sourire de Claire était ce qu'il y avait de plus difficile au monde parce qu'il était tellement semblable à celui de sa fille.

– Je suis très confiante, Greyson. Je sens qu'Eleanor sera parfaite pour les filles. Savais-tu qu'elle a perdu sa mère lorsqu'elle était très jeune ? Cela pourrait l'aider à comprendre les filles.

Je ne répondis pas. Il n'y avait pas grand-chose à dire, et je n'étais pas du genre à engager des conversations qui n'apportaient rien. Eleanor était la nounou. C'était une affaire réglée. Il n'y avait aucune raison d'y revenir encore et encore.

– Elle a l'air merveilleuse, commenta Claire qui ne comprenait jamais le message lorsque je voulais qu'on me laisse tranquille.

Ou peut-être que si, mais qu'elle s'inquiétait pour moi et ne voulait pas me laisser seul avec mes pensées.

– Elle m'a dit que vous vous étiez connus ? Lorsque vous étiez jeunes ?

Je me raidis et jouai avec mes boutons de manchette.

– Il y a longtemps.

– C'est vrai, mais c'est toujours agréable de retrouver des personnes que l'on a connues par le passé.

Je n'avais rien à dire sur ce sujet non plus. Je n'attachais pas de signification au fait que la femme qui était entrée dans ma bibliothèque cet après-midi-là soit Eleanor Gable. Je ne m'étais même pas autorisé à penser réellement au fait qu'elle revenait dans ma vie. Je savais simplement qu'elle avait le meilleur CV de toutes les personnes que

j'avais vues et que j'avais des affaires plus importantes qui m'attendaient à mon bureau.

Je me raclai la gorge.

– Je dois retourner travailler. Je vais probablement rentrer tard. Après être allée chercher les filles à l'école, pourras-tu demander à la baby-sitter de venir les garder ?

Claire fronça les sourcils, je détestais ça.

Elle fronçait les sourcils comme sa fille, aussi.

Je n'aurais jamais cru qu'il soit possible qu'un froncement de sourcils puisse vous manquer jusqu'à ce que le sien me soit arraché.

« Grey... » Sa voix un peu voilée qui s'adressait à moi.

Je tournai la tête vers la droite, le front de Nicole reposait sur l'airbag explosé.

Je fermai les yeux en revoyant l'image de Nicole. J'avais de plus en plus l'impression de sombrer, chaque fois que cela se produisait.

Le chagrin est une chose étrange, cette façon de s'insinuer en vous, de faire son apparition même quand vous faites tout pour l'éviter. Je m'abrutissais dans le travail pour ne pas affronter mon deuil. Je ne voulais pas me confronter à un monde dans lequel elle ne vivait plus, mais le chagrin apparaissait furtivement, sans prévenir, bien que je fasse tout mon possible pour le noyer. Il me tombait dessus brusquement en me rappelant ce qui était arrivé. Ma poitrine se serra, alors que la douleur submergeait mon âme tout entière.

– Greyson, dit Claire d'une voix douce et où perçait l'inquiétude en posant une main sur mon bras, me faisant sortir de mes ténèbres.

– Hmmm ?

– Tu vas bien ? demanda-t-elle, sachant parfaitement qu'il n'en était rien.

Mais je mentis.

Je mentais toujours.

– Très bien. J'appellerai un peu plus tard pour m'assurer qu'Allison envoie un mail à Eleanor avec tous les détails du contrat. Merci d'être venue aujourd'hui, Claire.

– De rien. Tu sais que tu peux compter sur moi, promet-elle.

Elle ne mentait pas.

Elle ne mentait jamais.

Je pris une profonde inspiration et repoussai les émotions qui essayaient de m'échapper.

Je ne voulais pas pleurer.

Je ne voulais pas être en deuil.

Je ne voulais rien ressentir.

Je ne voulais pas affronter le fait qu'elle avait disparu.

Alors, je fis la seule chose que je savais faire. Je partis travailler et enfouis la fureur de mon esprit qui cherchait à me submerger un peu plus à chaque minute de chaque jour.

24

Eleanor

– Tu as le job ? s'exclama Shay cet après-midi-là alors que je me tenais sur le seuil de notre appartement en me tortillant les doigts. Waouh ! Mais il faut fêter ça !

– Hum, ouais. Je l'ai.

En fait, je n'avais pas encore vraiment réalisé. En gros, depuis que j'étais sortie de chez Greyson, je déambulais comme un zombie en me demandant si cette rencontre avait vraiment eu lieu ou si j'étais en proie à une espèce de délire psychotique.

– Attends, ça n'a pas l'air de te faire plaisir ? dit-elle en haussant les sourcils. Avant d'y aller, tu étais extatique rien que d'y penser ! Qu'est-ce qui a changé ?

– Oh, beaucoup de choses, marmonnai-je en pénétrant dans l'appartement et en refermant la porte derrière moi.

Cela faisait deux ans que nous habitions ensemble et je ne pouvais pas imaginer vivre avec quelqu'un d'autre. Shay était le yin de mon yang.

J'allais droit au frigo et j'en sortis un gâteau. Je pouvais toujours compter sur ma cousine pour faire des provisions de douceurs sucrées.

Il faut dire qu'elle travaillait dans une pâtisserie. Même si ce n'était pas le job de ses rêves, elle adorait travailler là. Dans la journée elle était à la pâtisserie, et le soir elle était sur son ordi pour écrire des scénarios. Shay était incroyablement douée pour l'écriture. Elle pouvait tourner les phrases d'une manière qui vous donnait envie de rire aux éclats et de sangloter tout à la fois. Elle attendait seulement sa chance, et elle la méritait plus que quiconque. Elle avait un talent fou. J'étais absolument convaincue qu'un de ces jours elle percerait dans l'industrie du cinéma. Un jour, elle aurait son nom au générique d'un blockbuster.

Je me laissai tomber sur le canapé avec une part de gâteau et deux fourchettes. Shay vint s'asseoir à côté de moi et se jeta sur la sienne.

– Par beaucoup, tu veux dire... ?

– Eh bien, j'ai découvert qui est mon employeur.

– Oh, punaise, c'est Beyoncé ? Je viens juste de dire à ma mère que c'était sûrement quelqu'un de célèbre vu le salaire qu'ils offrent.

– Ce n'est pas Beyoncé, dis-je en riant.

C'était amusant de voir comment ma cousine et moi pensions toujours la même chose. À beaucoup d'égards, c'était presque comme si nous étions jumelles. Nous étions toujours branchées sur la même longueur d'onde.

– Mais c'est quelqu'un que nous connaissons... enfin, que nous avons connu.

– Ne me dis pas. Quoi ? C'est flippant, ton truc. Qui connaissons-nous qui a autant d'argent que ça ?

– Greyson.

– Greyson qui ?

– *Greyson*, Greyson. Greyson East.

Elle ouvrit la bouche et poussa un petit cri de surprise.

– C'est pas *vrai* !

– Comme tu dis ! J’ai réagi comme toi. J’imagine qu’il est devenu P.-D.G. de la boîte de whiskey de son père.

– C’est dingue. C’est super-dingue, même. Putain ! Alors, comment ça s’est passé ? Qu’est-ce qu’il a dit en te voyant ?

– Hum, rien, en fait. Il n’a pratiquement pas parlé. C’était bizarre, Shay. Il était si... différent. Rien à voir avec le garçon qu’on connaissait.

Le Greyson que j’avais connu était si ouvert, si prompt à s’exprimer de toutes les manières possibles. Il y avait tellement d’espoir dans sa voix, tellement d’optimisme lorsqu’il parlait d’avenir.

Le Greyson que j’avais vu dans la bibliothèque de sa propriété était différent.

C’était une personne totalement nouvelle, et je n’avais pas la moindre idée de ce que je devais en penser.

– C’est complètement fou. Vous étiez si proches tous les deux, jusqu’à ce que tu partes vivre en Floride avec ton père.

– Oui. Et franchement, il a eu une énorme influence sur moi, mais aujourd’hui il s’est comporté comme s’il ne savait même pas qui j’étais.

– Mais il t’a engagée. Ça veut bien dire quelque chose, quand même, non ?

– Peut-être... Si tu l’avais vu. Il était si... froid.

– Froid ? Tu veux dire désagréable ? Ou impoli ?

– Non, c’est pas ça...

Greyson ne s’était pas à proprement parler montré impoli ou désagréable avec moi. Il s’était seulement... montré. C’était difficile de décrire son attitude. Dire qu’il avait été désagréable serait injuste, en même temps dire qu’il s’était montré gentil aurait été absurde. Il m’avait seulement intriguée, comme s’il y avait des milliers de pensées qui lui traversaient l’esprit mais qu’il n’en faisait jamais part à personne.

– Simplement, il n’est plus la personne que j’ai connue, c’est tout. Je vais devoir m’y faire, j’imagine. D’une façon comme d’une autre, cela va

me faire bizarre de travailler pour lui.

– Oh, la vache, travailler pour son premier amour – je ne peux même pas l’imaginer.

– Moi-même, je commence tout juste à essayer de l’envisager.

Nous nous installâmes sur le canapé toutes les deux pour regarder un très mauvais programme de télé-réalité ensemble. Une fois par semaine, nous annulions tous nos projets pour regarder sans discontinuer des séries d’émissions nulles que nous avions enregistrées. Nos préférées, c’étaient les émissions de rencontres parce qu’elles étaient vraiment trop. Qu’on nous donne un marathon du *Bachelor* ou de *Bachelorette*, et nous étions heureuses pendant des jours. Pourtant cet après-midi-là, j’avais du mal à oublier mes pensées. Mon esprit était presque complètement occupé par le nouveau Greyson East. Je n’arrivais pas à imaginer ce que ça ferait de travailler pour un homme qui avait été si déterminant dans ma vie.

Cela faisait plus de quinze ans que nous nous étions dit au revoir, une décennie et demie pendant laquelle nous avons grandi et changé, nous avons eu des hauts et des bas, et nous avons tourné la page pour aller de l’avant. Pourtant, je n’arrêtais pas de penser au garçon que cet homme si froid avait été. Je ne pouvais m’empêcher de repenser à notre premier bonjour et à notre dernier au revoir.

Je me demandai s’il y pensait, lui aussi.

*

* *

Après que Shay et moi avons fini notre orgie de télé, j’allai dans ma chambre pour appeler mon père, assise au bord de mon lit avec mon téléphone dans une main et un verre de vin dans l’autre.

– Allô ? dit-il de sa voix grave avant de tousser et de se racler la gorge.

– Salut, papa, c’est Ellie, dis-je en fermant les yeux. J’appelais juste pour savoir si tout va bien.

– Oh, oui, Ellie. J’allais t’appeler, mais je me suis dit que tu devais être occupée. Comment ça va ?

J’attrapai un oreiller et le serrai contre moi en me mordant la lèvre inférieure.

– Bof, tout va bien. Et toi, ça va ? Ton problème digestif est passé ?

– Ouais, ouais. C’était un drôle de truc, mais je me sens un peu mieux. J’ai passé la journée et la nuit dans les toilettes, mais maintenant ça va.

– Je suis contente de l’entendre. Tu prends bien ton insuline tous les jours ? Je sais que ça t’arrive de l’oublier.

Cela faisait un moment maintenant qu’il avait ce diabète de type deux, et il ne le gérait pas correctement. Nous avons eu des disputes mémorables parce que j’essayais de le pousser à s’alimenter plus sainement. C’était arrivé à un point où je retrouvais des cannettes de soda cachées sous le lavabo de la salle de bains. J’avais tout essayé pour le convaincre de manger mieux, de perdre du poids, mais c’était inutile.

On ne peut pas forcer un homme à avoir une meilleure hygiène de vie s’il ne veut pas changer de lui-même, et chaque fois que je le poussais, notre relation en pâtissait. C’est pourquoi j’avais fini par partir. Il en avait eu marre de mes tentatives pour l’aider et m’avait repoussée.

J’avais dû me résoudre à l’aimer à distance, même si cela voulait dire m’inquiéter pour lui jour et nuit.

– Ouaip. Tous les jours, comme on m’a dit de le faire.

Mensonges.

Je savais qu’il mentait, parce que je connaissais mon père.

Le silence s’installa, ce qui était assez courant.

Il ne disait jamais grand-chose, et moi non plus. Je me demandais souvent si nos silences étaient dus au fait que nous n’avions rien à nous dire ou si nous avions attendu trop longtemps pour parler. Si ça se trouve, nos têtes étaient pleines de conversations sérieuses et profondes que nous aurions aimé avoir tous les deux sans savoir par où commencer.

Mais ce n'était pas grave. Au moins, nous nous téléphonions de temps en temps.

Pourtant, cela me manquait parfois.

Il se racla la gorge.

– Bon, ben, il faut que j'aie fait un peu de ménage. Merci d'avoir appelé, Ellie. On se rappelle.

– Ah, d'accord.

– Au fait, Ellie ? Merci pour l'argent que tu m'as envoyé. Tu n'étais pas obligée, tu sais. J'aimerais mieux que tu arrêtes, mais bon, merci quand même.

– De rien, papa.

– On se rappelle bientôt, d'accord ?

Il faisait toujours ça. Il mettait rapidement fin à nos conversations, ce qui n'était probablement pas plus mal. Sinon, je serais restée accrochée au téléphone, à écouter sa respiration sifflante en regrettant que nous soyons les personnes que nous étions.

– D'accord, papa. Je t'aime.

– Ouais, moi aussi. Au revoir.

Il raccrocha sans prononcer les mots que j'avais tellement besoin d'entendre, ceux qui m'auraient donné un peu de consolation.

Je t'aime, moi aussi.

Il était difficile de croire qu'à une époque mon père et moi étions si proches. Le temps a cette capacité de changer les relations d'une façon qu'on n'aurait jamais crue possible. La mort d'un être cher a cet effet sur les gens, elle transforme leur âme en une chose totalement nouvelle. Parfois, c'est pour le meilleur, mais parfois c'est pour le pire. Avec le temps, la vie oblige les gens et les relations qu'ils entretenaient à changer.

Certains jours, j'aurais voulu changer mon père, même légèrement, pour qu'il redevienne l'homme qu'il était autrefois.

Je regrettais cet homme chaque jour de ma vie et je priais maman en secret pour qu'elle l'aide à retrouver le chemin vers moi.

Je croyais fermement en l'amour de ma mère. Je pensais qu'il était si fort qu'il pouvait battre la mort d'une façon ou d'une autre. Je sentais son amour autour de moi, parfois.

J'espérais sincèrement que mon père sentait sa présence, lui aussi.

Je suis toujours là, Ellie.

Ses paroles étaient tatouées sur mon cœur et lui permettaient de continuer à battre.

25

Greyson

Je restai à mon bureau de *East House* aussi longtemps que je le pus. La plupart de mes employés étaient partis vers dix-neuf heures, mais lorsque je jetai un coup d'œil à ma montre, il était vingt et une heures trente.

Mon téléphone se mit à vibrer et le nom de Landon apparut sur l'écran. J'ignorai l'appel, mais cela n'empêcha pas mon ami de m'envoyer immédiatement un texto.

Landon : Rentre chez toi, Grey.

J'aurais dit qu'ignorer ses appels n'avait rien de personnel, mais c'était faux. Depuis l'accident, Landon prenait de mes nouvelles tous les jours, et je l'ignorais pratiquement tous les jours. J'en avais assez de lui mentir en lui disant que j'allais bien alors que c'était faux. J'en avais assez d'entendre l'inquiétude qui perçait dans sa voix. J'en avais assez de sa sollicitude.

Alors, je m'immergeais dans mon travail et je continuais à faire ça tous les jours jusqu'à être le dernier à quitter le bureau.

Lorsque j'arrivai à la maison, la baby-sitter dormait sur le canapé. C'était une fille de dix-sept ans que Claire avait engagée pour les jours où nous n'avions pas de nounou. Je m'approchai pour la réveiller.

Je me sentais un peu coupable d'être rentré si tard sachant qu'elle avait classe le lendemain matin.

– Hé, réveille-toi, dis-je en lui tapant sur l'épaule.

J'avais oublié son nom parce que j'étais ce genre de connard qui oubliait le nom de gens, quel que soit le nombre de fois où je les avais rencontrés.

Elle se redressa en bâillant.

– Oh, salut, Monsieur East.

– Bonsoir. Tu peux rentrer chez toi maintenant.

Elle bâilla encore une fois.

– Ok. Les filles ont été très sages. Mais Lorelai n'a pas voulu retirer ses ailes de papillon et elle dort avec. Et Karla est... bon, vous savez... Karla.

Étonnamment, je savais exactement ce qu'elle voulait dire.

Je sortis mon portefeuille pour la payer. Elle secoua la tête.

– Oh, non. Claire m'a déjà payée.

– C'est un petit supplément, parce qu'on t'a appelée à la dernière minute.

Elle ouvrit de grands yeux.

– Mais c'est un billet de cent dollars.

– Oui, je sais. Merci d'être venue, euh...

– Madison.

Elle sourit en me disant son prénom comme elle devait le faire chaque fois.

– Comme la capitale du Wisconsin.

– Ah oui, c'est vrai. Madison. Bonne nuit.

Elle quitta la maison et je laissai échapper un soupir. Je me sentais toujours mieux quand il n'y avait plus personne.

Après m'être servi un verre de whiskey avec de la glace, je fis mes deux visites du soir. Premièrement Lorelai.

Les murs de sa chambre étaient recouverts de ses dessins. Elle avait hérité des talents artistiques de sa mère, pas de doute. Sa respiration était régulière Elle dormait profondément, le corps ramassé sur lui-même. Je m'approchai d'elle comme je le faisais tous les soirs et lui retirai ses ailes de papillon. Elle grommela dans son sommeil et se retourna légèrement avant de se rendormir.

Dans la journée, elle était déchaînée. C'était un vrai moulin à paroles et elle avait une énergie inépuisable. La nuit, en revanche, elle était parfaitement calme. Elle respirait toujours de manière paisible et tranquille.

Je m'agenouillai près d'elle, repoussai ses cheveux derrière son oreille puis lui posai un baiser sur le front avant de passer dans la chambre de Karla.

Elle dormait aussi, mais avec son iPhone posé à côté d'elle et son casque sur les oreilles. Chaque fois que j'allais voir si Karla allait bien, je vérifiais d'abord les battements de son cœur. Elle respirait beaucoup plus bruyamment que sa petite sœur, et parfois sa respiration s'arrêtait, beaucoup trop longtemps à mon goût.

Mais peut-être que ce n'était que mon imagination inquiète.

Karla Lynn East était née avec trois semaines d'avance. Elle était restée cinq semaines en réanimation néonatale pour des difficultés respiratoires. Pendant un moment, nous n'étions pas sûrs qu'elle s'en sortirait, mais dès ses premiers instants, ma fille avait été une combattante. À partir du jour où nous l'avions ramenée à la maison, Nicole et moi, j'avais passé des semaines, assis à côté de son berceau, à

compter ses respirations. Chacune de ses inspirations et chacune de ses expirations étaient gravées dans mon esprit.

J'avais dormi sur le sol de la nurserie tous les jours pour m'assurer que sa poitrine se soulevait et s'abaissait à un rythme normal.

Après l'accident, dix mois plus tôt, elle avait eu une perforation du poumon qui réduisit sa capacité respiratoire. Bien que son poumon soit guéri, ma peur subsistait. Du coup, je vérifiai sa respiration tous les soirs. Je me faisais des reproches chaque fois que son souffle perdait de sa régularité. Si je n'avais pas commis cette erreur, elle n'aurait pas souffert autant.

Si j'avais gardé les yeux sur la route...

Arrête, me dis-je.

De lui-même, mon esprit revenait toujours sur le pire jour de ma vie, sans que je puisse l'en empêcher. Je n'avais aucun contrôle sur mes propres pensées.

Je retirai le casque de Karla, puis m'assis au pied de son lit et portai les écouteurs à mes oreilles. Elle écoutait la même chose tous les soirs, ce qui voulait dire que je l'écoutais, moi aussi.

Je fermai les yeux en écoutant l'enregistrement.

« Je t'aime, ma belle Karla » répétait l'enregistrement de la voix de Nicole.

Je t'aime, ma belle Karla, je t'aime, ma belle Karla, je t'aime, ma belle Karla...

La voix de ma femme résonnait en une boucle merveilleuse. Je me triturai les doigts et baissai la tête en l'entendant.

Lorsque je n'en pouvais plus, je remplaçais le casque sur les oreilles de Karla, l'embrassais sur le front et allais dans ma chambre.

Je restais assis dans l'obscurité et le silence, qu'interrompait uniquement le tic-tac de la pendule sur le mur. Le temps s'écoulait et mon esprit travaillait contre moi.

Les mots me revenaient à l'esprit lorsque je fermais les yeux et m'allongeais pour essayer de dormir. Mais le sommeil ne me venait pas facilement.

Je détestais fermer les yeux, parce que chaque fois que je le faisais, le visage de Nicole m'apparaissait.

Les cauchemars n'étaient pas pires que la réalité froide et crue. Mes journées étaient dures, mais c'était dans mes souvenirs que je souffrais le plus.

« Grey... » me dit-elle d'une voix essoufflée.

Je me tournai vers la droite, le front de Nicole reposait sur l'airbag explosé. Ses yeux reflétaient une panique et une peur intenses.

Je secouai la tête et ouvris les yeux brusquement. Je me passai les mains sur le visage en essayant de chasser ce cauchemar éveillé de mon esprit. Il ne se passait pas un jour sans que je me reproche de n'avoir pas vérifié l'état de ma femme de plus près dans cette voiture. Il ne se passait pas un jour sans que je me rappelle la moindre erreur que j'avais commise ce soir-là.

Alors, j'allai dans mon bureau. Je savais que je ne trouverais pas le sommeil, donc j'allai continuer à travailler et travailler pour essayer d'oublier le poids de ma propre conscience.

Vers une heure du matin, mon téléphone m'indiqua un message.

Landon : Va dormir, mon pote.

Je fis de mon mieux pour accéder à sa requête ce soir-là, mais comme tous les autres soirs, j'échouai.

26

Eleanor

– Bonjour, Eleanor, et bienvenue dans la propriété de la famille East.

Allison vint m'accueillir sur le porche de la maison de Greyson. On l'avait chargée de me faire visiter les lieux et de m'expliquer en détail en quoi consisterait mon travail. Elle m'avait demandé de venir le samedi après-midi, parce qu'elle pensait que ce serait plus facile de me faire faire la visite pendant que les filles seraient chez leurs grands-parents. Elle pensait que je risquais d'être submergée si je devais les rencontrer et visiter la maison en même temps.

J'avais l'impression qu'elle essayait de me ménager un moment de calme avant la tempête.

Allison était tout ce qu'une femme rêve d'être, du moins tout ce que, moi, je rêvais de devenir. Elle avait une beauté naturelle et ressemblait à une P.-D.G. plutôt qu'à une assistante de P.-D.G., comme si elle était née pour diriger. Elle se déplaçait comme si les lieux lui appartenaient et ne baissait jamais le menton, comme si elle portait une couronne invisible.

Son assurance était plus qu'impressionnante. Et, ce qui ne gâchait rien, elle était sympa. J'aurais compris qu'elle ne le soit pas, elle avait tout

pour elle. Par bien des aspects, elle me faisait penser à Shay, une femme forte.

– Donc, vous aurez votre propre trousseau de clés pour aller et venir dans la maison. Dans l'entrée, vous trouverez les clés de la voiture que vous utiliserez pour conduire les filles à l'école. N'oubliez pas de m'apporter tous les documents que je vous ai demandés. Nous en avons besoin pour vous ajouter sur le contrat d'assurance.

Je la suivis dans la maison.

– Lorelai est allergique aux fruits de mer, poursuivit-elle. Karla, elle, ne toucherait pas à un légume même si sa vie en dépendait. Le lundi, c'est toujours spaghetti pour le dîner, quoi qu'il arrive. Notez-le, c'est important. Pas de penne ni de lasagnes, des spaghetti. Croyez-moi, c'est capital. À part ça, vous pouvez donner libre cours à votre créativité pour les menus. En semaine, la politique de la maison, c'est pas de sucre, mais le week-end chez leurs grands-parents, c'est la liberté la plus totale. Si elles sont dans un coma de sucre le lundi matin au réveil, c'est à Claire qu'il faudra vous en prendre. Voici la chambre de Lorelai et, en face, c'est celle de Karla. Au bout du couloir à gauche se trouve la chambre d'amis où vous dormirez si Greyson travaille tard ou s'il est en déplacement. Et là...

Elle traversait la maison au pas de charge en faisant claquer ses talons et j'essayais désespérément de rester à sa hauteur. Elle me montra la cuisine, la deuxième salle de bains, la salle à manger, la salle de séjour, le salon – à ne pas confondre avec la salle de séjour – et une centaine d'autres endroits tout en me balançant une tonne de détails.

Plus elle parlait et plus je me sentais débordée. Je fouillai dans mon sac et sortis vivement mon portable, ouvris l'application bloc-notes et me mis à taper frénétiquement en essayant d'emmagasiner toutes ces informations. Allison regarda par-dessus son épaule et sourit.

– J’aurais dû vous le dire, j’ai un classeur où vous retrouverez toutes ces informations. Ne vous inquiétez pas, je vous explique juste les bases. C’est le genre de boulot où les choses se mettent en place au fur et à mesure.

– Certainement. C’est juste que cela fait beaucoup, c’est tout.

– Les East, ce n’est pas rien, surtout dernièrement. Je veux que vous sachiez que ce travail demande beaucoup. Être nounou, en soi, ce n’est déjà pas facile, mais être nounou dans cette famille, c’est encore plus dur. (Elle posait ses propres défis.) Je veux être sûre que vous soyez préparée à affronter les longues journées et les nuits parfois plus longues encore.

Pour être honnête, je n’étais pas certaine d’y être préparée. Cela me semblait un peu beaucoup.

– Je dois admettre que j’ai été quelque peu surprise d’être engagée.

– Je ne doute pas une seconde que vous serez très bien. Je travaille avec Monsieur East depuis longtemps et je suis sûre qu’il savait ce qu’il faisait en vous engageant. En même temps, vous êtes la septième personne à qui j’ai expliqué tout cela en dix mois, alors je pourrais me tromper une fois de plus.

Elle continua de me faire visiter la maison et nous nous arrêtâmes devant une porte. Elle fit un geste de la main et baissa la voix.

– Ça, c’est le bureau de Monsieur East. Il y est probablement en ce moment. La plupart du temps lorsqu’il est à la maison, il travaille entre ces quatre murs. Si la porte est fermée, il vous est interdit d’entrer.

– Et si elle est ouverte ?

Elle me regarda d’un air perplexe.

– Oh non, ça n’arrive jamais.

Une fois la visite complète achevée, elle m’emmena dans la cuisine et me tendit un gros classeur à trois anneaux bourré de documents.

– Ceci devrait vous aider un peu. J’ai rassemblé un guide complet de comment s’y retrouver dans la maison des East.

Je le feuilletai, impressionnée par l'attention portée aux détails.

– Waouh ! C'est incroyable. Je suis étonnée que ce ne soit pas vous qui ayez cette place.

– Faites-moi confiance – elle sourit d'un air supérieur –, Monsieur East n'aurait pas les moyens de m'engager comme nounou pour ses enfants.

À l'entendre, 65 000 dollars c'était une brouille.

C'était drôle. Quand je pense que moi, j'avais l'impression d'avoir gagné à la loterie avec ce niveau de rémunération alors qu'elle en parlait comme si c'était un chewing-gum collé à la semelle de sa chaussure.

Question de point de vue, j'imagine.

– Avant de partir, j'aimerais vous toucher un mot d'un sujet sensible. Cela concerne les filles, principalement Karla.

– Ah ?

– Lors de l'accident de voiture il y a quelques mois, la famille était au complet dans le véhicule. Ils ont tous été blessés, mais Karla a été éjectée du siège arrière à travers la vitre parce qu'elle n'avait pas mis sa ceinture de sécurité.

Je poussai un petit cri derrière ma main.

– Oh mon Dieu !

– Elle rencontre... euh... des difficultés à marcher parfois. En raison de la façon dont elle est retombée, elle a dû subir une intervention chirurgicale de la hanche gauche, et sa jambe gauche est légèrement plus courte que l'autre. Alors, elle boite. Cela se voit, mais nous faisons tout notre possible pour ne pas le faire remarquer. Or, Karla, c'est tout le contraire. Elle fera tout pour vous mettre mal à l'aise. Et puis, il y a aussi les cicatrices.

– Les cicatrices ?

Elle fit un signe de tête affirmatif.

– Elle a eu pas mal de coupures au visage. Lorsqu’elle a été éjectée de la voiture, elle a été projetée tête la première contre un arbre avant de retomber sur le sol. On ne peut pas ne pas voir les marques. Vous les remarquerez obligatoirement, mais je vous en prie, essayez au maximum de ne pas réagir de façon visible. Karla n’attend que ça. Cela vous rendrait les choses encore plus difficiles.

– Je ferai attention.

Elle sourit.

– Si cela peut vous rassurer, Lorelai est une enfant délicieuse.

– J’espère de tout mon cœur qu’elle tient son nom de *Gilmore Girls*¹, dis-je pour plaisanter.

– Tout à fait. C’est en référence à Lorelai Gilmore. Nicole y tenait absolument.

Cette idée me plut. Au moins, la femme que Greyson avait épousée était intelligente.

Allison se redressa.

– Ok, je pense que c’est tout. Maintenant, je vais vous laisser, mais allez-y, faites comme chez vous. Prenez vos marques dans la propriété. Monsieur East a été averti de votre présence, donc vous pouvez aller et venir comme vous le souhaitez sans vous sentir gênée. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, mon numéro de portable est sur la liste des contacts dans le classeur, vous pouvez aussi m’envoyer un mail. Sinon, j’espère que cette première journée se passera bien. Claire sera avec vous lundi pour assurer la transition.

Mon visage devait trahir mon anxiété, parce qu’en ramassant son manteau et son sac pour partir, Allison me serra gentiment l’épaule.

– Tout va bien se passer, Eleanor. Ne vous en faites pas. Vous allez vous en sortir. On se contacte dans la semaine pour faire le point.

– Ça me paraît bien. Merci, Allison.

Après son départ, j'inspirai profondément et feuilletai le classeur. Puis je fis un second passage dans la maison pour me familiariser avec l'emplacement des différentes chambres. Il y avait quelque chose de dérangent dans le calme qui régnait chez Greyson. La maison était très sombre et une impression lugubre, presque hantée, s'en dégageait. C'était moins une question de lumière qu'une question d'énergie.

L'atmosphère était pesante. C'était une maison, pas un foyer.

Si je ne l'avais pas su, je n'aurais jamais cru qu'une famille vivait là. L'endroit semblait si abandonné, comme un souvenir figé dans le passé.

Je me faisais peut-être des idées, étant donné ce que je savais de la tragédie qui avait affecté les individus qui l'habitaient. Avec le nombre de livres que j'avais lus, j'avais tendance à laisser mon imagination vagabonder vers des élucubrations dramatiques.

Peut-être me rappelait-elle tout simplement la maison de mon père après la disparition de ma mère. Cela avait été un peu comme si lui et moi étions figés dans le temps. C'était d'ailleurs la raison qui m'avait poussée à partir pour aller vivre de mon côté, je suffoquais entre ces murs.

Je retournai dans la cuisine en continuant de feuilleter le classeur, complètement sidérée par l'emploi du temps des filles. Entre l'école, les leçons de natation, de karaté, de piano, le kiné et le psy, je me demandais où elles trouvaient le temps de vivre.

– Eleanor.

Je fis un bond en entendant mon nom et me retournai. Greyson se tenait derrière moi, un verre vide à la main. Il était en costume et cravate, ce qui me parut étrange.

Qui porte un costume et une cravate dans sa propre maison ?

Moi, c'est tout juste si je mets un pantalon quand je suis seule chez moi.

– Oh Greyson, salut. Désolée d'être encore là. Allison m'a fait visiter et elle m'a dit que je pouvais rester encore un peu pour me familiariser

avec les lieux.

– Oui, elle m’a prévenu.

Waouh. Il avait répondu immédiatement, contrairement à la première fois où je l’avais vu. C’était ce qu’on pouvait appeler un progrès.

Je lui souris, il ne me rendit pas mon sourire, et cela me parut être la chose la plus bizarre qui soit. L’ancien Greyson souriait tout le temps.

– C’est une belle maison, dis-je, ne sachant pas trop quoi dire d’autre. Elle est très grande. C’est au moins dix fois plus grand que l’appartement que je partage avec Shay.

Il me fixa d’un œil vide tandis que je me dandinais sur place.

– J’adore la décoration, balbutiai-je.

Je m’en voulus immédiatement d’avoir dit ça.

Va-t’en Eleanor. Arrête de te ridiculiser.

– Les coussins dans ton salon, ils sont à tomber. Tu les as trouvés où ?

– C’est l’architecte d’intérieur qui a tout choisi, répliqua-t-il sèchement.

– Ah, bah oui, bien sûr. Mon architecte d’intérieur à moi, c’est généralement le rayon des soldes chez TJ Maxx², plaisantai-je, ou pour les grandes occasions, chez Target.

Il ne rit pas, probablement parce que je n’étais pas drôle.

Je me demandai quand il avait ri pour la dernière fois.

Est-ce que cela lui arrivait encore de trouver quelque chose drôle ?

Nous continuâmes de nous fixer dans un silence très embarrassant, et pourtant j’avais l’impression que je ne pouvais pas m’en détacher. Je le dévisageai probablement trop longtemps, mais comment faire autrement ? Je venais de passer une quinzaine d’années sans le regarder. On pouvait comprendre que je ne sois pas capable de détourner le regard rapidement.

La gêne finit par se rompre lorsque Greyson se racla la gorge.

– Eleanor ?

– Oui ?

– Je suis venu chercher de l’eau.

– Ah bon ?

Je le regardai comme une idiote, les yeux ronds comme ceux d’un lapin pris dans les phares d’une voiture, en

attendant la suite. Je restai plantée là comme s’il allait développer son intérêt pour l’eau. Allait-il m’offrir à boire ? Allions-nous siroter un verre d’eau en rattrapant le temps perdu ? Allai-je enfin être capable de lui demander comment il était devenu P.-D.G. de l’entreprise de son père si jeune ? Qu’était-il arrivé à son père ?

Il plissa les yeux et abaissa les commissures de ses lèvres d’un air mécontent. Il eut un hochement de tête.

– Hum ? demandai-je.

Il hocha la tête de façon plus agressive cette fois, faisant un geste de la main.

En jetant un coup d’œil derrière moi, je me rendis compte que je me tenais juste devant le réfrigérateur et que je bloquais l’accès à la fontaine à eau. Je fis un pas de côté, me traitant mentalement de tous les noms.

Imbécile.

– Ah oui, pardon. Bon, je pense que je n’ai plus rien à faire ici, dis-je en saisissant maladroitement le classeur, donc je vais m’en aller. Bon après-midi.

Il ne répondit pas, mais je ne fus pas surprise. J’apprenais vite que ce nouveau Greyson avait beaucoup moins de choses à dire que l’ancien.

1. Série télé américaine.

2. Chaîne américaine de grands magasins vendant à des prix généralement inférieurs à ceux des autres grands magasins similaires.

Greyson

Eleanor était restée plantée là, à me regarder longuement, ce qui avait fini par me mettre mal à l'aise. Cela ne devait pas être très confortable pour elle non plus, et pourtant elle continuait à me dévisager comme si elle était indifférente au côté gênant de la situation.

Et en plus, j'avais détesté sa façon de me regarder, comme si j'étais l'homme le plus triste qu'elle avait jamais vu. J'aurais aimé qu'elle arrête de jouer de ses violons chaque fois qu'elle me regardait. C'était agaçant. Elle était là, bouche bée, l'air apitoyée comme si j'étais un pauvre petit chien battu sorti d'un de ces foutus clips de Sarah McLachlan.

Je n'étais pas un petit chien battu.

Juste un homme pas très heureux.

Les week-ends étaient durs, parce que je n'avais pas autant de travail pour m'occuper l'esprit. En outre, les filles étaient toujours chez Claire et Jack. La plupart du temps, je m'arrangeais pour être en déplacement, parce que lorsque j'étais ailleurs, je pensais moins, mais parfois je n'avais pas le choix et je restais seul à la maison.

Ma maison était sinistrement silencieuse. Cela faisait tellement bizarre de la voir comme ça, parce qu'à une époque elle résonnait de rires et de

cris joyeux. Parfois, on aurait dit que les échos de ces rires continuaient de ricocher sur les murs alors que, pour être honnête, c'était simplement moi qui voulais croire qu'ils s'y attardaient.

Il y avait des centaines de choses qui me manquaient en pensant à Nicole, mais son rire était tout en haut de la liste. Elle riait de si bon cœur que les larmes ruisselaient sur ses joues, à tous les coups. Nicole trouvait tout incroyablement drôle, et elle était capable de faire rire, ou au moins sourire, la personne la plus grincheuse.

C'était son super-pouvoir, rendre les gens heureux.

Il n'était donc pas surprenant que depuis qu'elle avait quitté cet endroit, tout ait paru un peu plus sombre. Elle avait emporté la lumière avec elle.

La sonnerie de ma messagerie retentit, et il y avait quatre-vingt-dix-neuf pour cent de chances que ce soit Landon prenant de mes nouvelles. Même quand je lui disais d'arrêter de le faire, il continuait.

En un sens, je lui en étais reconnaissant.

Bien que j'aie été un ami exécration depuis plusieurs mois, c'était sympa de savoir que Landon ne le prenait pas mal.

Landon : Une petite bière, ça te dirait ?

Moi : T'es en ville ?

Landon : C'est pas un problème, je peux affréter un jet privé pour Chicago.

Moi : Arrête. Garde ton argent.

Lorsque la maison était vide et qu'il n'y avait ni mails ni contrats à vérifier ou revérifier, je savais que c'était là que j'allais le plus mal. Je faisais un jogging sur mon tapis roulant pour essayer de me vider la tête, mais malgré cela je n'arrivais jamais à vraiment ralentir le cours de mes pensées, parce que dès que j'arrêtais de courir, tout me revenait à l'esprit.

Elle courait, elle aussi.

Elle courait, elle faisait de la pâtisserie, elle souriait.

Elle riait, elle dansait et exprimait son amour à voix haute.

Elle était tout pour moi.

Et elle n'était plus là. À cause de moi.

Les soirs où c'était trop dur à supporter, comme ce soir-là, je m'autorisais à craquer. Je m'effondrais quand personne n'était là pour me voir, parce qu'il est plus facile de craquer lorsqu'il n'y a personne pour se sentir mal pour vous.

Je ne voulais pas de la pitié des autres.

Je ne voulais pas de leurs sincères condoléances.

Je ne voulais pas de leurs paroles d'encouragement.

Je voulais simplement que ma femme revienne.

Alors, ce samedi soir, j'allai dans la chambre de Karla et, sans tenir compte de l'écriteau *interdiction d'entrer* accroché sur la porte du dressing, je l'ouvris, ouvrant ainsi les portes d'un monde dédié entièrement à Nicole.

Les murs étaient recouverts de dizaines et de dizaines de photos de Nicole avec les filles et moi. Des centaines de moments figés dans le temps, de clichés qui avaient capturé leurs sourires, leurs rires et notre bonheur.

Karla avait installé une chaise dans son dressing et suspendu des guirlandes lumineuses tout autour. Il y avait des vêtements ayant appartenu à Nicole, étalés sur le sol, et je pouvais dire que ma fille s'y était assise peu de temps auparavant parce qu'il s'en dégageait l'odeur du parfum préféré de sa mère.

J'éteignis la source principale de lumière dans la chambre de façon à ce que seules les guirlandes brillent au-dessus de moi. Puis je m'assis sur la chaise et ramassai un sweat à capuche noir. Nicole le portait pour dormir lorsqu'elle avait trop froid, ce qui semblait être toujours le cas. Je

me souvenais d'avoir repoussé ses pieds glacés presque tous les soirs avant de me résigner et de la laisser faire.

Je portai le sweat à mon visage et inspirai profondément en fermant les yeux.

« Grey... » Sa voix légèrement voilée venant dans ma direction.

Je le serrai dans mes mains comme si je m'accrochais à elle, d'une certaine façon.

« Tout va bien, tout va bien. » Je ne savais pas pourquoi c'étaient ces mots-là qui étaient sortis de mes lèvres, mais c'était tout ce qui m'était venu à l'esprit.

Je tenais le vêtement comme si d'une certaine manière elle était encore là avec moi.

Elle secoua la tête. « Non. Les filles. »

Mes mains rougissaient à force de les crisper sur ce sweat, mais je ne pouvais pas le lâcher.

Je m'accrochais à un fantôme, un souvenir, une chose de mon passé.

Et puis je m'effondrai.

Lorsque cela devint vraiment insupportable, lorsque je fus débordé par mes pensées, je sortis de la chambre de Karla et j'allai me servir un verre de whiskey.

Debout devant la cheminée, je regardai les flammes tout en buvant le liquide ambré à petites gorgées.

Je tentai de chasser Nicole de mon esprit, mais à ce moment-là, mes filles prirent sa place et cela me rendit encore plus triste. Cela me rappela les conséquences que mon erreur avait sur leur vie. Penser à elles me rappela comment j'avais changé leur monde à jamais.

Alors, je pensai à Eleanor Gable.

La fille qui me regardait trop longuement et qui aimait vraiment les situations inconfortables.

Ces pensées étaient plus légères que toutes les autres.

Alors, je ne les chassai pas.

Eleanor

Si on m'avait dit cinq ans auparavant que mon prochain employeur serait Greyson East, je ne l'aurais pas cru. Et si on me l'avait dit une semaine plus tôt, j'aurais ri aux larmes. Mais pourtant je me retrouvai là, dans la salle à manger de Greyson, afin de rencontrer ses enfants pour la première fois de ma vie.

Claire fut adorable avec moi ce lundi matin. Elle arriva aux aurores, prête à me fournir tous les renseignements utiles concernant ses petites filles.

– Je ne sais comment vous remercier de votre aide, lui dis-je alors qu'elle dressait la table du petit déjeuner. Cela me touche beaucoup.

– Oh, ma chère, ce n'est rien, et puis après toutes les nounous qui vous ont précédée, cela devient presque comme une tradition. J'espère seulement que vous durerez un peu plus longtemps que les autres. Vous savez ce qu'on dit – la septième fois, c'est la bonne !

Je me mis à rire.

– Je ne crois pas que l'on dise vraiment ça.

– Eh bien, on devrait. Sept est un chiffre porte-bonheur. Bon, le moment est venu de rencontrer les filles.

Elle se retourna et hurla en direction des chambres :

– LES FILLES ! LE PETIT DÉJEUNER EST SERVI !

Au moins, Claire semblait pragmatique dans une maison immense avec trop de chambres et pas assez de gens.

– Je suis sûre que ces filles vont essayer de vous harceler pour que vous les laissiez dormir le matin. N’hésitez pas à les tirer par les couettes, dit Claire en constatant que personne ne venait. Attendez-moi ici, je reviens.

Pendant qu’elle se hâtait vers les chambres des filles, je pris une profonde inspiration.

Bon sang, ce que j’étais nerveuse ! Je n’avais jamais eu le trac au moment de rencontrer les enfants de mes employeurs, mais cette fois c’était différent. Bizarrement, je me sentais insuffisamment préparée.

– Grand-mère, je ne comprends pas pourquoi je dois aller à l’école toutes les semaines, geignit une petite voix dont la propriétaire se dirigeait d’un pas furieux vers la salle à manger.

En passant le coin, elle me regarda.

– Qui êtes-vous ? demanda-t-elle avant de se laisser tomber sur une chaise en face de son bol de céréales.

Lorelai était vêtue d’un pyjama dépareillé avec des rayures et des pois aux couleurs éclatantes, et elle avait des chouchous de couleur vive dans les cheveux. Dans son dos, elle avait des immenses ailes de papillon. On aurait dit une pub vintage pour *Blondine au pays de l’arc-en-ciel*.

– C’est votre nouvelle nounou, expliqua Claire. Dis bonjour, Lorelai.

– Bonjour Lorelai, dit la petite fille d’un air moqueur, ce qui me fit sourire.

– Bonjour, je suis ravie de te rencontrer. Je m’appelle Eleanor, mais tu peux m’appeler Ellie, si tu veux.

– Ok.

Lorelai haussa les épaules et se mit aussitôt à manger.

– Quand tu auras fini de déjeuner, tu iras te doucher rapidement, d'accord, Lorelai ? Tu ne peux pas être en retard à l'école encore une fois, remarqua Claire en s'asseyant à côté de sa petite-fille. Et puis, j'aimerais bien que tu ne fasses pas d'histoires pour t'habiller, contrairement à la semaine dernière.

– Je veux juste m'habiller comme un arc-en-ciel, grand-mère. Laisse-moi vivre, gémit Lorelai en enfournant sa cuiller dans sa bouche.

Elle avait vraiment dit *Laisse-moi vivre*. Je faillis mourir de rire.

– Où as-tu entendu ça ? demanda Claire. *Laisse-moi vivre* ?

– C'est Karla qui l'a dit à papa l'autre jour.

– Ça ne m'étonne pas, remarqua Claire. N'empêche, en ce qui concerne ta façon de t'habiller, nous allons te choisir une tenue plus adéquate pour aujourd'hui.

– Je ne sais pas ce que veut dire adéquate, grand-mère, alors tout ce que je choisirai ira bien, dit Lorelai d'un air détaché.

Claire s'approcha de moi.

– Lorelai est la personnalité la plus brillante de toute la famille. Elle est impertinente, drôle et facile à aimer, mais je vous préviens elle va vous pousser à bout certains jours.

Elle se tourna vers sa petite-fille.

– Lorelai, qu'est-ce que tu penses d'Eleanor comme nouvelle nounou pendant un moment ?

Elle haussa un sourcil en tenant sa cuiller en l'air.

– Elle me laissera m'habiller comme je voudrai ?

– Non, probablement pas, dit Claire.

– Elle me laissera manger des pépites de chocolat au petit déjeuner ?

– Non, probablement pas, répéta Claire.

– Elle fera des coloriages avec moi ?

J'intervins :

– Oui, ça je peux le faire.

Lorelai haussa les épaules et continua de manger.

– Alors, ça va.

Les colorriages, ça au moins, ce n'était pas trop compliqué.

Soudain, j'entendis un grognement venant du couloir.

Claire soupira.

– Et voici Little Miss Sunshine.

Elle se retourna vers moi brusquement et tapota de la main sur la chaise à côté d'elle.

– Venez Ellie, asseyez-vous là, et n'oubliez pas, ne prenez rien de ce que dit Karla personnellement. Elle ne le pense pas, même si elle le dit.

Elle marqua une pause.

– Surtout si elle le dit.

– Grand-mère, vraiment, j'aimerais que tu n'entres pas en trombe dans ma chambre comme ça. C'est vraiment énervant. En plus, je suis capable de me réveiller toute seule. Je ne suis plus une enfant, grommela Karla en tournant le coin de la salle à manger.

Sa boiterie était très visible, mais je fis tout mon possible pour ne pas montrer de réaction. Elle était vêtue de noir de la tête aux pieds et ses cheveux, encore mouillés après la douche, étaient raides et pendaient devant son visage. Elle gardait la tête baissée et lorsqu'elle vint vers la table, elle ne regarda personne. Elle ne dit pas un mot.

– Bonjour Karla, dit Claire en se levant pour porter son petit déjeuner à sa petite fille, et elle l'embrassa sur le front.

– C'est ça, marmonna Karla.

Elle avala son repas rapidement tandis que nous restions assises en silence.

– Karla, voici Ellie, la nouvelle nounou.

Elle leva lentement les yeux vers moi, et je me sentis parfaitement idiote parce que je restai bouche bée lorsqu'elle repoussa ses cheveux qui dissimulaient partiellement son visage.

Les cicatrices...

Allison m'avait prévenue, mais quand même, je n'étais pas préparée à ça.

Elles étaient plus voyantes que je l'aurais imaginé. Elles partaient dans tous les sens, mais la plus remarquable partait de son front et traversait sa paupière gauche, qui semblait boursouflée. Son œil gauche avait un point rouge près de la pupille qui s'infiltrait dans son regard bleu perçant.

Je n'avais jamais rien vu de semblable.

Seigneur, ses yeux étaient aussi froids que ceux de son père.

– *Grrr.*

Karla, les mâchoires serrées, rugit en se penchant vers moi. Mon estomac se noua et, ne sachant pas bien comment réagir, je continuai à la dévisager. *Oh là là.* Je n'aurais probablement pas pu faire pire, parce que Karla continua de rugir.

– *Grrr ! Grrr !*

– Karla Marie, arrête ça immédiatement, dit Claire à sa petite fille d'un ton cinglant, mais Karla ne recula pas.

– *Grrr ! Ssssss ! Grrr !* gronda-t-elle en gardant les yeux rivés sur moi.

– Karla, ça suffit, dit une voix sévère, et je tournai les yeux vers son père.

Greyson se tenait dans l'embrasement de la porte, vêtu de son costume et de sa cravate, une tasse de café à la main et le regard posé sur sa fille.

– Arrête.

– J'arrêterai quand elle arrêtera de me dévisager comme si j'étais un putain de monstre, dit-elle sur un ton tranchant.

– Non, je ne... tu n'es pas... dis-je d'une voix tremblante, mais Greyson m'interrompt.

– Surveille ton langage, gronda-t-il.

Elle leva les yeux au ciel. Franchement, je ne savais pas qu'on pouvait lever les yeux au ciel d'une manière à ce point théâtrale.

– Désolée, père, dit-elle d'un ton moqueur en se levant de table.

Elle se saisit de son bol de céréales.

– Puisque j'ai mal parlé, je devrais être envoyée dans ma chambre jusqu'à ce qu'il soit l'heure d'être conduite à l'école par ma domestique.

Sur ce, elle sortit.

Greyson ne me jeta pas le moindre regard, d'ailleurs je ne sais pas pourquoi je m'attendais à ce qu'il le fasse. Il traversa la salle à manger pour se rendre dans la cuisine. De ma place, je le regardai se servir un autre café avant de se retourner et de retraverser la pièce sans dire un mot.

– Au revoir, papa ! Je t'aime ! dit Lorelai.

– Moi aussi, répondit Greyson.

Puis il partit à son travail.

– Je suis désolée pour Karla. Je ne vais pas vous mentir. C'est elle qui va être difficile, remarqua Claire. Mais je ne lui en veux pas d'être aussi dure. Après tout ce qui lui est arrivé, je trouve que dans l'ensemble elle ne gère pas trop mal le côté physique de ses changements. Elle s'est adaptée à se déplacer assez rapidement et elle est plutôt autonome. Maintenant, sur le plan émotionnel, c'est une autre histoire. Ne vous laissez pas trop démonter par son aspect extérieur. Notre Karla a un très bon fond sous des dehors brusques. Seulement, elle est très susceptible. Ne prenez pas pour vous ses sautes d'humeur. Elle traverse des périodes difficiles.

Je souris.

– N'est ce pas notre lot commun ?

Soudain, Lorelai leva les yeux de son petit déjeuner et se tourna vers moi.

– Hé, Ellie ?

– Oui ?

– Tu es sûre que je ne peux pas aller à l'école en pyjama ? Il est confortable et je pense que je travaillerai mieux comme ça.

Je me mis à rire.

– Je ne crois pas, non. Mais je peux t’aider à choisir ta tenue si tu veux. Et puis, puisque nous serons dans ta chambre, tu pourras en profiter pour me montrer tes plus beaux dessins.

Ses yeux se mirent à briller et un immense sourire illumina son visage. Ce même sourire que Greyson avait perdu ?

Celui que j’avais connu autrefois ?

Il vivait sur les lèvres de sa fille.

– Ok ! Viens ! dit Lorelai en bondissant de son siège.

Elle m’attrapa par le bras et m’entraîna dans sa chambre pour choisir ses vêtements.

Bon, au moins tous les enfants de Greyson n’étaient pas totalement indifférents à mon existence. Une sur deux, ce n’était pas de si mauvais augure que ça.

*
* *

Au moment d’emmener les filles à l’école, j’étais contente que Lorelai soit si bavarde, sinon le trajet en voiture aurait été terriblement silencieux et gênant. La fidèle Lorelai, parlait, parlait et parlait toujours, de tout et n’importe quoi, pendant que Karla, tête baissée, regardait son iPhone. Ses cheveux avaient séché, mais elle les avait lissés et ils pendaient tout droit devant ses yeux, masquant son visage. Elle avait un casque absolument énorme sur les oreilles et mon côté concierge se demandait ce qu’elle écoutait. Mon côté rationnel me dit que je ferais mieux de ne pas demander, parce que de toute façon elle ne me le dirait jamais.

Malheureusement pour moi, c’était Lorelai qu’il fallait déposer en premier, ce qui me laissa seule dans la voiture avec Karla et ses grimaces.

Lorsque nous arrivâmes à environ trois pâtés de maisons du lycée, Karla hurla.

– Non ! Arrêtez-vous ici !

Je regardai par-dessus mon épaule et haussai un sourcil.

– Quoi ? Pourquoi ?

– Depuis dix mois, aucune nounou ne s’est jamais arrêtée devant l’école pour me déposer.

Je me mis à rire.

– Pardon ? Ce n’est pas vrai.

– *C’est* vrai. Comme si j’avais besoin d’être embarrassée par un adulte qui me dépose dans une bagnole qui vaut une blinde, comme une putain de diva affreuse, pour qu’ensuite tout le monde me regarde entrer dans le bâtiment en boitant. C’est le lycée, c’est tous des connards, même avec la fille handicapée. Alors, si vous pouviez juste arrêter la voiture, je vous prie, ordonna-t-elle, l’air hautaine et insolente.

J’arrêtai la voiture sur le côté de la rue et serrai le frein à main.

Je compatissais, tout en sachant qu’elle aurait détesté ça, mais elle était si jeune et si... en colère. Je ne savais pas grand-chose d’elle parce qu’elle gardait ses distances, sauf apparemment avec la personne à qui elle envoyait des messages non-stop. Même en visitant sa chambre, je n’avais rien vu qui aurait pu me renseigner sur la fille qui vivait dans cet espace. Elle n’avait aucun poster, pas de livres sur les étagères, aucune personnalité. La pièce était aussi froide et distante que la fille qui y dormait.

Mais je n’étais pas du genre à me décourager facilement. Je trouverais un moyen de découvrir la personnalité de Karla, même si cela devait me prendre l’éternité et un jour.

Alors qu’elle s’apprêtait à sortir de la voiture, je me retournai pour la regarder en face.

– Écoute, je sais que les gens au lycée peuvent être des abrutis, et si quelqu’un t’embête, tu peux m’en parler. Je peux être ton filet de sécurité. Ou je peux parler avec le proviseur. Si tu as besoin de quoi que ce soit, Karla, je suis là.

Elle leva les yeux au ciel avec tant d'affectation que je n'étais pas sûre qu'elle puisse de nouveau regarder droit un jour.

– Vous pouvez ne pas faire ça ?

– Faire quoi ?

– Jouer à la nounou « cool ». Écoutez, ce n'est pas parce que vous travaillez pour mon père que vous devez faire comme si vous me connaissiez. Cela fait quoi, genre, deux heures qu'on se connaît. Vous n'êtes rien pour moi, et je suis sûre qu'il ne faudra pas longtemps à mon père pour trouver une raison de vous virer, vous aussi. Alors, ne vous installez pas. Vous êtes juste un truc temporaire, comme les autres.

Sans même reprendre sa respiration, elle descendit de la voiture et se dirigea vers l'école en me plantant là, complètement stupéfaite.

Être nounou pouvait s'avérer plus difficile que je l'avais cru avec une enfant comme Karla. Elle était impitoyable par nature, et moi je marquais facilement.

Nous étions embarquées pour une sacrée aventure, aucun doute.

Eleanor

– Comment ça, elle a rugi ?

Shay rigolait à l'autre bout du fil alors que je préparais le dîner. Je n'avais pas attendu pour appeler ma cousine, qui était assez sympa pour avoir avancé l'heure de sa pause déjeuner afin d'écouter le récit de ma vie de dingue.

– Exactement. Elle me rugissait dessus, encore et encore.

– Non, non, non. Attends, tu veux dire un vrai rugissement ?

– Shay, elle faisait : *Grrrr ! Grrrr !*

J'essayai d'imiter les sons magnifiques de Karla.

– *Grrrr !* Comme un fichu lion.

Shay continuait de glousser, complètement captivée par la comédie des erreurs qui avait constitué ma matinée. Il y avait au moins une personne que ça amusait.

– Je ne vais pas te mentir, je crois que cette fille me plaît vraiment.

– Ouais, ben attends qu'elle te grogne dessus.

– Bah, au moins tu as retrouvé du travail, tu sais. Le plus dingue, c'est que tu sois la nounou des gamines de Greyson. Je veux dire, la vache, Greyson East a des enfants, au pluriel, c'est-à-dire plus d'un.

– Je sais. C’est dément, non ? Et, en plus, elles lui ressemblent.

– Alors, c’est toujours là ?

– Quoi ?

– L’alchimie entre lui et toi, comme dans le temps.

Je ricanai.

– Tu veux dire l’alchimie adolescente des hormones et du chagrin ? Euh... non. Je suis pratiquement convaincue que j’ai laissé tout ça dans mon passé avec la plupart de mes cardigans.

– Je continue de penser que tu devrais les remettre, tes cardigans. C’était ta signature ! Personne ne pourrait assumer de porter ces pulls comme toi.

– Ouais, mais tu sais, après qu’ils ont été bousillés par mon dernier mec, j’ai en quelque sorte abandonné l’idée des cardigans.

Je n’avais pas le meilleur bilan des relations amoureuses. En fait, c’était peut-être le pire palmarès jamais vu. Pour une raison que j’ignore, j’ai toujours été attirée par les types les plus tordus. Le pire de tous, c’était Alex, le thérapeute. Lorsque nous vivions ensemble, il voulait m’aider à surmonter mes problèmes personnels. Même si je détestais qu’il passe en mode thérapeute avec moi, je l’écoutais. Puis, après une nuit où j’avais pleuré sans arrêt parce que ma mère me manquait, il a pensé qu’il pourrait m’aider à surmonter mon problème en mettant tous les cardigans que maman m’avait tricotés à la poubelle. Il m’a dit que les lâcher faisait partie du processus de deuil.

À titre personnel, je me suis demandé si le fait de le tuer vaudrait la peine de passer sa vie derrière les barreaux.

Ce jour-là fait partie du top cinq des jours les plus tristes de ma vie.

– Alors, es-tu à cent pour cent sûre qu’il n’y a plus rien entre Greyson et toi ? Est-ce que ton cœur bat plus vite lorsqu’il entre dans une pièce ? Est-ce que ça vous arrive de vous rencontrer par hasard et qu’il te frôle le bras ? Ou que tu trébuches et qu’il apparaisse comme par magie pour te

rattraper juste à temps ? Est-ce que tu remarques ses biceps sans le vouloir ?

– Oh là là, Shay, arrête !

– Ah, donc, c'est oui.

– Non, c'est moi qui te dis que tu regardes trop *Bachelor in Paradise* et que tu as une vision déformée de la réalité. Greyson est veuf et moi, je ne suis pas du tout intéressée par une relation amoureuse. Il n'y a absolument aucune alchimie entre nous. Et je pense même qu'il fait tout pour m'éviter.

– Eh oui. À mon avis, vous deux, vous êtes sur la bonne voie pour devenir les héros d'une série télé à succès. Saison un, épisode un : « L'histoire des amoureux distants ».

Je l'imaginai tout à fait en train de sourire bêtement, contente de sa propre ingéniosité.

– Je vais te raccrocher au nez maintenant.

– D'accord, mais tiens-moi au courant. Je veux savoir quand l'épisode neuf arrivera !

– Et c'est quoi, l'épisode neuf ?

– « Où les lèvres s'entrouvrent et les langues se mêlent ».

Je ricanai.

– Salut, Shay.

– Ok, salut ! Oh, attends ! Je te donne cinq dollars si tu grognes à ton tour en allant chercher la fille à l'école.

Je redoublai de rire.

– Au revoir, Shay.

– À plus !

En raccrochant, je continuai à sourire. Shay était imbattable pour tourner une situation inconfortable en comédie.

*

* *

Mon père rejetait mes appels.

Je le savais, parce qu'il n'était pas très au courant de la façon dont les appels marchaient avec un portable et il m'envoyait toujours sur sa boîte vocale après deux ou trois sonneries. Pourtant, je continuais à appeler, parce que j'étais comme ça. Je continuais à prendre de ses nouvelles même si lui ne le faisait pas pour moi.

C'était fou de voir comment notre relation s'était altérée au fil des années, pour ne devenir qu'une chose à sens unique. Difficile de croire qu'il y avait eu une époque où nous étions réellement très proches. Parfois, j'avais l'impression que c'était irréel, comme si j'avais imaginé un temps où nous représentions tout l'un pour l'autre.

Je raccrochai après une énième vaine tentative d'entrer en contact avec lui, et je m'assis à table pour déjeuner ce jeudi, en attendant Allison qui devait arriver à notre rendez-vous pour faire le point.

– Désolée, désolée, la circulation est impossible dans cette partie de la ville, dit Allison en entrant précipitamment dans le café, tirée à quatre épingles, comme la première fois.

– Pas de souci. Je suis arrivée il y a dix minutes à peine.

Elle prit un siège et se défit de sa veste.

– Bon, je suis contente que vous n'ayez pas attendu trop longtemps, mais je suis désolée quand même. Alors, comment ça se passe, jusqu'ici ?

– Je crois qu'elle me déteste.

– Qui vous déteste ?

– Karla. Elle me déteste.

Allison se mit à rire en secouant la tête.

– Mais non.

– En tout cas, il ne fait aucun doute qu'elle ne m'aime pas beaucoup.

– Elle est simplement difficile à attendrir, c'est tout. Elle tient ça de son père, remarqua Allison.

– Greyson a tellement changé. C'est assez terrifiant, en fait, de se retrouver avec lui. Je veux dire, je comprends, mais quand même...

lorsque nous étions jeunes, il était totalement différent.

– Si vous l’aviez rencontré il y a dix mois, il aurait probablement plus ressemblé au garçon que vous avez connu. Au début, je pensais que sa froideur était due au chagrin, au fait de devoir faire face à une situation aussi tragique, mais maintenant je me demande si c’est juste sa nouvelle façon d’être, s’il est toujours comme ça.

– Comment faites-vous pour la supporter ? Sa froideur ?

– Je ne la prends pas personnellement, parce qu’elle n’est pas dirigée contre moi. Je suis douée pour déconnecter mon boulot de ma vraie vie. Chaque fois que Greyson est d’une humeur exécrationnelle, je me dis que cela n’a rien à voir avec moi, parce que je suis vraiment bonne dans ce que je fais. Je suis la meilleure assistante qu’il puisse avoir. Ses humeurs lui appartiennent, alors je ne prends pas ça à cœur. Vous devriez faire la même chose avec Karla.

Je fis la moue.

– C’est super... Si seulement je pouvais apprendre à ne pas prendre les choses pour moi.

– Rien dans la vie n’est personnel, pas vraiment. Certaines personnes vont vous aimer pour ce que vous êtes aujourd’hui, d’autres vont vous détester, mais aucune de leurs opinions ne compte, ni la bonne ni la mauvaise. Il n’y a que vous qui puissiez définir qui vous êtes. Personne d’autre n’a ce droit.

– Comment avez-vous fait pour en arriver là ? Pour arriver à ne pas vous préoccuper de l’opinion des autres ?

– Les trois M, maturité, méditation et marijuana.

Elle me fit un clin d’œil amusé, mais je n’étais pas sûre qu’elle plaisantait, en réalité.

– Plus sérieusement, un conseil : si vous voulez survivre dans ce boulot, vous ne devez pas prendre le comportement de Karla à cœur. Elle a vécu des choses très difficiles ces derniers mois, qui l’ont endurcie. Elle

fera tout pour vous faire craquer, au point que vous voudrez démissionner. Ne vous laissez pas tyranniser. Restez ferme. Il faut aussi que vous compreniez que certaines choses se passent différemment chez les East. Pensez-y plutôt comme à un bâtiment qui héberge trois individus, plutôt que comme à une maison. Ce sentiment convivial et chaleureux a disparu avec Nicole.

– Elle était leur ciment, leur point d’ancrage, murmurai-je en sentant un nœud dans mon estomac.

Je connaissais ce sentiment, celui d’avoir perdu la colonne vertébrale de sa famille. Avec la disparition de ma mère, ma maison s’était écroulée et mon père avait été trop démoli lui-même pour avoir la moindre velléité de la reconstruire.

– Tout le monde adorait Nicole...

Allison inspira profondément, puis expira lentement. Visiblement, Nicole n’avait pas compté seulement pour sa famille, mais pour Allison aussi.

– Bref, pensez toujours à ça, la famille East ne correspond pas à la définition habituelle du mot famille. Si vous ne l’oubliez pas, vous pourrez gérer vos attentes. Je sais que vous éprouvez probablement le désir d’essayer d’arranger les choses, mais vous ne pourrez pas réparer un foyer que les gens qui vivent entre ces murs ne considèrent pas comme brisé.

– C’est désolant.

– C’est vrai, mais c’est la réalité de ce qu’ils endurent pour l’instant. Leur douleur est encore très vive. Le meilleur conseil que je puisse vous donner, c’est de rester à votre place et d’apprendre à tenir votre langue. Tenez-vous à la liste des choses à faire, et tout ira bien.

– J’imagine que vous avez raison. C’est leur vie, et je ne suis qu’une employée.

– C’est ça. Je sais que cela peut paraître dur, mais c’est mieux comme ça. Bon, qu’y a-t-il d’autre au programme pour cet après-midi ?

– Eh bien, je vais chercher les filles à l’école, puis je dépose Lorelai au karaté. Ensuite, j’accompagne Karla à son rendez-vous chez le kiné. Enfin, je sers le dîner que j’ai préparé tout à l’heure.

– Plus qu’un jour de travail demain, et ensuite c’est le week-end ! (Allison sourit.) Vous avez des projets sympas ?

– Oh, vous savez, un week-end très excitant avec Netflix et un bouquin.

– J’adore voir des femmes qui savent vivre leur vie à fond, plaisanta-t-elle en jetant un coup d’œil à sa montre. Ok, il faut que je retourne au boulot. Profitez bien de votre week-end. Appelez-moi si vous avez besoin de quoi que ce soit.

Allison régla l’addition avant de filer à toute vitesse.

Puis la journée reprit son cours. J’allai chercher les filles à l’école et Lorelai parla sans arrêt de sa journée, de sa professeure qui était super, de ses amis qui étaient super. C’était un vrai moulin à paroles et lorsque je la déposai au karaté, elle continuait de papoter alors même que je retournais à la voiture pour conduire Karla chez le kiné.

Je préférais quand Lorelai était avec nous, parce que je redoutais le silence qui régnait lorsque j’étais seule avec Karla.

– Alors... c’était bien l’école aujourd’hui ?

Je jetai un coup d’œil à Karla dans le rétroviseur. Elle leva les yeux une fraction de seconde avant de les baisser aussitôt sur son portable.

Elle m’ignora complètement, ce qui n’avait rien de très étonnant.

– Super bien, apparemment, murmurai-je pour moi-même.

Je me garai devant le centre de rééducation et entrai. La réceptionniste à l’accueil inscrivit nos noms en nous faisant de grands sourires à toutes les deux, puis elle nous fit entrer dans une pièce où devait se dérouler la séance.

Apparemment, Karla avait besoin de kiné pour entretenir sa force musculaire. On lui fit faire un tas d'exercices de musculation et elle réussissait extrêmement bien la plupart de ceux qui lui étaient proposés.

J'attendis près de la porte où des chaises avaient été disposées pour les accompagnants.

Lorsque la porte de la pièce s'ouvrit, je fus un peu étonnée de voir entrer Greyson. Il avait toujours la même expression sévère sur le visage et un autre costume fait sur-mesure, et une cravate bien sûr. Il vint s'asseoir à côté de moi.

– Ah, bonjour Greyson, dis-je le souffle court et en me redressant un peu, je ne m'attendais pas à te voir là.

– Au rendez-vous de rééducation de ma fille ? Évidemment que j'y suis, répliqua-t-il sèchement.

Oui, bien sûr.

Malaise. Je me demandai si le silence qui s'installait était inconfortable aussi pour lui ou si je me prenais trop la tête.

J'avais tendance à me prendre la tête sur certains sujets, parfois.

– Elle se débrouille vraiment très bien, commentai-je en faisant un signe de tête en direction de Karla. Elles sont super toutes les deux. Lorelai a passé une très bonne semaine et elle a dit qu'elle était vraiment impatiente d'aller chez ses grands-parents ce week-end. Je trouve ça chouette, qu'elles aient la possibilité de passer autant de temps avec leurs grands-parents.

Il ne dit pas un mot.

Alors je continuai à jacasser, parce que son silence me rendait de plus en plus nerveuse.

– Lorelai semble vraiment très douée pour le dessin. J'ai trouvé des cours de dessin dans le coin, si cela t'intéresse, je te ferai passer l'information.

Ma voix était-elle audible ? Les mots sortaient-ils réellement de ma bouche ? Parce que Greyson réagissait comme si j'étais un fantôme et qu'il n'entendait pas un seul mot de ce que je disais.

– Elle est vraiment douée et...

Je le vis se raidir.

– On n'est pas obligés de faire ça, Eleanor, m'interrompit-il toujours sans me regarder.

– De faire quoi ?

– De bavarder.

Il se passa une main sur la mâchoire, puis la reposa sur ses genoux et croisa ses doigts crispés.

– Ah, d'accord. Désolée. Je me disais seulement que tu voudrais être tenu au courant de la façon dont s'était passée ma première semaine.

– J'ai déjà été tenu au courant par Allison.

– Ah bon, oui bien sûr, mais si tu veux, je suis tout à fait d'accord pour te tenir informé tous les jours, puisque nous nous rencontrons. Je peux venir te voir dans ton bureau avant de rentrer chez moi. C'est très bien de passer par Allison, mais je pense que parfois elle relaie simplement l'information de façon factuelle sans aborder le ressenti. Je crois que ce serait une bonne chose que nous communiquions. Et puis, si tu y penses...

– Non, coupa-t-il.

– Pardon ?

– J'ai dit non. Il n'en est pas question. Tu passeras par Allison, point final.

– Mais, Greyson...

– *S'il te plaît, Eleanor.*

Il me suppliait d'arrêter de parler. Comme si l'idée que je lui fasse un rapport journalier lui était insupportable. Comme si communiquer avec moi était un fardeau énorme.

Je pris une profonde inspiration et un frisson me courut sur la peau. Décidément, il n'était plus du tout le garçon que j'avais connu autrefois.

– Excuse-moi, Greyson. Tout ce que je dis, c'est que je pense vraiment que tu devrais être concerné par tout ce qui se passe.

– Je le suis.

Ouais, c'est ça.

Comme si le fait de se pointer à une séance de kiné une fois par semaine et de faire un signe de la main à Lorelai le matin avant de partir à son travail suffisait à faire de lui un parent impliqué.

Mais je tins ma langue.

Reste à ta place, Eleanor. Reste à ta place.

Mais c'était vraiment difficile de faire ça, le garçon que j'avais aimé autrefois, lui, n'aurait jamais été si distant.

30

Eleanor

De : GreysonEast@gmail.com

À : EleanorGable@gmail.com

Date : 18 janvier, 21:54

Objet : Règles de travail

Eleanor,

Après notre rencontre cet après-midi, il me semble important de préciser certaines règles concernant votre travail pour moi. Tout d'abord, je crois qu'il est préférable que dorénavant vous m'appeliez Monsieur East lorsque vous vous adresserez à moi. Ainsi les choses seront moins personnelles. Cela me semble plus approprié à votre statut d'employée, et puis c'est ce que faisaient toutes mes employées précédentes selon les instructions qu'elles avaient reçues. Ceci n'a rien de personnel, c'est simplement la norme dans un contexte de travail. Je vous serais reconnaissant d'en tenir compte dès à présent.

Je vous prie de noter que vous devez rendre compte de votre travail uniquement à Allison et ne jamais venir m'en parler directement. C'est d'une importance capitale. Étant un homme très occupé, je n'ai ni le temps

ni la patience d'être dérangé quand bon vous semble. Je dirige une énorme entreprise et la dernière chose dont j'ai besoin, c'est que la nounou vienne empiéter sur mon temps précieux pour me parler de leçons de piano sans même savoir de quoi elle parle.

Et d'ailleurs, à ce sujet, Lorelai va continuer ses leçons, point final.

Je crois qu'Allison vous a tenue informée du processus des trois avertissements. Je vous prie de garder ces règles présentes à l'esprit dès maintenant.

Cordiales salutations,

M. East

*

* *

De : Eleanor Gable@gmail.com

À : GreysonEast@gmail.com

Date : 18 janvier, 22:16

Objet : Re : Règles de travail

À vos ordres, Capitaine.

Euh, désolée, je voulais dire M. East.

Salutations pas trop cordiales.

Eleanor

*

* *

De : GreysonEast@gmail.com

À : EleanorGable@gmail.com

Date : 18 janvier, 22:34

Objet : Re : Re : Règles de travail

Eleanor,

Je n'apprécie pas vos sarcasmes.

Je vous prie désormais de vous comporter de façon plus en rapport avec votre âge.

Premier avertissement.

Salutations cordiales,

M. East

Greyson

Salutations pas trop cordiales.

Je ne savais pas si Eleanor avait voulu être drôle ou impertinente, mais elle avait raté son but dans un cas comme dans l'autre. J'avais trouvé ça tout simplement infantile et grossier. Je ne lui avais rien dit qui sorte de la norme dans un contexte professionnel d'employeur à employée, et au prix où je la payais, elle aurait au moins pu se montrer suffisamment respectueuse pour ne pas devenir désagréable.

Je n'avais plus rien à faire dans mon bureau ce soir-là, et il n'était que onze heures. C'est peut-être la raison pour laquelle j'avais éprouvé le besoin de lui envoyer ce mail.

J'avais besoin d'avoir l'esprit occupé, sinon je pensais, et rien de bon ne sortait de ces pensées.

Ding.

Je regardai mon téléphone.

Landon : Les roses sont roses, les violettes sont bleues, tu voudrais pas arrêter de te conduire comme un idiot et m'appeler, mec ?

Le message quotidien de sollicitude de mon meilleur pote arriva un peu plus tard que d'habitude, ce soir-là. Il avait dû avoir une longue journée de tournage.

Après le lycée, la vie de Landon avait changé d'une façon dont la plupart des gens ne pouvaient que rêver. Il était parti en Californie pendant les vacances de printemps pour faire la fête et se soûler, et au lieu de ça, il avait été repéré par un découvreur de jeunes talents d'Hollywood et il était devenu cet acteur incroyablement célèbre.

Les gens disaient qu'il était le nouveau Brad Pitt, mais pour moi c'était juste Landon. La dernière chose dont il avait besoin, c'était de se prendre pour un dieu. Il y avait suffisamment de gens dans son entourage qui le flattaient comme s'ils le connaissaient, mais lui et moi n'avions jamais eu ce type de relations. J'étais fier de lui, ça oui, mais je ne le traitais pas comme une vedette. Je le traitais comme on traite son meilleur ami d'enfance. Il avait besoin que certaines personnes l'aident à garder les pieds sur terre.

Je ne répondis pas à son message ce soir-là. Il n'attendait pas que je le fasse.

– Papa !

Je levai les yeux lorsque la porte de mon bureau s'ouvrit. Lorelai apparut en se frottant les yeux et entra dans la pièce en bâillant. Une fois de plus, elle avait ses ailes de papillon sur le dos bien que je les lui aie enlevées deux heures plus tôt lorsque j'avais fait mon tour d'inspection pour voir si mes filles dormaient.

– Qu'est-ce que tu fais debout ? demandai-je en me levant de mon bureau.

– J'ai fait un mauvais rêve, pleurnicha-t-elle en continuant de se frotter les yeux.

J'allai vers elle et la soulevai dans mes bras.

– Allez, viens te recoucher. Il y a école demain matin.

– Je peux dormir avec toi et maman ?

Ses mots m'atteignirent en pleine poitrine. Je pris quelques inspirations profondes pour essayer de repousser la douleur qu'ils provoquaient dans mon âme.

– Pas ce soir, Lorelai.

– Mais papa, pleura-t-elle.

– Pas ce soir, répétais-je en la raccompagnant dans sa chambre.

Je la recouchai et elle continua de pleurer avec de toutes petites larmes qui coulaient de ses yeux fermés.

– Tu veux bien te coucher à côté de moi, papa ? demanda-t-elle en reniflant.

Je m'allongeai près d'elle et elle passa ses bras autour de mon cou. Lorelai n'était pas du genre à montrer son chagrin sauf lorsqu'elle faisait des cauchemars. Je me demandai s'ils ressemblaient aux miens. Je n'aurais pas souhaité mes cauchemars même à mon pire ennemi.

Comme je la tenais contre moi, sa tristesse commença à s'estomper tandis qu'elle retombait dans un profond sommeil. Moi, en revanche, je restai allongé les yeux grands ouverts, le regard plongé dans l'obscurité alors que ses paroles restaient fixées dans mon esprit.

Je peux dormir avec toi et maman ?

Quelque part je me dis qu'elle était à moitié endormie et désorientée. Mais une autre partie de moi ne s'y trompait pas, parce que je l'avais déjà surprise en train de faire semblant de parler à Nicole. Je l'avais observée en grande conversation avec une mère qui n'était pas là. Je l'avais vue mettre un couvert pour sa mère le lundi, jour des spaghettis.

Lorelai savait que sa mère était décédée, mais elle avait réussi, je ne sais comment, à s'accrocher à elle, à continuer à vivre comme si sa mère était toujours vivante, mais invisible.

Cela m'inquiétait, je me demandais si c'était sain pour son esprit.

En même temps, j’enviais sa capacité à avoir cette connexion avec Nicole, d’une certaine façon sa capacité à croire en quelque chose qui dépassait ce qui était juste devant ses yeux.

Si j’avais pu vivre dans un monde où je croirais aux anges, j’aurais parlé à ma femme tous les jours, moi aussi.

Une fois Lorelai endormie, je m’attardai un peu en la tenant contre moi.

Elle avait besoin de moi, cette nuit-là, mais peut-être avais-je besoin d’elle, moi aussi.

*
* *

Lorsque je me réveillai, j’étais toujours dans le lit de Lorelai, un peu désorienté. Je me redressai et mon corps se plaignit d’avoir été tordu dans un lit aussi petit.

Quelle heure est-il ?

Depuis combien de temps suis-je endormi ?

Je n’en avais pas la moindre idée mais, malgré mes courbatures, j’avais l’impression que c’était la première fois depuis dix mois que j’avais aussi bien dormi.

En arrivant dans la cuisine, je tombai sur Eleanor qui se faisait une tasse de café. Elle se retourna et sursauta légèrement en me voyant derrière elle.

– Oh, Grey... euh... M. East. Bonjour.

Je plissai les yeux.

C’est le matin ?

– Quelle heure est-il, grommelai-je.

– Sept heures. J’étais sur le point de réveiller les filles pour qu’elles se douchent, lorsque je vous ai vu endormi avec Lorelai et je me suis dit que j’allais vous laisser vous reposer encore un peu.

– Sept heures ? Merde !

Je passai mes mains dans mes cheveux en désordre. Je n'arrivai pas à croire que j'avais dormi aussi longtemps. Je n'avais jamais de panne d'oreiller. J'étais en retard et je n'avais plus le temps de faire mon jogging du matin.

– Vous auriez dû me réveiller, dis-je d'un ton cinglant.

Bien sûr, ce n'était pas son boulot de vérifier si j'étais levé, mais quand même.

Merde !

– Désolée, je me suis dit que comme vous étiez déjà habillé pour aller travailler, vous ne vous étiez allongé près d'elle qu'un petit moment.

– Qu'est-ce qui vous a fait croire que j'étais prêt pour aller travailler ? aboyai-je, agacé, mais sans savoir pourquoi.

Parfois j'étais débordé par mes émotions et je ne parvenais pas à les contrôler.

– Eh bien, vous savez...

Elle fit un geste vers moi, et je regardai mes vêtements.

Mon costume à cinq cents dollars tout froissé parce que j'avais dormi avec. Je dormais avec un costume à cinq cents dollars comme si rien n'avait d'importance pour moi.

– Oh, excusez-moi, grommelai-je parce que je me sentais complètement idiot.

Je me retournai pour sortir de la pièce et elle me rappela.

– Monsieur East, juste une minute, dit-elle d'une voix basse et un peu timide.

– Qu'y a-t-il ?

– Je voulais juste m'excuser pour ma réponse à votre mail hier soir. Ce n'était pas du tout professionnel.

Je plissai les yeux, un peu pris de court par ses excuses. Je ne m'y attendais pas du tout.

– Oui, bon. Ce n'était pas professionnel, mais ce n'est pas très grave.

– Bah si, quand même. Je pensais sincèrement que vous n'étiez pas sérieux en me demandant de vous appeler Monsieur East jusqu'à ce que vous répondiez à ma réponse. Donc, ma réponse était censée être drôle, mais visiblement ce n'est pas comme ça que vous l'avez prise. J'ai franchi une ligne que je n'aurais pas dû dépasser et je vous prie de m'en excuser. Je suis consciente que j'ai beaucoup de chance d'avoir ce travail, et cela me touche beaucoup que vous m'ayez fait confiance. Je ne veux pas tout gâcher et je suis désolée si j'ai été grossière ou effrontée. Je prends ce travail très au sérieux et j'espère que vous le savez.

Je hochai la tête parce que je n'avais rien de plus à dire.

– Et aussi, Monsieur East ? dit-elle en se passant une main dans les cheveux.

– Oui ?

– Je suis désolée.

– Oui, Eleanor. Vous l'avez déjà dit.

– Non, je veux dire... pour votre femme. Je ne crois pas vous l'avoir déjà dit et je voulais juste que vous le sachiez. Tout ce que j'ai entendu dire au sujet de Nicole montre que c'était une femme merveilleuse, une mère formidable, et je suis terriblement désolée pour votre perte. Je sais que cela ne change rien, mais je le suis. Je suis désolée.

Je pris un moment pour la regarder, pour la regarder vraiment. Je ne l'avais pas fait depuis qu'elle était arrivée pour son entretien d'embauche. Elle avait les cheveux châtain clair légèrement ondulés. Ils étaient beaucoup plus clairs que dans mon souvenir. Non que ce fût important, mais je le remarquai comme ça, en passant. Et ses yeux... Ses yeux étaient toujours les mêmes tunnels marron foncé qu'ils étaient lorsque nous étions gamins. Ils ressemblaient à des yeux de biche. Ils étaient toujours aussi beaux. Et en ce moment, ils me fixaient comme si j'étais l'homme le plus triste au monde. Son regard apitoyé me mit terriblement mal à l'aise.

Je voyais tout au fond de ses yeux un niveau d'attention et d'intérêt que je n'estimais pas mériter. J'étais grossier avec elle, distant pour des raisons que je n'arrivais pas à démêler moi-même, pourtant elle me regardait comme si elle me pardonnait la dureté pour laquelle je n'avais pas eu le courage de m'excuser.

Après toutes ces années, Eleanor était toujours pleine de sollicitude, et ses excuses étaient les plus sincères que j'aie jamais entendues.

– Merci, Eleanor.

– De rien.

Je fis quelques pas puis m'arrêtai net, en proie à ce stupide chagrin qui m'envahissait une fois de plus. Je détestais cette façon qu'il avait de me tomber dessus à n'importe quel moment. Je détestais qu'il puisse m'avaler tout entier pour me recracher ensuite.

Tout dans cette vie était plus difficile sans Nicole.

Chacune de mes respirations me brûlait un peu plus.

Je ne savais pas comment expliquer cela à Eleanor.

Je ne savais même pas si cela l'intéresserait.

Je me passai le bout des doigts sur la nuque et me raclai la gorge.

– Nous étions jeunes, lui dis-je, ce qui lui fit retourner les yeux vers moi. Lorsque nous avons eu Karla, nous étions très jeunes et je ne suis pas entré facilement dans le rôle de père, mais Nicole...

Je marquai une pause en sentant son nom sur mes lèvres. Même après tout ce temps, il était difficile de le prononcer sans avoir l'impression que le monde s'écroulait autour de moi. J'inspirai profondément.

– Elle faisait tout tellement naturellement. C'était comme si elle était faite pour être mère. Donc tout ce que vous avez entendu à son sujet est vrai. C'était une femme merveilleuse et la mère la plus formidable qui soit.

Les yeux d'Eleanor se remplirent de larmes et elle hocha la tête, comprenant combien il était difficile pour moi de dire ces mots.

Je me demandai si elle pouvait voir les morceaux de mon âme qui se brisait.

– Si jamais vous avez besoin de quelqu’un à qui parler... commença-t-elle, mais je secouai vivement la tête.

C’était trop.

– Ce n’est pas le cas.

J’avais été trop loin en lui confiant ces quelques bribes concernant Nicole, mais je n’avais pas pu m’en empêcher.

J’avais tellement besoin d’elle à ce moment-là.

Le monde entier méritait de savoir quelle femme exceptionnelle elle avait été et le monde entier devait savoir que nous avions perdu quelque chose d’irremplaçable, le jour où elle était partie.

Eleanor

J'avais fait l'erreur de croire que Greyson était toujours le garçon joyeux qu'il était lorsque je l'avais connu. Depuis notre échange de mails, je faisais tout pour maintenir nos conversations sur un plan strictement professionnel – non que nous ayons beaucoup de conversations.

Pendant les quelques semaines qui suivirent, j'en appris plus sur les East en tant qu'individus.

Les murs de la chambre de Lorelai étaient couverts de dessins qu'elle avait réalisés. Il ne se passait pas un jour sans que je la trouve allongée sur le ventre, battant des pieds dans l'air, en train de dessiner son nouveau chef-d'œuvre – avec ses ailes de papillon dans le dos, bien sûr. Elle avait une imagination débordante. Elle pouvait nous emmener en Afrique du Sud en train de courir avec des lions, et l'instant suivant nous emporter à Hawaï pour manger des ananas frais.

Lorelai n'avait pas peur non plus d'entretenir des conversations entières avec sa mère. Cela arrivait tous les jours. Parfois, je la trouvais en pleine discussion avec sa mère comme si elle se trouvait là, à côté d'elle. Elle mettait un couvert pour Nicole le lundi, parce que lundi était le jour des spaghettis. Les spaghettis étaient le repas préféré de Nicole.

Ça me plaisait beaucoup de la voir garder sa maman dans son cœur.

Nous avions ça en commun, nos conversations quotidiennes avec nos mères.

Et puis il y avait Karla, ma nouvelle meilleure amie dans un registre *Dégage, Eleanor*. Même sa chambre ne pouvait me donner aucune indication à son sujet, parce qu'elle ne possédait rien d'autre que l'ordinateur posé sur son bureau. Les murs étaient nus et les étagères vides. Le seul indice de personnalité était constitué d'adhésifs *Interdit d'entrer* collés un peu partout sur la porte de son dressing, et d'avertissements écrits au feutre : N'APPROCHEZ PAS.

En un sens, cela la résumait totalement.

Et enfin il y avait Greyson, mais je le voyais très peu.

Il ne restait jamais assez longtemps pour me permettre de le déchiffrer. Je ne pouvais m'en remettre qu'à mes souvenirs, et franchement, je ne retrouvais pas chez l'homme qu'il était aujourd'hui les aspects de sa personnalité que j'avais connus. Si jamais il y en avait, ils étaient extrêmement rares. C'était comme s'il faisait tout pour dissimuler ses émotions, et quand il arrivait qu'une lui échappe, il s'empressait de la retenir.

Il ne gardait pas ses distances qu'avec moi, il le faisait avec ses filles aussi. Même lorsqu'il était là, c'était comme s'il était absent. Il semblait tellement à l'écart de la réalité que je me demandais comment il était capable d'accomplir les tâches quotidiennes de son travail. Et pourtant, il semblait y exceller. Greyson était un véritable accro à son boulot, et il prenait ce rôle très au sérieux.

S'il n'était pas au téléphone en train de parler affaires, il y avait de fortes chances qu'il ne parle pas du tout.

Karla et lui se ressemblaient sur beaucoup d'aspects, aussi froids et distants l'un que l'autre, mais à la différence de Karla, Greyson n'était pas méchant. Il était tout simplement terriblement perdu.

Lorsque Lorelai et moi prenions notre dîner dans la salle à manger, il était évident que Greyson et Karla faisaient tout pour éviter de se joindre à nous. Ils emportaient tout simplement leur repas et allaient le consommer dans leurs espaces personnels respectifs.

Tel père, telle fille.

Je ne me prenais pas la tête avec ça. Ils voulaient de l'espace, je leur laissais de l'espace. Je concentrais mon attention sur Lorelai.

Elle était une bénédiction à la fin des journées difficiles. Il n'y avait rien qui puisse empêcher cette petite fille de rire. Dans une maison où régnaient les ténèbres, elle était la lumière qui illuminait chaque pièce.

Chaque soir après dîner, Lorelai et moi jouions à être des dragons qui volaient dans un nouveau monde où notre seule tâche consistait à faire comprendre aux gens que les dragons étaient des créatures amicales. Cela supposait beaucoup de sauts sur place et de rugissements, bien sûr, deux choses dont nous étions très fans, elle et moi.

Un soir où nous jouions dans la chambre de Lorelai, le bruit atteignit un volume jamais atteint auparavant parce que Lorelai essayait un nouveau rugissement profond et guttural qui nous faisait exploser de rire toutes les deux. Elle riait si fort que des larmes roulaient sur ses joues et, chaque fois qu'elle essayait de reprendre sa respiration, elle riait de plus belle.

C'était les moments que je préférais avec les enfants, les plus débridés.

Alors que nous nous lâchions complètement, nous fûmes soudain interrompues par un coup fort porté sur la porte de la chambre. En levant les yeux, nous vîmes Greyson debout sur le seuil qui nous regardait, le visage sévère. Notre rire s'évanouit devant le sérieux de son regard.

– Salut, papa, dit Lorelai d'une voix soudain plus basse.

– C'est quoi tout ce bruit ? gronda-t-il, les sourcils froncés.

Je me raclai la gorge et lissai mes vêtements.

– Oh, pardon. Nous ne savions pas que vous étiez rentré. Nous étions en train de jouer à...

– Un mot, Eleanor, siffla-t-il en m’interrompant. Dans mon bureau. Je me redressai, mon excitation retombée.

– Pardon ?

– J’ai un mot à vous dire, dans mon bureau, répéta-t-il sans attendre ma réponse pour tourner les talons.

J’inspirai profondément avant de me tourner vers Lorelai. Elle ouvrait de grands yeux et semblait secouée par l’irruption agressive de son père.

– Il est furieux parce qu’on faisait trop de bruit ? demanda-t-elle d’une voix tremblante.

Ses épaules s’étaient affaissées et je pus lire l’inquiétude dans ses yeux, comme si elle craignait d’avoir laissé tomber son père en quelque sorte.

En réalité, celui qui laissait tomber l’autre, c’était plutôt ce père qui n’était pas disponible pour ses filles.

– Non, ma chérie. Ton père et moi étions convenus d’une réunion, je l’avais complètement oublié.

Je la pris dans mes bras et elle se serra contre moi. Je goûtai ce doux contact.

– En attendant, tu te prépares pour aller au lit, d’accord ? Je viendrai te dire bonsoir.

Elle hocha la tête et se hâta d’aller chercher son pyjama. Je me dirigeai vers le bureau de Greyson qui avait laissé la porte ouverte.

– Ne le prenez pas mal, mais était-ce bien nécessaire de débouler comme vous l’avait fait et de parler sur ce ton ? Lorelai était terrifiée, dis-je en entrant.

Il parcourait la pièce de long en large, les mains crispées et en respirant bruyamment.

– Où l’emmenez-vous ? dit-il sur un ton cinglant sans tenir compte de ma remarque.

– Je vous demande pardon ?

– Où l’emmenez-vous ? aboya-t-il une deuxième fois, d’une voix encore plus forte et plus effrayante.

Je fis un pas en arrière, sans comprendre.

– Je ne sais pas de quoi vous parlez, Grey...

– Monsieur East ! hurla-t-il, ce qui me fit reculer un peu plus.

Il était furieux et j’ignorais totalement pourquoi. Je ne l’avais jamais vu dans cet état. La plupart du temps, il se contentait d’avoir l’air distant. Là, en revanche, il était vraiment hors de lui, fou de rage, même.

– Qu’est-ce qu’il y a ? demandai-je en faisant de gros efforts pour ne pas me sentir personnellement visée par sa colère.

– J’ai reçu un mail du lycée cet après-midi, qui me demandait des nouvelles de Karla. Il semblerait qu’elle ne soit pas allée en cours depuis des semaines, plus précisément depuis que vous la conduisez au lycée. Alors dites-moi, où vous l’emmenez ?

– Je...

Ma voix tremblait et j’essayai de comprendre ce qu’il me disait. Comment était-ce possible ? Qu’est-ce qu’il s’était passé ?

– Je la conduis au lycée tous les jours après avoir déposé Lorelai. Je ne comprends pas comment elle pourrait être absente en classe.

– Vous la voyez entrer tous les jours ?

– Eh bien, non, parce que je la dépose quelques rues avant comme faisaient les autres nou...

Je m’interrompis tout à coup lorsque la réalité se fit jour.

Oh, mon Dieu, mais quelle imbécile je suis !

Karla m’avait menti en me disant que les autres nounous la laissaient à quelques rues du lycée, et moi, comme une idiote, je m’étais laissé attendrir et j’avais cru à son histoire.

Mais Greyson n'avait pas suivi le cheminement qui m'avait amenée à cette conclusion. Il continuait à me regarder avec dureté en attendant mon explication. Je déglutis avec difficulté et lui expliquai la situation en détournant les yeux.

– Vous plaisantez ?

Il se pinça l'arête du nez.

– Je... Je pensais...

Je bredouillais, honteuse de m'être laissé berné par une gamine de quatorze ans.

J'avais les joues en feu, et je n'osais pas regarder Greyson. J'étais humiliée de m'être montrée si naïve. Elle s'était jouée de moi. Je m'étais fait avoir en beauté par une adolescente.

– Je suis désolée.

– Ce n'est pas ce qui remplacera les semaines de cours qu'elle a manquées.

– Mais comment est-ce que cela a pu arriver ? Ils ne préviennent pas les parents au bout d'un ou deux jours d'absence d'un élève ?

Il grogna.

– C'est ce que j'essaie d'élucider. Pour l'instant, allez chercher Karla dans sa chambre et amenez-la-moi pour que nous puissions avoir une petite explication tous les trois.

– Oui, tout de suite.

Je me hâtai de sortir, la rage au ventre, furieuse contre Karla. J'avais fait des efforts pour me montrer gentille avec elle, pour la mettre à l'aise, et c'est comme cela qu'elle me remerciait. Plus j'approchais de sa chambre, plus j'étais contrariée. Greyson m'avait incendiée à cause de ses mensonges.

Puis ma colère se mua en inquiétude.

Si elle n'était pas en cours, où était-elle ?

Que faisait-elle ?

Et si elle était mêlée à une histoire de drogue ? D'alcool ?

Ah, super, maintenant j'étais en colère et inquiète. Je me demandai si cela ressemblait à ça d'être parent, de ressentir un tas d'émotions tout à la fois. C'était épuisant. Chaque émotion vous tombait dessus comme une vague s'écrasant sur la grève, et je ne savais pas très bien quoi faire de toutes les émotions que je ressentais.

J'avais l'impression de souffrir d'un syndrome de dissociation. J'avais envie de hurler et de parler doucement à la fois. Je voulais être le bon et le mauvais flic. Je voulais être son amie et son réconfort, mais aussi le sergent-major.

Il n'y a pas de juste milieu lorsqu'on est parent d'un adolescent. Ils vous poussent toujours à bout.

Avant que Karla puisse être témoin de ma colère mélangée d'inquiétude, un nœud énorme me noua l'estomac en entrant dans sa chambre et que je la trouvai vide.

– Karla ?

Pas de réponse.

Elle n'était pas partie, quand même ? Sortie en douce de la maison pour aller faire je ne sais quoi, comme lorsqu'elle manquait les cours ?

Je pénétrai plus avant dans la chambre, vers la porte du dressing sur laquelle était inscrit « Interdit d'entrer » et au moment où je posai la main sur la poignée, un cri perçant me vrilla les oreilles.

– Qu'est-ce que tu fais ? aboya Karla, et je me retournai en toute hâte.

– Karla !

Une vague de soulagement me submergea.

– Oh, mon Dieu, où étais-tu ? demandai-je, le cœur battant.

– Dans la salle de bains.

Elle plissa les yeux.

– Qu'est-ce que tu allais faire là-dedans ? Tu es idiote ou quoi ? Tu ne sais pas lire ?

– Ne me parle pas comme ça, grondai-je, l’air plus adulte que je ne l’étais vraiment. Ton père veut te voir dans son bureau.

– Ah ouais ? Eh ben, j’ai autre chose à faire.

Elle alla jusqu’à son bureau pour prendre son casque et ne plus m’entendre, mais je l’attrapai avant elle.

– Non. Maintenant, file tout droit dans le bureau de ton père.

– Pourquoi ?

– Parce que nous savons.

– Vous savez quoi ?

– Tu *sais* très bien ce que nous *savons*.

Elle haussa un sourcil.

– Ou pas.

Je posai mes mains sur mes hanches.

– Karla, arrête. Inutile de faire comme si tu ne comprenais pas.

– Écoute, je ne sais pas de quoi tu parles et je commence à en avoir marre de ces sous-entendus, alors crache le morceau ou sors de ma chambre.

– Cela fait des semaines que tu ne vas pas en cours, Karla, gronda Greyson en apparaissant derrière moi.

Il avait les yeux noirs de colère, et sa poitrine se levait et s’abaissait de plus en plus fort à chaque respiration.

– C’est de cela qu’elle parle. C’est de cela qu’on doit discuter.

Il était furieux et il avait de bonnes raisons pour ça.

Dès l’instant où son père entra dans la chambre, je me sentis de trop. Après, je n’étais que la nounou. Mon boulot, c’était principalement de m’occuper de Lorelai.

– Je m’en occupe, Eleanor, dit Greyson, une main sur la poignée de la porte.

Il s’effaça pour me laisser passer.

Je pris une profonde inspiration et tournai les yeux vers Karla qui avait l'air à la fois nerveuse et presque... contente ? Elle semblait s'amuser de la façon dont elle avait poussé son père à bout.

Alors, je tournai les talons et sortis de la chambre. Greyson ferma la porte derrière moi. Quelques secondes plus tard, les cris commencèrent. Le match de hurlements entre les deux me mettait autant mal à l'aise qu'il me faisait plaisir.

Même s'ils se disputaient, je voyais Greyson faire une chose dont je n'avais pas encore pu définir s'il savait toujours la faire ou pas, éduquer ses enfants. Le voir échanger avec Karla, être si en colère, montrait que quelque part, au fond de son cœur froid et insensible, il portait de l'intérêt à sa fille. Quelque part au fond de lui, il était toujours concerné.

Cela devait bien prouver quelque chose.

Ce soir-là, je partis avant que les cris ne se soient tus. Je n'étais pas là pour écouter Karla et Greyson échanger des propos emplis de fatigue et de douleur. Visiblement, ils souffraient tous les deux, mais la seule manière qu'ils semblaient trouver pour soulager leur peine était de se disputer et de crier.

Eleanor

En me réveillant le lendemain matin, j'étais curieuse de savoir comment les choses s'étaient terminées entre Karla et Greyson. Je ne pouvais m'empêcher de me demander où elle allait tous les jours, ce qu'elle faisait et comment ni son père ni moi ne nous étions rendu compte de rien.

Lorsque j'arrivai chez Greyson, il était déjà debout sur le porche de la maison, une tasse de café posée sur la balustrade. Il n'avait plus l'air aussi en colère que la veille au soir, et je me dis que le sommeil l'avait aidé à retrouver son calme. Mais ce calme paraissait étrange.

Malgré le froid glacial, il ne portait qu'une chemise noire à manches longues et un pantalon. Comment faisait-il pour ne pas être congelé ?

– Eleanor, dit-il d'une voix maîtrisée.

Je me renfrognai un peu, redoutant ce qui n'allait pas manquer de me tomber dessus.

– Laissez-moi deviner...

Je poussai un soupir en remontant la bandoulière de mon sac sur mon épaule.

– Vous me virez. Je comprends. J’ai commis une faute inqualifiable. Je vais aller chercher les quelques effets que j’ai laissés dans la maison, puis j’irai rassembler mes affaires dans la maison d’invités et, en un rien de temps, j’aurai débarrassé le plancher.

Au moment où je passais devant lui pour entrer, à ma grande surprise il m’arrêta en me posant la main sur le bras. J’eus l’impression que tout mon corps était traversé par une décharge électrique qui me laissa toute frissonnante. Je baissai les yeux sur sa main et il fit de même avant que nos regards ne remontent pour se croiser.

Oh. C’était quoi, ça ?

Je me demandai s’il l’avait ressenti, lui aussi.

Il me lâcha vivement le bras et se racla la gorge.

– Pardon. Je…

Il fit un pas en arrière et poussa un soupir en croisant les bras.

– Bonjour.

Je fus sidérée par cette entrée en matière. Je haussai un sourcil.

– Bonjour… ?

Alors il me dévisagea et j’en fis autant. Je me demandai ce qui allait suivre.

– Est-ce que je peux faire quelque chose pour vous… ?

Ma voix était basse et confuse.

– Vous n’êtes pas virée.

– Oh, mais je pensais…

Il hocha la tête.

– Je sais, mais non.

– Alors, qu’est-ce qu’il y a ? Vous vouliez me dire autre chose ?

– Non. Oui. Je veux dire…

Il prit une longue inspiration qu’il relâcha lentement. Tout chez Greyson semblait si compliqué. C’était comme si sa raison était

constamment en conflit avec son cœur, l'empêchant de s'exprimer tout à fait.

– Je vous dois des excuses.

– Pour quoi ?

– Pour avoir été si désagréable avec vous hier au sujet de Karla. Ce n'était pas professionnel, dit-il se passant la main sur la nuque en évitant de me regarder.

– Oh, ça ? Oui, en effet. Mais, en même temps, c'était compréhensible. Moi aussi, j'aurais mal réagi en apprenant cette nouvelle. J'espère seulement que vous savez que je n'étais pas du tout au courant, Greyson. Je pensais sincèrement faire ce qu'il fallait.

Il hocha la tête et ne me reprit pas pour l'avoir appelé par son prénom. Peut-être était-il encore trop sonné et perturbé par la dispute de la veille pour même remarquer mon erreur.

– Avez-vous réussi à découvrir où elle allait tous les jours ?

Il fit non de la tête et me tourna le dos, le regard dirigé vers le soleil qui apparaissait.

– Non, elle n'a pas voulu me le dire, mais j'ai découvert qu'elle avait imité ma signature sur une lettre disant que la famille partait en vacances pour deux mois. L'école lui a même donné tous les devoirs en avance, et elle a tout fait. J'ai juste...

Oh Greyson...

Sa tristesse était trop visible ce matin-là.

– Elle est intelligente, vous savez ? Rigoureuse. Comme sa mère. Elle n'a rien laissé au hasard. Elle avait dû prévoir tout ça avant même que vous ne soyez engagée chez nous, parce que c'était préparé depuis un moment. Je ne sais pas pourquoi.

– Vous le lui avez demandé ?

– Non.

Il se retourna vers moi, les bras croisés.

– J’ai juste piqué ma crise.

Il savait que ce n’était pas la chose à faire. Cela se voyait. Il culpabilisait d’avoir eu cette réaction.

– Vous vous inquiétez pour elle.

Lorsqu’il me regarda, je lus dans ses yeux l’histoire que ses lèvres n’osaient pas prononcer. Ils paraissaient plus gris ce matin. Plus tristes aussi. La nuit précédente avait dû être difficile pour lui. Son regard racontait cette histoire, l’histoire d’une âme brisée.

Il dansa d’un pied sur l’autre dans ses chaussures de running.

– Je voulais simplement m’excuser pour avoir été si désagréable. Je vous ai accusée à tort, et c’était idiot de ma part de croire que vous aviez quelque chose à voir avec Karla et ses machinations diaboliques.

Je souris, mais j’étais certaine qu’il décelait ma tristesse dans l’incurvation de mes lèvres.

– Merci de vous excuser.

Il hocha la tête en prenant la tasse posée sur la balustrade.

– Je vous ai fait du café. Deux sucres, une giclée de vanille et une dosette de crème.

Mon cœur s’affola et je le regardai, médusée.

– Vous n’avez pas oublié le café que je préférais quand nous étions jeunes ?

– Non, je l’ai juste remarqué en vous voyant faire tous les matins dans la cuisine.

Oh. Bien sûr. Quelle idée ! Qu’est-ce qui a bien pu te faire croire une chose pareille, Eleanor ?

Évidemment qu’il ne se souvenait pas de mon café préféré. Mais le fait qu’il m’observe chaque matin n’était pas anodin. Et même plus, le fait qu’il me tende cette tasse était un peu comme un gage de paix.

– Merci, dis-je en prenant la tasse.

– Non, merci à vous. Je sais que je peux...

Il s'interrompit et poussa un profond soupir.

– Je sais que je ne suis pas facile à vivre.

– Ce n'est rien.

– Non, ce n'est pas rien. Je n'ai jamais été très bon dans ce domaine, pas un très bon père. Je travaille beaucoup et lorsque je rentre à la maison, je suis vanné. C'était déjà comme ça avant l'accident, mais au moins à ce moment-là Nicole était là pour compenser, elle était le calme quand j'étais la tempête. À présent... sans elle... je ne sais tout simplement pas comment faire, avoua-t-il.

– Faire quoi ?

Il baissa la tête et lorsqu'il la releva, j'y vis une tristesse infinie. Son visage était pâle comme si toute vie en avait été extraite.

Il entrouvrit les lèvres et parla d'une voix douce.

– Vivre dans un monde dans lequel elle ne vit plus.

En voyant ses yeux, on aurait dit que son monde était la proie des flammes. Ils s'emplirent de larmes et il secoua la tête pour essayer de contrôler ses émotions.

– Désolé.

– Non, ne vous excusez pas. Ce que vous avez vécu, c'est ce qu'on peut vivre de pire. Et c'est encore si récent, Greyson. Ces blessures sont encore si sensibles. Il n'y a rien d'étonnant à ce que vous soyez complètement perdu, dis-je en tendant une main vers lui.

Je la posai sur son avant-bras et je sentis que son corps était secoué d'un tremblement nerveux. Il n'allait pas bien, tant s'en faut, et j'étais certaine qu'il faudrait du temps pour qu'il aille mieux.

– Ça va, je vais bien, prétendit-il en écartant ma main de son bras.

Il se pinça l'arête du nez.

– Je voulais simplement vous dire que j'étais désolé d'avoir été si grossier avec vous. Vous ne méritez pas ça, Ellie, pas du tout.

Il m'avait appelée Ellie et je ne pensais pas qu'il se soit rendu compte que sa langue avait fourché.

Je souris.

– Ce n'est pas grave, vraiment. Je comprends.

– Même si vous comprenez, il n'en reste pas moins que vous ne le méritez pas.

Je ne sus quoi dire de plus, apparemment lui non plus.

Il tourna les talons pour rentrer dans la maison, puis marqua une pause avant de se retourner vers moi.

– Chaque jour... je m'inquiète pour Karla, chaque jour de ma vie.

*
* *

Ce matin-là, les choses reprirent leur cours normal, si ce n'est que cette fois j'accompagnai Karla jusqu'à l'intérieur du lycée. On peut dire qu'elle n'était pas ravie du tout, ça c'est sûr.

– C'est humiliant, murmura-t-elle, les épaules basses, faisant tout pour qu'on ne la voie pas...

– Ouais, ben il fallait y penser avant d'organiser ton prétendu voyage, répliquai-je en franchissant les portes d'entrée.

– Ouais, c'est bon. Bon, tu peux partir, maintenant ? marmonna-t-elle entre ses dents. T'es vraiment pas cool, Eleanor.

De ma vie je n'avais jamais été aussi contente qu'on me reproche de ne pas être cool.

– Non. D'abord, il faut qu'on passe au bureau pour dissiper certains malentendus.

– Tout est réglé, dit une voix qui nous fit sursauter toutes les deux.

Greyson sortait du bureau.

– Papa, grogna Karla en se frappant le front. Qu'est-ce que tu fais là ?

– Je tiens mon rôle de père, répliqua-t-il.

– C'est une première, dit-elle sur un ton insolent.

Sévère, mais peut-être vrai...

– Tout est en ordre. D'autre part, je t'ai inscrite pour quelques travaux supplémentaires dans chaque matière, lui dit-il en se tenant très droit.

– Des devoirs supplémentaires ? siffla-t-elle, ses yeux lançant des éclairs. Mais j'ai fait le travail à la maison !

– Oui, en effet, après avoir menti pendant des semaines pour faire Dieu sait quoi de ton temps. Tu as fait un choix au moment où tu as fait un faux en imitant ma signature, Karla. Maintenant, c'est moi qui fais un choix pour t'empêcher d'être tentée de recommencer ce genre de choses. À moins que...

– À moins que quoi ?

– À moins que tu me dises où tu allais tous les jours.

Les yeux de Karla s'emplirent de larmes et elle secoua la tête.

– C'est quoi ces conneries ? cria-t-elle.

– Comment tu parles ?

Greyson et moi avions réagi à l'unisson.

Je lui souris.

Il ne me rendit pas mon sourire.

Apparemment, les choses étaient redevenues normales.

– T'as pas une réunion ou je ne sais quelle connerie du même genre à faire ? Tu peux pas me laisser tranquille ?

Greyson regarda sa montre et hocha la tête.

– En fait, si.

Puis il tourna les yeux vers moi.

– Merci de l'avoir accompagnée à l'école aujourd'hui, Eleanor. Si vous pouviez l'emmener en salle 102 pour son cours de science, ce serait super.

Oh, il faisait vraiment le coup du père casse-pieds jusqu'au bout.

– Certainement, Monsieur East.

– C'est Monsieur Ea...

Il s'interrompit aussitôt en se rendant compte que je l'avais effectivement appelé par son nom de famille.

– Oui, bien sûr. Bon, eh bien, au revoir.

Il s'éloigna et j'accompagnai Karla à son premier cours, sans tenir compte de ses objections.

– Je déteste quand il fait ça.

– Quand il fait quoi ?

– Quand il essaie de se comporter comme mon père.

– Mais c'est ton père.

– Tu es chez nous depuis presque deux mois maintenant, tu peux me dire combien de fois tu l'as vu réellement se conduire comme un père ?

Elle n'avait pas tort.

Juste au moment où j'allais la laisser devant sa salle de classe, un autre élève passa et s'arrêta devant nous. Je vis Karla se raidir lorsqu'il la regarda.

Il était adorable, un joli garçon aux cheveux blonds frisés et aux yeux bleus, qui aurait fait fondre n'importe quelle fille de son âge.

– Salut Karla. Ça fait longtemps qu'on t'a pas vue. Il y en avait qui pensaient que tu avais changé de lycée.

Elle dansait d'un pied sur l'autre en regardant ailleurs. Elle se frottait le bras nerveusement.

– Ouais.

– Tu vas bien ? demanda-t-il en plissant les yeux.

Avant qu'elle ait eu le temps de répondre, une autre fille appela.

– Brian ! Qu'est-ce que tu fous ?

Je levai les yeux et vis une fille effrontée, plus maquillée qu'il n'était acceptable pour une fille de son âge, debout les mains sur les hanches.

Brian se tourna vers elle et haussa les épaules.

– Rien. Je disais seulement bonjour. Tu as vu que Karla est revenue ?

– J’ai vu et je m’en fiche, marmonna-t-elle. Allez, lâche ce truc et accompagne-moi en classe, grogna-t-elle.

Tous les poils de mon corps se hérissèrent en entendant cette petite péronnelle impolie parler de Karla de cette façon.

– Ça veut dire quoi *ce truc* ? commençai-je, mais aussitôt Karla me tira par la manche.

– Laisse tomber, Eleanor.

– Mais...

Elle leva vers moi des yeux pleins de larmes et secoua la tête.

– S’il te plaît.

Brian fronça les sourcils et se massa la nuque.

– Bon, ben, je crois qu’on se verra plus tard, Karla.

– Ça m’étonnerait, dit-elle sèchement tandis qu’il se précipitait pour accompagner Satan en classe.

– C’était qui ?

Elle grommela alors que nous reprenions notre chemin vers la salle de classe.

– Les fantômes du passé de Karla, marmonna-t-elle sans m’en dire plus.

C’était sympa de voir que le lycée était toujours l’enfer sur terre.

Au moins, il y avait certaines choses qui ne changeaient jamais.

Greyson

– Tu as bien dormi ? demanda Claire alors que nous prenions place pour notre déjeuner traditionnel du mardi.

Je ne souhaitais pas particulièrement la rencontrer toutes les semaines, mais Claire y tenait absolument. Si je ne venais pas la retrouver, elle s’asseyait dans l’entrée de mon bureau à *EastHouse* et passait des chansons de Journey¹ à fond. C’était incroyable comme on pouvait péter un câble au bout de la troisième écoute en boucle de « Don’t Stop Believing ».

Alors, je la retrouvais pour déjeuner une fois par semaine. Même s’il m’en coûtait toujours autant de la regarder.

– Oui, j’ai bien dormi, répondis-je en mordant dans mon sandwich.

– Tu mens.

Elle avait raison, mais peu importait.

J’avais les paupières lourdes et parfois je m’assoupissais durant les réunions. J’avais l’impression que mon organisme ne fonctionnait que grâce aux expressos et aux boissons énergisantes. C’était la seule chose qui me permettait de continuer. Bon pour ma santé ? Non. Bon pour mon âme ?

Probablement pas. Mais je m'en fichais pas mal, pourvu que je ne dorme pas.

Elle reposa sa fourchette, s'adossa à son siège et m'observa. Elle était très douée pour ça, m'observer et être capable de me dire lorsque je n'allais pas bien. La plupart des gens avaient appris à me laisser tranquille, mais Landon et elle continuaient à me pousser à m'ouvrir, même si je faisais tout pour les tenir à distance.

– Greyson, tu ne dors pas suffisamment, c'est mauvais pour ta santé. Tu devrais vraiment en parler à quelqu'un. Avec Jack, on se fait vraiment du souci pour toi, tu sais.

Jack était le second mari de Claire. Cela faisait plusieurs années que le père de Nicole était décédé, et pendant longtemps Claire avait cru qu'elle finirait ses jours seule. Mais, tout à coup, Jack était apparu et l'avait fait changer d'avis.

Claire se pencha vers moi, les mains croisées.

– Cela m'inquiète que tu ne te reposes pas. Surtout dans les jours à venir...

– Je vais bien, dis-je une fois de plus, pour couper court.

Un mensonge de plus, mais cette fois encore cela importait peu.

En vérité, je ne dormais pas. Je luttais contre l'endormissement bec et ongles chaque nuit. Apparemment, la seule nuit où j'avais dormi correctement était celle où j'étais recroquevillé dans son petit lit avec ma fille qui donnait des coups de pied en dormant.

– Greyson, je sais que la date anniversaire...

– Ça va au travail ? dis-je pour l'empêcher de terminer sa phrase une fois de plus.

Elle fit une grimace, mais se renfonça dans son siège, sentant qu'il était temps de changer de sujet.

Elle me poussait tout le temps, mais elle connaissait ses limites. Lorsqu'elle se rendait compte qu'elle partait sur un terrain mouvant, elle

reculait. Claire avait toujours été très forte pour décrypter les gens et elle lisait en moi comme dans un livre ouvert même si je ne lui disais rien de mes sentiments.

– Oui, très bien, me dit-elle avec un petit sourire.

Elle continua à parler de tout et de rien, hormis de moi. Je lui en fus reconnaissant, parce que j'étais trop fatigué pour penser à moi et j'avais trop de chagrin pour penser aux jours qui allaient venir.

*
* *

Trois contre deux.

Ça finissait toujours comme ça. Leurs trois voix battaient toujours la mienne.

Le problème lorsqu'on est le seul mâle de la famille, c'est qu'on est souvent mis en minorité quand il s'agit de voter. Je n'étais même pas sûr que mon opinion soit nécessaire, puisqu'elle semblait n'être jamais prise en compte, mais elles me demandaient toujours ce que je pensais du sujet en question.

– *Mais on a déjà mangé italien le week-end dernier quand on est sortis. En plus, on mange des pâtes tous les lundis. Vous n'en avez jamais marre des pâtes ?*

– *Nan, dit Lorelai, en bondissant dans son siège auto.*

Je bouclai rapidement sa ceinture avant de prendre place sur le siège conducteur.

– *Pas vraiment, dit Karla en haussant les épaules.*

Pourquoi ne mouraient-elles jamais d'envie de manger un bon steak ?

Tout ce dont moi, j'avais envie, c'était d'un bon gros steak juteux.

– *On devrait aller chez Palmer, le restaurant italien ! s'exclama Karla, ce qui me fit râler encore plus parce que c'était à plus d'une heure de voiture et il tombait des cordes. On allait mettre encore plus de temps que d'habitude pour y aller.*

Je regardai Nicole en plissant les yeux.

– Et toi, qu'est-ce que tu préfères ?

S'il te plaît, dis un steak, s'il te plaît, dis un steak.

Elle haussa les épaules.

– Les gressins chez Palmer sont vraiment super. Et puis c'est l'anniversaire de Lorelai, donc je pense que c'est à elle de décider.

– Palmer ! Palmer ! hurla-t-elle en se tapant sur les cuisses.

Et voilà !

Nous prîmes donc la route pour aller chez Palmer, et cela impliquait un tas de virages et de zones boisées.

Tout en conduisant, je jetai un coup d'œil à mon téléphone qui sonnait et je vis le nom de Rob Turner qui s'affichait sur l'écran. C'était un de mes employés et je savais qu'il était encore au boulot à East House. Normalement, je répondais à ses appels immédiatement, mais nous étions samedi soir et nous avons une règle stricte dans la famille : pas de boulot le samedi soir.

Nicole vit le nom sur l'écran et me jeta un regard qui semblait me mettre au défi de répondre, donc je ne m'avisai pas de prendre l'appel. La dernière chose dont j'avais besoin, c'était d'une épouse furibarde parce que j'avais pris quelques minutes pour répondre à un appel de boulot.

– Arrête ! aboya Karla à sa petite sœur, qui répéta aussitôt :

– Arrête !

– Maman !

– Maman !

– Non, sérieux, tu arrêtes ça, Lorelai !

– Non, sérieux, tu arrêtes ça, Lorelai ! répéta immédiatement Lorelai en imitant sa sœur.

C'était son nouveau jeu préféré. Cela nous rendait tous dingues, mais elle était obsédée avec ça.

– Du calme, les filles, grondai-je. Nous avons une longue route jusqu'au restaurant, et je ne veux plus vous entendre.

– Elle n'arrête pas de détacher ma ceinture ! s'exclama Karla, très énervée.

Nicole se retourna brusquement en pointant son index vers notre fille.

– Lorelai East, on ne touche pas aux ceintures de sécurité lorsqu'on est en voiture. C'est bien compris ?

– Mais maman...

– Il n'y a pas de mais. Tu te tiens tranquille, dit Nicole en se retournant alors que Lorelai se mettait à bouder et que Karla jubilait d'avoir été soutenue, ce qui bien sûr ne manqua pas de provoquer une crise de hurlements de la part de Lorelai.

Le fait que cette enfant qui venait juste d'avoir cinq ans puisse pousser des cris aussi aigus me faisait penser que nous avions peut-être la nouvelle Mariah Carey à la maison.

– Seigneur, Lorelai ! Arrête ça tout de suite ! dit Nicole d'une voix lasse, mais notre charmante petite fille continua à piquer sa crise.

Lorsqu'une fille de son âge trouve une situation injuste, elle fait en sorte que le monde entier le sache en poussant des cris.

Je le vis dans les yeux de ma femme, le moment où elle allait craquer. Il y avait des limites à ce qu'elle pouvait supporter avant que l'épuisement ne prenne le dessus et que la colère explose.

Je me retournai en criant,

– Lorelai ! Est-ce que tu peux te calmer ? C'est ton anniversaire et ce n'est pas une façon de se comporter le jour de son anniversaire, et...

– Greyson ! cria Nicole.

Je me retournai brusquement.

En un clin d'œil, tout fut modifié.

Il suffit d'un instant pour que le monde soit bouleversé, une poignée de secondes pour qu'une vie faite de joie et de rires soit remplacée par le

plus profond désespoir.

Les yeux de cette biche qui brillaient dans les phares.

La peur qui remplit son regard et le mien.

Je donnai un coup de volant.

Je jure que je donnai un coup de volant.

La biche fit un écart elle aussi.

Je le jure, elle fit un écart.

Je l'évitai.

Il y eut un cri.

Mes poils se hérissèrent.

Qui avait crié ?

Lorelai ?

Karla ?

Était-ce ma femme qui avait crié de peur ?

Non...

C'était moi, c'était ma voix.

J'entendis le craquement des branches qui se brisaient sur le passage de la voiture sortie de la route et qui allait s'enfoncer dans l'obscurité de la forêt. Je tournai le volant, j'écrasai la pédale de frein, rien n'y fit. La voiture continua d'avancer pour aller finir sa course dans un arbre.

De plein fouet.

Tout faisait mal. Tout brûlait.

De la fumée sortait du moteur. Mon cœur cognait dans ma poitrine, ma vue se brouillait. Je n'arrivais pas à penser normalement et un reflux acide remontait dans ma gorge. Mon corps était agité de frissons et je sentis le goût chaud et salé du sang couler sur mes lèvres.

« Grey... »

Je me tournai vers la droite et vis que le front de Nicole reposait sur l'airbag explosé.

« Tout va bien, tout va bien. » Je ne savais pas pourquoi ces mots étaient les premiers à passer mes lèvres, mais c'étaient les seuls qui m'étaient venus à l'esprit. J'essayai de toutes mes forces de tendre le bras vers elle, mais j'étais coincé. Ma ceinture de sécurité était bloquée et je ne parvenais pas à bouger. Il fallait que j'arrive à atteindre Nicole, pour l'aider. Je tirai et je tirai, espérant la décoincer, mais rien ne fonctionnait.

– J'arrive, je te le promets.

Elle secoua la tête.

– Non. Les filles.

Je me retournai, Lorelai criait dans son siège auto. Apparemment, la douleur était plus forte que ce que son jeune corps pouvait supporter. Lorsque je regardai sur sa gauche, mon cœur fit un bond dans ma gorge.

La vitre de la portière avait volé en éclats, des marques rouges striaient les morceaux de verre brisé et Karla avait disparu.

Où est-elle. Que s'est-il passé ? Comment est-ce que je peux la retrouver ? Comment puis-je la sauver ?

Karla ?

Est-ce que tu vas bien ?

J'ai besoin de savoir que tu vas bien.

Bon sang, laissez-moi sortir !

Je tirai sur la ceinture de sécurité comme un damné, regroupant toute la force que je pouvais, et elle finit par céder. Je tendis le bras vers Nicole, mais elle continuait de secouer la tête.

– Les filles, les filles, criait-elle d'une voix où perçaient la douleur, la peur et l'angoisse de l'inconnu.

Je me jetai contre la portière encore et encore. Quand elle finit par céder, je voulus me précipiter hors de la voiture, mais mes jambes se dérobaient sous moi.

Je me forçai à me mettre debout et j'allai voir comment allait Lorelai. Elle pleurait, mais semblait saine et sauve. Alors, j'allai chercher sa sœur.

Je me précipitai sous une pluie battante à la recherche de ma fille.

– Karla !

J'appelai une fois, deux fois, un million de fois. Pas de réponse, on n'entendait rien. Des pensées horribles me traversèrent l'esprit et j'eus toutes les peines du monde à me retenir de m'effondrer.

Elle est là. Elle va bien. Elle est là. C'est obligatoire.

Je sortis mon téléphone de ma poche et composai le 9-1-1.

Pas de réseau.

Zone blanche.

Une nausée m'envahit, mais je ne pouvais pas rester planté là à essayer de faire le numéro. Il fallait que je retrouve ma fille.

Je continuai à crier. Il fallait qu'elle m'entende. Elle devait être là. Les gens ne disparaissent pas comme ça.

En tournant sur la droite, je la vis, une petite silhouette étalée au pied de deux arbres. Il y avait du sang sur celui qui était devant elle, comme si elle avait été projetée droit dedans. Elle avait l'air si petite et si inerte.

Tellement inerte.

Cette immobilité fut ce qui me terrifia le plus.

– Non... murmurai-je et me précipitant et en tombant à genoux à côté d'elle.

– Karla, c'est moi, c'est papa. Réveille-toi, ma chérie. Réveille-toi.

Tandis que je la suppliais, les larmes ruisselaient sur mon visage, se mélangeant à la pluie qui se moquait de nous en tombant du ciel.

– Karla, réveille-toi. Ça va aller, ok ? Tout va bien. Nous allons bien. Nous allons bien.

– Oh, mon Dieu, cria une voix.

Je me retournai et vis des phares allumés tournés vers moi et une personne qui venait dans ma direction.

– Ça va, Monsieur ? demanda l'inconnu.

Je plissai les yeux en voyant la silhouette s'approcher.

– *Nous avons besoin d'aide, criai-je, soulagé. Je n'ai pas de réseau, je ne peux pas appeler les secours.*

– *D'accord, d'accord.*

Il hocha la tête et je lus la peur dans son regard lorsque ses yeux se posèrent sur Karla. La façon dont il la fixa me montra la vérité que je connaissais – elle n'allait pas bien. Mais je n'arrivais pas à l'admettre.

– *Ça va, elle va bien, je vous le promets.*

Mais mes promesses étaient plus probablement des mensonges.

– *Vous saignez, dit l'homme à voix basse, l'air inquiet.*

Quoi ? Non.

Je déboutonnai ma veste et baissai les yeux sur ma chemise blanche où s'étalait une tache rouge. La prise de conscience se fit lorsque je sentis la douleur. Une nausée commença à remonter depuis le creux de mon estomac tandis que l'homme s'approchait de moi.

– *Attendez, je vais vous aider.*

– *Non, je vais bien, lui dis-je, ce qui était loin d'être vrai, je me sentais nauséux, au bord de l'évanouissement. Allez plutôt appeler les secours.*

– *Mais...*

– *S'il vous plaît.*

Il fit oui de la tête et partit précipitamment.

Je continuai de tenir ma fille dans mes bras, posant mon front sur le sien. Je voulais plus que tout qu'elle aille bien, qu'elle ouvre les yeux, qu'elle me regarde et me dise qu'elle allait bien, mais elle ne pouvait pas. Alors, je répétais la même chose en boucle. Tu vas bien, tu vas bien, tu vas bien...

Elle ne pouvait pas m'entendre.

Elle ne pouvait pas me voir.

Elle ne pouvait pas sentir que j'étais là.

Ma vue se brouilla de plus en plus alors que j'attendais l'arrivée des secours.

– Karla... murmurai-je en la secouant. Karla, réponds-moi... s'il te plaît. Karla !

-
1. Journey est un groupe de soft rock et pop rock américain fondé en 1973.

Eleanor

– Karla, tu veux te joindre à nous pour dîner ? demandai-je alors qu'elle passait devant la salle à manger pour aller chercher son repas dans la cuisine.

Je lui posais la question tous les soirs, et chaque fois elle répondait sur le même ton monocorde :

– Nan.

Elle prit son assiette et, en repassant devant la salle à manger, elle fit une pause. Nous fîmes la même chose.

– Karla ! Non !

Brusquement, ce cri nous parvint d'une autre pièce. Lorelai et moi nous redressâmes sur nos sièges. Karla se raidit. Notre conversation s'interrompit, nous levâmes les yeux, déconcertées, alors que les cris continuaient.

– Non ! Non ! criait la voix, qui sortait apparemment du bureau de Greyson.

Je me levai. Lorelai et Karla semblaient aussi inquiètes l'une que l'autre, mais je leur souris.

– Restez là, les filles. Je vais voir ce qui se passe.

Je me dirigeai vers le bureau de Greyson, l'estomac noué, parce qu'il me semblait être dans un profond désespoir.

– Greyson... ? criai-je après avoir frappé.

Pas de réponse. Je frappai de nouveau, toujours rien. Alors, je tournai le bouton de la porte et ouvris pour trouver Greyson endormi, assis à son bureau, qui se tournait et s'agitait dans tous les sens, l'air complètement désespéré. Visiblement, il faisait un horrible cauchemar dont il ne semblait pas près de s'éveiller. J'entrai à pas feutrés et lui tapai sur l'épaule.

– Hé, réveillez-vous.

Il continua de se débattre. Je le secouai un peu plus fort à plusieurs reprises.

– Greyson, réveillez-vous !

Il s'éveilla d'un bond, les yeux écarquillés de terreur.

Je posai une main rassurante sur son épaule pour essayer de le débarrasser de sa peur.

– Tout va bien. Ce n'était qu'un rêve.

Il me regarda, les yeux ronds, et dégagea son épaule d'un geste brusque. Il parcourut la pièce du regard, sur la défensive, puis me regarda, l'air furieux.

– Qu'est-ce que vous faites ici ? aboya-t-il, visiblement secoué.

– Je... euh... nous vous avons entendu crier. Je voulais juste vérifier que vous alliez bien.

– Ça va, papa ? dit une petite voix.

Nous tournâmes tous les deux les yeux vers le seuil de la pièce où se tenait Lorelai, l'air inquiète.

Greyson se racla la gorge et essaya de se donner une contenance en se redressant sur son fauteuil et ajustant sa cravate.

– Tout va bien.

– Tu criais, commenta Lorelai dont l'inquiétude n'avait pas disparu.

Au même moment, Karla apparut à côté de sa sœur.

– Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Rien. *Je vais bien !* répondit-il en élevant la voix, ce qui nous fit sursauter toutes les trois.

Il se passa la main sur le visage et soupira.

– Pardon. Je vais bien. S'il vous plaît, retournez à vos affaires.

– Mais, papa... commença Lorelai, au bord des larmes.

J'adressai aux filles un sourire qui se voulait rassurant.

– Il va bien, Lorelai. C'était juste un mauvais rêve. Si on retournait à la salle à manger pour terminer notre repas ?

– Il ne va pas bien du tout ! aboya Karla, les yeux rivés sur son père. Rien ne va bien chez lui ! Rien ne va dans cette maison, et j'en ai marre de faire comme si tout allait bien alors que ce n'est pas vrai ! hurla-t-elle avant de tourner les talons et de s'éloigner le plus vite possible.

Lorelai restait figée sur place, les larmes toutes prêtes à couler.

– Tout va bien, Lorelai, lui dis-je. Retourne à table, je te rejoins tout de suite.

Peu convaincue, Lorelai fit malgré tout ce que je lui disais, et je laissai échapper le souffle que je retenais depuis un moment. Je me retournai vers Greyson qui, à présent, se tenait devant la fenêtre en me tournant le dos.

– Vous allez bien ?

Il se retourna vers moi. La tête légèrement baissée, il tordait ses doigts entrecroisés.

– Oui, Eleanor. Je vais bien.

– Sinon...

– Eleanor ?

– Oui ?

– Fermez la porte en sortant.

Je fis ce qu'il me disait. Sachant qu'il était déjà à cran, je ne voulais pas le pousser à bout. Je me rappelai avoir eu ce genre de cauchemars après la mort de maman. Cela n'avait rien d'exceptionnel. Cela arrivait à

beaucoup de gens qui venaient de vivre une tragédie. Je me souvenais d'avoir été terrorisée à l'idée de fermer les yeux, parce que je ne savais pas où mes rêves allaient m'entraîner. Je n'étais pas inquiète au sujet des rêves de Greyson, ce qui me tracassait le plus, c'était qu'il ne me semblait pas être du genre à accepter de parler de sa souffrance avec qui que ce soit.

Il gardait ses blessures pour lui, ce qui était la façon la plus sûre de sombrer.

*

* *

Ce soir-là, je restai auprès de Lorelai un peu plus longtemps que d'habitude après l'avoir mise au lit, parce que je savais qu'elle avait été un peu perturbée par l'emportement de son père. C'est une chose qui vient avec l'âge – plus on prend de l'âge, plus la vie devient effrayante – et Lorelai était à cet âge où les choses commencent à faire un peu plus peur.

– Ça va ? lui demandai-je en allant m'asseoir au bord de son lit.

Elle fit un signe de tête affirmatif et serra son oreiller contre elle.

– Et papa, il va bien ?

– Oui, ça va. Il a juste fait un cauchemar.

– Il en fait souvent, chuchota-t-elle d'une voix timide.

– Ah bon ? Il crie souvent dans son sommeil ?

– Oui. Ça me réveille parfois. Tu crois vraiment qu'il va bien ?

Je souris, même si j'avais plutôt envie de froncer les sourcils. Je passai les doigts dans les cheveux de la petite fille et me penchai pour l'embrasser sur le front.

– Oui, il va bien. Il a des soucis en ce moment, c'est tout.

Elle hocha la tête, se montrant plus compréhensive que la normale pour une personne aussi jeune.

– Il me manque.

– Il te manque ?

– Ouais, avant il traînait toujours avec moi, mais maintenant...

Elle s'interrompt en plissant le front.

– Maman aussi me manque. C'était ma meilleure amie, elle et papa.

Oh, mon cœur...

– Et Karla. C'était ma meilleure amie, mais maintenant elle ne veut plus jamais jouer avec moi. Maintenant, elle fait tout le temps la tête.

J'avais mal au cœur pour elle. J'avais mal au cœur pour eux tous. Leur vie était empêtrée dans le malheur, et on ne pouvait rien y changer.

Lorsque Lorelai finit par s'endormir, je rassemblai mes affaires pour rentrer chez moi. En passant devant le bureau de Greyson, je remarquai que la porte était ouverte, ce qui n'était pas normal.

Il se tenait debout devant la cheminée, un verre de whiskey à la main, le regard dur. Ses sourcils étaient froncés et il respirait bruyamment. J'aurais voulu me glisser dans son cerveau pour en voir les rouages. Il semblait réfléchir à tellement de choses et pourtant il n'exprimait jamais ses pensées. La pression qu'il avait sur les épaules semblait tellement forte.

– Hé, dis-je doucement lorsqu'il se tourna vers moi brusquement. Je... euh... j'allais rentrer chez moi. Les filles sont toutes les deux dans leur chambre.

Il hocha la tête.

– Merci.

– Lorelai était inquiète ce soir.

– Elle n'avait aucune raison de s'inquiéter.

– Eh bien, je ne suis pas d'accord...

Je fis un pas vers lui et baissai la voix.

– Elle m'a dit que cela arrivait assez souvent.

– Quoi ?

– Vos terreurs nocturnes.

Il inclina la tête vers moi et me fixa de ses yeux glaçants.

– Je n'ai pas de terreurs nocturnes.

– Si, vous en avez. Et c’est complètement normal après le malheur qui a frappé votre famille. Après le décès de ma mère, je ne pouvais plus dormir. Vous vous en souvenez ? Vous m’appeliez. Vous m’appeliez et restiez au téléphone avec moi et...

– S’il vous plaît, non.

– Non quoi ?

Il se rapprocha de moi et baissa tellement la voix qu’elle se brisa sur ses paroles suivantes.

– S’il vous plaît, ne faites pas ça.

– Je fais quoi ?

– Ne me montrez pas si clairement que je ne suis pas à la hauteur de mon rôle de père.

La tristesse qui accompagnait ses paroles était déchirante.

– Non. Ce n’est pas ce que je dis. Vous avez tellement de choses à faire. Je ne pense pas que je pourrais en faire la moitié, surtout en ce moment. Vous faites tout ce qu’il faut pour vos enfants. Elles font beaucoup d’activités, elles sont toujours occupées, elles vont voir des psychologues, mais vous devez faire quelque chose pour vous, aussi. Est-ce que vous parlez à quelqu’un ?

– Mais non, je vais bien.

Il mentait effrontément, comme si c’était la chose la plus facile au monde. Peut-être même qu’au fond de lui il croyait vraiment à ce mensonge, mais il n’allait pas bien du tout. Il vivait en permanence avec une flamme intérieure qui rongait son âme, mais il ne faisait rien contre ça.

Peut-être parce qu’il ne savait pas quoi faire.

Ou bien, peut-être qu’il pensait qu’il méritait de brûler.

– Il n’y a pas de mal à demander de l’aide. C’est vous qui me l’avez appris lorsque j’étais plus jeune. C’est vous qui m’avez aidée. Laissez-moi vous aider, Greyson.

Il secoua la tête.

– On finit par être fatigué de cela, vous savez ?

– Fatigué de quoi ?

Il inspira profondément et expira lentement en se passant la main sur le visage et dit doucement,

– De tout.

– Greyson, commençai-je, mais il fit non de la tête.

– Bonsoir, Eleanor.

D'un geste, il me désigna la porte. Il était clair que notre conversation avait duré trop longtemps.

Je hochai la tête et fis un grand pas en arrière avec des frissons qui me parcouraient la colonne vertébrale.

– Bonne nuit.

Eleanor

– Alors, on en est où du feuilleton des amoureux distants ? demanda Shay alors que nous nous installions sur son canapé pour notre soirée télé-réalité.

– Comment ça se passe avec notre Greyson ?

– Il n’y a rien entre Greyson et moi qui ressemble de près ou de loin à une émission de télé-réalité.

– C’est ça. Donc, on en est toujours à l’épisode deux : « Le déni ». Ah, ce que c’est excitant ! Je suis trop impatiente, parce que cela signifie que l’épisode « L’amitié à combustion lente » est pour bientôt ! Je suis impatiente que vous redeveniez amis par hasard tous les deux.

– Tu es soûle ou quoi ? dis-je en riant. Tu n’as bu qu’un verre de vin, tu n’es pas déjà soûle quand même ?

– Non, c’est juste que je connais ces choses-là. En tant qu’écrivain, on apprend la structure du récit, et Greyson et toi vous êtes un classique de la comédie romantique. C’est comme si tu étais Meg Ryan, et lui Billy Crystal, et moi je suis Nora Ephron.

– Je ne saisis pas la référence.

Elle fit un bond en arrière, stupéfaite.

– Qu’est-ce qui ne va pas chez toi ?

Je ris.

– D’accord, alors s’il est le héros du film et moi l’héroïne, qui est Nora Ephron ? La meilleure amie déjantée ?

Shay me regarda d’un air horrifié. Elle leva une main et me désigna la porte.

– Sors immédiatement de chez moi !

– Pardon ?

– Je suis sérieuse. Sors immédiatement de chez moi. Nora Ephron, Dieu ait son âme, était l’une des plus grandes auteures de comédies romantiques qui aient jamais honoré cette planète. *Vous avez un message, Quand Harry rencontre Sally, Nuits blanches à Seattle*. Ellie, quand même ! Je veux dire, je t’adore, mais parfois j’ai des doutes sur ton intelligence quand tu dis des choses comme ça.

Je me mis à rire.

– Désolée, mais tout le monde n’est pas une mordue de cinéma comme toi, Shay.

– Je dis juste que c’était une légende.

– Alors, comme ça, tu te compares à une légende.

Elle sourit d’un air satisfait et haussa les épaules.

– Ben, après tout...

Elle sauta du canapé et alla dans la cuisine mettre un paquet de popcorn dans le micro-ondes.

– Revenons à notre thème principal de la soirée : Greyson et toi.

– Non, ce n’est certainement pas le thème principal, parce qu’il n’y a rien à en dire. Le thème de ce soir, c’est qui va remporter la dernière rose dans *The Bachelor*.

Shay grogna.

– Pourquoi parler de fausses histoires de télé-réalité quand on a une vraie qui se déroule sous nos yeux ? Dis-m’en juste un peu plus sur lui. À

quoi ressemble le Greyson adulte ?

Je plissai le front en y réfléchissant.

– Au début, je l’ai trouvé plutôt asocial, et j’imagine que c’est en partie vrai, mais franchement il est surtout triste. Je veux dire, terriblement seul et déconnecté de tout ce qui l’entoure.

Shay devint plus grave.

– C’est désolant. Un peu comme Jon Snow, non ? Du genre triste sexy ? Comme le genre de tristesse qui donne envie de le serrer dans ses bras et de se frotter sur sa jambe, aussi ?

Je la regardai d’un air sévère.

Elle leva les mains en signe de reddition.

– Ok, ok. Alors il est vraiment anéanti, c’est ça ?

Le micro-ondes sonna et elle en sortit le sac de pop-corn. Après l’avoir vidé dans un bol, elle ouvrit un sachet de chips goût barbecue et mélangea les deux. Ma cousine pouvait vraiment manger n’importe quoi sans prendre un gramme. Moi, il suffisait que je regarde un cupcake pour prendre deux tailles de pantalon.

– On dirait un zombie sorti tout droit de *The Walking Dead*. Il se traîne jour après jour avec, de temps en temps, de brusques accès de mélancolie.

– C’est vraiment triste. Lui si solaire quand il était ado. Alors, tu vas l’aider ?

– Je veux dire, je voudrais bien... vraiment. Simplement, je ne sais pas comment m’y prendre et, franchement, je ne pense pas qu’il veuille de mon aide.

– Bon, bah, continue d’être présente. Tu es comme un petit chien dont les gens ne peuvent pas s’empêcher de tomber amoureux. Laisse du temps au temps, et tu l’aideras probablement à retrouver son chemin.

Je ne savais pas si elle disait cela parce qu’elle le croyait vraiment ou parce qu’elle voulait juste voir l’épisode trois de notre feuilleton.

En tout cas, j'avais bien l'intention de continuer à être présente. Lorsque nous étions gamins et que je m'étais sentie seule, c'est ce que Greyson avait fait. Il avait été là pour moi, même lorsque j'avais essayé de le repousser.

Peut-être que tout ce dont les gens ont besoin parfois, c'est de quelqu'un qui soit toujours présent pour eux dans les jours difficiles, même lorsqu'ils font tout pour repousser tout le monde.

Eleanor

Tous les jours, j'arrivais chez les East au moment où le soleil commençait à poindre. Chaque fois que je le voyais se lever, je disais une petite prière pour eux. J'éprouvais de la gratitude pour des petites choses, parce que c'était ce que maman m'avait appris. J'essayais d'apprécier tous les petits moments, parce qu'à la fin de la journée, c'était ceux-là qui comptaient le plus.

Un vendredi en entrant dans la maison, je commençai par me faire un café, comme tous les jours, puis j'allai réveiller Lorelai. Comme je tournai dans le couloir qui menait à sa chambre, Greyson sortit de nulle part. Je le percutai de plein fouet, renversant du café brûlant partout sur son costume.

– Eh merde ! hurla-t-il en faisant un bond en arrière.

– Oh là là, je suis désolée, m'exclamai-je en posant ma tasse sur le sol et en passant les mains sur son torse pour essayer d'essuyer le café.

J'interrompis mon geste lorsque je me rendis compte que j'étais en train de tapoter les parties intimes de Greyson.

Bon sang, arrête d'essuyer le café sur sa braguette.

Oh mon Dieu, il réagit !

Je reculai d'un bond en sentant mon visage s'empourprer jusqu'à la racine des cheveux.

– Oh mon Dieu, je suis vraiment désolée.

Arrête de regarder son entrejambe. Ellie. Lève les yeux, lève les yeux, lève...

Je levai les yeux. Greyson avait l'air furieux. À ce moment-là, je préférerais de beaucoup ce que je voyais juste avant.

Baisse les yeux, baisse les yeux, baisse les yeux...

– Bon Dieu, vous ne pouvez pas regarder devant vous ! aboya-t-il, plus en colère que nécessaire.

Il ne faisait aucun doute que je n'avais pas renversé mon café sur lui intentionnellement pour lui tripoter les parties intimes.

– Je suis désolée. C'était un accident, bien sûr.

– Ce n'en est pas moins embêtant. C'est un costume fait sur-mesure à sept cents dollars que vous venez de bousiller, dit-il d'une voix cinglante une fois de plus.

Cette fois, le ton qu'il avait employé me porta sur les nerfs.

– Ah oui ? Mais quelle idée aussi d'acheter un costume à sept cents dollars ! répliquai-je en aboyant moi aussi.

C'était si déroutant de côtoyer Greyson. On ne savait jamais si on allait tomber sur la version éplorée ou sur la version en colère.

– Et puis, les pressings ça existe, ajoutai-je.

– Je n'ai pas de temps à perdre avec ça, ni avec vous d'ailleurs.

– Pourquoi êtes-vous si grossier ?

– Et vous, pourquoi êtes-vous si maladroite ?

Il me poussa pour passer et me laissa plantée là, suffoquée.

– Quel connard tu peux être quand tu t'y mets, Grey, marmonnai-je pour moi-même, ébranlée par la réaction excessive de Greyson.

D'accord, j'avais renversé du café sur son costume hors de prix et sur sa cravate, mais ce n'était pas une raison pour se montrer si odieux.

Ça arrive de faire des bêtises.

– Ça veut dire quoi, connard ? demanda une petite voix.

En me retournant je vis Lorelai, toujours avec ses ailes de papillon, qui bâillait et se frottait les yeux.

– Oh rien, Lorelai. J’ai dit bonnard. Ça veut dire beau et agréable, répondis-je sans réfléchir, essayant de couvrir mes erreurs.

– Mon père est bonnard ? demanda-t-elle.

Génial.

– Ben, non, je veux dire, oui... enfin, ce que je voulais dire...

Sans me laisser le temps de rattraper ma bêtise, Lorelai s’éloigna en marchant d’un air déterminé et en criant à tue-tête :

– Papa ! Papa ! Tu savais que tu étais bonnard ? Tu es tellement bonnard, papa !

*

* *

Ce soir-là, je ne fus pas surprise en ouvrant ma boîte mail de trouver un courrier de Greyson.

De : GreysonEast@gmail.com

À : EleanorGable@gmail.com

Date : 8 mars, 19:34

Objet : Sérieux ?

Eleanor,

Bonnard ?

Sérieux ?

Deuxième avertissement.

Cordiales salutations.

M. East

Je refermai mon ordi et haussai légèrement les épaules.

Bon, d'accord. Je ne l'avais pas volé, j'imagine. Mais quand même, j'avais un avertissement pour avoir dit bonnard, et pas lorsque sa fille avait séché les cours pendant des semaines. Je commençai à penser que ce système d'avertissements comportait des failles.

Je passai le reste de mon vendredi soir à faire ce que je fais le mieux – j'essayai d'appeler mon père – et comme il ne répondait pas, je me remis à ma lecture. Shay s'était barricadée dans sa chambre pour travailler à son prochain scénario et elle y resterait toute la nuit. Nous, les meufs célibataires, on savait vraiment comment passer des week-ends de folie, ça c'est sûr.

Assise sur le canapé du salon, je continuai de lire mon roman jusqu'à une heure avancée quand, vers minuit, mon téléphone m'annonça un nouveau mail.

De : GreysonEast@gmail.com

À : EleanorGable@gmail.com

Date : 9 mars, 00 : 04

Objet : Aujourd'hui

Eleanor,

Je m'excuse de vous avoir mal parlé aujourd'hui. J'étais dans le brouillard et désorienté après une nuit sans sommeil. Je n'arrivais pas à mettre mon cerveau au repos, et je m'en suis pris à vous.

Vous me déconcertez.

Lorsque vous êtes dans la même pièce que moi, je ne sais pas où poser les yeux.

Je ne sais pas comment me comporter.

Je ne peux pas être dans un même espace que vous sans ressentir certaines choses.

Je ne sais pas quelle signification accorder au fait que vous soyez ici après tout ce temps, et cela me rend cinglé.

C'est une mauvaise semaine.

Je me suis réveillé du mauvais côté du lit et je m'en suis pris à vous.

Pardonnez-moi.

Grey

Je me redressai, pour relire ses lignes encore et encore, je remarquais ses fautes de frappe, absorbais ses mots. J'avais l'estomac noué et je me sentais nauséuse alors que mes yeux faisaient des allers et retours incessants pour essayer de comprendre son mail. J'étais bien loin de m'attendre à recevoir un tel message après la journée que j'avais passée.

Mon téléphone fit ding encore une fois lorsqu'arriva un nouveau mail.

De : GreysonEast@gmail.com

À : EleanorGable@gmail.com

Date : 9 mars, 00 : 09

Objet : S'il vous plaît, ignorez

Eleanor,

Je vous en prie, ne tenez pas compte de mon dernier mail.

J'ai trop bu et je m'en excuse.

M. East

S'il vous plaît, ignorez mon dernier mail.

Comment pourrais-je faire ça ?

L'espace d'un instant, il avait perdu le contrôle. Dans le premier mail, il avait signé Grey, du nom du garçon que j'avais bien connu autrefois, celui qui souffrait et qui se débattait et qui s'ouvrait à moi juste un tout petit peu pour que je voie les ombres qui l'entouraient.

Et dix minutes plus tard, il était redevenu M. East.

Bref. Fermé. Direct.

C'était comme si son âme balançait d'avant en arrière dans un monde de confusion. Une partie de lui désirait profondément s'ouvrir aux autres et appelait au secours, tandis que l'autre moitié voulait être enterrée vivante.

Il menait la plus grande des batailles contre lui-même et j'étais pratiquement sûre qu'il était en train de perdre.

Au moins, nous étions sur la même longueur d'onde à propos d'une chose, moi aussi j'étais déroutée par lui. Lorsqu'il entra dans une pièce, je ne savais pas où regarder. Je ne savais pas comment me comporter. Je ne savais pas comment être dans le même espace que lui sans éprouver certaines choses.

Un instant, j'envisageai de répondre, mais c'est là que je réalisai que je ne savais plus quoi lui dire. Je savais les mots que je lui aurais dits autrefois, mais il n'était plus ce garçon-là et je n'étais plus cette fille-là.

Aujourd'hui, je ne savais plus ce qui le mettait en colère ni ce qui le réconfortait. Je ne savais pas ce qui rendait ses souffrances plus grandes ni ce qui les apaisait.

Alors, la meilleure chose que je pouvais faire, c'était de respecter ses souhaits.

Je lui donnai mon silence.

J'ignorai ses mails.

*

* *

Le lundi, lorsque j'arrivai au travail, je trouvai Greyson debout sur le seuil de la chambre de Karla, les yeux fixés sur sa fille endormie. Il avait l'air perdu dans ses pensées en l'observant.

Ce n'était pas la première fois que je le voyais vérifier que ses filles allaient bien pendant qu'elles dormaient. Une fois, j'aurais pu jurer qu'il comptait même les battements de leurs cœurs.

Je me demandai depuis combien de temps il la regardait, ce matin-là. Je me demandai s'il le faisait souvent.

– Salut.

Il se retourna vers moi.

– Je sais que vous avez un avion à prendre et je ne voudrais pas que vous soyez en retard. En plus, les routes sont plutôt mauvaises à cause de la neige.

Il partait pour quelques jours à New York et ce serait la première fois que je resterais avec les filles chez lui.

– Oui, bien sûr.

Il détourna le regard encore plus vite que d'habitude et reposa les yeux sur Karla, avant de se retourner vers moi.

– Merci de les garder. Si vous avez besoin de quoi que ce soit, Allison et Claire sont joignables, et en cas d'urgence, n'hésitez surtout pas à m'appeler, dit-il en lissant son costume.

– Pas de problème. Bon voyage.

Il hocha la tête et passa devant moi. En le faisant, son épaule frôla la mienne, et une fraction de seconde, le temps s'arrêta.

– Oh, au fait, Eleanor... euh... (Il se racla la gorge et se dandina d'un pied sur l'autre dans ses mocassins.) Au sujet de ces mails...

Je lui fis un petit sourire et haussai les épaules.

– Quels mails ?

Il laissa échapper un soupir de soulagement et ses épaules se détendirent. Pour la première fois depuis que nous nous étions revus, il me regarda, et quand je dis regarda, je veux dire qu'il me regarda vraiment. Il plongea les yeux dans les miens et j'eus le sentiment de voir jusqu'au fond de son âme.

– Merci Eleanor, dit-il, éperdu de reconnaissance.

Il baissa la tête et renifla avant de m'adresser un pâle sourire.

– Merci.

Eleanor

– Tu crois qu’il va aimer celui-ci ? s’écria Lorelai.

Toute cette semaine, Lorelai avait passé plus de temps que d’habitude dans sa salle de jeux transformée en atelier, à créer de nouveaux chefs-d’œuvre à accrocher dans sa chambre, mais son projet le plus important à ce moment-là était destiné à Greyson. Depuis la terreur nocturne de son père, Lorelai avait essayé de trouver un truc pour l’aider à aller mieux. Elle avait passé des heures et des heures à créer une collection de dessins représentant des souvenirs de famille à lui offrir, et c’était, de loin, la pensée la plus attentionnée que j’aie jamais vue.

Ce vendredi, Greyson rentrait de son voyage à New York. Il entra sans dire un mot, le téléphone à l’oreille, et se rendit directement dans son bureau avant de fermer la porte.

C’était cet après-midi-là que Lorelai devait mettre la touche finale à son œuvre d’art. Nous avions un peu de temps devant nous avant que Claire ne vienne chercher les filles pour le week-end et Lorelai, plus déterminée que jamais, était bien décidée à terminer ses dessins avant de partir.

– Fini, dit-elle en posant son crayon.

Elle ramassa tous ses dessins et les admira fièrement.

– Ils sont parfaits, dis-je doucement, fière des efforts que la petite fille avait fournis pour les réaliser.

Il y avait tellement de souvenirs des moments passés avec elle, Karla et leurs parents, cela me touchait vraiment. J'étais heureuse de voir qu'elle n'oubliait pas.

Après la mort de maman, j'avais eu du mal à conserver nombre de mes souvenirs.

Elle bondit sur ses pieds avec un immense sourire et se mit à sauter sur place.

– Je vais aller lui donner tout de suite ! s'écria-t-elle.

– Attends, non, il trav...

Mais elle était déjà sortie de la pièce et se précipitait vers le bureau de son père.

– Lorelai, attends !

Je courus derrière elle et la vis entrer comme une flèche directement dans le bureau de Greyson. La porte s'ouvrit si brutalement qu'elle alla rebondir contre le mur, ce qui me fit grincer des dents.

– Papa ! Papa ! Regarde ce que j'ai fait pour toi ! hurla Lorelai d'une voix aiguë, tout excitée, en sautant sur place.

Greyson, qui était visiblement en pleine conversation, se retourna vivement vers elle, tenant son téléphone contre son oreille. Il ouvrit de grands yeux étonnés et couvrit le téléphone de la main.

– Lorelai, pas maintenant.

– Mais papa ! J'ai fait...

– Plus. Tard ! siffla-t-il, l'air plus contrarié que jamais.

Il me fusilla du regard. Il y avait une telle fureur dans ses yeux que je reculai d'un pas. Il me regardait comme pour m'ordonner silencieusement de faire mon travail avant de n'avoir plus de travail du tout. Puis il nous tourna le dos et reprit sa conversation.

– Non, excusez-moi, ce n’est rien.

Non, Greyson, ce n’est pas rien.

C’est tout.

Je m’approchai de Lorelai et posai les mains sur ses épaules pour la consoler.

– Nous reviendrons lorsqu’il aura fini de travailler.

– Mais il travaille tout le temps, soupira-t-elle en secouant la tête.

Puis elle se remit à sauter sur place, gardant un peu d’espoir.

– Papa, j’ai fait ces dessins pour toi ! s’exclama-t-elle.

Sa tentative me fit de la peine.

J’avais entretenu le même genre d’attentes avec mon propre père.

– Lorelai, je ne plaisante pas ! Ce n’est pas le moment ! dit Greyson d’un ton cassant, anéantissant instantanément la joie de sa fille.

Ses épaules se voûtèrent et ses yeux s’emplirent de larmes.

– Mais, papa, les dessins…

Greyson grommela et tourna le dos une fois de plus.

– Laisse-les sur le bureau.

Lorelai était complètement anéantie. Elle ne dansait plus et son sourire avait disparu. À pas lents, elle se dirigea vers le bureau et y posa les dessins auxquels elle avait apporté tant de soin. Puis elle tourna les talons et sortit de la pièce, le cœur brisé et meurtri.

Waouh.

Il me fut soudain impossible de tenir ma langue plus longtemps.

Je ne pouvais pas. Je ne pouvais pas laisser passer cela. Lorelai était la plus adorable des petites filles et le fait que son père l’ait traitée d’une façon aussi révoltante me fit bouillir.

Par conséquent, Greyson ferait mieux de raccrocher rapidement ce téléphone parce que je ne sortirais pas de cette pièce avant de lui avoir dit le fond de ma pensée.

– *Tu plaisantes, là ?* sifflai-je en prenant position fermement dans son bureau.

Il me lança un regard complètement médusé, avant de reprendre sa conversation téléphonique.

– Je vais devoir vous rappeler, Monsieur Waken. Oui, je sais, et je m’excuse sincèrement. Mais j’ai un problème que je dois régler sur-le-champ.

– C’est ça, Greyson, affirmai-je les bras croisés. Règle-le.

Et, d’un coup, nous passâmes à l’épisode six du feuilleton Greyson et Eleanor : « Les retombées ».

Il raccrocha et se tourna vers moi, les yeux plissés.

– Non, mais qu’est-ce que vous croyez ? Vous vous rendez compte de ce que vous faites ?

– Ce que je fais ? Non, ce que vous faites, *vous !*

– Mon travail, contrairement à d’autres ici. Comment osez-vous laisser Lorelai faire irruption dans mon bureau comme ça ? Savez-vous à quel point ce coup de téléphone était important ? aboya-t-il.

– Et vous ? Savez-vous à quel point ces dessins sont importants ? répliquai-je sur le même ton, sans me démonter.

Greyson était perdu et malheureux et triste, mais cela ne lui donnait pas le droit de faire souffrir les personnes qui comptaient le plus pour lui. Il faisait souffrir ses filles.

Il souffla.

– Eleanor, veuillez sortir de mon bureau.

– *Non.*

Il haussa un sourcil.

– Pardon ?

– J’ai dit non. Je ne sortirai pas, parce que vous devez m’écouter.

Je déglutis difficilement, je n’en menais pas large, mais j’étais bien décidée à dire ce que j’avais à dire.

– Je comprends que cela soit dur pour vous.

– Quoi ?

– J’ai dit que je comprenais. Je comprends que certains jours soient plus durs que d’autres, mais la façon dont vous venez de traiter Lorelai est inacceptable.

– Je vous demande pardon ? siffla-t-il, au comble de l’indignation.

Sa poitrine se soulevait et s’abaissait rapidement et ses doigts se crispaient.

– La façon dont vous venez de laisser tomber votre fille est inacceptable. Elle a travaillé sur ces dessins toute la semaine et était terriblement impatiente de vous les montrer.

– Ce n’était pas le bon moment.

– Et quand est-elle censée vous approcher ? Ces derniers temps, cela ne semble jamais être le bon moment avec vous. Vous n’êtes jamais là, et si vous l’êtes, vous vous enfermez dans ce bureau comme un homme des cavernes. Vous ne communiquez jamais avec vos filles sauf lorsqu’elles dorment, et d’ailleurs, je n’en vois pas l’intérêt. Pendant la journée, vous ne les regardez même pas, Greyson. Vous ne voyez même pas vos filles.

Il ferma les yeux un instant, presque comme s’il savait que ce que je disais était vrai, mais qu’il ne pouvait pas le reconnaître parce qu’il ne voulait pas affronter la réalité.

– Elle connaît les règles, on ne fait pas irruption dans mon bureau.

– Elle a cinq ans, Greyson ! Allez vous faire foutre avec vos règles !

Il me tourna le dos, de nouveau. C’était son mouvement préféré, tourner le dos aux choses.

– Pourriez-vous retourner à votre travail je vous prie, j’aimerais me remettre au mien.

– Elle a beaucoup travaillé sur ces dessins, et vous les avez tout bonnement rejetés sans y prêter attention. Vous lui devez des excuses.

– Je vous demande de sortir, gronda-t-il en faisant quelques pas dans ma direction.

– *Non !* beuglai-je en avançant vers lui sans fléchir.

La poitrine gonflée. La tête haute. J'espérai qu'il ne voie pas le léger tremblement qui m'agitait. Je ne cache pas qu'il me faisait un peu peur. Il était si froid, si dur, que je ne savais jamais à quel moment il allait exploser, et c'était effrayant. Pourtant, je ne voulais pas faire marche arrière, parce que Lorelai avait besoin de moi. Elle avait besoin que quelqu'un la défende, puisqu'elle ne pouvait pas le faire elle-même. Alors, je me plantai fermement devant lui et je tins bon.

– Votre fille est en larmes dans la pièce d'à côté parce que vous n'avez même pas pris le temps de regarder ses dessins.

– Vous avez fini, Eleanor ? Parce que si c'est le cas, j'ai encore du travail.

– Il n'y a pas que le travail dans la vie.

– Peut-être pas pour vous, mais pour moi, si.

– Vous ne vouliez pas devenir comme lui, dis-je en secouant la tête, incrédule. Toute votre vie, vous avez refusé de devenir comme votre père.

– Mon père était un homme travailleur. J'étais un gamin qui ne savait pas tous les sacrifices qu'il faisait pour diriger cette entreprise afin d'entretenir sa famille.

– C'est un mensonge.

– Eleanor, ça suffit.

On aurait presque dit qu'il me suppliait de laisser tomber parce que je pénétrais en territoire sensible, mais je ne pouvais pas. J'allais le pousser dans ses retranchements. J'allais continuer à le provoquer jusqu'à ce qu'il se réveille de ces ténèbres dans lesquelles il sombrait. J'allais continuer à le bousculer en paroles jusqu'à ce qu'il ouvre les yeux sur la réalité.

– Votre père vous abandonnait, lui dis-je. Il partait, tout comme votre mère, et ils vous laissaient seul.

– Eleanor.

Sa voix était basse et son regard intense. J’y arrivais. Je le faisais sortir de ses gonds et je n’avais pas l’intention d’arrêter.

– Vous m’avez dit à maintes reprises à quel point vous vous sentiez seul après la mort de votre grand-père. Vous me répétiez tout le temps que vous détestiez être chez vous parce qu’il n’avait personne. Greyson, cet homme ce n’est pas vous. Ce n’est pas la personne que vous vouliez devenir. Ce n’est pas qui vous devez être.

– Vous ne me connaissez pas, aboya-t-il, son visage devenant de plus en plus rouge à chaque seconde. Vous ne savez pas qui je suis devenu.

– Oui, mais je sais qui vous étiez. Et parfois, je retrouve dans vos yeux ce garçon qui se débat comme un beau diable pour revenir à la vie.

– Vous ne savez rien du tout.

– Je sais que votre femme vous manque.

Il resta bouche bée et plissa les yeux. J’avais frappé fort. Ces yeux gris, si froids...

– Vous feriez mieux de vous taire.

– Oui, vous avez raison, je ferais mieux, mais je ne vais pas le faire parce que je comprends. Je sais qu’elle vous manque Greyson, et je sais que lorsque vous regardez vos filles, vous la voyez dans leurs yeux et cela doit être difficile. Je suis sûre que, parfois, c’est comme si le chagrin allait vous submerger totalement, mais vous ne pouvez pas le laisser vous anéantir. Vous avez deux filles merveilleuses qui comptent sur votre soutien et sur votre amour, et la dernière chose dont elles ont besoin, c’est ça, cette version *monstrueuse* de vous qui apparaît de temps en temps sans prévenir et qui vient ébranler leur monde.

Ma voix tremblait, mais je ne reculai pas devant Greyson pour autant. Je savais que ce n’était pas lui, cet homme fantomatique. Certes, nous avions raté plusieurs années, mais tout au fond de ses ténèbres subsistait le

garçon que j'avais tellement aimé autrefois, le garçon doux, le garçon gentil, le garçon qui m'avait sauvée.

Il fallait que je croie que mon Grey existait toujours à l'intérieur de cet homme. Sinon, le monde était perdu.

– Eh bien, quelle madame je-sais-tout ! remarqua-t-il sur un ton sarcastique.

– Je ne sais pas tout, mais j'en sais suffisamment.

Il souffla, visiblement irrité de voir que j'avais l'aplomb de lui parler comme je le faisais.

– Alors, dans ce cas, Eleanor, dites-le-moi, je vous en prie. Il semblerait que vous m'ayez été envoyée pour dénoncer mes manques. Vous êtes là pour me jeter à la figure mes quatre vérités sur moi et ma famille, alors allez-y ! Dites-moi ce dont mes enfants manquent.

– *Leur père !* criai-je, et ma voix se brisa alors que je marchais à grandes enjambées vers lui.

Je ne reculai toujours pas, ce qui ne manqua pas de me surprendre. Peut-être parce que cela me touchait à titre personnel. Peut-être parce que je savais ce que ressentaient ses filles, parce que tous les mots que je n'avais jamais criés à la face de mon père jaillissaient maintenant de mon âme. Alors, je ne pouvais pas reculer, parce que mon cœur cognait trop fort dans ma poitrine. Je ne pouvais pas reculer, parce que mon âme connaissait l'importance de montrer à Greyson le chemin pour rentrer chez lui. Nous étions face à face, son souffle chargé de colère, ma poitrine se gonflant de mon irritation à le voir si fermé. Son souffle chaud sur ma peau, et chaque fois qu'il sourcillait, j'attendais que son regard recroise le mien.

Une tension indescriptible régnait dans la pièce. Chacune de mes inspirations semblait plus difficile que la précédente et le rythme des battements de mon cœur ne prenait pas le temps de ralentir. J'aurais maintenu l'intensité s'il ne s'était pas passé une chose infime.

De temps à autre, je le voyais cligner des yeux et paraître totalement démoli. Comme si la moindre partie de son âme prenait feu.

De toutes les émotions que pouvait ressentir Greyson, celle qui était la plus visible était son abattement. Il semblait être au bord de l'épuisement lorsqu'il me regardait.

Pour la première fois depuis que j'avais fait irruption dans son bureau, j'observai son visage, les courbes, les creux, les rides.

Ses lèvres... la façon dont leurs commissures s'affaissaient sous le poids du chagrin.

Ses yeux... la façon dont ils racontaient l'histoire de son passé.

Je reculai.

C'est moi qui cédaï la première, parce qu'il était évident qu'il ne restait plus rien à briser en lui.

– De toi, Greyson...

Je détournai le regard et me passai la main sur le visage. Mes épaules se voûtèrent sous le poids de la défaite et je secouai la tête doucement.

– Elles ont juste besoin de toi.

Le silence envahit la pièce alors qu'il continuait à me fixer du regard.

Je fis un pas en arrière.

– Pardon, murmurai-je. J'ai dépassé les bornes.

– Oui, en effet.

– Je voulais juste vous dire...

– Vous êtes virée.

– Attendez, quoi ?

– Il est clair que la façon dont je dirige ma maison vous pose un problème, par conséquent, ça ne peut pas marcher.

Ma poitrine se serra, la panique m'envahit.

– Mais, je veux dire, je sais que j'ai dépassé les bornes...

– Exactement, et il n'y a rien à ajouter. Troisième avertissement.

Il me tourna le dos et baissa la tête en me donnant un dernier ordre.

– Refermez la porte en sortant.

Eleanor

– Bon anniversaire, ma chérie ! s’écria Claire cet après-midi-là lorsque Lorelai sortit de sa chambre en courant pour se précipiter vers sa grand-mère.

Elle était venue chercher les filles pour le week-end. Lorelai sauta dans les bras de Claire et elles s’embrassèrent avec effusion. Je les regardai, stupéfaite.

– C’est l’anniversaire de Lorelai ?

Claire lâcha sa petite-fille et lui dit d’aller chercher son sac.

– Oui, elle a six ans aujourd’hui.

– Je ne savais pas. Nous aurions pu le fêter.

Elle lança un coup d’œil vers le bureau de Greyson.

– Comment va-t-il aujourd’hui ? Je l’ai appelé toute la journée, mais il ne répond jamais.

Je me tenais debout dans le salon, encore sous le coup de mon échange avec lui.

– En fait, il vient de me virer.

Elle ouvrit de grands yeux ébahis.

– C’est pas vrai ? Pour quelle raison ?

Je lui expliquai ce qui s'était passé et elle prit une profonde inspiration.

– Ah, je vois. Pauvre Lorelai !

– Oui, ça lui a fait beaucoup de peine.

– Tout le monde est triste dans cette maison. J'aurais dû penser que cette période serait difficile pour tout le monde. J'espérais seulement que cela rapprocherait Greyson de ses filles au lieu de l'en éloigner.

– Que voulez-vous dire ?

– C'est aussi le jour anniversaire de l'accident.

Elle baissa la tête et renifla.

– Depuis quelque temps, j'ai remarqué que Greyson se renfermait un peu plus. Certes, il était déjà très distant depuis que c'est arrivé, mais je crois que c'est de pire en pire.

J'avalais ma salive avec difficulté, je me sentais très mal parce que je venais juste de lui tomber dessus sans penser à ce qu'il endurait. Il était évident qu'il se débattait dans ses conflits intérieurs, comment aurait-il pu en être autrement ?

– Je n'en avais aucune idée, avouai-je. Je suis tellement désolée. Je n'aurais pas dû le provoquer.

– Ce n'est pas de votre faute. Vous ne pouviez pas savoir.

Malgré ses paroles réconfortantes, j'avais toujours la poitrine serrée dans l'étau de la culpabilité.

Lorsque j'avais fait irruption dans le bureau de Greyson, je n'étais pas qu'une nounou inquiète, j'étais aussi une fille qui, elle-même, avait à maintes reprises été submergée par la colère contre un père qui l'avait laissée tomber émotionnellement. Je m'étais imposée dans son espace privé et j'avais craqué, non seulement pour Lorelai mais pour moi aussi, pour tous les enfants qui étaient invisibles aux yeux de leurs parents.

Pendant que je dénonçais haut et fort l'injustice de la situation présente, j'avais totalement ignoré la tempête intérieure qui agitait

Greyson au même moment.

Claire me posa une main sur l'épaule et pressa légèrement.

– Vous vous en voulez de l'avoir provoqué, mais je crois que c'était une chose nécessaire. Greyson a besoin qu'on le rappelle à la réalité. Il a besoin d'être secoué, alors merci de l'avoir fait. Merci de l'avoir obligé à sortir de son apathie.

– Je ne suis pas sûre d'avoir été d'une aide quelconque, mais cela n'a plus guère d'importance puisqu'il m'a virée, de toute façon.

Claire me fit un petit sourire et secoua la tête d'un air songeur.

– Laissez passer le week-end. Il a juste besoin de digérer ça, c'est tout. Demain est un autre jour. Vous avez tenu bien plus longtemps que les autres, plusieurs mois en fait, ce n'est pas rien. Alors, attendez un peu pour actualiser votre CV. Laissons le soufflé retomber.

*

* *

J'aurais dû rentrer chez moi après que Greyson m'avait virée. J'aurais dû aller me recroqueviller sur mon canapé avec un roman et une tasse de thé, mais je n'avais pas pu le faire parce que je culpabilisais. Je ne pouvais pas me faire à l'idée de laisser Greyson affronter ce qui serait la nuit la plus solitaire, la plus dure de sa vie.

La nuit où ma mère était morte, il était resté au téléphone avec moi pendant des heures, sans se défilier à aucun moment. Je lui devais bien la même chose qu'il m'avait donnée, une compagnie.

Après avoir laissé passer un peu de temps, je me présentai à la porte de chez Greyson et frappai, mais il ne répondit pas, pourtant je le voyais par la fenêtre. Il était debout dans le salon, les yeux rivés sur le feu qui brûlait dans la cheminée, tenant quelque chose à la main.

Je frappai de nouveau, mais il ne bougea pas d'un pouce.

En inspirant profondément, je sortis mes clés et déverrouillai la porte. J'étais déjà virée, que pouvait-il me faire de plus, maintenant ? Me faire

arrêter par la police pour être entrée par effraction avec les clés qu'il m'avait données lui-même ?

Je ne risquais pas grand-chose.

– Greyson, dis-je doucement en me dirigeant vers lui.

Il ne réagit pas, pas même un frémissement, comme s'il ne m'avait pas entendue.

– Greyson, tout va bien ?

Je m'approchai de lui, mon anxiété augmentant à chaque pas. Il se retourna lentement, et en voyant ses yeux débordant d'émotion, je sentis ma poitrine se serrer.

Il avait pleuré. C'était obligatoire. Pour avoir les yeux aussi rouges et gonflés, il fallait que l'émotion se soit exprimée par les larmes.

Il avait les dessins de Lorelai dans les mains.

– Ça va, répliqua-t-il en se retournant vers la cheminée.

– Je... on dirait que...

Il me coupa la parole.

– Je pensais avoir été clair, nous n'avons plus besoin de vos services.

– Oui, en effet. J'ai bien reçu le message.

– Alors, pourquoi êtes-vous encore ici ?

– Parce que vous avez besoin de moi.

– Non. Je vous en prie, partez.

Il avait murmuré ces derniers mots, mais sa voix tremblait en les prononçant.

Sa douleur affleurait sous sa colère à mon encontre.

– Je ne peux pas.

Je devais rester, parce que je lui étais redevable. Je lui étais redevable d'être resté à mes côtés pendant les mauvais jours toutes ces années, autrefois. Je lui étais redevable parce que lorsque je dérivais vers le large il m'avait ramenée sur la grève.

– Je ne peux pas te laisser comme ça, Greyson, surtout pas aujourd'hui.

Il soupira.

– Claire t’a dit.

– Oui. Je suis vraiment, tellement désolée. Je ne peux même pas imaginer ce que tu traverses, mais je sais que tu ne devrais pas traverser cette épreuve tout seul.

Il baissa la tête et ses épaules s’affaissèrent, mais il refusait encore de me regarder.

– Si tu veux que je m’en aille, je m’en irai. Je partirai et je ne reviendrai pas. Demain matin, j’aurai disparu, et tu n’entendras plus jamais parler de moi, mais s’il y a ne serait-ce qu’une infime partie de toi qui veut que je reste... s’il y a une partie de toi qui ne veut pas être seule ce soir, dis-le-moi. Dis-le-moi et je resterai. On n’est pas obligés de parler. Tu peux me tourner le dos toute la soirée, mais je ne te laisserai pas. Il ne faut pas que tu sois seul ce soir.

– On est vendredi soir... tu n’as rien à faire ?

– Si. Ce que je fais.

Il resta immobile encore un petit moment et j’étais certaine que c’était le signal pour que je me retire, mais au moment où je me retournai pour sortir, il fit un pas vers le plateau où étaient posés les alcools. Il posa les dessins, puis saisit deux verres et le posa sur le plateau.

Il leva la bouteille de whiskey et se tourna vers moi.

Un léger tremblement secouait sa lèvre inférieure et il plongea ses yeux gris dans les miens.

Ces yeux si tristes.

Il entrouvrit les lèvres et dit :

– Tu bois du whiskey ?

Je ne m’étais pas attendue à ce qu’il me demande de rester, mais quand il tendit la main vers cette bouteille, le souffle que je retenais inconsciemment s’échappa de mes lèvres.

Apparemment, même les âmes les plus solitaires ne veulent jamais vraiment être seules.

– Volontiers.

Il hocha la tête et versa le liquide ambré dans les verres.

Puis il les prit et m'en tendit un. Nous allâmes nous asseoir sur le canapé, lui à droite et moi à gauche, sans dire un mot. Il était assis à côté de moi, nous avions nos verres à la main et nous restions muets. C'était tellement calme, le silence se déployait entre les murs de la maison vide. La seule chose qu'on entendait, c'était les petits bruits de déglutition et notre respiration.

Lorsqu'il inspirait, je relâchais mon souffle. Lorsqu'il expirait, je le reprenais.

Nous restâmes comme cela pendant un moment, nous enivrant petit à petit sans le dire. Il nous servit et nous resservit jusqu'à ce que la bouteille fût vide. Ce n'est qu'au bout d'un moment, et quand il fut suffisamment ivre, que Greyson se racla la gorge. Je tournai les yeux vers lui et remarquai que sa posture s'était modifiée. Il n'était plus aussi raide. Son corps s'était quelque peu détendu et il se mit à parler.

– Je te dois des excuses, avoua-t-il à voix basse. Pour la façon dont je t'ai traitée aujourd'hui.

– Ce n'est pas grave.

– Si. Je me suis conduit comme un con, et je m'en excuse.

Il me lança un coup d'œil avant de baisser les yeux sur son verre vide.

– Je ne sais pas comment être avec toi, parfois.

– Que veux-tu dire ?

– Tu représentes une période de ma vie durant laquelle les choses étaient plus faciles, où tout allait mieux, et ça c'est dur. C'est difficile de repenser à une époque heureuse lorsque le présent est si douloureux.

– Est-ce que je peux te demander pourquoi tu m'as engagée, alors ?

Il inclina la tête et me regarda, me regarda vraiment. Jusque-là, cela avait toujours été comme s'il regardait au-delà de moi, à travers moi. Pourtant, cette fois, je sentais notre connexion.

– Parce que je crois que la petite partie de moi qui n'est pas détruite avait besoin de quelque chose de bien à quoi se raccrocher.

– Je suis une bonne chose ?

– Tu as toujours été une bonne chose, Eleanor, depuis le premier jour où je t'ai rencontrée.

Mon cœur arrêta de battre quelques secondes, mais je fis tout pour l'ignorer.

– Je suis désolée que tu sois si malheureux.

– Pendant combien de temps cela va-t-il me faire souffrir ? demanda-t-il dans un murmure.

Je lui donnai la réponse qu'il m'avait donnée toutes ces années auparavant.

– Aussi longtemps qu'il le faudra.

– Excuse-moi, marmonna-t-il en se tournant vers moi, l'air gêné. Je suis ivre.

– Tu n'as pas à t'excuser d'avoir des sentiments, Greyson. Je serais aussi perdue et désorientée que toi, voire plus.

Il hocha la tête et regarda la cheminée. Le feu crépitait, des étincelles jaillissaient des bûches et les flammes dansaient comme si elles allaient brûler à jamais.

– Pourquoi es-tu revenue ?

– Hmm ?

– Après que je t'ai virée... pourquoi revenir ici pour voir comment j'allais ?

– Parce que je te suis redevable.

– De quoi ?

– De m'avoir sauvée lorsque j'étais jeune et que j'allais sombrer.

– Merci, Ellie.

Je souris.

– De rien. Bon, je vais aller nous chercher de l'eau pour dessoûler.

J'allais me lever du canapé avec mon verre à la main, mais je m'immobilisai lorsqu'il se remit à parler.

– C'est l'anniversaire de Lorelai, aujourd'hui.

Il s'ouvrait de plus en plus à mesure que le whiskey faisait son effet. *Je t'en prie, Grey, ne te referme pas.* Il passait le doigt sur le bord de son verre et le scrutait en fronçant les sourcils.

– Elle a six ans aujourd'hui.

Je me rassis et me tournai vers lui.

– Oui, Claire me l'a dit. Je n'en avais aucune idée. Nous aurions pu le fêter. J'aurais pu faire un gâteau ou quelque chose.

Il fit une grimace et se frotta la nuque.

– Je ne savais pas comment affronter cette journée.

– Je ne compr...

Je m'interrompis alors que tout se mettait en place. Bien sûr, il ne fêtait pas l'anniversaire de Lorelai.

– Parce que l'anniversaire de Lorelai correspond au jour de la mort de Nicole.

Il hocha la tête.

– Il y a un an aujourd'hui, toute notre vie a basculé, et je ne m'en suis jamais remis. C'est horrible, non ? Cette personne que je suis devenue, la personne que je suis. Je suis un monstre.

– Greyson...

– Arrête, Eleanor. Ne fais pas ça.

– Quoi ?

– Ne me plains pas. Je sais que tu es prompte à me plaindre, mais je ne suis pas le héros de l'histoire. Je suis le méchant.

Il se mordilla la lèvre inférieure en refusant de me regarder.

– Tu n’es pas le méchant, Greyson.

– Va dire ça à la petite fille qui ne fête pas son anniversaire avec son père, tu sais, celle qui entretient plus de conversations avec un fantôme qu’avec moi, ou à celle dont le corps est tout cabossé et couvert de cicatrices à cause de ce que j’ai fait.

Je fronçai les sourcils, parce que je comprenais les conflits qui l’agitaient, mais je connaissais aussi l’autre côté. J’étais ses deux filles. J’étais Lorelai, la fille qui ne réclamait rien d’autre que l’attention de son père, et j’étais Karla, la fille qui en faisait des tonnes rien que pour qu’il la remarque.

La seule différence, c’est que je n’avais jamais vu chez mon père la culpabilité que je voyais chez Greyson. Je n’avais jamais vu de moments de silence où les vérités de mon père se seraient révélées.

– Désolé, marmonna-t-il en se pinçant l’arête du nez. Encore une fois... je suis ivre.

– Ce n’est pas grave.

– Si... Je ne sais pas comment je pourrai la retrouver, dit-il en me tendant une perche.

– Retrouver quoi ?

– Ma famille.

– Tes filles te manquent ?

– En permanence.

– Et tu veux faire partie de leur vie ?

Il soupira et fronça le nez en posant son verre, puis croisa les mains sur sa nuque.

– Lorsque je les regarde, je ne vois que leur mère. Je vois ce que je leur ai enlevé. J’ai détruit le ciment de cette famille, et je ne sais pas comment le remplacer. J’ai laissé passer tellement de temps que, maintenant, je ne sais même plus si j’ai le droit de le retrouver.

– Bien sûr que tu l’as.

– Ce n'est pas parce que tu le dis que c'est nécessairement vrai.

– Non, tu as raison, mais c'est vrai. Elles t'accueilleront, sans questions, sans hésitation.

J'inclinai la tête.

– Enfin, Karla pourrait montrer quelque hésitation, mais c'est seulement parce que c'est Karla, et je pense qu'elle est obstinée.

– Je me demande de qui elle tient ça.

Je souris et levai les yeux au ciel.

– Ouais, on se le demande en effet.

– Je ne sais même pas par où commencer, en réalité, comment faire les premiers pas pour revenir dans leur vie.

– Toi d'abord, elles ensuite. Tu as besoin de t'aider toi-même en premier, Greyson. Tu dois avoir les idées claires avant de pouvoir être tel que tes filles ont besoin que tu sois. Si tu veux, je peux être ta coéquipière.

– Ma coéquipière ?

– Je proposerai des prétextes et des événements auxquels nous pourrions participer tous ensemble. On fera une activité par semaine. Cela te fournira une occasion de te rapprocher vraiment de tes filles.

– Tu ferais ça pour moi ?

Il paraissait interloqué par ma proposition.

– Greyson... tu t'es mis en quatre pour venir me tenir compagnie toutes les semaines lorsque ma mère était malade. Tu m'as tenu la tête hors de l'eau. C'est la moindre des choses que j'en fasse de même pour toi. Alors, qu'est-ce que tu penses de mon idée ? Tu veux bien que je sois ta coéquipière ?

Il eut une sorte de petit sourire en coin qui n'était pas pour me déplaire.

Passons.

– Ouais, j'imagine.

Je levai la main, paume retournée.

– Tope là ?

Il me tapa dans la main. Je m’efforçai d’ignorer les papillons qui commençaient à voleter dans mon estomac, parce que ces papillons n’avaient aucune raison d’exister.

Lorsque le moment fut venu que je m’en aille, je me levai et me dirigeai vers la porte d’entrée. Le ciel nocturne d’un bleu profond était émaillé d’étoiles. Greyson m’accompagna jusque sur le porche, les mains dans les poches.

– Merci d’être restée.

– De rien. J’espère que ça va aller.

Il hocha la tête.

– À lundi.

– Est-ce que ça veut dire que je ne suis plus au chômage ?

C’était en quelque sorte une plaisanterie qui tenait compte de ma nouvelle situation de coéquipière.

– Si tu es toujours d’accord pour travailler pour moi, bien sûr.

Je souris.

– À lundi, Greyson.

– Ellie...

Il se frotta le menton et haussa les épaules.

– Tu peux m’appeler Grey.

Greyson

– Oh là là, mais c’est un poney ? hurla une voix qui ressemblait étrangement à celle de Lorelai alors que je me trouvais dans mon bureau ce samedi après-midi.

Toutefois, j’étais certain que j’avais dû rêver parce que les filles ne rentraient de chez leurs grands-parents que le dimanche.

– OH LÀ LÀ, MAIS OUI, MAIS C’EST VRAIMENT UN PONEY !

Je me redressai dans mon fauteuil. Pas de doute, c’était la voix de Lorelai.

Je sortis de mon bureau et me dirigeai tout droit vers le bruit qui semblait provenir de mon jardin. Plus je m’approchais, plus le vacarme s’amplifiait. Je n’entendais pas que la voix de Lorelai, j’entendais tout le monde.

Et en disant tout le monde, je voulais dire tout le monde.

Le jardin était entièrement décoré. Des ballons roses et dorés étaient accrochés aux arbres. Deux barbecues étaient allumés et Landon et Jack étaient occupés à retourner des burgers.

Des amis que je n’avais pas vus depuis des mois étaient dans le jardin avec leurs enfants, en train de jouer, de rire, de s’éclater.

– Qu’est-ce que c’est que ce…

J’ouvris la porte et tout le monde put voir la surprise affichée sur mon visage lorsqu’ils se tournèrent vers moi.

– Papa ! Papa ! Regarde ! Un *poneyyyyy* ! cria Lorelai en le chevauchant.

Il y avait un vrai poney dans mon jardin.

Les questions affluaient à mon esprit. En regardant sur ma gauche, je vis Eleanor avec un sourire fendu jusqu’aux oreilles. Elle vint vers moi en sautillant avec un chapeau d’anniversaire à la main et me le posa sur la tête.

– Super-fête, Grey. C’est la plus belle fête d’anniversaire à laquelle je suis allée.

Mon cœur s’arrêta dans ma poitrine et je pris une grande inspiration.

– C’est toi qui as organisé ça ? Pour Lorelai ?

Elle secoua la tête.

– Pas seulement pour elle. Je l’ai fait pour toi. Nous l’avons fait pour toi.

Elle désigna toutes ces personnes qui avaient toujours compté pour moi. Ils étaient tous là. Même si je les ignorais depuis des mois. Même si leurs appels échouaient toujours dans la boîte vocale. Même si je les avais repoussés. Ils étaient quand même présents là pour moi.

Ils n’avaient pas idée de ce que cela représentait pour moi.

Eleanor n’avait pas idée de ce qu’elle avait accompli.

– Merci, dis-je d’une voix étranglée.

– Je t’en prie. Allez, maintenant vas-y ! Va dire bonjour à tout le monde ! C’est une fête après tout, alors faisons la fête !

Elle souffla dans son kazoo devant mon visage sans se départir de son immense sourire. Je fis quelques pas avant de m’arrêter net. Je retournai vers elle et, sans réfléchir, la pris dans mes bras. Je me rendais compte que je la serrais tellement fort contre moi que je risquais de l’étouffer, mais je

n'arrivais pas à la lâcher. Heureusement, elle ne me le demanda pas. En m'écartant d'elle, je me sentis un peu gêné. La serrer dans mes bras par surprise ne me ressemblait pas du tout, mais cela m'avait semblé opportun. J'avais besoin de cette embrassade. Il m'avait semblé que c'était la seule façon de lui montrer ma reconnaissance. Mais elle n'avait même pas l'air prise au dépourvu par mon geste. Elle se contenta de continuer à sourire gentiment en désignant mes amis d'un signe de tête.

– Va te distraire, Grey.

Me distraire.

Je n'étais pas sûr de savoir encore ce que cela voulait dire, mais j'allais faire de mon mieux. Je me dirigeai vers Landon et lui tapai sur l'épaule. Il me regarda avec un grand sourire niais.

– Eh mec ! Super-fête. Il va falloir que tu me signales les femmes qui sont célibataires, plaisanta-t-il.

– Mais comment ça se fait que tu sois là, toi ?

J'étais un peu sonné de voir mon meilleur pote de retour dans l'Illinois. Il haussa les épaules.

– Bah, j'étais dans le coin, alors...

– Tu m'as laissé un message hier de L.A. Tu n'étais pas dans le coin, Landon. Tu étais à l'autre bout du pays.

Il me décocha un sourire sincère et me tapota l'épaule.

– Pour toi, Greyson, je suis toujours dans le coin.

Cela représentait plus pour moi qu'il ne pouvait l'imaginer. Je me pinçai l'arête du nez.

– Écoute, je sais que j'ai été un peu distant depuis un moment...

– Si tu t'excuses encore une fois, je te file un coup de pied dans les noix, Greyson !

Je levai les mains en signe de reddition.

– D'accord, d'accord.

– Dis donc, elle a drôlement changé, Eleanor, non ? Je veux dire, elle est sacrément belle, putain.

Elle avait toujours été belle, simplement la plupart des gens ne le remarquaient pas.

Il se gratta la barbe qu’il laissait pousser pour son prochain rôle dans un film d’action.

– Et... elle est célibataire ?

Je levai les yeux au ciel.

– Ne commence pas, Landon. Tu ne vas pas coucher avec ma nounou. D’ailleurs, tu as déjà couché avec sa cousine Shay, il y a des années de ça.

– Shay... Shay...

Il se plongea dans un abîme de réflexions, essayant de faire le lien avec une femme avec laquelle il avait couché et qui répondait au nom de Shay. Tout à coup, il me donna une claque sur l’épaule.

– Putain, Shay Gable. Mon premier amour !

Je me mis à rire.

– Si c’est ça que tu appelles l’amour, on a du souci à se faire. Allez, je vais te chercher un verre.

– Je ne dis pas non. Tout ce que tu veux sauf du *Easthouse*. Cette saloperie à un goût de pisse, plaisanta-t-il, ce qui me fit rigoler tout en lui faisant un doigt d’honneur.

Cela devait être la première fois que je riais depuis des mois.

Tout le monde me parlait comme si je n’avais pas passé toute cette année comme un reclus. Ils m’accueillaient tous avec des rires et des sourires et des embrassades. Je reçus des tas d’embrassades ce jour-là. Et ce week-end qui aurait dû être dur devint nettement plus facile grâce à eux. Cela me fit un bien fou de voir Lorelai s’amuser autant. Elle avait passé sa journée sur son poney, mais Karla, quant à elle, avait choisi de ne pas sortir de sa chambre.

Une fois la fête terminée j'allai la retrouver avec une part de gâteau. Je frappai à sa porte, l'estomac serré.

Elle leva les yeux de son ordi et souleva son casque.

– Quoi ? marmonna-t-elle en me regardant comme si rien ne pouvait plus l'ennuyer que de me voir.

– Je... euh... je t'ai apporté du gâteau, lui dis-je en entrant dans sa chambre.

Elle me regarda en plissant les yeux.

– Pourquoi ?

– J'ai pensé que cela te ferait plaisir.

Je le posai près d'elle, mais l'intensité de son regard ne faiblit pas.

– Cela aurait été sympa que tu participes à la fête. Tout le monde m'a demandé de tes nouvelles.

– Ouais, bon, marmonna-t-elle en reportant les yeux sur son écran.

– Karla, je me disais...

– Écoute, est-ce qu'on peut ne pas faire ça ? aboya-t-elle en retirant son casque. Je ne sais pas ce qui te prend, si tu finis par culpabiliser d'avoir été un mauvais père depuis un an ou quoi, mais j'ai vraiment autre chose à faire. Je veux dire, hier, c'était l'anniversaire de Lorelai et tu t'es débarrassé de nous. Hier, c'était le jour anniversaire de la mort de maman, et tu ne l'as même pas passé avec nous, tes filles. Alors, je veux bien croire que tout le monde est super-content de te voir réapparaître et te comporter à peu près comme un être humain normal, mais excuse-moi si, moi, cela ne m'intéresse pas de savoir ce qui t'arrive en ce moment.

Je restai bouche bée, incapable de dire un mot. C'était comme si elle m'avait donné de grands coups de poing dans l'estomac qui m'avaient coupé le souffle. Et le pire dans ce qu'elle venait de dire, c'était que c'était terriblement vrai. Toute cette année, je n'avais pas été là pour elle ni pour sa sœur.

– Maman ne nous aurait jamais laissées tomber, elle, murmura-t-elle d'une voix tremblante.

Pour la première fois depuis longtemps, elle exprimait autre chose que de la colère, elle exprimait sa douleur.

– Karla...

Je tendis la main vers elle, mais elle la repoussa brutalement.

– Va-t'en, papa, siffla-t-elle en remettant son casque. Et remporte ce stupide gâteau avec toi.

Je pris une profonde inspiration et ramassai l'assiette. J'aurais voulu dire autre chose. J'aurais voulu m'exprimer de façon à lui faire comprendre ce que j'avais traversé, mais je ne savais pas comment. Je ne savais même pas par quoi commencer pour essayer de réparer les dégâts que j'avais causés, à elle et à ma famille.

Je sortis et refermai la porte derrière moi. En traversant le couloir, j'entendis des voix qui sortaient de la salle de bains, je jetai un coup d'œil et vis Lorelai qui se lavait les mains avec l'aide d'Eleanor. Elle était couverte de chocolat et de glaçage et elles riaient toutes les deux comme si elles étaient les meilleures amies du monde.

– Je crois qu'on a réussi, commenta Eleanor en donnant une pichenette sur le bout du nez de Lorelai.

– Ok, super, je vais retourner chercher un morceau de gâteau !

Lorelai sortit précipitamment de la pièce. Elle s'immobilisa en me voyant dans le couloir et ses yeux s'illuminèrent.

– Hé, papa !

– Hé, toi, dis-je avec un petit sourire.

Elle se précipita sur moi et en me passant les bras autour des jambes, elle se serra contre moi.

– Merci pour la plus belle fête d'anniversaire du monde, et pour les tours de poney et le gâteau et les burgers, et... et... tu es le meilleur papa du monde.

Elle me sera encore plus fort, puis elle me lâcha, saisit l'assiette que je tenais à la main et cria :

– Et merci pour le gâteau !

Eleanor allait l'empêcher de se sauver, mais je secouai la tête.

– Laisse. On gèrera la descente de sucre le moment venu.

Elle hocha la tête. En s'appuyant au montant de la porte, elle me regarda.

– Tout va bien ? Tu as l'air contrarié.

Elle se redressa un peu.

– C'est la fête qui t'a contrarié ? J'ai pensé que...

– Non, non, pas du tout. C'était génial, Eleanor. Tu as été tout simplement géniale avec ma famille et avec moi, et je ne trouve pas les mots pour t'exprimer ma gratitude.

– Eh bien alors ? Qu'est-ce qui ne va pas ?

– Je, euh... Karla ne me pardonnera jamais et, franchement, je la comprends. Je l'ai laissée tomber, ainsi que sa sœur, au moment où elles avaient le plus besoin de moi et rien de ce que je pourrai faire ne remédiera à ça. Je me suis enfui en la laissant se noyer.

– Elle est malheureuse, Greyson, et c'est normal, mais elle t'aime.

– Je n'en suis même pas certain.

– Mais si.

– Comment peux-tu en être sûre ?

– Autant d'années d'amour ne s'effacent pas à cause d'une année tragique. Il faut lui laisser le temps de revenir vers toi, et en attendant, il y a une chose que tu dois faire.

– C'est quoi ?

– Continue à être présent, quoi qu'il arrive. Elle va te provoquer, elle va crier et elle va te pousser à vouloir partir, mais tu ne pourras pas fuir de nouveau, Grey. Tu dois continuer d'être présent pour elle, même les mauvais jours, surtout les mauvais jours. Et c'est pour ça que je nous ai

acheté des billets pour assister à un match de base-ball dans quinze jours. J'en ai déjà parlé à Allison et elle va libérer ton emploi du temps pour le soir du match. J'ai aussi invité ma cousine Shay, j'espère que cela ne te dérange pas. Et puis j'ai convaincu Karla de venir en lui disant que c'était pour l'anniversaire de Lorelai. On avance un pas à la fois pour aller vers le changement. Rome ne s'est pas faite en un jour.

– Merci, Eleanor.

– De quoi ?

J'enfonçai mes mains dans mes poches.

– De m'avoir donné une raison de sourire aujourd'hui.

Eleanor

Après la fête, je restai un peu plus longtemps pour aider à remettre tout en place. Une fois la maison rangée et le lave-vaisselle mis en route, je rassemblai mes affaires, prête à rentrer chez moi. Au moment où je me dirigeais vers la porte, Landon s'adressa à moi et je marquai une pause.

– Hé, Eleanor ? Je peux te dire un mot ? Je ne te retiendrai pas longtemps.

Je me retournai vers lui en souriant. Landon était devenu tellement différent du garçon qu'il était autrefois. Il était incroyablement séduisant aujourd'hui, ce qui aurait beaucoup énervé Shay.

– Oui. Qu'est-ce qu'il y a ?

Il glissa les mains dans ses poches.

– Je voulais simplement te remercier pour tout ce que tu fais pour les filles, et pour Greyson. Je ne sais pas comment tu t'y prends, mais merci. Pour la première fois depuis un an, j'ai eu le sentiment de retrouver mon pote. Pendant tout ce temps, il n'était plus que l'ombre de lui-même, c'était très dur de le voir ainsi. Alors, oui, continue comme ça, okay ? Je ne sais pas ce que tu fais, mais continue.

Je souris.

– Je ne suis pas si sûre d’être d’une grande aide, mais ne t’inquiète pas, je n’ai pas prévu de partir.

– Crois-moi, ton aide est précieuse. Et, pendant que j’y pense, je te dois des excuses pour l’imbécile que j’étais quand j’étais ado, quand je t’appelais Sourire d’Acier et tout ça. C’était nul.

Je me mis à rire.

– Ouais, c’est vrai, mais j’imagine que puisque tu as amené un poney aujourd’hui, on peut pardonner et oublier.

– C’est sûr. Au fait, on dirait que ça a bien marché pour toi, tu sais ces bagues. (Il désigna ma bouche.) C’est bien. Alors, ouais. Tant mieux pour toi.

Oh Landon ! Pour une superstar, tu es plutôt maladroit.

– Merci.

– Ok, bon, ben, je te laisse partir. N’oublie pas de dire bonjour pour moi à ta cousine Shay.

Ça, je ne risquais pas d’oublier de le lui dire, et sans attendre.

– Oui, je n’y manquerai pas. Bon voyage, Landon.

À peine était-il parti que je sortis mon téléphone pour envoyer un texto à Shay.

Moi : Landon m’a demandé de tes nouvelles aujourd’hui.

Shay : Ah ouais ? Tu lui as dit qu’il pouvait aller rôtir en enfer ? J’espère que tu lui as dit d’aller au diable.

Je souris, percevant son agacement.

Shay : Comment il est ? Est-il encore plus moche en vrai que dans les films ?

Moi : Étrangement, il est mieux en vrai.

Shay : Pff. Bien sûr. Bon, on s’en fout, j’ai arrêté de penser à lui.

Shay : Mais juste pour savoir, tu lui as dit que j'allais super-bien et que je n'avais plus jamais repensé à lui après le lycée ? La prochaine fois, il faudra le lui dire.

Shay : Bon sang. Je le déteste. Il est gonflé de demander de mes nouvelles comme ça, en passant ! Quel culot !

Elle continua de déblatérer et j'étais assez contente. C'était sympa, pour une fois, d'avoir un truc pour la taquiner étant donné qu'elle me faisait toujours enrager avec Greyson. C'était comme si ma cousine et moi étions enfin à égalité. Chaque fois qu'elle me mettrait en boîte, j'aurais de quoi me moquer d'elle à mon tour.

*

* *

– Pendant combien de temps tu vas m'accompagner jusque dans la classe ? grogna Karla alors que nous nous dirigions vers son premier cours du lundi, après la fête de Lorelai.

C'était devenu notre routine et, cela va sans dire, elle détestait ça.

– Tant que ton père ne me dira pas d'arrêter, j'imagine.

Elle soupira.

– Il est super-chiant depuis quelque temps.

– Il fait ce qu'il doit faire, Karla. C'est tout. Il a vécu des moments difficiles.

– Comme nous tous.

– Oui, je sais.

Elle souffla.

– Tu parles, t'en sais rien du tout, grommela-t-elle.

Je me passai les doigts dans les cheveux et j'ébauchai un sourire.

– Tu sais, j'avais à peu près ton âge lorsque j'ai perdu ma mère, moi aussi. Alors, je sais à quel point c'est dur.

– Ah ouais ? Et toi aussi, tu es devenue un monstre couvert de cicatrices ?

Elle me jeta un coup d'œil et secoua la tête.

– Ah mais non, toi, tu es toujours belle.

– Tu es belle aussi, Karla, et tu peux me croire je n'étais pas comme ça quand j'étais au lycée. On m'appelait Sourire d'Acier.

– Waouh ! Alors j'imagine que toi et moi on est pareilles ! s'écria-t-elle sur un ton lourd de sarcasme. Mes cicatrices ne sont pas pires que des bagues. Je suis impatiente de grandir et de sortir de cette période de ma vie. Oh, attends...

Elle leva les yeux au ciel avec exagération.

– Regarde où tu vas, espèce de monstre, marmonna un élève en la bousculant, ce qui la fit trébucher en arrière.

– Hé, ça va pas bien ? aboyai-je alors que Karla, elle, restait complètement imperturbable.

Ce genre d'incidents se produisait assez souvent, même lorsque j'étais à côté d'elle. Je n'osais pas imaginer ce qu'ils se permettaient de lui dire lorsqu'il n'y avait pas d'adulte à proximité.

– Laisse courir, Eleanor. Les moldus sont des moldus, ils se comportent comme des moldus, dit-elle, l'air résignée en gardant la tête basse.

Je haussai un sourcil.

– Tu viens de faire référence à *Harry Potter* si je ne m'abuse ?

– Ben ouais, quoi.

– Tu es fan de *Harry Potter* ?

– C'est seulement le saint Graal du monde actuel, Eleanor, dit-elle en levant les yeux au ciel. Tu ne peux pas comprendre.

– Euh, salut, Poufsouffle au rapport. Je te signale que j'adorais Harry Potter bien avant ta naissance. À cette époque-là il fallait attendre des années pour la publication du volume suivant. Des années !

– Félicitations, t’es vieille comme le monde. Et ça m’étonne pas que tu sois une Poufsouffle, dit-elle, l’air moqueur.

Avant que j’aie le temps de répondre, un autre élève la bouscula et se retourna pour la regarder :

– Désolé, la bossue, dit-il avant de prendre le large rapidement.

– Qu’est-ce qu’il vient de dire ?

– Rien, dit-elle en soufflant et en tirant sur les manches de son sweat à capuche noir. Ce n’est rien.

– Si tu veux mon avis, je ne crois pas que ce ne soit rien.

Elle soupira et leva les yeux vers moi en haussant les épaules.

– Il y en a qui m’appellent la bossue. Tu sais, comme *Le bossu de Notre-Dame*, à cause de la façon dont je me tiens.

– D’accord. Alors là, ça va trop loin. Je vais droit au bureau du proviseur pour lui en parler.

– Économise ta salive. Qu’est-ce qu’il va faire ? Virer la moitié des élèves parce qu’ils se moquent d’une bête de foire ?

Mon cœur se brisa en entendant ces mots, parce qu’elle les prononçait comme si c’était une vérité absolue.

– Karla, tu n’es pas une bête de foire.

Elle ne répondit pas.

– Est-ce que ces gens te disent ce genre de chose tous les jours ?

Elle hocha lentement la tête.

Je ne pouvais même pas imaginer.

– Viens, dis-je en la prenant par le bras.

Elle haussa un sourcil.

– Où ?

– On s’en va.

– Quoi ? Mais je ne peux pas. J’ai cours de science.

– Pas aujourd’hui. Aujourd’hui, on sèche les cours.

– Mais... mon père...

– Je sais, mais je verrai ça plus tard. Pour l’instant, toi et moi, on se tire d’ici et on va se faire une journée de bien-être psychologique.

– C’est quoi, ça ?

– Une journée où tu envoies balader le lycée et les moldus intolérants. Et où tu rentres à la maison pour te faire un marathon de *Harry Potter* en mangeant des cochonneries jusqu’à l’écœurement.

Un petit sourire apparut sur les lèvres de Karla, je crois bien que c’était la première fois que je la voyais sourire. Elle était absolument renversante lorsqu’elle souriait.

– Tu devrais faire ça plus souvent, Karla, dis-je sans réfléchir.

– Faire quoi plus souvent ?

Je ricanai.

– Rien. Laisse tomber.

Je repoussai les cheveux de son visage et hochai la tête.

– Alors ? Qu’en dis-tu ?

– Il y a un piège là-dessous ? Genre psychologie inversée ?

– Non. Juste une petite pause, loin de la réalité. Qu’est-ce que t’en dis ? T’es partante ?

Elle hocha la tête, lentement au départ puis plus rapidement, mais son sourire restait plaqué sur son visage.

– Ouais, je suis partante.

Nous fîmes demi-tour et marchâmes tout droit vers la sortie sans nous retourner une seule fois. Au moment où nous arrivions à la voiture, je vis l’attitude de Karla se modifier complètement, tout son corps se détendait. L’école, c’était déjà stressant pour n’importe quel adolescent, alors je ne pouvais même pas imaginer ce que quelqu’un comme Karla devait endurer. Non seulement elle était en butte au harcèlement de ses pairs mais en plus elle pleurait la perte de sa mère.

Je savais que la vie n’était pas juste, mais elle semblait particulièrement s’acharner sur Karla.

Nous fîmes un arrêt dans un magasin pour acheter quelques friandises en vue de notre marathon de films avant de rentrer à la maison pour tout préparer. Nous étalâmes des couvertures et des oreillers dans le salon pour le transformer en un espace aussi douillet que possible. Puis nous nous installâmes et lançâmes le premier *Harry Potter*.

Pour la première fois depuis que je la connaissais, je vis le visage de Karla s'illuminer.

Je savais que Greyson serait probablement furieux contre moi pour lui avoir fait manquer l'école, mais avec tout ce qu'elle subissait, elle avait bien droit à un break.

Pendant que le film se déroulait, une nouvelle version de Karla, que je ne soupçonnais même pas, apparut à mes yeux. Elle était assise, les yeux grands ouverts rivés sur l'écran. Je me souvenais de mon propre émerveillement lorsque j'avais vu ces films pour la première fois, mon excitation, mon bonheur.

Ses lèvres bougeaient avec les dialogues, en fait elle les avait déjà vus une bonne dizaine de fois. Elle les connaissait pratiquement par cœur. On ne mit le film sur pause que pour aller aux toilettes.

Il s'avéra que, moi aussi, j'avais besoin d'une journée de bien-être psychologique. Une journée de magie et d'aventures, une journée passée loin, très loin des moldus.

Vers quinze heures, il fallut aller chercher Lorelai à l'école, ce qui était dommage, parce que Karla et moi étions totalement absorbées par les films.

Karla commença à se lever, mais je secouai la tête.

– Tu n'es pas obligée de venir. Je n'en ai pas pour longtemps.

Elle haussa un sourcil.

– Mon père n'aimerait pas que je sois seule à la maison. Il ne me fait pas confiance.

– Et toi, tu crois que ça va aller ?

– Bien sûr, je ne suis pas une demeurée.

– Alors, très bien. Si jamais quelque chose de catastrophique arrivait, appelle-moi. Donne-moi ton téléphone, que j’entre mon numéro dans tes contacts.

Elle me tendit son portable.

– Waouh. Tu as vraiment envie de te faire virer aujourd’hui.

Je souris en lui relançant son téléphone.

– Je reviens très vite.

J’allai à l’école de Lorelai et, en arrêtant la voiture dans la file d’attente je vis cette petite fille normalement si débordante d’énergie se diriger vers moi tête basse. Je serrai le frein à main à toute vitesse et allai la rejoindre.

– Hé, ma puce, qu’est-ce qui ne va pas ? demandai-je, l’estomac noué par l’inquiétude.

– Rien, c’est juste cette idiote de Caroline.

Elle regarda sur la gauche une fillette qui parlait avec d’autres enfants de leur âge.

– Qu’est-ce qui s’est passé avec Caroline ?

Lorelai traînait son sac à dos sur le trottoir en reniflant.

– Elle fait un super-extra-méga-anniversaire et elle a invité tout le monde, sauf moi.

– Quoi ? C’est impossible. Je suis sûre que c’est un malentendu, mon cœur.

Elle secoua la tête.

– Non. Elle a dit que je n’étais pas invitée, parce que je suis une tarée qui parle toute seule.

Alors ça, ça m’énerva.

Je me redressai et regardai Caroline. Puis je vis sa mère qui l’appelait depuis la file de voitures.

– Attends-moi ici, Lorelai. Je m’en occupe.

J'allai en courant jusqu'à la voiture et apostrophai la femme.

– Excusez-moi ! S'il vous plaît ?

Elle se raidit, un peu interloquée par ma façon de l'aborder. Elle serra son sac contre elle et me décocha un sourire pincé.

– Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

– Bonjour. Je suis Eleanor, la nounou de Lorelai, dis-je en désignant celle-ci qui baissait toujours la tête, l'air déçue.

La femme me regarda et fit une grimace.

– Ah oui, la nouvelle nounou. Je dois dire, cette famille en change plus souvent que n'importe qui. On se demande pourquoi ils n'arrivent pas à les garder plus longtemps.

Je ne relevai pas son commentaire.

– Oui, bon, je voulais juste lever un petit malentendu avec vous. Lorelai me dit que toute la classe sauf elle a été invitée à l'anniversaire de votre fille, et je suis sûre que c'est une erreur.

– Non, non, ce n'est pas une erreur, dit-elle en faisant la moue comme une fichue *prima donna*. Elle n'est pas invitée.

– Pardon ? Mais je ne comprends pas. Vous êtes venue avec Caroline à l'anniversaire de Lorelai. C'est une fillette géniale.

– Oui, je n'en doute pas, mais je ne crois pas que ce soit une bonne idée qu'une fille comme elle vienne à la fête de la mienne.

– UNE FILLE COMME ELLE ? hurlai-je.

Oui, je hurlai contre cette femme sans que cela me pose le moindre problème. Ses paroles m'avaient blessée plus que je n'aurais pu l'imaginer.

– Qu'est-ce que vous voulez dire ?

– Cela n'a rien d'insultant, affirma-t-elle, un peu interloquée par ma réaction.

– Euh, si, c'est tout à fait insultant, au contraire. C'est quoi, « une fille comme elle » ?

– Eh bien, ma chère, dit-elle sur un ton si condescendant que mes poils se hérissèrent, vous êtes chez eux depuis assez longtemps pour ne pas ignorer qu'elle est bizarre. Caroline m'a raconté qu'elle parle toute seule pendant la récréation et je l'ai effectivement constaté lors de son anniversaire.

– Elle ne parle pas toute seule. Elle parle à sa mère.

La femme haussa un sourcil.

– À sa mère ?

– Oui

– Mais sa mère est morte.

– Exactement.

Elle se pinça l'arête du nez.

– Seigneur ! Même leur nounou est dérangée. Écoutez, je suis désolée, vraiment. Je comprends que cette enfant a subi un traumatisme, mais ce n'est pas de mon ressort. Je me réserve le droit de choisir le genre de personnes qui fréquentent ma Caroline.

– Oui, eh bien, votre Caroline s'est montrée extrêmement impolie avec Lorelai aujourd'hui en la traitant de tarée.

– Oh, vous savez ce qu'on dit, les enfants sont comme ça.

Elle chaussa ses lunettes de soleil et haussa les épaules, ce qui me mit en rage.

– Maintenant, si vous voulez bien m'excuser.

Elle me fit signe de partir comme si je n'étais rien.

C'est alors que c'est arrivé.

Je vis rouge. Ma vision se brouilla.

Et je pétaï les plombs.

– Non, tous les enfants ne sont pas comme ça. C'est une action totalement répréhensible et qui devrait être suivie de conséquences effectives. Votre enfant a harcelé la mienne. Elle l'a harcelée et vous faites comme si c'était complètement normal. En fait, cela ne me surprend pas,

sachant la mère qu'elle a ! Ce genre de comportement n'est pas inné chez un enfant, il vient de son éducation, et vous devriez avoir honte de vous ! Vous êtes un être humain répugnant qui fait de sa fille une petite garce !

Je me tus, mais les mots continuaient de danser dans ma tête.

Sans le vouloir, je venais juste de traiter une petite fille de garce.

Je regardai autour de moi tous ces gens qui me dévisageaient en silence, bouche bée et les yeux ronds.

Puis je tournai les yeux vers la mère de Caroline. À voir sa tête, on aurait dit que je venais de déféquer sur ses chaussures à hauts talons.

– Votre employeur va entendre parler de moi ! gronda-t-elle. Vous pouvez me croire !

Puis elle mit sa fille dans sa voiture et démarra.

J'allai rejoindre Lorelai, qui souriait en coin. Elle me regarda en gloussant et son sourire s'élargit.

– T'es un peu folle, Eleanor.

Elle n'avait pas tort.

Je l'assis dans la voiture et attachai sa ceinture, puis je repoussai ses cheveux qui lui tombaient dans la figure.

– Eh bien, je veux juste que tu saches que tu es géniale, d'accord ? Tu es géniale et intelligente et belle, dedans comme dehors. Ceux qui te disent autre chose sont des menteurs. Tu m'as comprise ? Ce que Caroline t'a dit, ce n'était rien que des mensonges. Tu. Es. Formidable.

Elle hocha la tête lentement.

– Tu peux le dire ? Peux-tu dire que tu es formidable ?

– Je suis formidable.

Elle sourit, et dans ce sourire, je retrouvai le jeune Greyson.

– Oui, dis-je en lui faisant une pichenette sur le bout du nez. C'est vrai.

Je sautai sur le siège conducteur et démarrai en direction de la maison des East.

– Hé, Eleanor ?

– Oui ?

– C'est quoi, une petite garce ?

– C'est une personne qui n'est pas très gentille, dis-je le plus naturellement du monde.

Je la regardai dans le rétroviseur en secouant la tête.

– Mais ne dis pas ça à ton père. Je suis pratiquement sûre qu'il me virerait pour ça. D'accord ?

– D'accord.

Elle recommença à regarder par la vitre et, au bout de quelques minutes, je l'entendis chuchoter :

– Je sais, maman. Moi aussi, j'aime bien Eleanor.

Mon cœur s'arrêta de battre une fraction de seconde en entendant cela.

De retour à la maison, nous trouvâmes Karla allongée sur la pile de couvertures sur le sol du salon, qui regardait le quatrième *Harry Potter*.

Elle se tourna vers moi, un Oreo dans la bouche, et ouvrit de grands yeux.

– Désolée, je n'ai pas eu la patience d'attendre pour lancer le film.

Lorelai ouvrit la bouche.

– Tu manges du sucre et nous ne sommes pas chez grand-mère ! s'écria-t-elle en pointant un doigt accusateur vers sa sœur.

– Ouais, je sais. J'avais besoin d'une journée de bien-être psychologique, dit-elle en enfournant un autre gâteau dans sa bouche.

– C'est quoi, une journée de bien-être psychologique ?

– C'est quand tu manges des cochonneries en regardant des films toute la journée.

Lorelai se précipita vers sa sœur et s'allongea en attrapant une poignée de biscuits.

– Moi aussi, j'ai besoin d'une journée de bien-être psychologique !

Je souris en voyant les deux filles manger des cookies, pelotonnées l'une contre l'autre, apparemment ravies d'être ensemble.

– On pourrait peut-être mettre un autre film pour Lorelai maintenant, Karla.

Elle grogna.

– Mais elle regarde *La reine des neiges* tout le temps !

– Laisse toooooomber ! dit Lorelai en allongeant les voyelles.

– S’il te plaît. Tout mais pas ça, supplia Karla.

Je haussai un sourcil en réfléchissant à ce que nous pourrions regarder et j’ouvris la bouche.

– Vous avez déjà entendu parler d’une série appelée *Mister Rogers’s Neighborhood* ?

– Nan, et ça a l’air nul, estima Karla.

Je ne le pris pas pour moi. Les adolescents sont plutôt hermétiques à ce qui fait la beauté du monde. Je trouvai la série sur un site de streaming et je passai un épisode. Karla se mit immédiatement à soupirer.

– Ouaip, j’avais raison. C’est idiot, remarqua-t-elle.

– Ouaip, idiot, dit Lorelai en imitant sa sœur.

N’empêche, elles restèrent assises et regardèrent un épisode. Puis un autre. Et encore un autre.

Au quatrième épisode, les filles s’étaient endormies sur le tapis, blotties l’une contre l’autre et complètement assommées par leur orgie de sucre.

Je me dépêchai de saisir mon téléphone pour prendre quelques photos, parce que c’était un de ces moments de grâce qui ne doivent pas être oubliés.

C’était un moment important.

Vers sept heures, la porte d’entrée s’ouvrit et je fus stupéfaite de voir Greyson entrer, sa mallette à la main. Il posa les yeux sur moi, puis sur les filles toujours endormies sur le sol.

Il haussa un sourcil et me regarda de nouveau.

– Eleanor.

– Oh, Greyson. Ça va ?

Son regard refit un aller et retour entre les filles et moi.

– Eleanor.

Je déglutis, la gorge serrée.

– Oui ?

– Puis-je te dire un mot dans mon bureau ?

Il s'éloigna avec son attaché-case toujours à la main et je lui emboîtai le pas, l'estomac noué.

Il ne parla pas tout de suite, mais il me désigna un siège de la main et je m'assis rapidement. Je n'arrêtais pas de jouer avec mes doigts, ne sachant quoi faire de mes mains. Je savais que j'étais allée trop loin ce jour-là. Je savais que j'avais commis un tas d'erreurs mais, en toute franchise, je ne regrettais rien. Pour la première fois depuis que j'étais dans cette maison, j'avais vu Karla sourire.

Cela justifiait tout pour moi.

Il posa sa mallette, enleva son manteau puis s'assit lentement à son bureau.

Toujours sans dire un mot.

Il croisa les mains et prit une profonde inspiration.

– J'ai reçu un coup de fil de Madame Robertson aujourd'hui.

– Madame Robertson ?

– La mère de Caroline Robertson.

Ah ! celle-là.

– Écoute, je peux tout expliquer. Je sais que j'ai pété les plombs, et je m'en excuse, mais en même temps, je ne suis pas réellement désolée. Tu sais pourquoi ? Parce que sa fille et elle se sont montrées vraiment irrespectueuses envers Lorelai et je maintiens tout ce que j'ai dit. (Je marquai une pause.) Enfin, peut-être que j'ai dépassé les bornes en traitant sa fille de petite garce, mais je maintiens que sa mère s'est comportée comme une véritable garce. Et je suis désolée, mais...

– Eleanor, dit Greyson sur un ton sévère.

– Oui ?

– Reprends ton souffle.

– Oui. Pardon. C'est juste que... je veux que tu saches que même si cela doit m'attirer des ennuis, je reste sur ma position. Je maintiens ce que j'ai dit, et je sais que j'ai eu tort et que c'était puéril de péter les plombs devant tout le monde, et je sais que cela donne une mauvaise image de toi, mais je n'ai vraiment pas pu me retenir. Et je sais que tu te demandes probablement pourquoi il y a tout ce bazar dans ton salon, et je vais te le dire tout de suite parce que, de toute façon je vais avoir des problèmes, mais Karla avait vraiment eu une journée horrible elle aussi et je lui ai fait manquer l'école et nous avons regardé *Harry Potter* toute la journée en mangeant des sucreries, et d'accord, je suis désolée.

Il baissa les sourcils, me dévisageant, sans vraiment montrer d'émotions, quelles qu'elles soient. Pas de colère, pas de déception, rien, en fait. J'aurais aimé qu'il arrête. J'aurais aimé qu'il me donne au moins une direction à suivre, juste quelques indices.

– Merci, dit-il finalement.

– Excuse-moi, qu'est-ce que tu as dit ?

– J'ai dit merci. Merci d'être là pour mes filles.

Je haussai un sourcil, médusée.

– Tu n'es pas... tu n'es pas furieux ?

– Non. Je t'ai demandé de venir pour te remercier d'avoir pris la défense de mes filles. Je sais que je ne fais pas tout pour être plus présent, et je sais que je n'ai pas été disponible pour elles ces derniers mois. Je ne suis pas...

Il prit une inspiration et regarda ses mains.

– Je ne suis pas moi-même. J'essaie de le redevenir pour que les choses reviennent à la normale, mais je n'en suis pas encore là. Alors,

merci d'être là. Elles avaient besoin de toi aujourd'hui. J'avais besoin de toi aujourd'hui.

C'était tout le contraire de ce que je croyais qu'il allait me dire. Franchement, je ne savais pas très bien comment réagir.

Je me renfonçai dans mon siège, complètement sidérée.

– Ah, bon... d'accord. Je t'en prie.

– Mais tiens-moi au courant la prochaine fois. Si tu dois faire manquer l'école à Karla ou insulter une femme devant toute l'école maternelle réunie, préviens-moi un peu à l'avance.

– Oui, bien sûr. Cela ne se reproduira pas, et je suis vraiment désolée de tout cela, surtout de mon pétage de plombs devant l'école de Lorelai.

– Ne t'en fais pas. Madame Robertson est effectivement une garce.

Je souris. Il me rendit mon sourire.

Greyson m'avait souri.

C'était le genre de sourire que je me rappelais, le genre de sourire qui m'avait fait le regarder de temps en temps avec émerveillement lorsque nous étions jeunes, le genre que je ne pensais pas avoir regretté jusqu'à ce que je le voie sur ses lèvres.

J'ouvris la bouche et je dis doucement,

– Tu devrais faire ça plus souvent, Grey.

Plus souvent.

Greyson

Après le départ d'Eleanor ce soir-là, je continuai à travailler dans mon bureau pendant encore un moment et lorsque l'appel de Landon arriva, pour une fois je répondis.

– Salut, Landon. Comment ça va ?

– Nom d'un petit bonhomme, j'avais oublié le son de ta voix ! Je te jure qu'elle est plus grave qu'avant, dit-il pour plaisanter.

– On s'est vus à l'anniversaire de Lorelai.

– N'empêche, cela fait bizarre que tu prennes mon appel. Je ne sais pas pourquoi, mais je ne pensais pas que tu répondrais.

– Ouais, désolé pour toutes les fois où je n'ai pas répondu, tu sais les cinq cents fois.

– Bof, je me disais que tu répondrais quand tu serais prêt.

– Ouais. Alors, comment ça se passe pour toi en Californie ?

Il me mit au courant de l'avancée du tournage de son prochain film, me raconta la folie des paparazzis, me confia qu'il avait couché avec la moitié d'Hollywood. Les fondamentaux, quoi.

C'était dingue de voir comme nous étions devenus différents, tout en restant sous pas mal d'aspects les mêmes, comme par exemple le fait que

Landon ne puisse pas s'empêcher de coucher avec n'importe quelle femme qui regardait dans sa direction.

– Dis-moi, on peut parler d'Eleanor une minute ? C'était assez incroyable, ce qu'elle a fait pour l'anniversaire de Lorelai.

– Ouais, elle est assez incroyable. Plus que ce que je mérite, en fait. Elle a vraiment aidé les filles au-delà de ce que je pourrais dire.

– Ouais. Et au fait, tu as vu Shay depuis qu'Eleanor...

Avant que Landon puisse finir sa phrase, on toqua à ma porte, qui s'ouvrit pour laisser apparaître Karla.

Je n'en revenais pas.

Karla ne venait jamais dans mon bureau.

– Salut, papa, dit-elle en se raclant la gorge.

Je ne me souvenais pas de la dernière fois où elle avait dit papa sans colère dans la voix. C'était plus qu'étrange. J'allais vraiment devoir marcher sur des œufs.

– Je peux te parler un instant ? Ce ne sera pas long.

– Oui, bien sûr.

Je repris mon téléphone.

– Landon, je peux te rappeler ?

– Pas de problème. Maintenant que je sais que ton téléphone fonctionne, tu ne peux plus ignorer mes appels. Sinon, j'appellerai encore plus souvent. Dis bonjour aux filles pour moi. Salut !

Je raccrochai et regardai Karla. Elle semblait nerveuse, ce qui me rendait nerveux à mon tour.

– Qu'est-ce qu'il se passe ?

– Écoute, je sais qu'Eleanor a déconné aujourd'hui et je suis pratiquement certaine que tu vas la virer, genre parce que tu as viré les nounous pour bien moins que ce qu'elle a fait aujourd'hui, mais... ben, je me suis dit qu'il fallait que tu saches qu'elle l'a fait pour nous défendre, Lorelai et moi. Elle est un peu bizarre et genre elle se mêle beaucoup trop

de ma vie, mais dans l'ensemble, je crois qu'elle est plutôt pas mal pour une nounou. Elle est assez bien avec Lorelai aussi. Alors, si tu pouvais ne pas la virer, ce serait génial.

Je me passai la main sur la nuque.

– Tu l'aimes bien.

C'était le cas, je le voyais. Karla ne prenait pas la défense de choses ou de gens qu'elle n'aimait pas. Elle haussa les épaules.

– Elle est pas mal, j'imagine.

– Je la garderai si tu me dis où tu allais quand tu séchais les cours au début de l'année.

Toute son énergie se déplaça et son visage se ferma. Je vis un éclair d'inquiétude passer dans ses yeux mais, très vite, elle se reprit et soupira.

– Laisse tomber, d'accord ?

Il fallait que je tente le coup. Je n'avais pas arrêté de penser à tout ce qui aurait pu se passer et aux dangers auxquels elle aurait pu être confrontée. Tous les jours, je me demandais où elle était allée. Tous les jours, je m'interrogeais sur les batailles qu'elle menait contre elle-même.

Elle me tourna le dos pour sortir, mais je la rappelai.

– Ouais ? souffla-t-elle.

– Je crois que tu as raison, je pense qu'Eleanor convient à notre famille. Alors, je vais la garder comme nounou.

Ses épaules furent libérées d'un poids et elle laissa échapper un soupir.

– Ah, d'accord, cool. Parce que comme je disais, elle est pas mal. (Elle haussa les épaules.) Enfin, pour une Poufsouffle.

*

* *

Je fis ma tournée du soir dans les chambres des filles, et en passant devant celle de Karla, je vis que la lumière était encore allumée, mais elle était couchée et elle lisait un *Harry Potter*. Je n'aurais pu dire quand je l'avais vu lire pour la dernière fois. Avant, elle lisait tout le temps. On ne

la voyait pratiquement jamais sans un livre à la main, mais après la mort de sa mère, Karla avait, en quelque sorte, rejeté toutes les choses qu'elle aimait.

C'est à cet instant que j'ai compris ce qui se produisait. Eleanor faisait cette chose qu'elle faisait si bien, se glisser lentement dans une vie et la rendre meilleure sans que la personne ne s'en rende compte.

Eleanor

Greyson fit de son mieux pour essayer d'être plus présent pour ses filles. Dans l'ensemble, ce fut facile avec Lorelai. Elle l'accueillit à bras ouverts. Il arrêta de travailler aussi tard le soir et prit sur lui d'assister de temps en temps à son entraînement de karaté. Chaque fois qu'il entra dans la salle, les yeux de Lorelai s'illuminaient comme si son plus grand rêve se réalisait. Elle réussissait mieux, aussi, et elle se retournait régulièrement pour voir s'il regardait.

Ensuite, quand venait le moment de passer à table, il s'asseyait avec nous et parlait. Évidemment, c'était surtout Lorelai qui menait la conversation, mais Greyson était là. Il échangeait. Il redevenait un membre de sa famille.

Ce n'était pas du tout le cas de Karla, en revanche. Chaque fois que je lui proposais de venir dîner avec nous, elle ne prenait même plus la peine de répondre. Elle s'éloignait simplement sans se retourner. Cela arriva à un point où je ne pus plus le supporter, et un soir je finis par la suivre dans sa chambre. Elle mangeait, assise sur son lit avec son casque sur les oreilles.

– Il faut que tu arrêtes de faire ça, Karla.

– Qu'est-ce que je fais ?

– Ça. Tu rejettes tout le monde. Ton père fait des efforts.

– Je m'en fous qu'il fasse des efforts maintenant. Il a eu des millions d'occasions de faire des efforts. J'ai attendu un temps fou qu'il en fasse, mais ça n'a plus d'importance, maintenant. Je m'en fous.

Je m'approchai d'elle et inspirai profondément.

– Viens à table avec nous, ce soir, Karla.

– T'es sourde ou quoi ? J'ai déjà dit non. Il me semble que j'ai été claire à ce sujet tous les soirs depuis quatre mois.

– Oui, je sais, mais je te demande, là, tout de suite, de changer d'avis.

– Je ne vais pas changer d'avis pour lui, gronda-t-elle en levant les yeux au ciel.

– Je ne te demande pas de le faire pour ton père. Je te demande de le faire pour Lorelai.

Elle haussa un sourcil.

– Quoi ?

– Pour Lorelai. Tu lui manques beaucoup, tu sais, Karla.

– On vit dans la même maison, je la vois bien assez comme ça.

– Elle a besoin de toi.

– Elle va très bien.

– Ok, je vois. Tu es furieuse contre ton père, et je le conçois. Tu t'es sentie abandonnée et tu as tout à fait le droit de prendre tout le temps qu'il te faudra pour surmonter cette impression. Mais tu dois comprendre que s'il existe une personne qui partage cette impression, c'est Lorelai. Elle a perdu sa mère, tout comme toi. Je t'en prie, ne lui fais pas perdre sa sœur aussi. Elle a besoin de sa sœur, Karla. Elle a besoin de toi.

Le regard de Karla changea et elle baissa les yeux sur ses chaussures en jouant avec ses mains. Soudain elle se leva, saisit son assiette et grommela.

– C'est bon. Si ça peut te faire arrêter d'en parler tout le temps.

Je souris, satisfaite, et retournai dans la salle à manger avec elle.

Elle posa son assiette sur la table, tira une chaise et se laissa tomber dessus. Greyson sembla parfaitement ahuri, et les yeux de Lorelai s'illuminèrent en voyant sa sœur.

– Tu manges avec nous, Karla ? demanda-t-elle, visiblement stupéfaite.

– On dirait, marmonna-t-elle, son téléphone dans une main et sa fourchette dans l'autre.

– C'est bien. Ça me manquait de ne plus manger avec toi, dit Lorelai en avalant ses spaghettis. Maman aussi, dit-elle en faisant un signe de tête vers l'assiette de pâtes réservée pour Nicole.

Karla leva les yeux au ciel.

– Maman n'est pas là, dit-elle. Les anges, ça n'existe pas.

Je la repris sèchement :

– Karla !

Mais Lorelai haussa les épaules et se pencha vers moi. Elle murmura :

– C'est pas grave, Ellie. Maman sait que Karla ne le pense pas.

Karla leva les yeux au ciel encore une fois, puis regarda Greyson.

– Que ce soit bien clair, je ne suis pas là pour toi, dit-elle sévèrement. Cela n'a rien à voir avec toi.

– C'est bien noté, dit-il en levant les mains en signe de reddition.

Greyson tourna les yeux vers moi et articula *merci*, sans parler.

Je fis un signe de tête et continuai à manger.

J'avais très envie de dire à Karla de lâcher son téléphone, mais au moins elle était assise à table avec nous. Au moins elle était venue, alors même que j'étais persuadée que c'était très dur pour elle. J'étais presque certaine que c'était dur pour chacun d'entre nous d'être là ce soir.

Un pas à la fois, Eleanor.

Un pas à la fois.

*
* *

– J’hallucine ! Après tout ce temps, je vais enfin le revoir, remarqua Shay dans la voiture alors que nous roulions vers la maison de Grey pour aller au match de base-ball. Je veux dire, je sais, tu m’as parlé de lui, et j’ai suivi du mieux possible votre feuilleton, mais voir Greyson en vrai après toutes ces années, ça va être surréaliste. C’est comme si j’étais une invitée dans votre feuilleton, s’écria-t-elle.

Je me mis à rire.

– Tu es trop bête.

– Il est toujours pareil, physiquement ?

– Heu, ouais, mais une version plus adulte. Tu verras.

– Donc, c’est là que tu vas habiter quand tu l’auras épousé, hein ? dit-elle alors que nous pénétrions dans la propriété. C’est pas dégueu, dis donc.

– Pour l’amour de Dieu, j’espère que tu vas éviter de dire ce genre de choses en face de lui.

– Je ne te promets rien. Tu me connais, je suis bavarde.

Je garai la voiture et alors que nous nous dirigions vers l’entrée de la maison, il en sortit, vêtu d’un maillot des White Sox et portant une casquette de base-ball devant derrière.

– Bonjour Mesdames !

Il sourit et descendit précipitamment les marches pour nous accueillir.

– Shay, depuis le temps ! C’est super de te voir.

Il la prit dans ses bras pour une accolade et Shay resta raide comme la justice. Lorsqu’il la lâcha, elle lui fit un sourire pincé avant de se tourner vers moi et de chuchoter :

– C’est quoi, ça, Ellie ?

– Quoi ? Qu’est-ce qu’il y a ?

Elle m’attira plus près et tourna le dos à Greyson.

– Euh... comment as-tu pu omettre de m’informer que Greyson, je ne sais pas moi, était devenu beau comme un dieu grec ? Sérieux, ce sont de vrais biceps ? Ce n’est pas possible. Les gens normaux ne ressemblent pas à ça. *Les gens normaux ne ressemblent pas à ça.*

– *Chuuut !* Il va t’entendre. Arrête de te comporter bizarrement.

Nous nous retournâmes vers Greyson en souriant.

– Vous êtes prêts ? On peut y aller ? Je me suis dit qu’on pourrait tous tenir dans ton SUV.

– Ouais, je vais chercher les filles. On se retrouve à la voiture.

Il pivota sur ses talons et s’éloigna, les mains dans les poches. Shay poussa un gémissement.

Un gémissement.

– Tu vois ça, Ellie ?

– Quoi ?

– Ces fesses d’acier. *Fesse gauche, fesse droite, fesses fesses fesses, oh les fesses de Grey attirent la fessée,* dit-elle en rigolant.

– Arrête Shay, tais-toi, tu veux ?

Je levai les yeux au ciel devant les commentaires de ma cousine, mais effectivement je remarquai les fesses de Grey. Un homme ne pouvait pas porter un jean aussi parfaitement ajusté sans attirer les regards sur ses fesses, et celles de Grey méritaient l’attention.

Tout à fait.

– Écoute, je sais que ce ne serait pas réglo, mais si tu ne couches pas avec lui, c’est moi qui le ferai, plaisanta-t-elle.

Je la bousculai pour rire.

– Tu es ridicule. Bon, je voulais te prévenir avant que tu ne fasses la connaissance de Karla. Elle peut être un peu dure avec les gens qu’elle rencontre pour la première fois.

– Ah oui, c’est vrai ! C’est celle qui rugit, c’est ça ?

– Ouais. Karla va essayer de te faire flipper avec ses cicatrices. Ne réagis pas, parce que cela ne ferait qu’empirer les choses. Essaie de rester zen. Fais comme si tu n’avais rien remarqué.

Shay alla chercher son chapeau melon noir dans la voiture et se le posa sur la tête.

– Je suis pratiquement sûre que tu t’en fais une montagne pour rien. Ne t’inquiète pas, ça va aller.

Ouais, c’était ce que j’avais pensé, moi aussi.

Greyson et les filles sortirent de la maison. Lorelai bondissait comme un cabri tellement elle était excitée d’assister à un match de base-ball. Je ne savais pas si elle s’intéressait au sport, mais il avait suffi que je parle de barbe à papa pour qu’elle soit partante.

Mon estomac se noua en voyant les yeux de Karla se diriger vers Shay. Elle la dévisagea.

Shay la dévisagea à son tour.

Au bout de quelques secondes qui me parurent interminables, Shay hocha la tête.

– J’aime bien ton style, dit-elle en parlant de la tenue entièrement noire de Karla. C’est très européen comme look.

– Merci, dit Karla. Il est stylé, ton chapeau.

– Tu le veux.

– Carrément.

Shay retira son chapeau melon, alla vers Karla et le lui posa sur la tête.

Karla hocha la tête encore une fois.

– Merci.

Elle tourna les talons, se dirigea vers le SUV et monta à la suite de Lorelai.

Je restai bouche bée.

Qu’est-ce qui venait de se passer ?

Shay fronça les sourcils.

– C’était très décevant comme rugissement, Ellie.

Sur ce, elle suivit les filles et monta dans le 4x4.

Je me tournai vers Greyson, qui avait l’air aussi stupéfait que moi.

– Ta cousine, elle ne serait pas sorcière par hasard ?

– Je ne vois pas d’autre explication logique à ce qui vient de se passer.

Durant tout le trajet jusqu’au stade, Shay et Karla parlèrent comme si elles étaient les meilleures amies du monde, de musique et de maquillage, et aussi incroyable que cela puisse paraître, Karla parla plus que Lorelai.

À quel moment étions-nous entrés dans la quatrième dimension ?

Le match de base-ball s’avéra être beaucoup plus amusant que j’aurais pu imaginer. Lorelai était surexcitée par le sucre qu’elle avait ingurgité, Greyson était à fond dans le match et il me sembla même que, de temps en temps, Karla scandait le slogan « Allez les White Sox ! ».

– Hé, papa. Tu peux me donner de l’argent pour acheter un hot dog ?
demanda soudain Karla en se levant de son siège.

Greyson se redressa, visiblement surpris par la requête de sa fille.

– Oui, bien sûr, tiens.

– Merci. Tu veux quelque chose ? marmonna-t-elle.

Greyson ouvrit de grands yeux. Il secoua la tête.

– Non merci.

– Très bien.

Karla s’éloigna pour aller acheter son goûter.

– Tu as vu ça ? Elle m’a demandé de l’argent, et *ensuite* elle m’a demandé si je voulais quelque chose.

Je souris.

– Oui, j’ai vu.

– C’est un de ces fameux petits pas, non ?

– Oui. C’est ça.

C’est l’avantage des petits pas, ils ont le pouvoir d’ouvrir de grandes opportunités.

Lorsque le match arriva à la septième manche, Lorelai avait atteint son point de rupture. Elle redescendait en flèche de son pic de sucre.

– Encore un peu, dit Greyson, son gant de base-ball à la main.

Nous avons vu quatre balles arriver dans notre direction durant la totalité du match, et il était plus que déterminé à en attraper une, lui aussi.

– Mais, papa, gémit Lorelai en bâillant, tout en grimpant sur les genoux de Shay.

– Vraiment, ma chérie, on y est presque. Le prochain batteur, c'est celui qui a lancé toutes les balles dans notre direction. Et je le sens bien.

Lorelai grogna, mais ne discuta pas plus longtemps.

Puis, comme par magie, le joueur de Greyson lança une balle vers nous. Greyson se leva et, bizarrement, j'eus comme une impression de déjà-vu. Greyson avait les yeux rivés sur la balle et, juste au moment où elle commençait à redescendre, Lorelai tira sur le jean de son père, l'obligeant à relâcher son attention pendant une fraction de seconde. Cela suffit pourtant. Pendant le temps qu'il fallut à Greyson pour baisser les yeux vers sa fille puis les relever, sa concentration fut détournée. La balle était trop proche, elle le frappa en pleine figure.

– Aïe ! grogna-t-il en basculant en arrière et en laissant tomber la balle. Tout le monde retint sa respiration.

– Ça va, papa ? demanda Karla, apparemment très inquiète.

– Papa, tu as raté la balle, fit remarquer Lorelai.

– Oh ! Regardez, on est sur l'écran géant ! Dansez, les filles ! s'écria Shay, et elles se mirent toutes les trois à se trémousser tandis que j'aidais Greyson à se rasseoir.

– Je suis sûr que ça ne se voit pas, mais ça fait vachement mal, gémit-il.

– Eh ben, c'est inquiétant parce que c'est vraiment moche. On devrait rentrer.

Nous retournâmes à la voiture et tout le monde garda le silence pendant le trajet de retour. Je n'arrêtais pas de regarder le visage de Greyson qui devenait de plus en plus rouge. Cela devait faire un mal de chien. Soudain, Karla rompit le silence en rigolant toute seule.

– Hé, les gars... vous vous souvenez quand papa a rattrapé la balle avec sa figure ?

Tout le monde se mit à rire, même Greyson.

– Pourquoi prendre un gant quand on a un nez ? plaisanta-t-il.

Ce fut la première fois que j'entendis Karla rire.

Un autre petit pas.

En arrivant chez eux, Lorelai exigea que ce soit Shay qui la couche, après lui avoir montré tous ses dessins sur les murs, bien sûr.

Karla entra dans la maison en bâillant.

– Bonne nuit, tout le monde.

– Bonne nuit.

Greyson et moi avions répondu en même temps.

Lorsque tout le monde fut sorti du salon, Greyson me fit un petit sourire timide.

– Elle m'a dit bonne nuit, tu te rends compte ? Et elle a fait une blague dans la voiture, et elle m'a demandé si j'allais bien quand j'ai pris la balle en pleine figure. Des petits pas.

– Oui, ce n'est pas rien. C'est vraiment très bien. Mais tu sais ce qui n'est pas si bien ? Ton visage. Assieds-toi sur le canapé. Je vais chercher de la glace.

Lorsque je revins avec la poche de tissu pleine de glace, j'eus un flashback instantané du jeune Greyson en m'asseyant en face de lui.

– Tu ferais peut-être mieux de te tenir à distance des balles de baseball, dis-je en posant la poche sur sa peau.

Son bras vint frôler le mien et des frissons me parcoururent la colonne vertébrale.

– Tu vas avoir un hématome, mais je pense que tu survivras.

– Merci, Ellie.

Je reculai légèrement la poche de glace et posai doucement le bout des doigts sur sa peau. Il inspira profondément.

– Tu sais, je me souviens de tout, dit-il. Tout ce qui s’est passé entre nous quand nous étions adolescents. Ton café préféré, le panda en peluche que j’avais gagné pour toi, la façon dont tu te frottais toujours les bras nerveusement.

Mon regard croisa le sien et sans que je sache comment, tout à coup, nous nous étions rapprochés. Tout à coup, sa main était posée sur ma cuisse. Tout à coup, ma main était posée sur sa poitrine.

– Est-ce que tu te souviens un peu de moi, Ellie ?

Je sentis son cœur qui s’emballait sous ma main.

– Seulement de tout.

Il se mordit la lèvre inférieure et baissa les yeux une fraction de seconde avant de me regarder de nouveau. J’aurais voulu qu’il arrête de me regarder. Je ne pouvais pas penser normalement quand ses yeux gris rencontraient les miens.

– Tu repenses parfois au moment où tu m’as embrassé, Ellie ? demanda-t-il en caressant mon cou doucement, du bout des doigts.

Mon corps me trahissait en réagissant chaque fois qu’il me touchait. Je fermai les yeux.

– Seulement toujours.

– Ellie... souffla-t-il, et je sus qu’il s’était encore rapproché.

Je sentais son souffle danser sur ma peau, mais j’étais incapable d’ouvrir les yeux. Pourtant, s’il se penchait sur moi, je le laisserais faire. S’il se rapprochait encore, je ne l’en empêcherais pas. Si nos lèvres se rencontraient...

– Ça y est, elle est prête à se coucher, dit Shay en entrant dans la pièce.

En entendant sa voix, nous fîmes aussitôt tous les deux un bond en arrière. Je sautai nerveusement sur mes pieds. Shay me lança un regard à la fois perplexe et amusé.

– D'accord, bon, on va y aller, marmonnai-je. Euh... Greyson, à plus, euh, bon, ok, salut.

Je me précipitai hors de la maison, avec Shay sur mes talons.

Une fois dans la voiture, elle se tourna vers moi.

– C'était quoi, ça ? voulut-elle savoir, curieuse comme toujours.

– Rien. Juste un peu de nostalgie, marmonnai-je en fermant les yeux, espérant que les battements de mon cœur finiraient par ralentir à un moment ou à un autre.

– Il était sur le point de t'embrasser, Ellie, dit-elle comme si je ne le savais pas.

– Oui, je sais.

Elle émit un sifflement profond.

– Je te jure... cette émission de télé-réalité devient plus passionnante chaque soir.

Je ne relevai pas son commentaire, parce qu'à ce moment-là mon esprit était bien trop confus pour lui dire de fermer sa bouche.

Greyson avait failli m'embrasser.

Et sans y réfléchir à deux fois, j'avais failli accueillir son baiser.

Greyson

– Que penses-tu d'Eleanor ? me demanda Claire au cours de notre déjeuner hebdomadaire.

Je dois admettre que la question me prenait un peu au dépourvu. Était-elle au courant de ce qui avait failli se passer entre Eleanor et moi ? Est-ce qu'elle savait que nous avions failli nous embrasser ?

Est-ce que je me posais trop de questions depuis que les lèvres d'Eleanor s'étaient approchées des miennes ?

Oui, je me faisais des idées. Oublie ça, Grey.

– Je la trouve géniale avec les filles. Lorelai l'adore. Et même Karla s'habitue à elle, ce qui me paraît fou. Elle est vraiment parfaite pour elles.

– Je suis d'accord, je la trouve merveilleuse pour les filles, mais ce n'était pas le sens de ma question.

– Ah bon ?

Elle se pencha vers moi et me fit un petit sourire entendu.

– Je voulais dire, comment la trouves-tu, toi ?

Je me renfonçai dans mon siège, perplexe. Plus je la regardais et plus je voyais où elle voulait en venir. Le sous-entendu dans son sourire. Le questionnement dans son regard.

Oh, pour l'amour du Ciel, Claire. Arrête.

Je jetai un coup d'œil à ma montre. Notre déjeuner touchait à sa fin.

Dieu merci.

– Oh, t'as vu l'heure ? Je pense qu'il est temps de nous quitter.

Je me levai maladroitement et jetai quelques billets sur la table, probablement plus qu'il n'était nécessaire.

– Je dois retourner au bureau. C'était sympa de te voir, Claire.

Elle ricana, on aurait dit que ma gêne l'amusait.

– Oui, toi aussi Greyson. À la semaine prochaine. Et cette fois, c'est moi qui t'inviterai.

Jamais.

– Et pense à ma question ! cria-t-elle, mais je fis mine de ne pas avoir entendu et je ne répondis pas.

Je n'allais certainement pas penser à cette question. Quant à Claire, elle ferait bien d'y aller mollo sur ces romans sentimentaux ringards qu'elle affectionnait particulièrement.

*

* *

Un vendredi soir, après que les filles étaient parties chez leurs grands-parents, j'aperçus Eleanor dans sa voiture. Elle essayait de la faire démarrer, mais celle-ci ne voulait rien savoir. Nous ne nous étions pas vraiment adressé la parole depuis le quasi-baiser que nous avions échangé. J'avais presque l'impression qu'elle faisait tout pour m'éviter.

– Ah, non, non et non ! gémit-elle, alors que je m'approchais d'elle. Aaah ! Je n'y crois pas ! hurla-t-elle en sortant brusquement de la voiture.

Elle commença à donner des coups de pied rageurs dans les pneus et à tambouriner sur le capot du véhicule.

– Je ne suis pas sûr que cela va arranger les choses.

Elle se redressa vivement.

– Tu as besoin d'aide ?

Lorsqu'elle se retourna vers moi, elle semblait nerveuse, presque comme si elle était gênée d'avoir été surprise en train de piquer sa crise.

– Oh, salut Greyson, Désolée. Ma voiture refuse de démarrer et j'avais prévu d'aller au lac Laurie ce soir, parce que c'est l'anniversaire de ma mère. En plus, j'ai essayé de joindre mon père toute la journée pour savoir s'il va bien, mais il ne répond pas à mes appels. En fait, ça fait des semaines que je n'ai pas de ses nouvelles et je commence à m'inquiéter. Surtout des jours comme aujourd'hui, parce que je sais à quel point c'est dur pour lui... (Elle poussa un profond soupir.) Oui, je sais, je parle trop, mais comme tu vois, je pète un câble là et...

– Prends une de mes voitures. Celle que tu veux.

Elle ouvrit de grands yeux pleins de larmes.

– C'est vrai ? Ça ne te dérange pas ?

– Bien sûr que non.

Elle se passa la main sur les yeux et prit plusieurs inspirations profondes.

– Vraiment ? T'es sûr ?

– Puisque je te le dis. L'important, c'est que tu puisses aller au lac Laurie.

Soudain, elle bondit sur moi et me serra dans ses bras.

Ses bras m'enveloppèrent et elle me serra contre elle de toutes ses forces. Au début, je restai immobile, pris au dépourvu par cette accolade qui me tombait dessus sans prévenir. Puis au bout de quelques secondes, je me laissai aller et je la serrai contre moi. J'avais oublié combien elle était douée pour faire ça, pour me serrer dans ses bras.

Quand j'étais ado, j'adorais ses accolades.

Lorsqu'elle me relâcha, elle recula et se passa les cheveux derrière les oreilles.

– Désolée. Comme je l'ai dit, je suis un peu à fleur de peau aujourd'hui.

– On peut le comprendre. Je suis pratiquement certain que j’ai eu ma part de jours où j’étais à fleur de peau, moi aussi.

Elle sourit, mais je vis la tristesse qui perçait sous son sourire.

– Tu veux que je t’accompagne ? Comme ça, tu sentiras un peu moins seule.

Eleanor

Tu veux que je t'accompagne ?

Les mots de Greyson continuaient à danser dans ma tête alors que je le regardais attentivement.

Il ne portait pas son complet d'homme d'affaires, et cela faisait bizarre. Il avait mis un simple tee-shirt et un jean.

Un peu comme le Grey d'avant.

– Non, mais ça va, tu sais.

Je mentais en lui décochant un petit sourire forcé.

– Je ne te crois pas. Je viens avec toi.

En disant cela, il me regarda avec ces yeux gris qui me donnaient toujours des frissons.

– Quoi ? Mais non, je ne peux pas te demander ça. Je vais bien, je te jure.

– Ce n'est pas toi qui me le demandes. C'est moi qui te demande si je peux venir avec toi, dit-il sans me quitter des yeux.

Les battements de mon cœur s'emballaient, c'est fou ce qu'il m'avait manqué. Greyson m'avait tellement manqué. Je ne m'étais pas rendu compte à quel point jusqu'à ce que j'entrevoie des bribes de cet être qui

faisaient partie intégrante de notre jeunesse. Ces parties de lui qui apparaissaient au moment où j'avais le plus besoin de lui.

– Tout ce que tu as à faire, c'est dire d'accord. Dis d'accord, et je viens.

Je savais que j'aurais dû dire non à cause de ce que faisait mon cœur. Je savais que j'aurais dû m'en aller parce que mon estomac était plein de papillons, et tout ça pour un homme qui n'était pas le mien. Et pourtant, j'ouvris la bouche et dans un soupir je murmurai :

– D'accord.

Il vint avec moi, uniquement en tant qu'ami. Il m'accompagnait pour me soutenir le moral en cette journée difficile.

Ni plus ni moins.

Nous gardâmes le silence pendant le trajet jusqu'au lac Laurie parce que je ne trouvais rien à dire. Enfin, rien d'autre que « *Tu te souviens quand nous avons failli nous embrasser ? C'était quoi, ça ?* » ou « *Eh, qu'est-ce qui serait arrivé si Shay n'était pas entrée dans le salon juste à ce moment-là ?* » ou « *Eh bien, si tu ne réussis pas du premier coup... essaie, essaie encore...* »

Alors oui, je gardai le silence.

Greyson n'arrêtait pas de pianoter sur ses cuisses de la main gauche en conduisant. Si cela avait été quelqu'un d'autre, je n'y aurais pas accordé d'attention, mais je connaissais Greyson et ses petites manies.

Tu es nerveux, toi aussi.

Après avoir garé la voiture, nous traversâmes la partie boisée, et des flashes de nos années d'adolescents me revinrent avec force. Greyson et moi avons passé tellement de temps au bord de cet étang caché. Des moments qui m'avaient sauvée. Des moments fondateurs pour moi. Des moments qui me dirigeraient pour le reste de ma vie.

Nous avons ri ici.

Nous avons pleuré ici.

Nous avons échangé notre premier baiser...

– C'est dingue de se retrouver ici après toutes ces années, remarqua-t-il en me tirant de mes pensées.

Ce qui m'arrangeait, étant donné la façon dont mes pensées trahissaient ma raison.

Ma raison me disait qu'éprouver des sentiments pour un veuf était une très mauvaise idée. Mais mon cœur ? Il se fichait pas mal de ce que ma raison me disait. Il se contentait de battre pour Greyson.

Nous nous assîmes sur le tronc sur lequel nous nous asseyions toujours, et je trouvais cela extraordinaire. Le tronc était toujours là, sûr et stable, comme il l'avait été à l'époque.

– C'est toujours aussi beau, remarqua-t-il. Peut-être même encore plus beau qu'avant.

– C'est ce que je me dis chaque fois que je viens. J'ai l'impression de remarquer quelque chose de nouveau chaque fois.

Il inclina la tête vers moi.

– Ça va, Ellie ? Je sais combien les jours comme celui-ci peuvent être difficiles...

Je souris et posai les mains sur le tronc d'arbre.

– Oui, ça va. Je veux dire, pendant très longtemps ce jour a été très dur pour moi. Mais avec les années, la douleur s'estompe. On finit par remplacer la tristesse par la gratitude. On est reconnaissant d'avoir des souvenirs. On respire plus facilement lorsque le chagrin est remplacé par la reconnaissance.

– Vivement que ce jour arrive, dit-il en posant les mains sur le tronc lui aussi.

Nos petits doigts se frôlèrent et je ressentis ce contact jusqu'aux tréfonds de mon âme.

– Rien ne presse. Laisse-toi porter par tes sentiments et, avec le temps, ils se transformeront en autre chose. Quelque chose de beau. Malgré tout

ce qu'elle t'enlève, la mort ne peut pas te prendre tes souvenirs. Ils continuent à vivre pour toujours.

Il baissa la tête et prit une profonde inspiration.

– Tu trouves toujours les mots qu'il faut au moment où il faut. Même lorsque je ne veux pas les entendre c'est comme si tu connaissais les mots que j'ai besoin d'entendre.

Je ris.

– Ça décrit assez bien ce que tu as été pour moi lorsque nous étions jeunes. Tu étais le filet de protection qui m'a empêché de sombrer.

Greyson devint plus grave un instant et leva les yeux vers le ciel qui s'assombrissait.

– Je ne comprends toujours pas tout ça...

– Tu ne comprends pas quoi ?

– Nous. Toi et moi. Toi qui réapparais comme ça. Je ne saisis pas.

– Cela semble effectivement assez insensé, non ?

– Je ne sais pas si je crois à la vie après la mort, avoua-t-il. Je regarde Lorelai parler à sa mère, et je prie pour que cela soit vrai, pour son bien. Mais je ne sais pas si Dieu existe, ni les anges, ni rien de tout ça. Pourtant, quand j'étais au plus bas... Quand j'étais si effondré et brisé, je suis allé la voir. Je suis allé voir Nicole, je me suis assis sur sa tombe et je me suis écroulé. Je l'ai suppliée de m'aider, de me montrer le chemin, de faire quelque chose... Je cherchais une raison de sourire...

Il déglutit, les mains nouées, et me regarda. Ses yeux étaient si doux, si calmes. Ces yeux gris... Il renifla, haussa les épaules et dit d'une voix douce :

– Et tu es arrivée.

Oh, Greyson...

– Excuse-moi, souffla-t-il en rougissant légèrement.

Il était nerveux. J'étais nerveuse, moi aussi. Pour être honnête, je ne savais pas avec certitude si c'était sa nervosité que je ressentais, ou la

mienne.

– Je suis contente d’avoir été là pour toi. Et puis, je t’étais redevable.

– De quoi ?

– De m’avoir empêchée de me noyer.

Il sourit et tourna les yeux vers l’étang.

– Donc, maintenant, on peut dire qu’on est quittes.

Nous restâmes assis là encore un peu, sans parler. Les mots n’étaient pas nécessaires. Nous étions au cœur de la nature qui apaisait nos âmes. Et de temps en temps, une libellule passait en bourdonnant.

– Tu sais, tu t’inquiètes toujours pour Karla ?

– Oui.

– Je ressens la même inquiétude pour mon père. Tout le temps. J’ai ce mauvais sentiment qu’il s’enfonce de plus en plus dans la dépression, et que même s’il avait besoin de moi, il ne tendrait pas la main pour que je lui porte secours. Cela me terrifie.

– Tu as essayé de l’aider ?

– De nombreuses fois, et chaque année il me repousse un peu plus. Il s’enfonce dans sa solitude et refuse de prendre la main que je lui tends.

– Ce n’est pas facile, avoua Greyson. Ce n’est pas facile d’accepter l’aide des autres. Et plus le temps passe, plus c’est facile de les repousser au contraire. La plupart des gens se découragent. Ils se rendent compte que c’est une cause perdue, d’aider les âmes en souffrance. Je sais que c’est ce que j’ai fait. J’ai repoussé tout le monde, et seuls ceux qui comptaient le plus pour moi sont restés. Tu veux un conseil ?

– S’il te plaît.

– Continue d’appeler. Un jour, il se décidera à répondre, et s’il ne le fait pas, va chez lui et enfonce la porte. Si ça ne marche pas non plus, alors au moins tu sauras que tu as tout essayé. Que tu n’as pas baissé les bras.

Je hochai la tête.

– Merci, Greyson.

– Je t’en prie.

Au moment de partir, nous nous levâmes tous les deux. J’inspirai profondément, puis marquai un temps d’arrêt.

– Si cela ne t’ennuie pas, j’aimerais rester seule un instant. Pour parler à ma mère.

– Bien sûr.

Il enfonça ses mains dans ses poches.

– On se retrouve à la voiture.

Il s’éloigna, me laissant seule avec ma mère. Je savais qu’elle était là, je sentais son énergie autour de moi.

Il m’arrivait si souvent dans ma vie de me sentir perdue, de ne pas savoir si je devais aller à droite ou à gauche. Je doutais de moi et de mes choix, j’avais l’impression de me noyer. Ces jours-là, j’entrais en communion avec ma mère et je lui racontais mon histoire.

Debout devant l’étendue d’eau qui ondulait doucement, je lui demandai son aide, je lui demandai conseil et je lui demandai de veiller sur mon père d’une façon qui m’était impossible.

Puis je fermai les yeux, sensible à la légère brise qui caressait ma peau, et je me réjouis parce que, quelque part, ma mère était magique. En un sens, elle avait été capable de déjouer la mort. Même si son enveloppe corporelle avait disparu, je sentais son esprit passer sur moi jour après jour.

Chaque fois que je lui demandais de l’aide, elle me montrait le chemin sans hésiter. Certaines personnes appellent cela des signes, d’autres la providence, moi j’appelle cela les baisers de ma mère, tout simplement.

Elle me guidait dans l’obscurité tout en m’assurant que la lumière serait au bout du chemin.

Alors, peu importe ce qui m’arrivait, je savais que tout allait s’arranger.

Parce que l’amour d’une mère est plus fort que le temps et la distance.

L'amour d'une mère est impérissable.

L'amour d'une mère peut à lui seul guérir le cœur de sa fille par de simples baisers dans le vent.

– Joyeux anniversaire, maman, murmurai-je en essuyant les larmes qui s'étaient mises à couler sur mes joues à mon insu.

Je ne savais pas si c'étaient des larmes de joie ou de tristesse, mais qu'importe. Tant que je serais capable de ressentir des émotions, je saurais que tout irait bien.

Greyson

Les semaines passant, notre amitié se renforça. Exactement comme lorsque nous étions plus jeunes. Lorsque j'avais besoin de parler, Eleanor était toujours là pour me prêter une oreille attentive. Elle me soutenait les jours de dépression, elle ne me demandait rien, mais restait à mes côtés. Elle était aussi une coéquipière géniale. Depuis quelques semaines, j'étais plus présent aux côtés de Karla que je ne l'avais été pendant toute l'année qui venait de s'écouler. D'ailleurs ces derniers temps, Karla ne rechignait plus à ce que nous fassions des choses tous ensemble et parfois même elle souriait exactement comme sa mère.

Quand vint l'anniversaire d'Eleanor, je voulus en faire une journée pas comme les autres. Sa présence avait été plus que déterminante dans les changements qui s'étaient opérés au sein de ma famille, et pour cette simple raison je tenais à fêter cette occasion. C'était Ellie, et elle méritait d'être mise à l'honneur.

Les filles m'aidèrent à décorer la maison pour elle et Karla ne ronchonna pas trop pour le faire. Elle fit même un gâteau avec Lorelai. J'étais pratiquement sûr qu'il était trop cuit et qu'il contenait

probablement des morceaux de coquille d'œuf, mais elles le décorèrent néanmoins.

Claire se joignit à nous et, heureusement, elle avait apporté un gâteau qu'elle avait fait pour la fête. Il était probablement beaucoup plus mangeable.

– Oh c'est trop, s'écria Eleanor en arrivant avec un sourire fendu jusqu'aux oreilles. Vous n'auriez pas dû faire tout ça.

– Bien sûr que si. Tu as une part importante dans notre famille, et dans notre famille nous célébrons les jours importants.

Cela comptait beaucoup pour moi d'entendre ces paroles de sa bouche. S'il y avait une personne experte à vous faire sentir que vous étiez aimé, c'était bien Claire. Elle aimait sans retenue et trouvait toujours plus d'amour à distribuer à ceux qui en avaient besoin.

– Les filles, vous ne pensez pas que nous devrions donner son cadeau à Eleanor ?

– Ouais, cria Lorelai en se précipitant vers la table pour y prendre le paquet enveloppé avec le nom d'Eleanor inscrit dessus.

– Tiens, Eleanor.

Les yeux d'Eleanor s'arrondirent.

– Oh, vous n'auriez pas dû, vraiment.

– Bien sûr que si, c'est ton anniversaire. Bon, ce n'est pas grand-chose, mais nous avons tous participé, lui dis-je.

– Même Karla, remarqua Lorelai.

Karla souffla.

– On va pas en faire toute une histoire. C'est n'importe quoi.

Oh, mon ado dévorée par l'anxiété. Quel bonheur !

Eleanor commença à ouvrir le paquet et en voyant ce qu'il contenait, ses yeux s'emplirent de larmes et elle porta la main à sa bouche.

– Grey...

– Sors-le, lui dis-je en faisant un signe de tête vers le paquet.

Elle mit les mains dans la boîte et en sortit un cardigan crocheté orné de libellules. Les larmes coulèrent sur ses joues et elle le serra sur son cœur. Elle le contemplait, subjuguée.

– Il te plaît ? demanda Lorelai.

– Oh mon Dieu ! Mais je l’adore, Lorelai, plus que je ne saurais dire.

Elle me regarda.

– Comment as-tu... c’est toi qui as fait ça ?

– Ouais. Après pas mal de vidéos sur YouTube et de laine gâchée, je ne m’en suis pas trop mal sorti. Les filles elles aussi ont participé. Mais les libellules, ça c’est Claire. Mes talents ne vont pas jusque-là. Donc, c’est de notre part à tous.

– Fait avec amour, ajouta Claire.

Eleanor posa la main sur sa bouche et éclata en sanglots, débordée par l’émotion. Elle était complètement bouleversée et Lorelai alla la serrer dans ses bras.

– Tout va bien, Ellie. Il ne faut pas être triste.

– Oh, non. Je ne suis pas triste, ma puce. Au contraire, je suis incroyablement heureuse. Tu vois, quand j’étais petite, ma mère me tricotait toujours des cardigans, et celui que je préférais était exactement comme celui. Lorsque je les ai tous perdus, je pensais que je n’en aurais plus jamais, alors c’est absolument super.

– Alors, ce sont des larmes de joie ?

– Exactement. Merci beaucoup. Merci à vous quatre. C’est le plus beau cadeau que j’ai jamais eu.

– Shay m’a dit que tu avais perdu tes cardigans. Je sais que nous ne pouvons pas les remplacer, mais j’espérais que celui-ci te ferait sourire. Bon anniversaire Ellie, dis-je avec un sourire.

– Merci, Grey.

Elle me sourit en retour et mon cœur loupa un battement.

Je ne savais pas qu’il pouvait encore faire ça.

Je ne savais pas qu'il pouvait arrêter de battre pour une autre personne.
Et cela me parut très beau.

*
* *

Plus tard dans l'après-midi, après avoir mangé un peu trop de gâteau, les filles retournèrent dans leurs chambres. Eleanor rentra chez elle pour son dîner d'anniversaire avec Shay, et je me retrouvai à ranger la maison après la fête.

– Eleanor est super, dit Claire en entrant dans la cuisine où je chargeais le lave-vaisselle. Elle est tout à fait ce qu'il te faut.

– Oui, elle est super avec les enfants. Même Karla est moins renfermée avec elle, et nous savons tous que ce n'était pas gagné. Eleanor a su s'y prendre avec elles.

– Je suis tout à fait d'accord avec toi, mais je parlais plutôt de toi, du fait qu'elle est bien pour toi.

Ses paroles me prirent au dépourvu et je me redressai pour la regarder.

– Quoi ?

Elle me lança un regard très doux et vint vers moi.

– Je comprends, Greyson. Tout à fait. Je sais que tu essaies probablement de ne pas le voir, que tu essaies de repousser tes sentiments, mais tu n'es pas obligé de faire ça. Je sais que tu as probablement peur de ce que cela implique d'éprouver ces sentiments, mais tu ne devrais pas. Je connaissais bien ma fille. Je sais ce qu'elle voudrait pour toi. Elle voudrait que tu sois heureux de nouveau. C'est tout ce qu'elle voudrait pour toi, que tu retrouves le bonheur. Si Eleanor représente le bonheur pour toi, et je crois que c'est le cas, je t'en prie, ne le laisse pas passer.

Je posai l'assiette que je tenais à la main et m'appuyai contre le plan de travail.

– Ça se voit tant que ça ?

– Seulement quand tu la regardes. Quand tu la regardes, c’est comme si le monde entier s’illuminait à l’intérieur de toi.

Claire s’approcha et me posa une main sur le bras.

– Et c’est une bonne chose, Greyson. C’est une belle chose.

Ma poitrine se serra et j’inspirai profondément en fermant les yeux.

– Ça me fait l’effet d’une trahison... comme si je trahissais Nicole.

– Non, s’empressa de dire Claire en secouant la tête. Non, non, non. Je me disais bien que c’était ce qui te retenait et je me faisais du souci au sujet de ces pensées que tu devais avoir en tête. Tu ne trahis personne, Greyson. Ma fille et toi, vous avez vécu une magnifique histoire d’amour. Vous avez partagé un amour si fort qu’il vivra éternellement, et c’est une chose merveilleuse, mais cela ne veut pas dire que tu n’as plus le droit d’aimer. Ton cœur continue de battre, mon petit, ce qui veut dire qu’il recèle encore assez de place pour plus d’amour, et s’il y a une personne dans ce monde qui mérite de trouver cet amour, c’est bien toi.

Je me pinçai l’arête du nez et pris une inspiration.

– Cela me fait peur.

– Oui, c’est sûr, mais cela en vaut la peine.

– Et s’il n’y avait rien ? Si Eleanor ne partageait pas mes sentiments ?

– Si.

– Qu’en sais-tu ?

– Lorsqu’elle te regarde, c’est comme si le monde entier s’illuminait en elle. Alors, fie-toi à tes sentiments et ne laisse pas le doute s’insinuer en toi. Parfois dans la vie il faut faire le saut, Greyson. Tu dois faire le saut et te fier à ta capacité de voler.

Elle me décocha ce sourire qui me rappelait tellement celui de Nicole, et cela me rendit heureux et triste à la fois.

Je soupirai lentement, sentant mon pouls battre dans tout mon corps.

Elle avait raison.

Elle avait toujours raison.

– Merci, Claire.

– Il n’y a pas de quoi.

– C’est juste... (Je me raclai la gorge et me dandinai sur place.) Je ne pense pas te l’avoir jamais dit, mais je veux que tu saches que je t’ai toujours considérée comme ma mère. Je n’ai jamais eu de véritable figure maternelle dans ma vie, jusqu’à ce que je te rencontre, et dès le premier jour, tu m’as accueilli dans ta vie à bras ouverts. Tu m’as conseillé lorsque j’en avais besoin. Tu m’as convaincu de m’éloigner du bord lorsque j’étais prêt à sauter. Lorsque j’étais au plus bas, tu ne m’as pas abandonné. Tu t’es battue pour moi lorsque je n’étais plus capable de le faire moi-même. Tu es restée à mes côtés et je ne suis pas sûr que tu saches ce que cela représente pour moi. Je ne suis pas sûr que tu comprennes quel honneur c’est pour moi de t’appeler maman.

C’est les yeux pleins de larmes qu’elle s’avança vers moi pour me serrer dans ses bras.

– Tu es le fils que j’ai toujours voulu avoir.

À ces mots, ma gorge se serra plus qu’elle ne s’en rendit compte. Au bout d’un moment, elle s’écarta et prit mon visage entre ses mains.

– Maintenant, vas-y, murmura-t-elle, la voix chargée d’amour. Vole !

47

Eleanor

Depuis que Greyson et les filles m'avaient offert mon cardigan, je ne voulais plus le quitter. Je le portai pour mon dîner d'anniversaire avec Shay. En rentrant à l'appartement, je me pelotonnai sur le canapé avec mon nouveau roman, mais en dépit de mon désir de me plonger dans l'univers de ses personnages, je n'y parvins pas. Impossible de me concentrer, parce que je n'arrêtais pas de penser à Greyson.

De tous les cadeaux que j'avais reçus dans ma vie, ce cardigan brodé de libellules arrivait en tête de liste.

Au bout d'un moment et après n'avoir réussi à lire que huit pages, je posai le livre pour la nuit.

Comme mes pensées refusaient de me laisser tranquille, je sortis mon iPhone et commençai à écrire un mail.

De : EleanorGable@gmail.com

À : GreysonEast@gmail.com`

Date : 24 août, 22:34

Objet : Libellules

Greyson,

Je voulais te remercier pour aujourd'hui. Tu n'as pas idée de ce que cette journée a représenté pour moi... de ce que ce cardigan représente pour moi. Je viendrais bien tout de suite pour te remercier encore une fois de vive voix, mais je me mettrais à pleurer comme une madeleine, et je ne veux pas t'imposer ça.

Je l'adore vraiment, Grey. Je vais le garder précieusement toute ma vie.

D'autre part, j'ai parlé avec Karla aujourd'hui, et j'ai compris quelque chose qui pourrait t'aider à renouer avec elle. Ce ne serait qu'un petit pas, mais cela vaut peut-être la peine d'y réfléchir.

Elle se sent perdue et elle a l'impression que tu ne lui fais pas vraiment confiance dans un certain sens. Je pense que lui accorder un peu de confiance pourrait être très profitable, même si c'est juste de la laisser s'occuper de Lorelai quelques heures par semaine. Elle est vraiment géniale avec sa sœur, et je pense que cela pourrait la faire se sentir un peu plus indépendante et utile d'une certaine manière.

Bon, c'est juste une idée comme ça. Tu n'es pas obligé d'en tenir compte. Je voulais juste t'en faire part.

Ellie

*

* *

De : GreysonEast@gmail.com

À : EleanorGable@gmail.com

Date : 24 août, 23:02

Objet : re : Libellules

Eleanor,

Je suis preneur de tous les conseils et tuyaux qui te viennent à l'esprit.

Merci.

D'autre part, il y va y avoir une grande soirée de lancement de la nouvelle ligne de whiskey *EastHouse*. Mon pote Landon doit venir pour l'animer, et cela va être un gros truc. Est-ce que tu aimerais y participer avec Shay ? Je n'ai pas oublié que les fêtes ne sont pas trop ta tasse de thé, mais tu es tout à fait libre d'apporter ton livre.

Je ferai en sorte que tu disposes d'un coin à toi loin de la foule pour te cacher.

Grey

*

* *

De : EleanorGable@gmail.com

À : GreysonEast@gmail.com`

Date : 24 août, 23:09

Objet : re : re : Libellules

Grey,

Tu m'as convaincue avec ton coin loin de la foule pour me cacher.

Nous viendrons.

Ellie

*

* *

De : GreysonEast@gmail.com

À : EleanorGable@gmail.com

Date : 24 août, 23:17

Objet : re : re : re : Libellules

Bon anniversaire, Ellie.

Je souhaite que tous tes rêves et tes vœux se réalisent.

Grey

Eleanor

Le soir du lancement du nouveau whiskey, Shay et moi profitâmes de la maison d'invités de Greyson pour venir nous préparer. Greyson avait réservé une limousine pour nous conduire tous les trois, donc c'était logique de nous changer chez lui.

L'événement était censé être parmi les plus importants de l'année, et Landon qui était la guest-star avait invité certains autres de ses amis aussi célèbres que lui, alors j'anticipai que la soirée serait assez dingue.

Malgré tout, je pris un sac à main assez grand pour transporter le roman que je lisais à ce moment-là, parce que mon côté introverti était toujours aussi vivace.

– Qu'est-ce que tu penses ? Ça va, ça ? demanda Shay en lissant la robe noire qui lui allait à merveille.

Elle était magnifique, ce qui ne lui demandait aucun effort. Même vêtue d'un sac à patates, elle serait absolument superbe.

– Tu es sublime, dis-je, admirative.

Je me retournai vers mon miroir et passai du rouge sur mes lèvres, mettant ainsi la touche finale à ma tenue de soirée.

– Et moi ?

Je portais la robe dorée la plus chic que j'avais jamais vue. Grâce à Shay qui m'avait emmenée faire du shopping. En l'essayant, j'avais remarqué qu'elle chatoyait de manière très séduisante lorsque je tournais, j'avais trouvé que c'était vraiment excessif, mais Shay m'avait convaincue qu'Hollywood était par définition excessif, ce qui signifiait que la robe était parfaite pour l'occasion.

Nous finîmes donc de nous préparer, chaussâmes nos talons hauts pour ensuite aller rejoindre Greyson. La limousine était déjà arrivée et nous attendait ; lorsque je la vis, un nœud se forma dans mon estomac. Cette soirée allait être la plus étrange de ma vie, j'en étais certaine.

– Tu crois que Chris Evans sera là ? demanda Shay alors que nous approchions de la porte d'entrée. Il faut que Captain America soit là. Ou bien Chris Hemsworth ou Chris Pratt. Franchement je ne suis pas difficile. Il me faut juste un Chris.

– Tu es sûre que tu ne veux pas un Landon ? plaisantai-je pour la faire marcher à propos de son premier flirt du lycée.

Son visage se figea et elle simula un bâillement.

– Tu sais ce qui est pire que d'être sortie avec un garçon qui est devenu une vedette et par conséquent d'être obligée de voir son visage partout ? Tu sais ce qui est pire que ça ?

– Non, quoi ?

– Rien, rien n'est pire que ça. Je te parie qu'il est toujours le bon vieux Landon qu'il était il y a des années, mais avec des voitures plus luxueuses.

Elle disait cela comme si elle s'en moquait, mais je savais qu'elle était stressée. Elle avait l'habitude de s'arracher les peaux autour des ongles lorsqu'elle était nerveuse, et elle n'avait pas arrêté de le faire depuis que je lui avais parlé de cette soirée.

Nous frappâmes à la porte et Greyson ouvrit en nous décochant un petit sourire.

– Hé, toutes les deux, vous êtes superbes. Je finis de me coiffer, dit-il en se mettant du gel sur les cheveux pour les lisser en arrière.

Il était vêtu d'un smoking noir qui lui allait comme un gant, soulignant chaque muscle de son corps et ses meilleurs... disons, *atouts*.

Lorsqu'il s'éloigna, Shay dit à voix basse,

– Fesse gauche, fesse droite, fesse, fesse, fesse, fesse...

Je lui donnai un coup de coude dans les côtes, me sentant rougir parce que oui, j'avais remarqué son postérieur.

Oh ! les fesses de Grey attirent la fessée.

Il revint en glissant son portefeuille dans sa poche arrière, un sourire radieux sur le visage.

– Ça y est, je suis prêt.

– Attendez ! Vous partez tous ? demanda Karla en entrant dans le salon. Ne me dites pas que Madison vient nous garder.

– Non, dit Greyson en arrangeant les manchettes de sa chemise. Je me suis dit que tu pouvais garder ta sœur.

Les yeux de Karla s'arrondirent et sa mâchoire se décrocha.

– Pardon ? Tu veux que je garde Lorelai ?

– Eh bien, oui. J'estime que c'est un peu bête de faire venir une baby-sitter alors que tu es assez grande pour le faire. Je veux dire, si tu es d'accord, bien sûr, dit Greyson en haussant un sourcil. Sinon, je peux appeler...

– Non ! s'empressa de répliquer Karla en levant les mains au ciel.

S'apercevant de l'excès de sa réaction, elle baissa les bras et se racla la gorge.

– Je veux dire, bof, d'accord, je vais la garder.

– Merci, Karla. C'est très gentil de ta part. Bonne soirée. Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit.

– Ouais, d'accord, salut.

En s'écartant de sa fille stupéfaite, Greyson me regarda en souriant et me fit un *merci* muet.

Je hochai la tête, me disant que cette victoire était exactement ce dont sa fille et lui avaient besoin tous les deux.

Greyson nous accompagna, Shay et moi, jusqu'à la limousine et nous ouvrit la portière.

Punaise, j'avais l'impression d'aller au bal de fin d'année, un bal de fin d'année très cher, très chic et bondé de stars du show-biz.

Greyson monta dans la voiture à son tour et le chauffeur ferma la portière derrière lui.

– Ok, bon, je ne voulais pas te faire flipper, Ellie, parce que je sais que tu es assez sauvage par nature, mais il y a un tapis rouge sur lequel nous allons devoir parader, tu vois, pour des raisons de promotion. Il y aura plein de journalistes et de photographes, surtout avec la liste de vedettes que Landon a invitées, alors je ne voudrais pas que tu te sentes submergée.

Je me rétractai rien que d'y penser.

Franchement, mon pire cauchemar.

Greyson dut le remarquer, parce qu'il me posa une main sur le genou et le serra gentiment.

– Ne t'inquiète pas, je serai là tout le temps pour t'aider à surmonter cette épreuve.

Et, comme ça, je fus ramenée à l'époque où, adolescent, il m'avait escortée à mon premier bal en me disant que tout irait bien. C'était amusant de voir comment les souvenirs vous revenaient si soudainement pour laisser leur empreinte sur votre cœur.

Je souris et hochai la tête, essayant de ne pas écouter mes pensées extravagantes.

– Et toi, Shay ? Ça ne t'angoisse pas de défiler sur le tapis rouge avec nous ?

Shay se mit à rire en secouant la tête.

– Greyson, j’avais deux ans quand j’ai commencé à faire semblant de défiler sur le tapis rouge. C’est l’histoire qui se concrétise. Je suis née pour ça.

Elle ne mentait pas. Lorsque nous étions petites, elle se déguisait avec les talons hauts de sa mère et allait et venait en posant comme si des paparazzis la suivaient partout. C’était le rêve de Shay qui devenait réalité.

En arrivant sur les lieux de l’événement, tout semblait faux. Il y avait des dizaines et des dizaines de people qui arpentaient le tapis rouge. Des flashes crépitaient de toutes parts et les mesures de sécurité étaient complètement dingues. Il y avait un cordon de sécurité qui maintenait le public à distance des vedettes et, *oh, mon Dieu, je crois que je vais vomir*. Juste là, devant toutes ces caméras, j’allais vomir, bon sang.

Greyson me donna une nouvelle petite pression sur le genou et je fis semblant de ne pas fondre complètement à ce contact.

– Ok, Mesdames. Prêtes ? C’est parti, dit-il alors que la portière de la limousine s’ouvrait.

Il descendit le premier, puis tendit la main à Shay. Il l’aida à descendre du véhicule, ensuite il se tourna vers moi.

Je tremblais de tous mes membres.

La sueur perlait sur mon front et je m’en voulais à mort de ne pas avoir mis un déodorant plus efficace. Juste au moment où j’allais m’effondrer, juste au moment où j’allais prendre mes jambes à mon cou pour m’enfuir, la main de Greyson atterrit sur mes reins. Il se pencha vers moi pour me chuchoter à l’oreille.

– Ne t’en fais pas, Ellie. Je suis là. Et puis...

Il s’écarta un peu et plongea son regard dans le mien.

– Tu es absolument ravissante, ce soir.

Frissons.

Des frissons partout sur mon corps.

– Prête ?

Aussi prête que cela m'était possible.

Greyson prit le bras de Shay d'un côté et le mien de l'autre et nous avançâmes sur le tapis rouge. À intervalles réguliers, nous nous arrêtions pour poser pour les photographes, et les flashes retentissaient. Je sentais mes genoux fléchir. Je savais que lorsque je verrais les images en ligne le lendemain, je serais mortifiée, mais Greyson continua à me soutenir, alors je ne tentai pas de m'enfuir.

– Monsieur East ! Monsieur East ! Par ici ! cria un journaliste.

– Non, ici, Monsieur East ! cria quelqu'un.

– Qui sont les jeunes personnes qui vous accompagnent ce soir ? demanda un troisième.

– Deux vieilles amies de lycée, commenta Greyson avec un sourire.

Ouaip, ça c'était moi, juste une vieille pote de l'homme qui a vraiment réussi dans la vie. Franchement, je ne m'étais pas rendu compte à quel point Greyson était connu jusqu'à ce moment précis.

– Est-ce que cela ne vous fait pas bizarre d'être ici sans votre femme ? Ce n'est pas trop dur de vivre sans elle ? demanda un autre journaliste.

– Comment faites-vous pour surmonter votre chagrin ? Est-ce pour cela que vous avez ces deux jolies femmes à vos bras ?

Je sentis Greyson se raidir, mais il ne se départit pas de son sourire. Il les remercia pour leur temps, et nous quittâmes le tapis rouge pour rejoindre la fête.

– C'était vachement grossier, soufflai-je, irritée par le manque de tact des journalistes.

Une fois à l'intérieur, Greyson relâcha nos bras et me fit un petit sourire accompagné d'un léger haussement d'épaules.

– Ça fait partie du boulot.

– Eh bien, c'est nul. Tu sais, si tu veux, je peux aller leur casser la figure pour toi. Je fais du Pilâtes, et je deviens assez costaude.

Greyson sourit alors que nous entrions dans la pièce.

– Ou nous pouvons simplement les oublier et boire un shot de ce nouveau whiskey, dit-il alors qu'on nous présentait un plateau avec des verres.

Greyson me désigna les différentes sortes.

– Celui-ci est parfumé à la cannelle, celui-là à la pomme, et le troisième, c'est une sorte de truc aux agrumes. Il faut que vous goûtiez les trois. C'est la règle.

Eh bien, allons-y, cul sec !

Nous bûmes tous les trois un shot après l'autre, et bien qu'il brûlât un peu, il était plutôt doux en descendant. Celui à la pomme était mon préféré.

– Oh là là Greyson ! Ils sont super-bons ! s'exclama Shay.

– Lequel préférez-vous ? demanda une voix dans notre dos.

Nous nous retournâmes. Landon se tenait derrière nous dans un costume bleu marine taillé sur-mesure, plus élégant que jamais. Ses cheveux blonds rejetés en arrière, sa cravate bordeaux assortie à ses chaussures, sans mentir, il était sublime.

Je devinai que Shay pensait la même chose, parce qu'elle le regardait, la bouche grande ouverte. Je me penchai vers elle.

– Shay ?

– Oui ?

– Ferme la bouche ou tu vas gober les mouches.

Elle pinça les lèvres en une ligne serrée, se ressaisit et redressa les épaules.

– Eleanor, ça fait plaisir de te revoir.

Landon glissa les mains dans ses poches et décocha à Shay son sourire hollywoodien.

– Et Shay, ça fait un bail. Tu es aussi belle que dans mon souvenir.

– C'est ça, Landon ! Tu as l'air en forme.

Il gloussa.

– Je vois que tu n’as rien perdu de cette personnalité fougueuse.

– Et je vois que toi tu n’as toujours pas évolué, répliqua-t-elle du tac au tac.

Ils se fusillèrent du regard un moment, presque comme s’ils se lançaient un défi dans lequel le premier qui baisserait les yeux serait le perdant.

Cela devenait très gênant, pour ne pas dire plus.

– Heu, ok. Bon, j’emmène Ellie faire la visite, dit Greyson en posant la main sur mes reins.

J’aurais préféré qu’il arrête de faire ça. Il ne se rendait pas compte dans quel état de nervosité cela me mettait.

– Pourquoi est-ce que j’ai comme l’impression que Landon et Shay vont finir par coucher ensemble avant la fin de la soirée ? me chuchota Greyson à l’oreille.

J’aurais juré que ses lèvres frôlaient délicatement mon lobe, mais peut-être que je prenais mes désirs pour des réalités. En tout cas, mon corps réagit à cette proximité.

– Mais parce que Landon et Shay vont bel et bien finir par coucher ensemble.

Nous nous mîmes à déambuler parmi la foule et chaque fois qu’un plateau de whiskey passait devant moi, je prenais un shot pour calmer ma nervosité. Plus je serais ivre, mieux je me porterais.

Quelqu’un me donna un coup d’épaule et s’excusa en me touchant légèrement le bras. Je suis sûre que c’était Captain America et *oh mon Dieu, je ne me laverai plus jamais le bras.*

– J’aimerais te montrer quelque chose, dit Greyson en me guidant parmi la foule.

Nous nous dirigeâmes vers le carré VIP et, après avoir poussé une porte, nous nous retrouvâmes dans un long couloir avec d’autres portes

fermées. Lorsque nous atteignîmes une des pièces, je haussai un sourcil. Mon nom était écrit sur une étiquette sur la porte.

– Qu'est-ce que cela veut dire ?

Greyson sortit une carte magnétique pour l'ouvrir et, en entrant, je sentis les larmes me monter aux yeux.

Il y avait des guirlandes lumineuses qui pendaient au travers de la pièce, et le sol était recouvert de couvertures et de coussins. Il y avait une table sur laquelle étaient posés des en-cas et une autre avec des piles de livres.

– Qu'est-ce que c'est, Grey ?

– Je sais à quel point les fêtes peuvent te sembler insupportables. Alors, je t'ai aménagé un petit coin lecture. Tu sais, pour que tu puisses t'échapper si jamais tu le souhaites.

Il m'a fait un coin lecture...

Il m'a fait un coin lecture !

Adieu mon cœur. Maintenant, tu appartiens à Greyson East.

– Merci Grey. C'est...

J'inspirai profondément en voyant la pile de *Harry Potter*.

– C'est absolument parfait.

– Je dois aller communiquer avec la presse, mais tiens, je te laisse la carte magnétique. Tu peux aller et venir comme bon te semble. Tu n'as qu'à la montrer aux agents de sécurité avec ton cordon de VIP. Il y aura un grand lancer de confettis à minuit pour célébrer la sortie officielle des whiskeys, juste pour info au cas où tu voudrais y assister. Il y aura aussi un feu d'artifice dehors. Je sais que cela peut paraître idiot, mais en fait, c'est plutôt sympa.

– J'y serai, dis-je en souriant.

Je voyais bien que c'était important pour lui et je ne voulais pas manquer ça.

– Je te trouverai.

Il sourit et j'adorai ce sourire.

– Oui, viens me retrouver.

Sur ce, il partit en emportant mon cœur avec lui.

*
* *

Je restai dans mon espace lecture jusqu'à ce que la pendule affiche 22h50, absorbée dans un monde imaginaire qui m'emmena loin, très loin, pendant des heures, sans pour autant empêcher Greyson de sans cesse me traverser l'esprit. Je n'essayai même pas de repousser ces pensées. Je les laissai m'envahir.

À l'heure dite, je me levai pour aller le rejoindre, mais je poussai un petit cri de surprise lorsqu'en ouvrant la porte je me trouvai nez à nez avec lui.

– Greyson, dis-je, le souffle coupé.

– Salut, Ellie.

– Qu'est-ce que tu fais là ? J'allais justement venir te chercher pour le...

– Je n'arrête pas de penser à toi, m'avoua-t-il en posant les mains sur les montants de la porte et en se penchant vers moi. Cela fait déjà quelque temps que je n'arrête pas de penser à toi et je ne sais pas ce que je dois comprendre. Lorsque je ferme les yeux, je vois ton visage. Lorsque je rêve éveillé, c'est toi qui es là.

Mon cœur battait à un rythme que je n'imaginai pas possible. J'avais chaud et froid en même temps. Je posai mes mains sur ma poitrine et je plongeai dans ses magnifiques yeux gris.

– Parfois, lorsque je suis près de toi, je le sens, dit-il.

– Tu sens quoi ?

Il leva vers moi un regard de sincérité absolue, ouvrit les lèvres et murmura :

– Tout.

Pourquoi mon esprit ne se mettait-il pas en route plus rapidement ?
Pourquoi mes pensées ne se formaient-elles pas ?

– Dis-moi que je me fais des idées, Ellie. Dis-moi que tu ne ressens pas la même chose lorsque tu me regardes. Dis-moi que tu ne le vois pas lorsque nos regards se croisent. Dis-moi que je divague et qu’il n’y a rien entre nous.

– Je ne peux pas te dire cela, Grey.

Il inclina légèrement la tête.

– Et pourquoi ?

– Parce que moi aussi, je n’arrête pas de penser à toi.

Il lâcha les montants de la porte et se rapprocha de moi.

– Tu éprouves la même chose ? chuchota-t-il en approchant si près que je sentis son souffle danser sur ma peau.

Je hochai la tête.

– Oui.

Il y avait toutes les raisons du monde pour que nous nous éloignions. Il était encore en deuil, et moi je ne savais toujours pas comment faire battre mon cœur correctement pour un homme.

Nous étions toujours brisés, et pleins de fêlures, et nous n’avions pas fini de grandir et d’apprendre. Nous étions tout à la fois des erreurs et la perfection, des cours d’eau en crue et des ouragans.

Mais combien de temps pourrais-je nier ce que je ressentais ? Comment prétendre que les sentiments n’étaient pas là ? En vérité, je pensais que mes sentiments envers l’homme qui se tenait devant moi n’avaient jamais complètement cessé d’exister.

Comment l’auraient-ils pu ?

C’était lui, c’était moi, et c’était nous.

Ça, c’était nous.

C’était notre histoire.

Il prit ma main dans la sienne en entrelaçant nos doigts, et j'eus la certitude que j'allais m'évanouir, que dans quelques secondes mes jambes allaient céder sous moi. Je tremblais, ou peut-être étaient-ce ses frissons que je percevais. Franchement, c'était difficile de faire la différence entre mes sensations et les siennes.

Il vint encore plus près et posa son front contre le mien. Je fermai les yeux tandis que ses mains glissaient sur mes reins, et mon corps s'arc-bouta tout naturellement vers lui.

– J'ai envie de t'embrasser, murmura-t-il alors que ses pupilles se dilataient.

– Moi aussi, j'ai envie de t'embrasser, répliquai-je dans un souffle.

– Il faut que tu comprennes que si je t'embrasse, je ne m'arrêterai pas. Tout va basculer et rien ne sera plus jamais pareil. Si je t'embrasse, nous ne serons plus les mêmes.

– Oui, je sais, dis-je en soupirant contre lui et en ouvrant les yeux pour regarder dans ses yeux gris. Mais fais-le quand même.

Et il le fit.

Ses lèvres se posèrent violemment sur les miennes et je m'embrasai totalement tout en accueillant son baiser. Il m'embrassa âprement comme s'il voulait rattraper tout le temps perdu. Je l'embrassai pour tous les moments où nos lèvres ne s'étaient pas jointes. Il ferma la porte derrière nous et me mena dans le coin de lecture.

Je fis un pas en arrière et le regardai en souriant.

J'envoyai balader mes talons hauts.

Il retira sa veste de costume.

Je commençai à descendre la fermeture de ma robe.

Il desserra sa cravate.

Ma robe tomba sur le sol, alors ses yeux se promenèrent sur mon corps.

– Bon Dieu, Ellie, marmonna-t-il en se rapprochant pour poser ses mains sur ma peau, pousser son corps contre le mien.

Sa bouche vint se loger dans la courbe de mon cou et il m’embrassa délicatement en murmurant,

– J’ai tellement envie de toi, j’ai tellement envie de ça...

Je déboutonnai sa chemise et la fis glisser le long de son corps. Je promenai le bout de mes doigts de haut en bas de son torse. La moitié de moi pensait que je rêvais et l’autre moitié que j’étais de retour dans mon univers de fantasmes et d’illusion, mais je m’en moquais.

C’était trop bon pour arrêter.

Il dégrafa mon soutien-gorge et le fit glisser. Il prit mes seins dans ses mains et se baissa pour les sucer délicatement, me touchant avec dévotion.

Puis il descendit son pantalon et nous le lançâmes à l’autre bout de la pièce.

Mes nerfs étaient tendus à craquer et il le savait parce que, de temps en temps, il me disait à quel point j’étais belle. Une fois tous nos vêtements ôtés, nos gestes devinrent incontrôlables.

Tout s’accéléra tandis que nos gestes se faisaient plus déterminés.

Il m’allongea lentement sur les couvertures. Les guirlandes de lumière brillaient au-dessus de nous alors que mes mains reposaient sur sa poitrine. J’observai sa respiration haletante qui se transmettait dans tout son corps, et je le suppliai silencieusement de me prendre totalement. Je voulais qu’il me donne tout de lui, chaque partie, les bonnes, les mauvaises, les brisées.

Il frotta son érection contre mes cuisses et je me cambrai dans sa direction. Il se pencha sur moi et passa la langue sur le lobe de mon oreille avant de le sucer doucement, ce qui me fit courir des frissons tout le long de la colonne vertébrale.

– Oui, Grey... suppliai-je, haletante, alors qu’il m’excitait en se faisant rouler contre mon centre intime, faisant monter l’anticipation. S’il te

plaît...

Je criai de désir. De désir pour lui, pour nous. De désir d'amour.

Et là, il me donna tout.

Il se glissa en moi lentement, balançant ses hanches contre les miennes. Mes doigts se plantèrent dans son dos et je gémis de plaisir. Il se poussait en moi plus profondément et ressortait lentement, gardant ce rythme sous contrôle pendant un moment, et je le sentais dans sa totalité alors qu'il s'introduisait dans la totalité de mon être.

– Encore... murmurai-je alors qu'il augmentait la vitesse de son mouvement.

Il bougeait en moi et je m'accrochai à lui.

– Oui... encore, criai-je en plongeant dans ses pupilles dilatées, et je vis son désir, son besoin, sa passion.

Plus fort, plus profond, plus vite...

Greyson me fit l'amour comme s'il avait attendu de revendiquer mon corps comme son bien, et je me donnai à lui. Chaque parcelle de mon corps lui appartenait. J'étais toute à lui.

– Ellie je vais... murmura-t-il en donnant des coups de buttoir encore et encore.

Il continua son martèlement alors que mes hanches s'arc-boutaient contre lui.

– Je vais... *putain*.

Il ferma les yeux et je sombrai dans la plus profonde félicité lorsque nous atteignîmes le paroxysme ensemble.

Finalement, il se souleva et se laissa rouler sur le côté, près de moi. Complètement à bout de souffle, j'essayai de contrôler ma respiration du mieux que je pouvais.

– C'était... murmurai-je en m'essuyant le front de la main.

Greyson se mit à rire.

– Ouais, tout à fait.

Je me tournai vers lui et il me fit ce sourire que j'avais toujours aimé. Il se pencha en avant et m'embrassa sur le front, puis il me prit dans ses bras et me serra contre lui.

Nous gardâmes le silence quelques minutes pour apprécier la quiétude de la nuit.

– On a raté le feu d'artifice, dis-je pour plaisanter.

Il me fit rouler sur lui et me regarda droit dans les yeux avec un petit sourire.

– T'inquiète, dit-il, sûr de lui. On peut s'en faire un à nous.

Et c'est ce que nous fîmes.

*
* *

Lorsque nous finîmes de nous rhabiller, je vis que j'avais manqué trois appels de Shay. Je sortis précipitamment de la pièce pour essayer de la retrouver pendant que Greyson allait chercher la limousine pour rentrer à la maison.

Au moment où je vis Shay, je haussai un sourcil. Son rouge à lèvres était tout étalé et ses cheveux défaits. Lorsqu'elle me regarda, son expression reflétait la mienne.

– Tu as... ? demanda-t-elle d'un air entendu.

Mes cheveux devaient être aussi hirsutes que les siens.

Je pointai un doigt vers elle.

– Tu as... ?

Elle sourit.

Je souris.

– On est foutues, marmonna-t-elle en venant vers moi et en passant un bras sous le mien.

– Mais je suis contente que l'épisode neuf ait eu lieu finalement.

Je ricanai.

– Shay ?

– Ouais ?

– Je crois que j’ai des sentiments pour Greyson.

Elle leva les yeux au ciel avec tellement d’emphase que je me demandai si elle serait jamais capable de regarder droit de nouveau.

– Tu parles d’un scoop, Sherlock !

– Et toi et Landon ?

Elle fit une grimace dégoûtée.

– Moi et Landon ? Qu’il aille se faire foutre ! dit-elle avec mépris.

– Heu, je crois que vous l’avez déjà fait, dis-je en plaisantant.

– C’était un coup d’un soir et le whiskey y était pour quelque chose. Cela ne compte pas. Je le déteste toujours de toutes mes forces. Ce connard arrogant !

Je souris.

Elle était amoureuse.

*

* *

La limousine nous ramena tous les trois chez Greyson. Shay et moi allions passer la nuit dans la maison d’invités avant de rentrer chez nous le lendemain matin.

Nous fîmes le trajet en silence. C’était comme si Greyson et moi étions toujours en train de réfléchir à ce qui venait de se passer. En arrivant devant sa propriété, il descendit de voiture le premier puis il tendit la main à Shay pour l’aider à sortir.

Elle le remercia et s’empressa de s’éloigner pour nous permettre un moment d’intimité.

Lorsqu’il me donna la main pour descendre de la limousine, je le remerciai.

– Il n’y a pas de quoi. J’espère que cette soirée était...

Il se passa le pouce sur la lèvre et rougit légèrement.

– J’espère que la soirée a été aussi bonne pour toi qu’elle l’a été pour moi.

– Elle a été parfaite.

Et plus que ça, même.

– Tant mieux. Tant mieux.

Il fit le sourire le plus timide que je lui avais jamais vu.

– Bonne nuit, Ellie.

– Bonne nuit, Grey.

Comme je m’éloignais vers la maison d’invités, il me rappela.

Je me retournai et le vis danser d’un pied sur l’autre, les mains dans les poches.

– Pas de regrets ?

– Non.

Je secouai la tête tandis que mon cœur explosait en une nouvelle forme de bonheur.

– Pas de regrets.

Eleanor

Nous succombâmes ensemble très vite, et nous tombâmes à grande vitesse. Une fois amorcée la descente, nous n'eûmes pas le moindre regret. Simplement du respect et de la compréhension. Nous traversâmes les instants difficiles ensemble, et c'est ensemble que nous contournâmes les jours problématiques.

Oh ça, on peut dire que nous avons drôlement bien appris à profiter pleinement des bons jours. Nous les accueillions à bras ouverts.

Une fois les filles endormies, Greyson s'incrustait dans mon univers. Nous riions, nous nous embrassions, nous faisons l'amour.

L'amour...

Je tombai amoureuse de lui, et cela se fit le plus naturellement du monde. Presque comme si je n'étais faite que pour aimer cet homme-là.

*

* *

– Bonjour, dit Greyson à ses filles en entrant dans la salle à manger pour le petit déjeuner. Il avait l'air reposé ce matin-là, et je ne pus

m'empêcher de penser que cela avait quelque chose à voir avec nos *propres* salutations au petit matin.

Il se dirigea vers Lorelai et l'embrassa sur le front en prenant une banane sur la table.

– Bonjour, papa ! s'écria Lorelai en enfournant une cuillerée de céréales.

Greyson se rendit dans la cuisine pour prendre son café tout en fredonnant.

Karla haussa un sourcil.

– Qu'est-ce qui t'arrive ? lui demanda-t-elle lorsqu'il revint dans la salle à manger, toujours en fredonnant.

– Pourquoi tu me demandes ça ?

– Je ne sais pas, tu te comportes... bizarrement.

Greyson lança sa banane en l'air de la main gauche et la rattrapa de la main droite.

– Je ne vois pas ce que tu veux dire, Karla.

Elle plissa les yeux, toujours soupçonneuse, mais recommença à manger.

– C'est bon, papa.

Greyson partit travailler, nous laissant finir notre petit déjeuner toutes les trois, les filles et moi.

– Il était vraiment chelou, reedit Karla en se servant un autre bol de céréales.

– À quel point de vue ?

– Je sais pas. On aurait dit, genre... le papa d'avant. Le papa qu'il était avant que tout ça arrive. Comme s'il était lui-même, de nouveau. Après la mort de maman, il n'avait plus jamais fredonné.

Je fis de mon mieux pour ne pas réagir trop visiblement à son commentaire, mais effectivement Greyson fredonnait de nouveau.

Et je me dis que c'était magnifique.

*
* *

Greyson et moi ensemble, c'était comme un rêve. C'était comme le plus beau rêve du monde. Chaque fois que nous nous retrouvions, j'en perdais le souffle. Chaque fois que nous nous touchions, je priais pour qu'il soit à moi.

Un soir, après avoir beaucoup discuté et bu un peu trop de vin, nous avons commencé à nous abandonner l'un à l'autre dans la maison d'invités. Je gémissais alors qu'il me couvrait de baisers. Ses mains se baladaient sur mes rondeurs comme si mon corps était le seul qu'il aurait envie de toucher dorénavant. Chaque fois que ses lèvres passaient sur l'intérieur de mes cuisses, je m'arc-boutais contre lui. Chaque fois que sa langue balayait mon centre le plus intime, je criais pour qu'il continue.

Puis je lui retournais toujours la faveur, le faisant se retourner sur le dos et prenant son membre dressé dans ma bouche. J'adorais l'entendre gémir chaque fois que je le touchais. J'adorais le voir exprimer son plaisir chaque fois que je le suçais.

– Oui, gémit-il en poussant ses hanches vers mon visage tandis que j'œuvrais à lui montrer combien j'avais envie de lui dans son entier.

– Mmm, geignit-il en s'agrippant aux draps.

Je sentais son besoin. Je sentais son désir chaque fois qu'il parlait.

– Oui, oui, s'il te plaît...

J'adorais la façon dont il gémissait, dont il m'implorait.

Après, nous enfilâmes nos sous-vêtements et nous nous tîmes serrés l'un contre l'autre, et j'étais certaine d'avoir trouvé le paradis.

Nous parlâmes, rîmes et je succombais plus encore aux charmes du premier amour de ma vie.

– Tu es chatouilleuse ? chuchota-t-il en faisant courir ses doigts sur mes côtes, et je me tortillai dans le lit.

– Oh là là, arrête !

Je gloussais en essayant d'échapper à sa poigne. Comme je n'y arrivais pas, je décidai de contre-attaquer et me mis à le chatouiller à mon tour, et je découvris que Greyson était vraiment chatouilleux.

– Ok, ok !

Il ne pouvait s'arrêter de rire et je continuais à faire marcher mes doigts à toute vitesse sur ses côtes. J'adorais l'entendre rire, je vivais pour son rire.

– D'accord ! Tu gagnes ! Tu gagnes ! Arrête, Nicole, dit-il en rigolant.

Je me figeai sur place et, immédiatement, je ressentis la douleur. Il m'avait poignardé en pleine poitrine, m'obligeant à m'écarter de lui.

Aussitôt, il s'assit et je vis son expression changer lorsqu'il prit conscience de la réalité de la situation.

– Oh, mon Dieu... Ellie, je suis désolé, dit-il dans un souffle.

J'étais au bord des larmes. Elles étaient là, me pressant de les laisser couler, mais je me forçai à sourire.

– C'est bon, dis-je en secouant la tête.

Il ouvrit les lèvres, mais aucun son n'en sortit. C'était normal. Que pouvait-il dire de plus ? Il m'avait appelée par son nom.

J'avais la tête qui tournait et l'humiliation vint se nicher au plus profond de mon ventre. Je me sentais stupide, idiot même. Pensait-il toujours à cela lorsque nous nous caressions ? Lorsque ses lèvres se posaient sur les miennes, pensait-il à celles de Nicole ?

Oh, mon Dieu...

J'avais besoin de prendre une douche.

– Je... commença-t-il, mais je secouai la tête.

– Ça va, je te jure. Néanmoins, je pense qu'on devrait s'en tenir là pour ce soir, dis-je en tirant violemment le drap du lit pour m'en envelopper. Je vais simplement me doucher ici avant de rentrer chez moi.

Je me sentais blessée.

Utilisée.

Gênée.

Il avait l'air d'avoir beaucoup de choses à dire, mais savait très bien que rien ne pourrait arranger les choses. Aucun mot ne pourrait guérir mon humiliation, alors il ramassa ses vêtements et se rhabilla. En partant, il marmonna des excuses de nouveau, mais je ne pus même pas y répondre.

Je fermai la porte d'entrée et allai droit sous la douche sous laquelle je me plongeai en espérant me laver. Je montai la température de l'eau pour me brûler légèrement.

Je voulais me débarrasser de tout ça. Je voulais effacer les caresses qui ne m'étaient pas destinées. Je voulais que son goût quitte ma bouche, je voulais que son nom s'estompe de mon esprit.

L'eau tambourinait sur ma peau tandis que les gouttes semblables à des perles se mêlaient à mes larmes.

Je suppose que c'est ce qui arrive avec les rêves.

Le plus gros problème avec les rêves, c'est qu'un beau jour, nécessairement vous allez vous réveiller, et qu'une fois réveillé de votre torpeur, vous ne pourrez plus jamais retourner dans ce monde de faux-semblants que vous avez créé.

La réalité s'installe et vous vous retrouvez seul, confronté à la vérité.

*

* *

– Il t'a appelée par son nom ? s'écria Shay, interdite.

J'étais assise sur notre canapé, les genoux remontés sous le menton.

– Ouaip.

Elle fronça les sourcils.

– Après que vous aviez... ?

– Ouaip.

– Putain, souffla-t-elle, sidérée. Je suis vraiment désolée, Ellie. Je n'imagine même pas comme ça a dû être dur pour toi.

– Bah, j'ai pleuré sous la douche. C'est pas dramatique, plaisantai-je.

Mais Shay ne rit pas.

Elle garda les sourcils froncés.

– Je vais bien. Je veux dire, ça va, Greyson et moi. Je suis sûre que c'est juste un truc que nous allons devoir surmonter ensemble. Rien qu'un ralentisseur.

– Attends, quoi ? Ce n'est pas qu'un ralentisseur, Ellie. C'est un feu rouge. C'est un panneau de stop. C'est un signe que tu ne dois pas aller plus loin. Tu ne peux pas sérieusement continuer à penser que Greyson et toi vous êtes encore... quelque chose.

– Comment faire autrement ? C'est comme si nous avions été réunis pour ça, pour que nous formions un *nous*.

– Mais vous n'êtes pas cela. Il t'a appelée par le nom de sa femme morte, Eleanor. C'est terriblement toxique comme relation.

Je m'agitai sur mon siège en secouant la tête.

– Tu ne comprends pas, il y a quelque chose entre Greyson et moi. Quelque chose qui est là depuis toujours.

– Oui, je sais, et crois-moi, j'étais de ton côté à cent pour cent, mais ça, ça change tout.

Mon estomac se retourna, et je sentis ma colère monter de plus en plus.

– Tu étais la première à me pousser à y aller ! Toi et tes histoires de télé-réalité.

– Oui, je sais bien, mais ça... c'est plus qu'un contretemps dans la construction d'une nouvelle relation, Ellie. Ça, c'est malsain. Je sais ce que tu ressens pour Greyson. Je le sais depuis toujours, depuis que nous étions jeunes, je le comprends, mais il n'est pas en position de t'offrir ce que tu mérites.

– C'est lui que je mérite. Il est fait pour moi.

Je le savais.

Je le savais au plus profond de mon âme.

– Oui, c’est vrai. Tu mérites le Greyson complètement guéri, pas celui qu’il est pour l’instant. Et lui, il mérite d’être complètement guéri avant de pouvoir apprendre à se donner de nouveau. Ne ramasse pas les morceaux brisés en te persuadant que c’est de l’amour.

Je me levai, agacée.

Comment pouvait-elle dire ça ?

C’était elle qui m’avait poussée dans cette aventure. C’était elle qui avait tellement insisté pour que je me laisse aller à mes sentiments pour Greyson, et maintenant elle faisait machine arrière. Maintenant, elle jouait les réalistes.

Je n’avais que faire de son réalisme.

Tout ce que je voulais, c’était que Greyson et moi soyons bien ensemble.

– Je pense que j’ai eu tort de te raconter tout ça, je n’aurais pas dû t’en parler, dis-je en attrapant mon sac à main et en me dirigeant vers la porte. J’ai besoin de prendre l’air.

– Tu n’as jamais tort de me raconter quoi que ce soit, Ellie, et tu le sais. Je suis désolée si je t’ai contrariée, mais je préfère te contrarier en t’ouvrant les yeux que te dire ce que tu as envie d’entendre. Je t’aime, Ellie. Tu es la personne qui compte le plus pour moi, et tu mérites mieux qu’un amour médiocre. Le plus bel amour, c’est celui qui t’emplit totalement, qui te rassure, pas celui qui te fait douter. Tu y as droit. Tu as droit à être totalement ce que l’autre désire.

– Je crois sincèrement que nous sommes faits pour être ensemble, Shay.

– Je sais, ma chérie. Je le crois, moi aussi, mais ce n’est pas parce que deux êtres sont faits l’un pour l’autre que cela doit se produire dans l’immédiat. Parfois, les plus belles histoires d’amour arrivent entre ceux qui ont attendu.

En disant cela, elle me brisait le cœur parce que je savais qu'elle avait raison.

Eleanor

– Donc, maintenant on s’évite, c’est ça ? demanda Greyson alors que je passais devant la porte de sa chambre après avoir couché Lorelai.

Il était en train de déboutonner les manchettes de sa chemise et me regarda fixement.

J’avançai de quelque pas et me tins sur le pas de sa porte.

– Excuse-moi, c’est juste que... (Je pris une profonde inspiration.) Je ne voulais pas que tu te sentes mal à l’aise.

– Que moi, je me sente mal à l’aise ? Je t’ai appelée par le nom d’une autre femme, Ellie. Si quelqu’un devait être mal à l’aise, c’est plutôt toi. Je suis tellement désolé.

Il roula les manches de sa chemise, s’assit sur son lit et agrippa le bord de son matelas, faisant saillir les muscles de ses bras.

J’aurais aimé qu’il ne soit pas autant lui-même. J’étais toujours incapable d’oublier le goût de ses lèvres, et plus je regardais ses yeux gris, plus j’avais envie qu’ils plongent dans les miens.

Je secouai la tête en m’efforçant de me ressaisir.

– Ce n’est pas de ta faute. Ce n’est la faute de personne. Nous avons bu trop de vin ce soir-là, de toute façon. Nous nous sommes laissé

emporter...

Il baissa la tête.

– Je n’avais pas bu tant que ça, murmura-t-il avec sincérité.

Soupir.

Moi non plus.

Lorsque ses yeux se posèrent de nouveau sur moi, tous les papillons revinrent à tire d’ailes. J’entrouvris les lèvres et me rappelai de respirer de temps en temps.

– Je suis vraiment désolé, Ellie, dit-il de nouveau. Je ne voulais pas que les choses se passent comme ça. Je me fais horreur, je suis vraiment un connard, et je ne sais pas ce qui se passe entre nous...

J’aurais voulu le pousser à nous donner une deuxième chance.

J’aurais voulu lui dire que nous pouvions essayer encore.

J’avais envie de le prendre dans mes bras.

De l’embrasser.

De l’avoir pour moi.

Mais j’étais consciente que ces pensées étaient égoïstes et que ç’aurait été une erreur. Et puis, je ne voulais pas le blesser, parce que je savais qu’il n’avait pas encore totalement fait son deuil. Il n’était pas capable d’aimer totalement. Shay avait raison, même si cela me rendait triste. Le plus bel amour est celui qui nous emplit complètement, et Greyson ne pouvait pas m’offrir cela pour le moment.

Si je ne pouvais pas encore avoir tout son amour, je ne voulais pas continuer de tomber pour quelqu’un qui ne serait pas capable de me rattraper.

– On fait marche arrière, lui dis-je en allant m’asseoir à côté de lui.

Je m’agrippai au bord du lit, comme lui, et je lui fis un petit signe de tête.

– Nous reprenons où nous en étions avant cette fameuse nuit.

– Mais...

Il me dévisagea avec un air contrit et j'aurais aimé pouvoir effacer la culpabilité de son regard. Je voulais qu'il sache que je comprenais le poids de son débat intérieur. Greyson était déchiré entre son désir d'aller de l'avant et celui qui le poussait à se raccrocher à son passé.

Il n'était pas encore prêt à la lâcher, et je devais respecter ça.

Mon amour était patient. Pour lui, j'attendrais éternellement.

– Ça va, Grey. Je te jure que je vais bien. Tout va bien.

Il ébaucha un demi-sourire et je lui donnai l'autre moitié.

– Je pensais tout ce que je t'ai dit, Ellie, au sujet de mes sentiments pour toi. Je veux juste que tu saches que je pensais le moindre mot.

Je le croyais. Comment pouvait-il en être autrement ? C'était mon Grey. Le premier garçon à avoir laissé sa marque sur moi.

– Je le sais, mais ce n'est pas d'une amoureuse que tu as besoin en ce moment, Greyson. Tu as besoin d'une amie. Permets-moi d'être ça pour toi. Permets-moi d'être cette amie.

Il se racla la gorge et se massa la nuque.

– Tu n'as pas idée à quel point j'en ai besoin, à quel point j'ai besoin d'une amie.

En fait je le savais, parce que j'en avais besoin moi aussi. Nous avons besoin l'un de l'autre, peut-être pas lèvres contre lèvres, mais cœur contre cœur. Peut-être avons-nous besoin, lui et moi, de quelqu'un à qui parler pour traverser les périodes sombres et pour s'approcher de la lumière.

– Tu ne parles jamais d'elle, n'est-ce pas ?

– Non.

– Parce que tu ne veux pas ?

Il secoua la tête.

– Non, parce que les gens se fatiguent de la tristesse de l'autre. Ils commencent tous à passer à autre chose et attendent de vous que vous en fassiez autant.

J'inclinai la tête et plongeai dans ces yeux gris que j'aimais depuis si longtemps.

– Raconte-moi.

– Te raconter quoi ?

– Tout sur elle, dans les moindres détails.

Eleanor

– Allô, Eleanor ? Tu peux venir me chercher ?

C'était Karla. Il était environ vingt-deux heures ce samedi, et j'étais complètement ahurie par son appel.

Claire et Jack étaient en voyage, donc Lorelai et Karla étaient restées chez elles pour le week-end, ce qui rendait son appel d'autant plus surprenant.

– S'il te plaît, insista-t-elle.

Sa voix était basse et tremblante. Je me redressai dans mon lit.

– Comment ça, venir te chercher ? Tu n'es pas dans ta chambre ?

– J'y étais, mais je... euh... je suis sortie en cachette pour aller à une fête. Je... (Elle commença à renifler.) Je t'en prie, viens me chercher, d'accord ?

– Où es-tu ?

Je bondis hors de mon lit et enfilai un jean et un tee-shirt. Je mis mes chaussures à tâtons et j'attrapai mon sac et mes clés en l'écoutant me donner l'adresse.

– On t'a fait du mal ? Tu vas bien ?

– Ça va, je vais bien. Je veux juste... je veux rentrer à la maison.

Elle se mit à sangloter dans le téléphone et cela me fit mal au cœur.

– Je suis en route. J’arrive tout de suite.

– Ne dis rien à papa, d’accord ? Sinon il ne me fera plus jamais confiance, dit-elle à travers ses larmes.

– Reste où tu es, Karla, ok ? J’arrive.

Je raccrochai et me précipitai hors de chez moi pour aller directement chez Greyson. Je sonnai sans arrêt jusqu’à ce qu’il sorte. Il haussa un sourcil.

– Eleanor ? Qu’est-ce qui se passe ?

– C’est Karla. Elle est à une fête, et il faut qu’on aille la chercher.

– Quoi ? Mais non. Elle est dans sa chambre depuis un bon moment, expliqua-t-il en se frottant la nuque.

– Non, elle vient de m’appeler. Elle est sortie en douce.

– Quoi ? dit-il sèchement, les yeux arrondis par la surprise. Je vais la tuer, siffla-t-il en rentrant précipitamment pour aller mettre ses chaussures.

– La première chose, c’est de s’assurer qu’elle va bien. Elle avait l’air particulièrement bouleversée au téléphone. Je vais chercher Lorelai.

– Ok, on se retrouve devant la maison.

Quand je pris Lorelai dans mes bras, elle bâilla et me demanda ce qui se passait, je lui dis seulement que nous allions faire un petit tour en voiture. En arrivant dehors, Greyson nous attendait dans la voiture, moteur allumé. Je posai Lorelai dans son siège auto et bouclai sa ceinture, puis je sautai sur le siège passager et claquai ma portière.

– On va où ? demanda Greyson, les mains serrant fermement le volant. On va où ? répéta-t-il d’un ton sévère.

Je lui donnai l’adresse et il démarra sans dire un mot. En le regardant du coin de l’œil, je vis sa colère dans sa mâchoire serrée et dans la façon dont il agrippait le volant. Son stress était visible.

– C’est la dernière fois que je lui fais confiance, siffla-t-il, les dents serrées. Elle vient de prouver...

– Greyson, dis-je doucement en posant la main sur son avant-bras. Tu auras tout le temps de te mettre en colère plus tard. Mais, pour l’instant, je pense qu’elle va surtout avoir besoin que tu sois là pour elle. Elle avait l’air vraiment bouleversée.

Il laissa échapper un petit soupir et se tut, sans rien ajouter.

Lorsque nous arrivâmes à l’adresse que Karla m’avait indiquée, elle attendait, assise sur le bord du trottoir. Elle était repliée sur elle-même, les bras entourant ses genoux serrés contre sa poitrine, tête baissée, et elle se balançait d’avant en arrière.

Lorelai, complètement réveillée à présent, fixait sa sœur par la portière.

– Qu’est-ce qu’elle a, Karla ? demanda-t-elle, intriguée.

– Reste là, ordonna Greyson alors que nous sortions de la voiture.

Nous nous dirigeâmes vers Karla en la regardant. À mesure que nous approchions, une forte puanteur nous saisit au visage. Elle était couverte de liquide et ce qui ressemblait à des déchets alimentaires collait à ses vêtements.

– Karla ? murmurai-je.

Elle sursauta, effrayée, comme si quelqu’un allait l’agresser.

– Fichez-moi la paix ! hurla-t-elle, les yeux écarquillés en regardant autour d’elle.

Lorsqu’elle réalisa que c’était moi, elle poussa un profond soupir.

– Eleanor.

Elle se leva et c’est alors qu’elle vit Greyson. Ses yeux s’emplirent de terreur.

– Tu lui as dit ? Je t’avais dit de ne pas lui dire !

– Il le fallait, Karla. C’est ton père.

Elle regarda Greyson et se mit à trembler, comme si elle savait exactement qu'elle allait passer un mauvais quart d'heure.

– Papa, écoute, je suis désolée, d'accord ?

Les larmes se mirent à ruisseler sur son visage et elle tremblait de tous ses membres.

– Je sais que tu es fâché et que tu ne me feras plus jamais confiance, mais écoute, tu ne comprends pas. Personne ne comprend.

– Comprendre quoi, Karla ? demandai-je, parce que Greyson restait planté là, sans dire un mot, et je ne savais même pas quelles émotions l'agitaient.

Impossible de deviner d'après sa posture ou l'expression de son visage. Il paraissait complètement figé sur place.

– *Je suis si seule !* s'écria-t-elle en levant les bras au ciel. Je n'ai pas d'amis, et tout le monde me déteste et se moque de moi tout le temps. Tous les jours sont durs, et vous ne comprenez rien. Personne ne comprend ! J'ai cru, quand mes anciens amis m'ont appelée pour sortir avec eux, que peut-être j'étais de nouveau acceptée dans notre groupe de potes, je pensais, je pensais, je p...

Ses mots s'embrouillaient et sa voix tremblait tellement que c'était de plus en plus difficile de comprendre ce qu'elle disait entre ses sanglots.

– Je te demande pardon, papa, d'accord ? Je suis désolée. Pardon, p...

Sans lui laisser le temps de continuer, de s'excuser encore une fois, Greyson s'avança vers elle et la prit dans ses bras. Il la serra si fort contre lui qu'elle n'aurait pas pu le repousser même si elle l'avait voulu. Elle continuait de lui dire pardon alors qu'il la tenait tout contre lui.

– Tout va bien, Karla. Tout va bien, je suis là.

Elle sanglotait dans ses bras.

– Tu ne me pardonneras jamais, s'écria-t-elle. Je gâche toujours tout.

– Eh, eh, regarde-moi.

Greyson s'écarta d'elle et se pencha pour la regarder droit dans les yeux.

– Tu es ma fille. Je serai toujours là pour toi.

Cela eut pour effet de redoubler ses pleurs et elle passa ses bras autour de lui pour se blottir contre lui.

J'avais de la peine pour Karla. Je ne pouvais même pas imaginer ce qu'elle avait subi.

– Karla. Que s'est-il passé ce soir ? demanda Greyson, une fois qu'ils s'étaient écartés l'un de l'autre.

Elle se frotta le bras gauche qui était couvert d'immondices.

– Missy m'a appelée pour me demander si je voulais aller me balader. J'ai d'abord cru que c'était une blague, parce que cela fait un an qu'elle me snobe. Depuis qu'elle a commencé à sortir avec cet abruti de Colton Stevens. C'est un garçon de terminale. Il lui avait dit qu'il ne sortirait pas avec elle si elle traînait avec un monstre comme moi.

– Qui est Missy ?

– C'était la meilleure amie de Karla, avant, répondit Greyson. Continue. Elle t'a appelée et ?

– Bah, elle est venue me chercher avec Colton en disant qu'ils s'en voulaient de ne plus me parler et qu'ils voulaient faire la paix. Ils proposaient de m'emmener à une fête chez les parents de Colton qui étaient partis pour le week-end. Finalement, après avoir hésité, je me suis laissé convaincre. Mais quand je suis arrivée, ils ont tous commencé à me traiter de monstre, et ils... ils...

Ses larmes se mirent à couler et elle frissonna, revivant visiblement la scène.

– Ils ont dit que mon visage était immonde et que je devrais sentir les immondices. Alors, ils se sont tous mis à me balancer des ordures et à me frotter avec de la viande crue et des trucs crades.

La fureur de Greyson se lut sur son visage. Il lança un coup d'œil en direction de la maison.

– Attends-moi ici, Karla.

– Quoi ? Oh non, papa. Tu ne vas...

– Je t'ai dit de m'attendre ici, ordonna-t-il en marchant à grandes enjambées vers la maison où la fête continuait.

Il tambourina sur la porte d'entrée. Un garçon vint lui ouvrir et le toisa d'un air insolent.

– Heu, ouais ?

– C'est toi, Colton ? C'est chez toi, ici ?

– Ouais ?

Greyson montra Karla du doigt.

– C'est toi qui as fait ça à ma fille ?

Colton baissa les yeux vers Karla et ricana.

– Non, je crois que c'est l'arbre qui lui a fait ça quand elle s'est vautrée l'année dernière.

Greyson pâlit et serra les poings. En voyant ça, je me précipitai en haut du perron et m'interposai entre les deux.

– Greyson. Respire.

– Eh ouais, papy. Tu pourrais faire une crise cardiaque, ironisa Colton, plus insolent que jamais.

Moi aussi, j'avais envie de le frapper.

– Hé, venez voir, tout le monde. La bossue a appelé son papa à la rescousse. Il pue au moins autant qu'elle, plaisanta-t-il à l'intention de ses copains restés à l'intérieur de la maison qui éclatèrent de rire.

– Écoute, espèce de petit merdeux ! siffla Greyson, les poings encore plus serrés. Si jamais tu t'approches de ma fille encore une fois, ou si tu continues à dire des conneries à son sujet, je te...

– Tu vas faire quoi ? Me filer une trempe ? Alerte info, mon vieux, j'ai dix-sept ans. Si tu poses la main sur moi, j'appelle les flics. Tu n'as pas le

droit de frapper un mineur. Je ne suis pas stupide.

– C'est ce qu'on va voir, dit Greyson en levant le poing, mais je l'arrêtai au passage.

– Greyson, je ne te conseille pas de faire ça, murmurai-je.

– Laisse-moi, dit-il en regardant Colton comme s'il allait le tuer.

– Greyson, regarde-moi.

– Non.

– Greyson, regarde-moi, ordonnai-je de nouveau.

– Non.

Il serra le poing encore plus fort et je sentis l'intensité de la colère qui coulait dans ses veines.

– *Grey !*

Je posai une main sur sa joue et l'obligeai à tourner son visage vers moi. Nos regards se croisèrent et je baissai la voix en sentant les frissons courir sur ma peau lorsque je vis l'éclat meurtrier dans ses yeux.

– Ça ne te ressemble pas. Tu n'es pas comme ça, dis-je doucement.

Juste au moment où la tension dans son bras diminuait et qu'il commençait à abaisser son poing, Colton décida de recommencer à parler.

– Ouais, et que dirais-tu de débarrasser le plancher et d'aller prendre une douche, tu sens aussi mauvais que ta saleté de fille, fanfaronna Colton.

Bon sang de bonsoir, on aurait dit que ce petit con cherchait à prendre une trempe.

En entendant ça, la colère de Greyson reprit le dessus. Il était si tendu que je n'étais pas sûre de pouvoir retenir son bras plus longtemps, mais heureusement je n'ai pas eu à le faire.

Tout à coup, Lorelai déboula et passa devant moi d'un air déterminé avec ses ailes de papillon dans le dos. Elle se planta devant Colton et leva une jambe.

– Laisse ma sœur tranquille, espèce de petite garce ! cria-t-elle en lui donnant un coup de pied en plein dans les parties.

Greyson baissa le bras alors que nous restions bouche bée tous les deux, tellement nous étions surpris.

Incroyable ! Lorelai venait de faire sa fête à un garçon de dix-sept ans. Je n'avais jamais été aussi fière de ma vie.

Colton s'écroula en avant en hurlant et en se tenant l'entrejambe à deux mains.

– Oh la vache ! cria-t-il en pleurnichant de douleur. C'est quoi ce bordel ?

– Eh les gars ! Colton vient de se faire botter le cul par une gamine ! hurla un garçon, et tout le monde éclata de rire.

Greyson se pencha sur le garçon qui pleurait et lui donna un petit coup de la pointe de sa chaussure.

– Comme je te disais, tu as intérêt à laisser ma fille tranquille. Ou alors ma deuxième fille recommencera. Plus fort, cette fois.

Il se tourna vers Lorelai et moi.

– Venez, les filles, on y va.

Nous retournâmes à la voiture et montâmes dedans. Avant de mettre le contact, Greyson sortit son téléphone.

– Qu'est-ce que tu fais ? demanda Karla, inquiète.

– J'appelle le commissariat de police pour signaler un tapage nocturne, dit-il, l'air détaché.

Lorsque son interlocuteur décrocha, Greyson se racla la gorge.

– Allô ? Bonsoir, je voudrais me plaindre de tapage au 1143W Shore Street. Je crois qu'il y a une fête et je suis pratiquement certain qu'il y a de l'alcool qui circule alors que les participants sont mineurs. Merci.

Il raccrocha et lorsque je me retournai pour regarder les filles, je remarquai un petit sourire sur les lèvres de Karla.

– Merci, papa, murmura-t-elle.

– À ton service, Karla.

Il se retourna pour la regarder, posa la main sur son genou et serra doucement.

– Toujours.

– Pourquoi ça sent le pet dans cette voiture ? cria Lorelai, ce qui nous fit tous rire.

– On va aller se doucher, dit Greyson. Mais d’abord, Lorelai, sache que je suis très fier de toi pour avoir soutenu ta sœur, mais dans l’avenir, ne donne plus de coup de pied aux gens. Et ça ne se fait pas d’insulter les gens, d’accord ?

– Mais papa, c’était vraiment une petite garce, insista-t-elle.

– Mais où as-tu appris ce mot, d’abord ? demanda-t-il, sidéré.

Ne parle pas de moi. Ne parle pas de moi.

– C’est Eleanor qui l’a dit à la mère de Caroline, mais elle m’a dit de ne pas te le dire parce que tu risquerais de la virer.

La traîtresse !

Je dus détourner la tête pour qu’elle ne me voie pas rire. Greyson me jeta un coup d’œil avec un petit sourire en coin avant de reprendre sa grosse voix.

– Oui, mais ce n’est ni gentil ni convenable. Surtout pour une petite fille de ton âge.

– Quelle partie n’est pas gentille. Petite ou garce ? demanda-t-elle l’air sincèrement perplexe.

– La deuxième partie.

– Ah, garce ?

Karla se mit à rigoler.

– Ouais, Lorelai. Tu ne dois pas dire ça. Mais merci de m’avoir soutenue.

– Je te soutiendrai toujours, Karla. Tu es ma meilleure amie.

Je remarquai que le commentaire de Lorelai faisait sourire Karla qui chuchota :

– Toi aussi, tu es ma meilleure amie, ma puce.

Nous gardâmes le silence pendant le trajet du retour, sauf Lorelai qui n'arrêtait pas de se plaindre de l'odeur. En arrivant devant la maison, tout le monde sortit rapidement de la voiture. J'avais prévu de recoucher Lorelai pendant que Karla et Greyson se douchaient, mais en nous dirigeant vers la maison, nous fûmes arrêtées par la voix de Greyson dans notre dos.

– Je te dois des excuses.

Nous nous retournâmes toutes les trois pour le regarder.

Il avait les épaules voûtées et se passait la main sur la bouche, les yeux rivés sur Karla.

– De quoi ? demanda Karla.

– Je t'ai laissée tomber, et pour ça je te dois des excuses.

– Papa... c'est moi qui suis sortie en cachette sans te le dire.

Karla se frotta l'épaule nerveusement en se balançant d'un pied sur l'autre.

– Si quelqu'un doit se sentir fautif, c'est moi.

Greyson secoua la tête.

– Non, je n'ai pas été là pour toi toute cette année. Je partais tôt le matin et je me noyais dans le travail, simplement pour éviter d'affronter le fait de ce que vous aviez perdu par ma faute. De ce que nous avons tous perdu. Et je te demande pardon, Karla. Si j'avais été plus présent, peut-être que ce qui est arrivé ce soir ne se serait pas produit. Peut-être ne te serais-tu pas sentie abandonnée ou seule... Je... euh... je sais que tu ne me pardonneras pas tout de suite. En vérité, je ne mérite pas ton pardon. Mais je veux que tu saches que je suis là maintenant. D'accord ? J'ai déconné et je t'ai abandonnée, j'ai délaissé cette famille et je suis désolé, mais je suis là. Alors, même lorsque tu te sens seule, je veux que tu saches que tu n'es pas seule. Je suis là, Karla. Je suis de retour. Et je ne te laisserai plus.

Karla avait l'air de ne pas savoir comment réagir. Elle se mordillait la lèvre inférieure et serrait ses bras autour de son corps.

– Je t'ai détesté, tu sais. Je t'en ai voulu de m'abandonner.

Elle renifla et se passa le dos de la main sur les yeux.

– J'avais besoin de toi et tu n'étais pas là.

Il avança vers elle en hochant la tête.

– Je sais. Je ne peux pas revenir sur les erreurs que j'ai faites, mais je te promets qu'à partir de maintenant je consacrerai chaque jour à essayer de me rattraper.

Elle ne semblait toujours pas très convaincue et baissait les yeux, sa silhouette tremblant légèrement.

– Tu promets pour de vrai ? demanda-t-elle en levant les yeux sur son père. Tu ne vas plus passer tout ton temps à travailler ?

Il leva la main.

– Promis juré, murmura-t-il.

Mon cœur était sur le point d'exploser quand Karla s'avança vers son père et lui tapa dans la main.

Greyson fit un signe de tête à Lorelai et lui tendit son autre main.

– Toi aussi, Lorelai.

Elle se précipita vers lui et tapa dans la main de son père en prenant sa sœur par l'autre main et ils formèrent un cercle.

– Et Eleanor, papa ? demanda-t-elle en me jetant un coup d'œil.

Ils se tournèrent tous les trois vers moi et je fis un pas en arrière, me sentant résolument de trop. C'était leur moment en famille, et d'une certaine façon, ma seule présence était une forme d'intrusion.

– Oh, non, Lorelai. Je crois que c'est une promesse entre vous, je ne fais pas partie de votre famille.

Karla ébaucha un sourire en me regardant et haussa légèrement les épaules tout en lâchant la main de Lorelai pour me la tendre. Ce simple geste me submergea d'émotion et Karla soupira.

– Eleanor, je te jure, si tu te mets à pleurer, je retire ma main.

– Désolée, dis-je en riant, et je m’empressai de rejoindre le cercle en m’essuyant les yeux.

Je pris la main de Lorelai et celle de Karla, et Greyson se mit à parler alors que nous nous tenions tous par la main.

– À partir de cet instant, nous avançons ensemble, d’accord ? Nous formons une équipe et nous sommes présents les uns pour les autres tout le temps. Les bons comme les mauvais jours. Si nous tombons, nous tombons ensemble. Si nous craquons, nous nous écroulons tous ensemble. C’est ce que nous sommes. C’est notre pacte. Promis juré ?

– Promis juré, répondit Lorelai.

– Promis juré, dit Karla en écho à sa sœur.

Greyson posa sur moi un regard salvateur comme lui seul savait le faire et je laissai échapper un soupir silencieux.

– Promis juré.

*

* *

Ce soir-là, après avoir recouché Lorelai, je passai par la chambre de Karla simplement pour voir comment elle allait. Assise au bord de son lit, elle se séchait les cheveux, le visage sombre.

– Hé, ça va ? demandai-je en frappant légèrement à la porte.

Elle leva les yeux.

– Tu serais étonnée de voir à quel point il est difficile de faire partir l’odeur de poisson de ses cheveux, grommela-t-elle.

– Karla, ce que ces jeunes t’ont fait est terriblement perturbant. Je sais que ton père a l’intention d’aller parler au proviseur dès demain matin, mais y a-t-il une chose que je peux faire pour toi là, maintenant ? N’importe quoi ?

Elle hésita une seconde avant de faire non de la tête.

– Non, ça va.

– Bon, ben d'accord, si tu as besoin de quoi que ce soit, n'hésite pas à m'appeler. Tu as mon numéro et tu peux me réveiller à n'importe quelle heure. Tu peux compter sur moi.

Sa lèvre inférieure trembla légèrement.

– Merci, Eleanor.

– Je t'en prie.

– Tu ne fais pas semblant, simplement parce que c'est ton boulot, hein ? Tu tiens vraiment à nous, non ?

Je me mis à rire.

– Plus que tu ne crois. Essaie de dormir un peu.

– Oui, je vais essayer. Et... Eleanor ?

– Oui ?

– Merci, dit-elle en se passant la main dans les cheveux. Tu sais, d'être venue avec mon père pour me chercher. J'avais vraiment besoin qu'il soit là. J'avais besoin de vous deux.

Les larmes me montèrent aux yeux.

– Est-ce que je peux te serrer dans mes bras ?

– Heu, non, je ne crois pas, répliqua-t-elle catégoriquement.

Ouais, bon.

Cela semblait normal.

*

* *

– Hé, comment ça va ? je demandai en allant voir le dernier membre de la famille.

Greyson était assis sur son lit, serrant des deux mains le bord de son matelas. Il battait du pied nerveusement, les yeux rivés sur la moquette. Il leva vers moi des yeux remplis d'émotion.

– Elle se sent seule, murmura-t-il avant de rebaisser les yeux. Elle se sent seule, Ellie.

Je soupirai en entrant dans la chambre et je refermai la porte derrière moi. Il repensait probablement à tout ce qui était arrivé ce soir. Comment aurait-il pu en être autrement ? Sa fille avait été agressée, injuriée, rabaissée. Tout cela parce qu'elle était seule.

Je m'assis près de lui et remarquai ses épaules voûtées.

Je connaissais tellement bien ses attitudes. Je savais quand il se faisait des reproches. Je savais quand le monde pesait trop sur ses épaules. Je savais quand il avait des idées noires.

– Je te promets que ce n'est pas de ta faute, Grey, mais il se tendit comme s'il ne me croyait pas.

– Si j'avais été plus présent, elle n'aurait pas été seule. Si je ne l'avais pas laissée tomber, ce ne serait pas arrivé. Si j'avais gardé les yeux sur la route...

Il ne pouvait pas ralentir le cours de ses pensées. Il ne pouvait rien entendre à part ses croyances erronées, dans ce cas je n'étais pas sûre que mes paroles puissent l'aider.

– Que veux-tu que je fasse ? demandai-je en posant une main sur sa jambe pour le reconforter. Qu'attends-tu de moi ?

Il tourna la tête vers moi et je vis que les larmes ruisselaient sur son visage. Il entrouvrit les lèvres. Sa voix était si basse et brisée que je ne fus pas sûre d'avoir bien entendu.

– Reste, dit-il dans un souffle. J'ai simplement besoin que tu restes.

Alors, c'est ce que je fis.

Nous nous allongeâmes sur le lit, l'un en face de l'autre. Nous ne nous touchions pas, mais je jure que je sentais ce qu'il ressentait. Je sentais les battements de son cœur. Lorsqu'il était triste, mon cœur pleurait. Lorsqu'il souffrait, c'étaient mes yeux qui pleuraient. Nous étions à ce point proches l'un de l'autre. Notre histoire d'amour était plus qu'un conte romantique. Notre histoire parlait d'amitié. De famille. De veiller sur ceux qui veilleraient toujours sur vous.

Son âme était faite pour être aimée par la mienne.

Ce soir-là, nous nous sommes endormis ensemble et chaque fois qu'il se réveillait en proie à ses terreurs nocturnes, j'étais là pour l'apaiser. Je le serrai fort lorsqu'il souffrait en empathie avec sa fille.

J'avais besoin qu'il sache qu'on a le droit de craquer. De s'écrouler. De s'effondrer et de brûler. Puis, quand viendrait pour lui le moment de se relever, s'il lui arrivait d'avoir besoin d'une main tendue, je lui donnerais toujours la mienne.

– Toujours là, Grey, murmurai-je alors que sa tête reposait dans le creux de mon cou.

Toujours là.

Greyson

– Papa, réveille-toi ! C’est le matin et grand-mère nous fait toujours des pancakes au chocolat le dimanche matin.

Lorelai entra dans ma chambre en bâillant. J’étais épuisé et j’aurais bien dormi quelques heures de plus. Mais Lorelai n’arrêtait pas de parler et, tout à coup, elle dit une chose qui me força à ouvrir les yeux.

– Pourquoi Eleanor est dans ton lit, papa ?

J’ouvris brusquement les yeux et je regardai sur ma gauche où Eleanor dormait encore profondément. Mon bras passait sous son corps et lorsque je me redressai, elle s’agita.

– Lorelai, qu’est-ce que je t’ai dit ? Laisse papa d... Mais c’est quoi, ça ?

Je sus sans la voir que ces mots ne sortaient pas de la bouche de Lorelai. Karla se tenait sur le seuil de la chambre derrière sa petite sœur, mais leurs visages ne reflétaient pas du tout les mêmes sentiments. Lorelai avait l’air simplement étonnée, Karla, elle, exprimait le plus vif sentiment de trahison.

– Eleanor et toi ? souffla-t-elle, sonnée.

– Non, ce n’est pas ce que tu crois, hurlai-je en retirant brutalement mon bras. Eleanor, lève-toi, dis-je en lui donnant un coup de coude dans le bras.

Elle s’étira encore un peu avant de se réveiller, et au moment où elle reprit ses esprits, en voyant les filles, la panique s’installa dans son regard.

Les yeux de Karla se remplirent de larmes.

– J’y crois pas ! *Toi et Eleanor* ! siffla-t-elle, furieuse à présent. Comment tu as pu ? Comment tu as pu faire ça à maman ? cria-t-elle avant de se précipiter vers sa chambre.

– Merde ! marmonnai-je en me levant.

Lorelai me regardait, l’air complètement paumée.

– Qu’est-ce que tu as fait à maman, papa ? demanda-t-elle en se grattant la tête.

– Rien, je t’expliquerai plus tard. Reste ici.

Je filai vers la porte de Karla qui était déjà fermée et dont elle bloquait l’accès en s’appuyant dessus. Chaque fois que j’essayais de la pousser, elle la refermait.

– *Va-t’en* ! hurla-t-elle, et j’entendis son désespoir dans sa voix brisée.

Je posai les poings contre les montants de la porte.

– Karla... ce n’est pas ce que tu crois.

– C’est ça, tu n’étais pas au lit dans les bras de cette pétasse de nounou, peut-être ? beugla-t-elle.

Bon d’accord.

C’était bien ce qu’elle pensait.

Eleanor arriva en repoussant ses cheveux derrière ses oreilles. Elle me regarda en fronçant les sourcils et frappa doucement à la porte de Karla.

– Karla ? C’est moi, Eleanor.

– Dégage, espèce de pute ! aboya-t-elle.

J’ouvris la bouche pour reprendre Karla sur son langage, mais Eleanor leva la main, m’arrêtant net.

– Karla, je sais ce que tu penses, mais...

– Espèce de menteuse ! Tu ne fais que mentir ! Tu as dit que je comptais vraiment pour toi, mais c'était juste pour choper mon père. Tu t'en fiches complètement de moi et de Lorelai.

– Ce n'est pas vrai, soupira Eleanor.

La porte s'ouvrit brusquement et Karla apparut, le visage brouillé de larmes. Elle croisa les bras et souffla bruyamment.

– Regarde-moi dans les yeux, alors, si tu n'es pas une menteuse. Regarde-moi dans les yeux et dis-moi qu'il ne s'est rien passé entre mon père et toi depuis que tu as commencé à travailler ici.

Nous ouvrîmes tous les deux la bouche, et Karla se mit à trembler. Elle referma la porte.

– Barrez-vous. Je vous hais tous les deux. Je vous hais, je vous hais...

Nous renonçâmes à essayer d'ouvrir la porte, parce que nous étions coupables. Moi encore plus qu'Eleanor.

J'avais déconné.

– Il vaudrait peut-être mieux que tu partes quelque temps, dis-je à Eleanor.

J'étais incapable de la regarder, mais je n'avais pas de mal à imaginer la tristesse dans ses yeux.

– On devrait lui laisser un peu de temps pour se calmer.

– Si tu n'y vois pas d'inconvénient, j'aimerais attendre dans la maison d'invités quelques heures, juste pour voir si elle accepte de m'écouter un peu plus tard et que je puisse lui expliquer.

– Oui, bien sûr.

Eleanor hocha la tête lentement et posa une main sur mon épaule pour me réconforter, mais je ne pouvais toujours pas me retourner pour la regarder.

– Viens me chercher si tu as besoin de quoi que ce soit, Grey, murmura-t-elle avant de s'éloigner.

Je posai les mains sur la porte avant d'y appuyer mon front et je fermai les yeux.

– Je te demande pardon, Karla, dis-je doucement. Je suis désolé, si désolé...

Profondes respirations.

Battements de cœur désordonnés.

Pardon.

Greyson

– Elle est partie, dis-je, hors d’haleine, après avoir tambouriné sur la porte d’entrée de la maison d’invités.

Eleanor se tenait devant moi, l’air inquiète. Les pensées tourbillonnaient dans ma tête et je n’arrivais pas à trouver le moyen de les ralentir.

– Je suis allé voir comment elle allait, si elle était disposée à me parler, mais elle était partie.

L’inquiétude apparut très nettement dans les yeux d’Eleanor, ce qui ne fit que renforcer ma peur. Elle posa une main sur mon bras et poussa un soupir.

– Ok, ok, ne t’en fais pas, on va la retrouver. Où aurait-elle pu aller ? On va partir à sa recherche. Quels sont ses lieux préférés ?

– Je ne sais pas, je n’ai aucune idée d’où elle a pu aller. Elle était si contrariée, elle pourrait être n’importe où, dis-je en marchant de long en large, tout en me passant les mains dans les cheveux. Tout ça, c’est de ma faute. Je suis responsable. C’est moi qui l’ai poussée à fuguer, marmonnai-je en m’effondrant peu à peu.

J'avais besoin d'Eleanor, parce que je n'arrivais pas à me raisonner. Mes pensées m'échappaient, et chacune de celles qui me venaient à l'esprit était pire que la précédente. J'avais besoin qu'elle me rassure en me disant que tout allait s'arranger.

Elle fit un pas en arrière et plissa les yeux.

– D'accord. Où est-ce que j'irais si je me sentais trahie... si je me sentais perdue ? Où irais-je ? Qu'est-ce que je ferais ? Auprès de qui irais-je me réfu...

Elle marqua une pause lorsque la réponse lui frappa l'esprit.

– Ma mère. J'irais trouver ma mère. C'est probablement ce qu'elle ferait. Elle irait voir sa mère.

Je haussai un sourcil.

– Que veux-tu dire ?

– Lorsque je suis perdue et désorientée et au plus bas, je vais toujours au lac Laurie, parce que c'est là que se trouve ma mère dans mon cœur. C'est là que j'irais. J'irais retrouver ma mère.

Les pièces se mirent en place dans ma tête.

– Le cimetière. Tu peux garder Lorelai ?

– Bien sûr. Vas-y. Appelle-moi si tu as besoin de quoi que ce soit.

– D'accord, merci, dis-je en descendant les marches quatre à quatre.

– Eh... Grey ?

– Oui ?

– *Respire.*

*

* *

Malgré sa recommandation, je n'avais pas pris une seule inspiration depuis que j'étais parti à toute vitesse pour me rendre au cimetière. Mes pensées n'étaient faites que de terreur. Ma gorge serrée, il me fallut faire un effort considérable pour ne pas m'effondrer là tout de suite.

Le passé me revenait à l'esprit par flashes, les images me revenaient aux yeux.

Je m'obligeai à me lever et à vérifier comment allait Lorelai. Elle pleurait, mais elle semblait aller bien. Puis j'allai chercher sa sœur. Je me précipitai sous la pluie battante à la recherche de ma fille. « Karla ! » appelai-je une fois, deux fois, un million de fois. Il n'y eut aucune réponse, rien que le silence. Les pensées qui me traversaient l'esprit n'étaient pas bienvenues, et je dus faire tout pour ne pas m'écrouler.

– Non, marmonnai-je pour moi-même. Elle va bien, elle va bien, elle va bien, me répétai-je en boucle, encore et encore.

Il fallait que ce soit le cas, sinon, je ne saurais pas quoi faire.

Mes yeux se brouillèrent, mais je repoussai mes émotions en clignant des paupières. Je ne verserais pas une larme avant qu'elle soit avec moi. Je ne m'écroulerais pas jusqu'à ce que je sache qu'elle allait bien.

Je garai la voiture et traversai le cimetière en courant.

Plus je m'approchais du but, plus j'étais inquiet.

J'aperçus une frêle silhouette allongée, immobile, devant la pierre tombale de Nicole. Le cœur battant, je me ruai vers elle en priant Dieu qu'elle aille bien. Mais elle semblait si petite, si immobile...

En me tournant vers la droite, je la vis. Une frêle silhouette allongée devant deux arbres. Elle avait l'air si petite, si immobile.

Tellement immobile.

C'est son immobilité qui me fit le plus peur.

– Karla, appelai-je. Karla !

En voyant qu'elle bougeait, je sentis un soupir de soulagement sortir de mes lèvres. Je continuai à courir, de plus en plus vite pour la rejoindre.

– Papa ? demanda-t-elle en se tournant vers moi.

En arrivant près d'elle, je m'écroulai sur le sol, l'attirai contre moi et la serrai si fort que je pouvais entendre les battements de son cœur. Si fort que je me dis qu'il n'y avait aucun moyen d'être plus près l'un de l'autre.

– Qu’est-ce que tu fais là ? s’écria-t-elle en s’écartant de moi.

Ses yeux étaient rouges d’avoir pleuré et je pris son visage entre mes mains. Je lui touchai la tête, puis palpai tout son corps pour m’assurer que tout allait bien.

– Kar...

Au moment où je frôlai sa poche, j’eus le souffle coupé. Je glissai la main à l’intérieur et mon cœur se brisa lorsque j’en sortis, surpris, un flacon de ses médicaments. Je la regardai.

Elle se mit à trembler de tous ses membres.

Ses lèvres étaient violettes.

Mon cœur vola en morceaux.

– Qu’est-ce que tu fais avec ça, Karla ? demandai-je à voix basse, trop basse pour qu’elle puisse entendre la peur qui me rongait l’âme.

– Papa...

– Karla, qu’avais-tu l’intention de faire avec ces pilules ?

Ses yeux s’emplirent de larmes et, submergée d’émotions, elle se mit à sangloter de façon incontrôlable dans ses mains.

– J’en ai marre ! hurla-t-elle. J’en ai marre de tout ça. Je me déteste. Je déteste être seule. Je déteste à quel point maman me manque. Tout est tellement difficile. Je me déteste tellement, papa. Je hais ce monde. Mais je n’allais pas le faire, papa. Je te le jure. J’allais juste...

Ses paroles devenaient très confuses et tout en moi se brisait en voyant ma fille s’effondrer.

– Je suis fatiguée, papa. Je suis fatiguée.

Je la serrai fort dans mes bras et la tins tout contre moi.

– Je suis là, Karla. Je suis là. Il n’y a plus que toi, Lorelai et moi, d’accord ? À partir de cet instant.

– Seulement nous trois ?

– Oui. Seulement nous trois. Il n’y a personne, tu entends, personne qui compte plus que toi et ta sœur pour moi. Vous êtes mon univers, Karla.

Mon univers tout entier, mon seul univers.

Je le pensais du plus profond de mon âme.

J'abandonnerais tout pour mes filles.

Je renoncerais à tout pour assurer le bonheur de mes filles.

Eleanor

Plus tard dans la soirée, Greyson vint frapper à la porte d'entrée de la maison d'invités. J'y étais restée en attendant d'avoir des nouvelles de Karla, je n'aurais jamais pu conduire pour rentrer chez moi sans savoir si elle allait bien. En ouvrant la porte, je serrai mes bras autour de moi.

– Salut, est-ce qu'elle va bien ?

– Oui et non, dit-il, les yeux baissés. Claire est là-bas avec elle et nous regardons les centres de prise en charge pour ses problèmes psychologiques. Elle, euh... (il déglutit difficilement) elle avait un flacon de médicaments sur elle, Ellie. Elle n'en a pas pris, mais je crois qu'elle y songeait. Il semblerait que des harceleurs au lycée lui aient dit qu'elle devait se tuer.

– Oh, mon Dieu, Grey...

Je ne pouvais pas me faire à l'idée que des gens puissent être aussi cruels. Qu'est-ce qui pouvait faire naître une telle noirceur chez des êtres humains ? Comment des mots pareils pouvaient-ils sortir de la bouche de quiconque ?

– Après tout ce qu'elle a vécu ! Et pour couronner le tout, nous voir ensemble, toi et moi, ça l'a fait craquer. Je ne peux pas la laisser se battre

toute seule plus longtemps, Ellie, et c'est pourquoi je te demande si tu pourrais...

– C'est bon, dis-je sans le laisser terminer sa phrase. Je sais que ce n'est pas bon pour sa santé que je reste ici, alors je vais chercher une autre place, Grey.

– Je veux simplement que tu saches que ce n'était pas une simple place, Ellie... tu étais plus que la nounou.

– Je sais, mais ça ne fait rien. Karla est plus importante que tout. Lorsque j'ai perdu ma mère, il y a une chose énorme qui m'a aidée à continuer à vivre et je suis sûre que cette chose sauvera Karla de la noyade, aussi.

– Et c'était quoi ?

– Toi. C'était toi, Greyson. Et qui sait ? Peut-être que c'est notre truc. Peut-être que nous nous retrouvons dans les moments de crise, lorsque nous avons le plus besoin l'un de l'autre, et ensuite nous recommençons à aller de l'avant chacun de notre côté.

– Ouais, peut-être. Pourtant, il y a eu des moments où j'ai cru que nous pourrions être nous de nouveau. Mais genre, plus que seulement nous. Une nouvelle forme de nous où tomber ensemble serait la norme.

Je souris.

– Ouais, moi aussi.

On peut toujours rêver.

– Mais, en vérité, je ne vais pas bien. Je ne peux pas aller bien si ce n'est pas le cas de mes filles. Franchement, je ne sais pas quand nous irons bien, mais j'y travaille, Ellie. Je travaille à reconstruire ma famille. Et quand ce sera fait, je veux te retrouver.

En entendant ces mots, je me mis à trembler de tous mes membres.

– Grey...

Il secoua la tête et releva les yeux vers moi.

– Mon univers est meilleur avec toi que sans toi. Il faut que tu le saches. C'est juste que je ne peux pas être celui qu'il te faut en ce moment. Mais je te promets de tout mettre en œuvre pour devenir un homme assez digne de t'aimer. Parce que, à la fin du jour, tu es celle à côté de qui je veux m'endormir. Tu es celle auprès de qui je veux me réveiller le matin. Maintenant, je sais que ce n'est pas juste de te demander de m'attendre, mais...

– Je suis là, Greyson. Je suis là, je t'attends. Cela fait plus de quinze ans que je rêve de toi, je peux bien t'attendre encore un peu, non ? dis-je pour plaisanter.

– Alors, c'est maintenant que nous nous disons au revoir encore une fois ? On dirait que nous nous disons toujours au revoir immédiatement après nous être dit bonjour.

– Pas au revoir, à bientôt. D'ici là, on pourrait rester en contact ? Par mails ?

– Oui, bien sûr. Ou tu peux m'appeler, ou ce que tu veux. Je serai toujours là pour toi, Ellie, même si je ne peux pas être présent physiquement.

Il s'approcha de moi et me prit dans ses bras. Je tombai dans ses bras comme toujours, naturellement. Nos fronts se touchaient et nous respirions à l'unisson. À ce moment-là, nous étions en phase. Il était là, j'étais là et nous ne faisons qu'un.

Je fermai les yeux et tentai de ralentir la cadence de mon cœur. Nous étions si près que j'aurais pu jurer que je sentais ses lèvres frôler les miennes.

Il parla tout doucement.

– J'ai envie de t'embrasser, mais je ne le peux pas. Pas maintenant. Pas déjà. Mais je veux que tu saches que la prochaine fois que je t'embrasserai...

Son souffle dansait sur ma peau et ses paroles se répandirent dans mon âme.

—... ce sera pour toujours.

*
* *

Après avoir été témoin de tout ce qui arrivait dans la famille de Greyson, je sus que je devais faire un voyage pour moi. Alors que Greyson travaillait dur pour réparer sa famille, je sus que le moment était venu pour moi d'en faire autant avec la mienne.

Je bouclai ma valise pour partir en Floride voir mon père. Je ne lui avais pas annoncé ma visite, parce que sinon j'étais sûre qu'il trouverait un prétexte pour ne pas me voir.

Mais avant de me rendre à l'aéroport, je fis un arrêt important.

Il me fallut un peu de temps pour trouver la pierre tombale, mais après l'avoir trouvée, je pris quelques inspirations profondes avant de parler. Je me tins immobile avec un bouquet de roses à la main.

— Bonjour, Nicole. Je sais que vous ne me connaissez pas. Je m'appelle Eleanor et j'aime votre famille. J'en aime tous les membres, mais je ne vais pas pouvoir m'occuper d'eux pendant un moment. Alors, j'ai voulu faire un arrêt ici pour vous demander votre aide. Pouvez-vous continuer à veiller sur eux ? Je m'inquiète pour Karla, mais je sais que si sa mère veille sur elle, elle s'en sortira, parce que c'est ce que font les mères, elles arrangent tout. Donc, s'il vous plaît, gardez un œil sur son cœur, parce que je sais que c'est un cœur très important. Ce monde a besoin de Karla, si vous pouviez l'entourer de votre lumière, je vous en serais reconnaissante. Et aussi, merci de continuer à converser avec Lorelai. Elle vous aime plus que vous ne pouvez l'imaginer. Pour finir, si vous pouviez veiller sur Greyson pour moi, ce serait génial. Je sais qu'il y a certaines parties de lui qui estiment probablement qu'il doit vous lâcher pour que nous puissions nous aimer, lui et moi, mais moi, je ne pense pas du tout que ce soit vrai.

Vous lui avez donné l'amour qui a fait de lui l'homme qu'il est aujourd'hui, et c'est beau à voir. C'est grâce à vous que Greyson est fort, alors je vous en prie, restez avec lui. Protégez-les tous pour moi, Nicole, et je sais qu'ils sentiront votre amour dans le vent.

Je posai les fleurs sur sa tombe et la remerciai une fois encore.

– Oh, et si vous rencontrez ma mère, pouvez-vous lui dire que je l'aime ? Et que quoi qu'il arrive, je suis encore là pour elle, comme toujours.

En parlant d'un ange à un autre ange, je vis une libellule passer devant moi en voletant, et j'aurais juré que les éclats de mon cœur brisé commençaient à se recoller.

Eleanor

Après avoir atterri en Floride, je sentis une boule d'angoisse se former dans mon estomac en allant chercher ma voiture de location. Cela faisait plus d'un an que je n'avais pas vu mon père et je ne savais pas à quoi m'attendre. Pourtant, lorsque je me garai devant la maison et que je montai les marches du perron, mon cœur se brisa instantanément.

– Eleanor, murmura mon père, sidéré de me voir là.

Il avait tout d'une épave, comme s'il ne s'était pas lavé depuis des jours. Les cheveux en bataille, la barbe pas taillée, il avait pris du poids depuis la dernière fois que je l'avais vu.

– Hé, qu'est-ce que tu fais là ? Tout va bien ?

En jetant un coup d'œil dans son dos, je vis que la maison était un vrai taudis. La table basse était couverte d'emballages de junk food et des vêtements traînaient dans tous les coins.

Je haussai un sourcil.

– Et toi, comment tu vas ?

Il dansait d'un pied sur l'autre, essayant de me bloquer la vue sur sa maison, mais c'était trop tard, j'avais déjà vu ce que j'avais besoin de voir.

Il se mit à tousser avec la main devant la bouche et c'était comme s'il allait cracher ses poumons.

– Ça va, ça va. On fait aller comme on peut, dit-il en se grattant la nuque.

Il avait les yeux creux. Il était pâle. Et triste.

Il avait l'air tellement triste.

Mais ce n'était pas nouveau. Mon père était triste depuis seize ans. C'était comme ça maintenant.

– Je peux entrer ? demandai-je en faisant un pas en avant.

Il fit la grimace et m'empêcha de passer.

– C'est le bazar, là-dedans, Eleanor. On pourrait aller quelque part manger un morceau.

Il avait honte, mais cela m'était égal. J'étais sa fille, et je l'aimais. Quoi qu'il traversât comme épreuve, je pouvais l'aider.

– Laisse-moi entrer, papa. Je vais t'aider à ranger. Et puis, j'espérais pouvoir passer quelques jours avec toi. Simplement pour qu'on discute un peu et qu'on échange des nouvelles.

– Ah bon ? Écoute, je ne sais pas. Tu aurais dû me prévenir, Eleanor.

– Papa, laisse-moi entrer.

Je le poussai pour entrer et je vis que c'était cent fois pire que ce que j'avais entraperçu de l'extérieur.

Il y avait des ordures partout. Des miettes de nourriture sur le tapis, des cannettes de soda vides, des bouteilles d'alcool, des paquets de gâteaux. Des emballages de toutes sortes. Une pile de vêtements traînait dans un coin du salon et l'évier de la cuisine débordait de vaisselle sale.

J'avais vu mon père à différents moments de sa vie où il était au plus bas, mais jamais à ce point. Il vivait dans la crasse, et c'était presque comme s'il s'en fichait.

Il se mit à tourner dans la pièce, en ramassant des trucs au hasard, visiblement perturbé par mon arrivée.

– Ce n'est pas toujours comme ça, dit-il sans me convaincre. C'est juste que ça a été un peu la folie ces derniers temps, marmonna-t-il.

– Tu ne peux pas vivre comme ça, papa, dis-je stupéfaite. Tu mérites mieux que ça.

Il eut un mouvement de recul.

– Ah, ne commence pas, Eleanor. Tu te pointes sans prévenir. Je n'ai pas eu le temps de ranger.

– Mais cela ne devrait jamais être dans cet état ! Regarde-toi... papa... est-ce que tu prends tes médicaments ?

Il grimaça.

– Je vais bien, Eleanor. Je n'ai pas besoin que tu viennes ici pour me rabaisser à cause de mes choix.

– Je n'essaie pas de te rabaisser, papa. Mais je suis sincèrement inquiète. Ce n'est pas sain et tu as l'air moins en forme que la dernière fois que je t'ai vu. Je veux juste t'aider.

À présent, sa gêne se transformait en colère.

– Je ne t'ai rien demandé ! Je n'ai pas besoin de ton aide. Je vais bien.

– Tu sais bien que ce n'est pas vrai. Tu ne vas pas bien. Tu es démoli et c'est comme ça depuis des années.

– Tu vois ? C'est pour ça que je n'aime pas te rendre visite. C'est pour ça qu'on est incapables de vivre sous le même toit. Tu finis toujours par me faire la morale.

– Papa, je ne te fais pas la morale, je te dis simplement que je m'inquiète.

– Eh bien, arrête. Arrête de t'inquiéter. Je n'ai que faire de ta pitié.

– Ce n'est pas de la pitié, c'est de l'amour. Je t'aime, papa, et je veux que tu ailles le mieux possible.

Il ne dit pas « je t'aime moi aussi ».

Cela faisait toujours mal.

Il baissa la tête et se gratta la nuque. Il ne me regardait pas souvent en face et j'étais pratiquement sûre que c'était parce que je ressemble à ma mère. C'était sans doute trop dur pour lui de me regarder en face. Peut-être que cela ravivait ses plaies.

– Il vaudrait peut-être mieux que tu ne restes pas ici. Je ne suis pas au mieux de ma forme pour l'instant et je ne veux pas que tu culpabilises par rapport à ce que je suis, d'accord ? C'est peut-être mieux que tu t'en ailles, Eleanor.

Il me renvoyait.

Sans même un regard dans ma direction.

Il me repoussait et me disait de partir et c'était comme ça, il n'y avait pas à discuter.

Je pleurai pendant tout le vol de retour dans l'Illinois. Je sanglotai pour lui, de peur, d'inquiétude, de chagrin. Et puis, je priai ma mère de veiller sur lui, parce que j'étais certaine qu'il n'y avait rien que je puisse faire, moi, pour le ramener vers moi.

*

* *

De retour dans l'Illinois, je me mis en quête d'un nouvel emploi. Je ramassai les morceaux de mon cœur brisé et je m'efforçai de lui apprendre à battre de nouveau sans assistance.

De temps en temps, je pensais à mon père et à Greyson. Je pensais à leurs cœurs et j'espérais qu'ils battaient sans assistance, eux aussi. Je faisais la seule chose que je pouvais vraiment faire pour eux deux en raison des eaux troubles que nous traversions tous, je les aimais à distance.

Greyson

Elle me manquait.

Eleanor me manquait tous les jours depuis qu'elle était partie, mais je faisais de mon mieux pour continuer d'avancer pour mes filles. Elles étaient mon centre d'intérêt majeur et jusqu'à ce que tout se soit arrangé avec elles, je ne pourrais penser à rien ni à personne d'autre. Pourtant, parfois, Eleanor s'invitait d'elle-même à me traverser l'esprit, et je la laissai faire. Pour dire la vérité, penser à elle me rendait certaines journées plus faciles.

Lorsque décembre arriva, nous nous préparions à vivre notre deuxième Noël sans Nicole. Les fêtes étaient toujours difficiles à affronter pour nous, mais cette fois, nous allions les affronter ensemble. Ce matin-là de Noël, il y avait du gel sur l'herbe et la température était plus que fraîche. J'enfilai mon anorak, récupérai quelques couvertures dans le placard du fond avant d'aller retrouver Lorelai et Karla dans le salon. Elles me regardèrent toutes les deux avec des yeux étonnés.

– Où tu vas ? demanda Karla.

– Je me disais que nous pourrions rendre visite à votre maman pour lui souhaiter un joyeux Noël. Vous allez chercher vos manteaux ?

Elles firent ce que je leur demandais et le trajet en voiture jusqu'au cimetière se déroula dans le plus grand silence. En regardant la voiture, je remarquai que nous n'étions pas les seuls à rendre visite à nos êtres chers pour échanger des anecdotes et des souvenirs.

Les filles et moi nous rendîmes auprès de la pierre tombale de leur mère, et nous étalâmes les couvertures sur le sol avant de s'asseoir les uns à côté des autres en nous serrant bien pour ne pas avoir froid.

Au début nous ne dûmes rien, nous contentant de regarder et de réfléchir.

– C'est ici que je venais, chuchota Karla, les yeux rivés sur la pierre tombale. Quand je séchais l'école, je venais ici pour être avec elle, avoua-t-elle finalement. C'était ici que je me sentais le mieux, quand j'étais à côté de maman. C'était comme si elle avait toujours quelque chose à me dire, mais que je ne pouvais pas entendre. Je ne comprenais pas.

Je regardai ma fille et lui fis un sourire.

– Moi aussi, je faisais ça dans les premiers temps après sa mort. Et je ressentais la même impression. Comme s'il y avait quelque chose qu'elle essayait de nous dire, mais que je n'arrivais pas à comprendre.

– Pourquoi vous ne lui avez pas demandé, tout simplement ? demanda Lorelai, perplexe. Je demande plein de trucs à maman, tout le temps, et elle répond.

Je souris à Lorelai en espérant sincèrement que ce don qu'elle possédait de se raccrocher à sa mère ne disparaîtrait jamais.

Je l'attirai contre moi.

– Pour certaines personnes, c'est plus facile, j'imagine, Lorelai. Certaines personnes sont capables de maintenir une relation très étroite avec les êtres aimés après leur mort.

– Ouais, maman est ma meilleure amie, affirma-t-elle franchement. Vous devriez essayer de lui parler.

– Comment tu fais, demanda Karla. Comment tu lui parles et comment tu sais qu'elle t'entend ?

Elle haussa les épaules.

– Il n'y a qu'à y croire.

Karla prit une profonde inspiration et ferma les yeux.

– Salut, maman, c'est moi, Karla. Je voulais juste te dire que tu me manques beaucoup. Tous les jours. Et cela ne s'arrange pas vraiment. Tes mauvaises blagues me manquent, et ton rire, et ton goût affreux en musique. Ta façon de rendre mes mauvais jours meilleurs me manque. Et ta façon de m'aider à ne plus souffrir chaque fois que quelqu'un a été méchant avec moi.

Les larmes se mirent à rouler sur ses joues et je les essuyai pendant qu'elle continuait à parler.

– Et cela me manque de ne plus pouvoir t'embrasser, mais dernièrement papa s'en sort assez bien, question câlins. Alors, ouais. Ce n'est pas bien que tu sois partie, mais on va bien. On veille les uns sur les autres, et je voulais que tu le saches. On va bien et on t'aime.

Elle ouvrit les yeux et essuya ses larmes.

– Tu vois, Karla ? murmura Lorelai. T'as entendu ?

– Entendu quoi ?

– Maman dit qu'elle t'aime aussi.

Et pour la première fois depuis plus d'un an, je crois que Karla finit par entendre les mots de sa mère.

*

* *

– Tu la connaissais avant ? demanda Karla en entrant dans mon bureau le lendemain soir de Noël.

Elle tenait une enveloppe à la main et se triturerait les doigts. Nicole disait toujours que Karla tenait de moi ce signe de nervosité.

– Je connaissais qui ?

– Eleanor. Tu la connaissais avant qu’elle soit notre nounou ?

En entendant son nom, ma poitrine se serra un peu.

– Ouais, quand on était au lycée.

– C’était ta petite amie ?

– Enfin, non, pas exactement.

– Ah bon, alors c’était juste une amie ?

Je me passai la main sur la nuque.

– Non, pas exactement non plus.

– J’y comprends rien, dit-elle en haussant un sourcil.

– Je sais. Mais ce n’est pas facile d’expliquer ce que nous étions exactement. C’était elle, c’était moi, et c’était nous. Il n’y avait pas d’étiquette pour ça. Nous n’étions que deux personnes qui nous aidions mutuellement à respirer.

Elle hocha la tête lentement, en avançant dans la pièce. Elle s’assit dans le fauteuil en face de moi.

– C’est ce qu’elle dit, elle aussi.

– Comment ça, c’est ce qu’elle dit ?

– Euh... je voudrais que tu lises ça.

Elle posa l’enveloppe sur mon bureau.

– C’est une lettre d’Eleanor. Elle me l’a écrite le soir où elle est partie et l’a glissée sous ma porte. Je ne l’ai lue qu’hier soir et je pense que tu devrais la lire aussi.

Elle s’appuya au dossier de son fauteuil, attendant patiemment que j’ouvre l’enveloppe.

À l’intérieur se trouvaient une lettre et une photo dont je ne pus détacher mon regard.

C’était Eleanor et moi, le soir du bal de rentrée au lycée. Nous avons l’air incroyablement jeunes tous les deux et totalement inconscients de la direction que prendraient nos vies. Nous étions si heureux et si libres.

– Il est moche ton costume, fit remarquer Karla, ce qui me fit rigoler.

– Ouais, ben, à mon époque il était plutôt classe.

Elle grogna.

– Papa, plus personne ne dit classe maintenant.

– Ah, et qu'est-ce qu'on dit de nos jours ? Cool ? Stylé ? Chicos ? Tendance ? Swag ? dis-je d'un ton moqueur.

Elle leva les yeux au ciel.

– C'est bon. Vas-y, lis la lettre.

Je reposai la photo et dépliai la feuille de papier. En parcourant la page, je me rappelai tous les moindres détails que j'aimais chez Eleanor Gable.

Karla,

J'ai le sentiment qu'il n'existe pas assez de mots dans le monde pour exprimer à quel point je suis désolée que les choses aient tourné comme ça, mais je vais faire de mon mieux. J'imagine que la meilleure approche consiste à reprendre tout par le début.

J'étais au lycée lorsque j'ai perdu ma mère qui avait un cancer. J'étais très jeune, perdue, démolie. C'est exactement à ce moment-là que ton père est entré dans ma vie. Il est arrivé pendant les jours les plus sombres et les a illuminés de sa présence.

Il connaissait mes blessures et il disait que mes cicatrices étaient belles.

Il a été mon premier amour, mais pas seulement au sens romantique du terme. Il n'était même pas mon petit ami et je peux compter sur deux doigts le nombre de fois où nous nous sommes embrassés dans notre jeunesse.

C'était lui, c'était moi, et c'était nous.

Ton père m'a sauvée. Sans lui, je suis sûre que j'aurais sombré.

La perte de sa mère, ce n'est pas une perte comme les autres.

Une mère comprend les battements de ton cœur quand tu ne peux même pas interpréter leur son. Elle te trouve magnifique même quand tu crois

que tu n'es pas digne d'être aimée. Elle apaise les doutes qui te rongent l'âme. Elle te montre ce qu'est l'amour inconditionnel depuis ton premier souffle.

Parfois, c'est comme si elle te connaissait mieux que tu ne te connaîtras jamais toi-même. Et puis, un jour, elle n'est plus là.

Tu te sens trahie. Privée des choses qu'elle n'a pas eu le temps de t'enseigner. Privée des leçons que tu devais encore apprendre. Privée de rires, de sourires, de réconfort et d'amour.

Mais ce que j'ai appris avec le temps, c'est que ma mère est toujours à côté de moi. Je la vois dans toute chose. Chaque fois que je vois de la beauté, je sais que ma mère est là.

Je sais qu'elle ne sera jamais partie, malgré ce que la réalité essaie de me faire croire, parce que mon cœur a été façonné par son amour et, tant qu'il battra, elle continuera de vivre.

Alors, ton cœur à toi ? Celui que tu penses endommagé et meurtri et indigne de vivre ? Ce cœur est parfait, et il est impatient de te montrer combien d'amour t'attend dans ce monde. Et chaque fois que tu auras besoin de te le rappeler, pose tes mains sur ta poitrine et sens l'amour de ta mère dans chacun de ses battements.

Ça va aller, Karla.

Ça va aller très bien.

Cependant, il faut que je te demande de faire une chose pour moi. Veille sur ton père. En vérité, il va avoir plus besoin de toi que toi de lui. Parce qu'il n'a pas ses battements dans sa poitrine. Non, pour lui, le souvenir de Nicole vit dans tes yeux. Dans ton sourire. Dans ton amour.

Tu sauves ton père. Sans toi, je suis sûre qu'il sombrerait.

Donc, même si tu dois ne jamais me pardonner, même si tu continues à me haïr, même si tu ne repenses jamais à moi... je veux que tu saches que je suis là pour toi. Nuit et jour. Jour et nuit. À n'importe quel moment où tu auras besoin de moi, je serai là, Karla, parce que tu comptes énormément

pour moi. Pas seulement parce que tu es la fille de Greyson mais parce que tu es un être humain qui a besoin de savoir qu'il n'est pas seul.

Il suffit d'un coup de téléphone, je te répondrai toujours.

Je suis encore là.

Eleanor

PS : Je sais que tu souffres, mais tes cicatrices sont belles.

Je reposai la lettre sur la table et me renfonçai dans mon siège, sonné.

– Waouh.

Karla hochait la tête.

– Ouais.

Elle se passa les mains dans les cheveux et se pencha vers moi.

– Alors... quand est-ce qu'on va la chercher ?

– Pardon ?

– Eleanor. Quand est-ce qu'elle revient ?

Je haussai un sourcil et elle poussa un soupir théâtral.

– Papa, tu rigoles ? Tu viens bien de lire cette lettre, non ?

– Oui, et elle est parfaite, mais cela ne veut pas dire qu'Eleanor va revenir.

– Quoi ? Bien sûr que si !

J'avais envie de lui dire oui. J'avais envie de sortir précipitamment de la maison et de courir chercher Eleanor pour lui dire que nous étions prêts. Mais je ne pouvais pas faire ça. Pas encore.

– Karla, nous avons vécu des choses difficiles ces derniers mois, et nous avons encore beaucoup de chemin à parcourir avant d'être guéris. Ce qui m'importe, c'est toi et ta sœur. Si Eleanor et moi devons nous retrouver, cela se fera le moment venu. Mais pour l'instant, il n'y a que nous trois contre le monde.

– Écoute, je sais que cela n'a pas été facile pour nous et je sais que je ne t'ai pas facilité la tâche, parfois, mais tu as le droit d'être heureux, papa. Je sais que ça a été dur pour nous tous, mais c'est la vérité. Je suis

sûre que tu penses que je mérite d'être heureuse, mais toi aussi tu le mérites.

Je lui souris.

– Je suis heureux parce que je t'ai.

Elle grogna et se frappa la joue.

– Pourquoi faut-il que tu sois si ringard, parfois ?

– Je suis un père. Cela fait partie du boulot de père d'être ringard.

Elle se leva et alla vers la porte, mais je la rappelai.

– Ouais ?

– Qu'est-ce qui t'a décidée à ouvrir cette lettre précisément aujourd'hui ?

– Je ne sais pas. (Elle haussa les épaules.) Peut-être que c'est seulement maman qui me l'a soufflé à l'oreille.

Elle sortit et je ramassai la lettre pour la relire encore et encore.

– Merci, Nicole, murmurai-je dans le vent, et je suivis les instructions de Lorelai.

Je crus du fond de mon âme que Nicole pouvait m'entendre ce soir-là.

*

* *

– Au fait, j'ai reçu un coup de fil de Karla qui m'a dit que tu étais borné, me dit Claire pendant notre déjeuner hebdomadaire du mardi.

– Ah bon ?

– Oui. Elle m'a dit qu'Eleanor était bien pour toi, mais que tu rejetais cette idée parce que tu n'étais qu'un dégonflé – ce sont ses mots, pas les miens.

Je souris.

– Ça ne m'étonne pas de ma fille.

– Alors, pourquoi ne veux-tu pas recontacter Eleanor ? Est-ce que la principale raison pour laquelle vous gardiez vos distances n'était pas Karla, et maintenant qu'elle donne sa bénédiction...

Claire s'interrompt.

– C'est plus compliqué que ça. C'est une longue histoire.

– Eh bien, heureusement, j'ai une heure de ton temps chaque mardi. À moins que tu ne veuilles que je te rechante la même chanson ?

Je soupirai et me pinçai l'arête du nez.

– J'ai fait une énorme bourde quand j'avais bu... Eleanor et moi étions ensemble et je l'ai accidentellement appelée Nicole. C'était idiot. C'était une erreur et je ne vois pas comment je pourrais revenir sur cet impair.

Elle hocha la tête lentement, elle comprenait.

– Lorsque j'ai commencé à sortir avec Jack, j'étais terrifiée. J'avais été mariée quarante ans avant que Jack n'entre dans ma vie, et j'étais convaincue que je n'aimerais plus jamais. Il était impossible que je puisse aimer quelqu'un comme j'avais aimé mon mari, et d'une certaine façon j'avais raison. Mon amour pour cet homme était unique en son genre. C'était une chose qui nous appartenait. Mais quand Jack est arrivé...

Les yeux de Claire s'embruèrent devant tant d'espoir et je faillis craquer moi-même.

–... Jack m'a appris qu'on pouvait avoir confiance de nouveau. Il m'a appris que je n'avais pas à être parfaite, j'avais simplement à être moi, avec mes cicatrices et tout. Il m'a appris qu'être moi-même, c'était, tout ce que j'avais à faire. En vérité, je ne croyais pas que mon cœur pourrait battre pour un autre homme, mais je me trompais. Ce que j'ai appris, c'est que les cœurs sont résilients. Ils se rappellent toujours comment battre de nouveau. Il faut juste que nous soyons décidés à leur donner une raison de battre. Et la seule façon de faire cela, c'est de lâcher notre peur.

– Mais ma maladresse...

Elle sourit.

– Il m'est arrivé souvent d'appeler Jack « Randy ». Je ne le faisais pas exprès. Je me souviens que j'avais été horrifiée, et certaine que j'allais le faire fuir à jamais. Mais tu sais ce qui s'est passé ?

– Non, quoi ?

– Il est resté. Et tu peux me croire, je lui ai donné des centaines de raisons de fuir, mais non, il est resté.

Elle croisa les bras en continuant de me sourire comme si elle savait quelque chose que j’ignorais.

– Qu’est-ce qui s’est passé après que tu l’as dit ? Est-ce qu’elle s’est enfuie après que vous en avez discuté ?

– Non. Elle m’en a parlé. Elle a écouté mon chagrin. Elle est restée.

– Alors, mon chéri...

Claire posa une main rassurante sur mon épaule et secoua la tête.

– Pourquoi fuis-tu ?

Je voulais arrêter de fuir. Je voulais appeler Eleanor et lui demander de revenir vers moi. Mais alors, je pensais aux filles et à tout le travail de guérison que nous avions encore à effectuer.

– C’est trop tôt, dis-je en secouant la tête. J’ai besoin d’un peu plus de temps.

– Je le comprends, mon fils, vraiment. Mais fais attention à ne pas laisser le sablier se vider. La vie est courte et on ne sait pas de quoi demain sera fait. S’il y a une chose que nous méritons tous, c’est le droit au bonheur. Et toi, Greyson, tu le mérites encore plus que la plupart des gens.

Le bonheur.

C’est tout ce que j’avais toujours voulu, et j’étais sûr de l’atteindre un jour.

Mais pas tout de suite.

Greyson

Deux jours plus tard, on sonna à ma porte et je me levai du canapé du salon pour aller ouvrir. En là, je restai hébété. Eleanor se tenait devant moi, le regard lourd d'inquiétude.

– Ellie, qu'est-ce que tu...

– Est-ce qu'elle va bien ? demanda-t-elle d'une voix tremblante.

Je haussai un sourcil.

– Qui ?

– Karla. Elle m'a envoyé un texto pour me dire qu'elle avait des ennuis et qu'elle avait besoin de moi. Je suis venue aussi vite que j'ai pu.

– Oh, je vais très bien, dit une voix dans mon dos.

Je me retournai et vis Karla qui se tenait derrière moi avec un sourire moqueur.

– Ben alors, pourquoi as-tu envoyé un texto à Eleanor ?

– Parce que j'ai vraiment besoin d'elle. Nous avons tous besoin d'elle.

Eleanor avait l'air déconcertée, n'ayant pas la moindre idée de ce qui se passait, mais moi, je commençais à comprendre. Je me passai la main sur la nuque.

– Désolé, Ellie. On dirait que ma fille adolescente nous fait un caprice.

– C’est seulement parce que tu es tellement buté, papa. Regarde les choses en face... tu aimes bien Eleanor. Et toi, Eleanor, tu ne peux pas nier que tu l’aimes bien, toi aussi, parce que tu es incapable de cacher tes sentiments. Alors tous les deux, vous devriez... être ensemble.

– Karla...

Ma voix se brisa et je fis une grimace.

– Tu sais très bien pourquoi nous ne pouvons pas...

– Ouais, papa, je comprends. Tu es bousillé, je suis bousillée, Eleanor est bousillée... nous sommes tous bousillés ! Alors, tant qu’à faire d’être bousillés, on pourrait l’être tous ensemble.

– *Modère ton langage.*

Eleanor et moi avions réagi à l’unisson. Je souris, elle sourit et, bon sang, cela me plut.

Tu devrais faire ça plus souvent, Ellie...

Ses sourires me manquaient.

– Tu vois ? Tous les deux, vous êtes même craignos ensemble. Donc, vous êtes faits pour vous entendre. (Karla haussa les épaules.) Écoutez, je comprends. Cela m’arrive de m’effondrer et de rendre les choses difficiles, mais je veux juste que vous sachiez que je veux qu’Eleanor soit là. Et Lorelai aussi. On n’a pas besoin d’attendre d’être parfaitement guéris, papa. On peut être une équipe avec encore quelques fêlures à réparer. Pour les bons et les mauvais jours. En plus... (Elle fit un sourire hésitant à Eleanor.) On a fait un pacte.

Elle tourna les talons et repartit dans sa chambre.

J’ouvris les lèvres pour parler, mais aucun mot ne me vint à l’esprit. Parce que c’était cela que je voulais. C’était Eleanor qui me manquait.

Je la regardai droit dans les yeux et me passai le pouce le long du menton. Je me sentais nerveux alors qu’elle me souriait.

– Grey, si tu n’es pas prêt, je...

– Ellie ?

– Oui ?

J'enfonçai mes mains dans mes poches.

– Tu as été mon vrai point de repère depuis que je te connais. Tu as pris soin de ma famille de tellement de façons que je ne pourrais pas les compter. Tu m'as ramené à la vie alors que mon âme était morte. Tu me sauves la vie chaque fois que je pense à toi. Le seul fait de penser à toi me guérit. Je sais qu'il reste des choses à régler. Je sais qu'il y a des obstacles que nous devons franchir, mais si tu le veux, je suis prêt à sauter le pas. Je veux sauter et voler avec toi, et seulement toi, pour le reste de ma vie. Alors, qu'en dis-tu ?

Elle se rapprocha et passa ses bras autour de moi. Je posai la main sur ses reins et l'attirai contre moi. Nos lèvres se frôlèrent et je jure que toute ma vie s'illumina de toutes les possibilités qui s'offraient à nous.

– D'accord, murmura-t-elle dans mon cou. Envolons-nous.

Ma bouche s'écrasa sur la sienne et je la serrai contre moi. Nous nous embrassâmes pour notre passé, nous nous embrassâmes pour notre présent et nous nous embrassâmes pour notre avenir

Ses lèvres prirent les miennes comme si elle me promettait l'éternité.

Pour toujours.

Ce baiser voulait dire l'éternité.

Et j'étais d'accord avec ça.

Nous avons réussi. Après toutes ces années, nous entamions notre descente vers nos plus beaux chapitres. Les chapitres où la douleur devenait beauté, où les peines de cœur commençaient à guérir, où toujours rencontrait éternellement.

C'était elle, c'était moi, et c'était nous.

C'était toute notre histoire.

C'était notre toujours et notre éternité.

Et cela allait être beau.

Greyson

Eleanor n’abordait plus le sujet de son père aussi souvent qu’elle le faisait avant, mais je voyais bien que cela lui rongerait l’âme. Chaque fois que je soulevais la question, elle souriait et me disait :

– Il est comme il est, et il n’y a pas vraiment de place pour moi dans sa vie.

Cela me rendait très triste, parce que je savais que cela lui brisait le cœur. Et si son cœur se brisait, le mien se fêlait par la même occasion.

– Je dois partir pour mon boulot aujourd’hui, dis-je à Eleanor alors que nous étions au lit, quelques semaines après son retour dans ma vie. Tu crois que tu peux t’occuper des filles jusqu’à mon retour ? Je pars très tôt et je rentrerai tard ce soir. C’est un déplacement très rapide. Je suis un peu préoccupé de partir en laissant Karla avec ses problèmes, mais c’est une affaire très importante.

– Bien sûr, pas de problème. Je m’occuperai d’elles.

Je me penchai et l’embrassai.

– Je t’aime, murmurai-je, les mots me venant tout naturellement.

Presque comme si nous les avions dits toute notre vie.

Elle me rendit mon baiser.

– Moi aussi, je t’aime.

Bien sûr, nous nous aimions.

J’étais convaincu que notre amour était né toutes ces années auparavant et n’avait jamais vraiment cessé d’exister.

*

* *

Je me retrouvai en Floride, debout sur le porche du père d’Eleanor. Shay m’avait donné l’adresse. Je restai là une bonne minute avec un livre à la main avant de rassembler le courage de frapper.

– Est-ce que je peux vous aider ? demanda Kevin en haussant les sourcils lorsqu’il ouvrit la porte.

Eleanor avait peut-être le sourire de sa mère, mais elle avait vraiment les yeux de son père.

– Bonjour, oui. Je suis Greyson. Je ne sais pas si vous vous souvenez de moi, nous nous sommes rencontrés il y a de nombreuses années. J’étais un copain de lycée d’Eleanor. J’étais son cavalier au bal de rentrée.

Il plissa les yeux.

– Ah, oui, Greyson. Ça fait un bail.

– Oui, en effet.

– Et qu’est-ce que je peux faire pour vous ? demanda-t-il en refermant plus ou moins la porte pour que je ne voie pas le bazar qui régnait à l’intérieur.

– En fait, je suis venu au nom d’Ellie. Vous voyez... je l’aime, Monsieur. Je suis amoureux de votre fille pour des milliers de raisons. Elle est vraiment le cadeau le plus magnifique que ce monde m’ait offert et, en ce moment, elle est très malheureuse parce que son père lui manque.

Kevin fit une grimace et souffla.

– Alors, écoutez, si vous êtes venu pour me faire culpabiliser...

– Je ne suis pas là pour ça. Pas du tout. Croyez-moi, si quelqu’un sait ce que vous traversez, c’est bien moi. Il y a un peu plus d’un an, j’ai perdu

ma femme qui m'a laissée avec mes deux filles. Je me suis complètement replié sur moi. J'ai repoussé tout et tout le monde, parce que je ne pouvais pas affronter un monde dans lequel Nicole n'existait plus. Mais c'est alors que, en dépit de mon entêtement, Eleanor Gable est revenue dans ma vie, et elle m'a sauvé. Elle n'est pas la personne la plus patiente que je connaisse, Kevin, et je parie qu'elle tient cela de sa mère. Je parie qu'elle tient la plupart de ses bons côtés de Paige.

Au moment où je prononçai son nom, je vis Kevin réagir. La douleur qui continuait à vivre dans son cœur était toujours vive et forte. Mais je ne voulais pas m'arrêter de parler, parce que je savais qu'il avait besoin d'entendre ce que j'avais à dire.

– Eleanor est attentionnée et gentille, et son sourire peut illuminer toute une pièce. Lorsqu'elle rit, elle le fait de tout son cœur, et lorsqu'elle pleure, elle fait voler votre cœur en morceaux. Elle est indulgente, même lorsqu'elle ne devrait pas. Elle est compréhensive, même envers certaines personnes qu'il est difficile de comprendre. Elle est délicate. Elle est sensible. Elle est belle à l'intérieur comme à l'extérieur, et je sais qu'elle tient tout cela de sa mère. Alors, c'est d'autant plus difficile pour vous.

Il ferma les yeux et inspira profondément.

– Vous ne comprenez pas...

– Elle a ses yeux, dis-je doucement.

Parce qu'en fait, je comprenais très bien.

Je comprenais plus qu'il ne pensait.

– C'est pour cela que c'est si difficile de la regarder. Elle a son sourire, ce qui vous donne envie de froncer les sourcils. Elle a tellement de traits de la femme que vous avez perdue que vous la repoussez parce que cela vous fait trop mal. Mais, Kevin, il faut que vous finissiez par vous rendre compte que ce que vous pensez être une malédiction est en fait un miracle. Je vois Nicole chaque fois que je regarde mes filles dans les yeux. Je vois

son sourire. J'entends son rire, et ça, c'est le plus beau cadeau que la nature pourra jamais me faire.

Il ouvrit les yeux et j'y lus le même désespoir que j'avais connu moi-même. La tristesse qui l'engloutissait depuis environ seize ans.

– Comment avez-vous fait pour en arriver là ? me demanda-t-il. Comment avez-vous commencé à guérir ?

– C'est facile. J'ai laissé entrer Eleanor, et vous devriez en faire autant.

Il secoua la tête et grommela tout en essuyant ses larmes.

– Non, je ne peux pas. Cela fait trop longtemps. Trop de temps a passé. Je ne peux pas réparer notre relation.

– Vous ne pouvez pas ou vous ne voulez pas essayer ? Tout ce que je dis, c'est que si jamais vous voulez arranger les choses avec Eleanor, elle sera là pour vous écouter.

– Qu'en savez-vous ? Comment pouvez-vous être si sûr de ça ?

– Parce qu'elle est la femme que vous avez élevée. Vous avez fait venir dans ce monde une femme qui respire l'amour inconditionnel.

Kevin baissa la tête et je pouvais presque voir tourner les rouages de son cerveau. Je mis la main dans ma poche et en sortis une de mes cartes de visite.

– Écoutez, je ne veux pas vous faire perdre votre temps. Je voulais juste passer vous voir pour vous dire que cela vaut la peine de vous battre pour l'amour de votre fille. Et quand vous serez au plus bas, vous pourrez m'appeler. Appelez-moi, et je vous aiderai à en sortir. D'un veuf à un autre, je vous promets, Kevin, que le soleil peut briller de nouveau. Tout ce que vous avez à faire, c'est vous réveiller.

Il prit ma carte et hocha la tête lentement.

– Merci, Greyson.

– De rien, et tenez, prenez ça. (Je lui tendis le roman.) Simplement au cas où vous auriez tous les deux besoin de vous trouver une chose en

commun pour pouvoir en parler.

Je me retournai pour partir, mais il me rappela.

– Greyson ?

– Oui ?

Il se passa la main sous le nez et se racla la gorge.

– Vous prendrez soin d'elle ?

– Oui, Monsieur, promis, aussi longtemps que nous vivrons tous les deux.

Eleanor

Le jour anniversaire de la mort de ma mère, je pris un moment pour aller la remercier, parce que je savais qu'elle n'était probablement pas étrangère à mon rapprochement avec Greyson. Je savais qu'elle avait toujours un moyen de me prouver son amour.

– Nous devrions aller au lac Laurie, suggéra Greyson en venant vers moi pour me prendre dans ses bras. Tu sais, pour célébrer sa mémoire.

– Cela me ferait vraiment plaisir.

Les filles étaient chez Claire, donc nous prîmes la voiture pour nous rendre au lac et, en approchant, je sentis le calme m'envahir. C'était comme si je pouvais la sentir là. Alors que nous commençons à marcher à travers les arbres pour rejoindre notre oasis cachée, mon cœur s'arrêta de battre lorsqu'en levant les yeux je vis mon père qui se tenait là, nous tournant le dos.

– Papa ? demandai-je, médusée et perplexe.

Il se retourna et me sourit d'un air terriblement triste.

– Hé, Snickers, murmura-t-il.

Il était entouré de paquets emballés à côté d'une pile d'enveloppes. Il tenait à la main un livre qu'il agita dans l'air.

– J’ai fini par le lire, ce *Harry Potter* dont tu parlais tout le temps. C’est pas mal.

Je tentai de parler, mais ma voix se brisa. Lorsque j’essayai de nouveau, elle n’était guère plus qu’un murmure.

– Qu’est-ce que tu fais là ?

Je jetai un coup d’œil à Greyson qui me fit un sourire entendu. Visiblement, il avait quelque chose à voir avec cette visite.

– Je crois que j’ai oublié quelque chose dans la voiture. Je reviens, dit Greyson.

Je tendis la main vers lui, anxieuse, ne sachant pas quoi faire, et il la serra délicatement.

– Tu n’es pas obligée de pardonner Ellie, mais tu peux écouter. Ça va aller, et je ne serai pas loin. Je t’attends à la voiture, d’accord ?

Je hochai la tête.

– D’accord.

Il nous laissa seuls. Mon père regardait alternativement l’eau et puis moi, sans arrêt. Je m’approchai de lui sans dire un mot. J’avais tant de choses à lui dire, mais les mots ne sortaient pas de ma bouche.

Il toussa et se passa la main sur la nuque.

– Je crois que je suis un Serdaigle, d’après ce que j’ai lu. Quant à toi, te connaissant et toujours d’après ce que j’ai lu, j’imagine que tu es une Poufsouffle.

– C’est quoi tous ces trucs ? demandai-je en regardant autour de lui, plus perplexe que jamais.

– Oh, c’est... euh, ben, c’est...

Ses idées s’embrouillaient et je le comprenais. Mes pensées étaient dans le même état.

– Ce sont seize cartes d’anniversaires et seize cadeaux de Noël pour toutes les années que j’ai manquées. Je... euh...

Il se gratta la tête puis se donna des petits coups de poing sur la bouche.

– J’ai laissé passer tellement de choses, et je sais que tu ne me pardonneras jamais, mais je voulais que tu saches que je... je suis désolé, Ellie.

– Tu m’as abandonnée, murmurai-je. Tu m’as abandonnée pendant des années et tu crois que quelques cartes et quelques cadeaux vont réparer ça ? Je ne voulais pas de cadeaux, papa. C’est toi que je voulais.

– Je sais, je sais, et je ne mérite pas ton pardon. Je ne sais pas si je le mériterai un jour, mais je veux y travailler. Je veux faire mon possible pour te regagner. Ellie, après la mort de ta mère, quelque chose en moi a craqué. Quelque chose s’est brisé que je n’avais pas envie d’essayer de réparer. Te voir... ton sourire, tes yeux... tous ces traits de ta mère qui vivent en toi, je n’étais pas assez fort pour les supporter. Je n’étais pas assez fort, j’ai déconné, et je suis désolé. Je sais que cela ne change rien à toutes ces années, mais je te demande pardon d’avoir été un père si merdique. Tu mérites mieux que moi.

– Oui, c’est vrai.

Il baissa la tête, blessé par mes paroles.

– Mais, indépendamment de ça, tu es toujours celui que j’ai toujours voulu.

Lorsqu’il releva la tête, les larmes ruisselaient sur ses joues, ce qui me fit pleurer à mon tour.

– Je suis une épave, Ellie.

– Oui je sais. J’ai été démolie, moi aussi, et je ne vais pas te mentir, je t’en veux toujours. Je souffre toujours et cela risque de prendre un bon bout de temps avant que j’arrive à sentir que je peux te pardonner totalement.

– Oui, je comprends.

– Mais si tu es prêt à essayer...

Ses yeux s'illuminèrent.

– Oui, oui. Je suis plus que prêt. Je ferai ce qu'il faudra.

– Si nous faisons ça, nous le faisons ensemble. Si nous tombons, nous tombons ensemble. Si nous craquons, nous nous brisons ensemble, mais nous ne nous quittons plus jamais, d'accord, papa ? Nous allons nous battre pour ça. Nous allons nous battre pour notre famille. Nous nous battons pour nous.

– Tous pour un, murmura-t-il.

– Et un pour tous, terminai-je en passant mes bras autour de lui.

Le processus de guérison avec mon père allait prendre du temps. Cela demanderait plus qu'une conversation, plus que dix conversations. Je savais que cela pourrait prendre des années, que nous ne redeviendrions peut-être pas le père et la fille que nous avons été autrefois, mais c'était mieux que rien.

À la fin du compte, la famille vaut bien que l'on se batte pour elle, peu important les cicatrices.

*

* *

Lorsque j'allai rejoindre Greyson à la voiture, mon père vint avec moi. Il allait habiter chez nous quelques jours avant de rentrer en Floride, afin que lui et moi puissions entamer la conversation qui nous mènerait à la réparation de notre relation.

Ce soir-là, en me couchant à côté de Greyson, je le serrai plus fort que je ne l'avais jamais fait.

– Tu as fait ça pour moi ?

– Oui, bien sûr, Ellie. Il n'y a rien que je ne ferais pour te rendre heureuse.

– Grey ?

– Oui ?

– Tu serais d'accord pour que je te garde pour toujours ? Je sais que ce n'est pas la première fois que je le dis, mais cette fois, c'est pour de vrai. Est-ce que je peux te garder ?

– Oui, Ellie.

Il rigola et m'embrassa sur le front alors que nos yeux se fermaient.

– Je suis à toi.

60

Eleanor

Cela faisait presque un an que Greyson et moi avions décidé de laisser notre histoire d'amour grandir et se développer, et c'était une belle histoire que nous partagions.

La vie devint plus facile. Mon père était retourné en Floride, mais il prenait plus souvent de mes nouvelles. Nous parlions davantage et lorsqu'il disait qu'il allait venir nous voir, il venait vraiment. Il faisait les efforts nécessaires, et je lui en étais reconnaissante.

Les mois passèrent, et quand je le vis arriver pour Noël, je n'en revenais pas.

– On peut ouvrir les cadeaux ? cria Lorelai en se ruant dans le salon, le jour de Noël.

Claire, Shay et moi finissions de préparer un brunch toutes les trois pendant que les hommes regardaient du sport à la télévision. Même Landon était passé pour le brunch de Noël, prétextant qu'il était simplement dans les parages, comme toujours. Je savais à quel point les visites de son meilleur ami comptaient pour Greyson, et s'il y avait une chose dans laquelle Landon excellait, c'était de se pointer sans prévenir. Il était toujours là quand Greyson avait besoin de lui.

Même s'il n'était pas super pour ma cousine, il était le meilleur pote qu'on pouvait avoir.

– Après avoir mangé et fabriqué nos décorations, dit Claire à Lorelai qui grogna parce qu'elle ne pouvait pas ouvrir ses cadeaux tout de suite.

Shay me rejoignit dans la cuisine après avoir passé la tête par la porte du salon pour regarder les hommes pour la cent cinquantième fois. En réalité, elle regardait surtout Landon.

– Tu sais ce que je déteste le plus au monde ? me demanda-t-elle.

– Non, c'est quoi ?

– Landon Harrison. Je veux dire, tu sais quoi ? Lorsque je suis arrivée tout à l'heure, il a eu le culot de me dire « Joyeux Noël ». Tu y crois toi, à un crétin pareil ?

Je ricanai.

– Quelle grossièreté !

– Exactement ! C'est comme s'il essayait de jouer à une espèce de jeu de devinettes à la noix.

Elle souffla tout en rougissant. Elle était tellement nerveuse quand il était là. C'était plutôt mignon, en fait.

– À moins qu'il n'ait simplement voulu dire « Joyeux Noël », suggèrai-je.

Elle fronça les sourcils en réfléchissant.

– Ouais, peut-être. Peut-être que c'est ça. Ok, t'as raison. C'était juste un « Joyeux Noël ». Ni plus ni moins.

À ce moment-là, Landon passa la tête dans la cuisine avec un grand sourire.

– Vous avez besoin d'aide, Mesdames ?

– Toi, tu fais la cuisine ? demanda Shay d'un air insolent, les mains sur les hanches.

– Ouais, ça m'arrive.

– Pourquoi est-ce que j'ai du mal à te croire ?

– Je ne sais pas, mais si tu m'accordes quelques minutes, je suis sûr que je peux te faire découvrir des petites gâteries sympas.

Il lui fit un clin d'œil, ce qui me fit glousser.

Shay gémit.

– Ah, c'est malin !

– Moi, je dis seulement que ce sera probablement les meilleures sucreries que tu as eues depuis longtemps. Et si j'ai bonne mémoire, ce qui est le cas, il me semble que tu m'as déjà fait comprendre à quel point tu aimes mes bonbons.

– La ferme, Landon, siffla Shay, plus rouge que jamais. Tu es tellement prétentieux !

Il sourit d'un air satisfait, ravi de voir qu'il réussissait à la faire partir au quart de tour.

– J'ai de quoi, non ?

– Oh ça va, casse-toi, Landon, souffla-t-elle en le frappant avec un torchon, ce qui le fit fuir en courant.

Elle passa ses cheveux derrière ses oreilles, toujours aussi fébrile.

– Quel con ! marmonna-t-elle. Vivement qu'il retourne en Californie.

– Moi, je suis impatiente de voir l'épisode un de la saison une de la série *Landon et Shay*, plaisantai-je. Avec un super-scénario, « d'ennemis à amants », j'adore !

Elle pointa son index vers moi d'un air sévère.

– Compte là-dessus, cela n'arrivera jamais, tu m'entends ? *Jamais*.

Une partie de moi savait qu'elle mentait. Shay et Landon adoraient jouer à ce jeu du chat et de la souris, et quelque part, j'avais le sentiment que l'histoire entre eux ne faisait que commencer.

Une fois le repas prêt, nous nous rassemblâmes tous autour de la table de la salle à manger pour déguster les plats. Le brouhaha des conversations, les rires qui fusaient, les sourires et la paix qui régnaient

dans l'assemblée, tout cela me faisait chaud au cœur. Après le repas, Claire distribua des morceaux de papier et des boules en verre transparent.

Son idée était de nous faire écrire nos souhaits pour l'année à venir. On était censés placer un vœu dans les sphères de verre. Ensuite, lorsque l'année serait passée, on ouvrirait la boule et on pourrait voir si le vœu s'était réalisé. Puis on prendrait de la peinture et on décorerait la boule comme on voulait.

Alors que tout le monde s'était joyeusement assis pour écrire son vœu, je me renfonçai dans mon siège, absolument émerveillée.

C'était ça.

C'était ce que j'avais toujours voulu. Tout ce que je voulais, c'était ce moment. Tout ce que je voulais, c'était cette famille. Tout ce que je voulais, c'était nous.

Alors que je plaçais mon papier dans sa boule, je repensai aux mots que j'avais écrits pour ce que je souhaitais pour cette année. Je regardais tout ce bonheur qui m'entourait et je ressentis la chance que j'avais.

C'était ça que je voulais pour les mois à venir.

Plus.

Plus de joie, plus de rires, plus de sourires.

Plus de lui, plus de moi, plus de nous.

Greyson repoussa sa chaise et se leva en s'éclaircissant la voix.

– Bon, je voudrais profiter de ce moment pour vous remercier d'être tous venus aujourd'hui. Vous n'avez pas idée de ce que cela représente pour moi et mes filles de voir toutes les chaises autour de la table occupées. À une époque, j'ai cru que nous ne retrouverions plus jamais cela. Un moment, j'ai cru que le bonheur nous avait fuis pour toujours, mais c'est alors qu'une lumière est revenue dans ma vie, et tout a changé. Donc, je voulais simplement que vous soyez tous là quand je montrerais ma gratitude à la femme qui a sauvé ma famille, à la femme qui m'a sauvé.

Mon cœur loucha un battement lorsqu'il se tourna vers moi et sortit une petite boîte de sa poche arrière.

Puis il mit un genou en terre.

– Greyson, qu'est-ce que tu fais ? dis-je d'une voix tremblante.

Mes yeux s'emplirent de larmes.

– Ellie, tu es tout ce qu'il y a de bon en ce monde. Tu n'as toujours montré que de l'amour pour mes filles. Tu as respecté le temps qu'il nous a fallu pour guérir. Tu es venue chaque fois que nous avons besoin de toi. Tu as toujours été présente, même lorsque tu avais toutes les raisons du monde de t'enfuir. Tu représentes la paix dans ce chaos. Tu es le rayon de soleil qui traverse les nuages. Tu es le bonheur même, et c'est tout ce que j'ai toujours voulu. Je voulais être heureux. Et c'est la raison pour laquelle je veux passer le reste de ma vie dans tes bras.

Il ouvrit la boîte et me montra une magnifique bague de fiançailles. Je poussai un petit cri en la regardant. Bouleversée par l'émotion je sentis des larmes qui roulaient sur mes joues.

La bague était faite d'une série de petits diamants qui formaient une libellule.

Je regardai Greyson qui me sourit.

J'adorais ça.

– Eleanor Gable, tu fais battre mon cœur, tu es mon rire et mon amour. Veux-tu m'épouser ?

Avant de pouvoir répondre, je me mis à pleurer encore plus en voyant Lorelai se précipiter, tenant une petite boîte à la main, elle aussi.

– Et moi ? demanda-t-elle en mettant un genou en terre.

Elle ouvrit sa boîte et me montra une autre bague en forme de libellule.

Ensuite, ce fut le tour de Karla de venir vers nous, de mettre un genou en terre à côté de sa sœur et d'ouvrir un écrin.

– Et moi ?

Mon cœur vola en éclats. Ces trois-là et leur amour étaient ce qui rendait ma vie complète.

Sans effort et avec beaucoup d'amour, je répondis à chacun d'eux.

– Oui, oui, oui, un million de fois oui, criai-je, et tout le monde applaudit.

Greyson passa la bague à mon doigt, m'attira contre lui et me serra plus fort que jamais. Il m'embrassa longuement et je perçus l'éternité sur ses lèvres.

Pour toujours.

Ce baiser veut dire jusqu'à la fin des temps.

En s'écartant de moi, il sourit et je lui rendis son sourire.

– Fais ça plus souvent, Ellie, dit-il en se penchant vers moi et en m'embrassant encore une fois.

Oui, exactement.

Plus de tout ça.

FIN

Remerciements

Ce livre n'aurait jamais vu le jour sans ma mère. En proie au doute, je voulais abandonner cette histoire. J'ai failli tout jeter, mais ma mère m'a regardée et m'a dit de continuer, de me faire confiance, de faire confiance au processus créatif. Donc, ce livre existe grâce à son amour et à son soutien indéfectible. Merci, maman. Tu es ma meilleure amie.

Ce livre est dédié à ma famille, qui me soutient toujours, quoi qu'il arrive. Ils m'aiment sans restriction, pour toujours et à jamais.

Ce livre est dédié à l'homme que j'aime. Plus de toi, plus de moi, plus de nous. *Plus de tout ça.*

Merci à Hang Le pour le design de couverture le plus génial que j'aie jamais eu ! Je suis toujours aussi médusée chaque fois que je la regarde.

À Talon, Christy, et Marie, les meilleurs bêtas du monde.

Ce livre est dédié aux éditrices et correctrices qui répondent toujours présentes lorsque j'ai besoin d'elles, Caitlin, Ellie, Jenny et Lisa : vous n'avez pas idée du nombre de fois où vous m'avez sauvé la vie. Merci.

À Elaine : merci pour la mise en forme du format poche.

Ce livre est dédié à mon agent, Flavia : tu es une envoyée des dieux. Je suis l'auteure la plus chanceuse de t'avoir avec moi.

À tous les lecteurs et blogueurs qui continuent à me suivre, merci.

Cette histoire ne s'adresse pas à tout le monde, j'en conviens, mais elle s'adresse vraiment aux cœurs brisés et aux âmes en souffrance. Elle est destinée à ceux et celles qui ont perdu des êtres qui comptaient plus que tout pour eux. Elle est destinée à ceux et celles qui vivent avec un chagrin si lourd que, certains jours, il devient insupportable. Elle est signe qu'un jour vous retrouverez le sourire. Vous vous rappellerez ces êtres chers disparus et vous sentirez envahis par l'amour. Parce que, même si on ne les sent pas, ils sont toujours là. Ils vivent dans votre cœur et dans votre âme.

Merci de lire ce que j'écris. Merci de soutenir mon rêve. Merci de comprendre mon esprit désordonné.

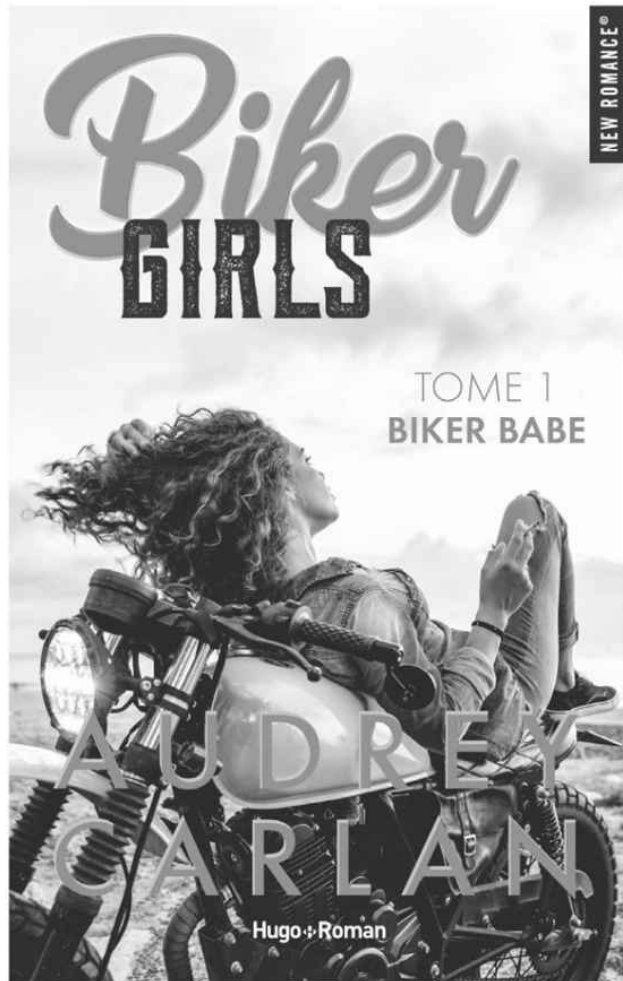
Et merci de voir les battements de mon cœur.

À la prochaine fois.

B. Cherry

**DÉCOUVREZ LES AUTRES
TITRES DE LA COLLECTION
HUGO NEW ROMANCE®**

AUDREY CARLAN *Biker* GIRLS



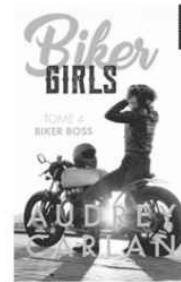
Hugo + Roman



TOME 2
PARU LE 6 FÉVRIER



TOME 3
À PARAÎTRE LE 12 MARS



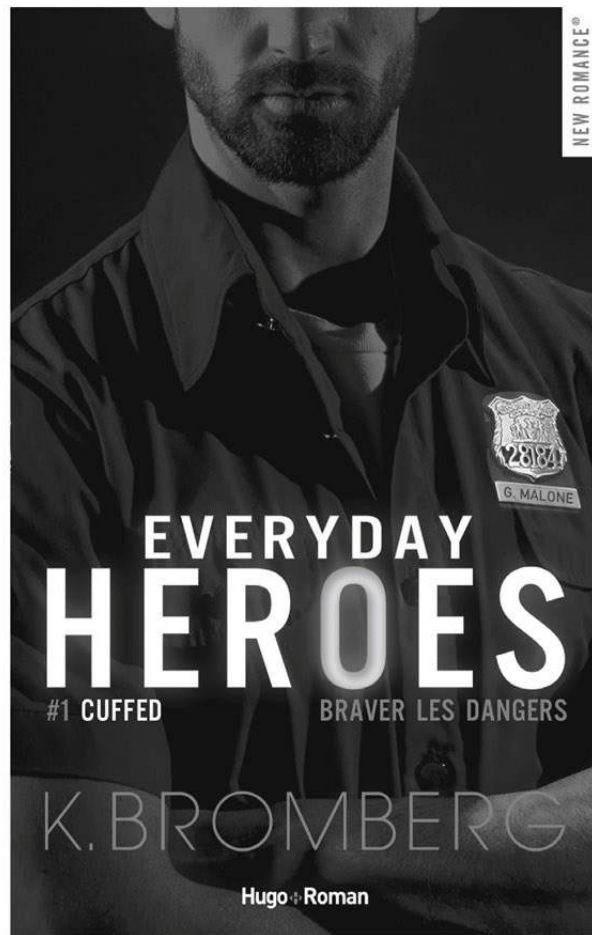
TOME 4
À PARAÎTRE LE 2 AVRIL

EVERYDAY HEROES

#1 CUFFED

BRAVER LES DANGERS

K. BROMBERG



Hugo & Roman

Si seulement

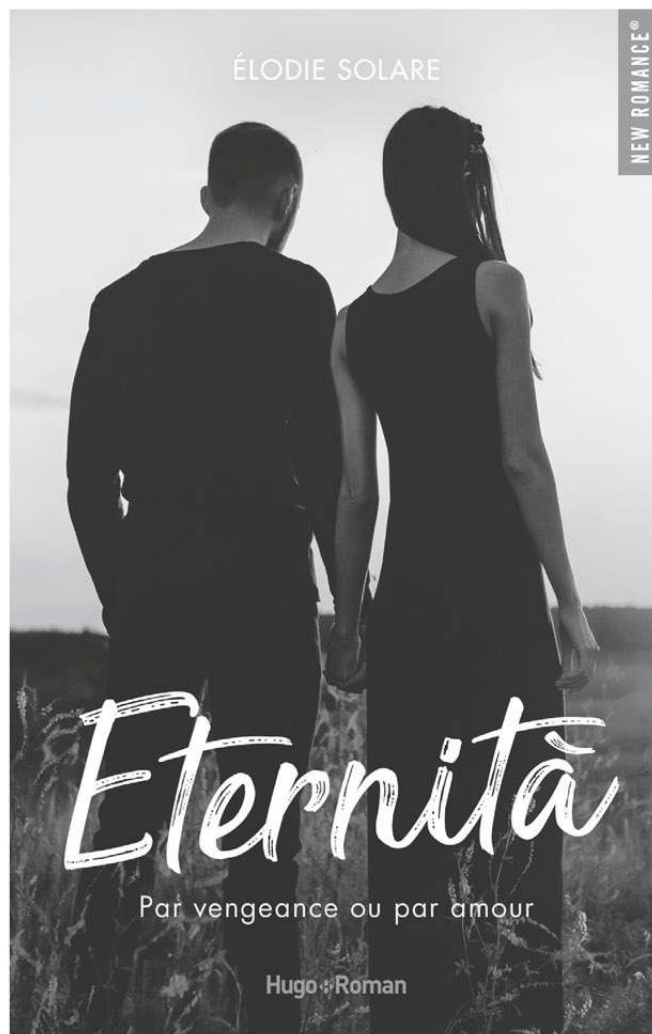
MAGALI INGUIMBERT



Hugo & Roman

ÉLODIE SOLARE

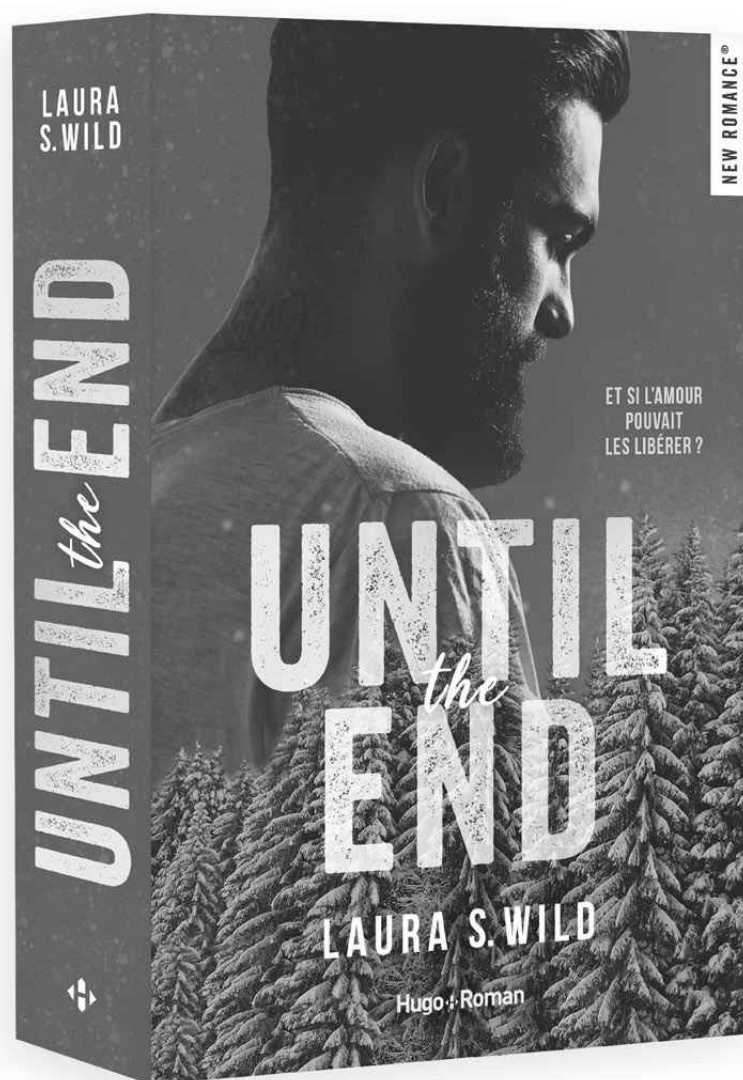
Eternità



Hugo & Roman

UNTIL *the* END

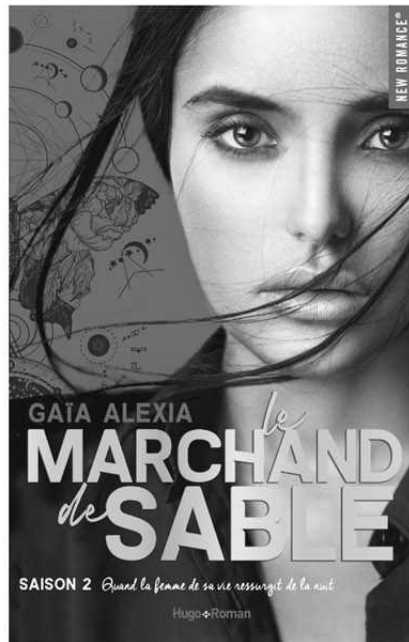
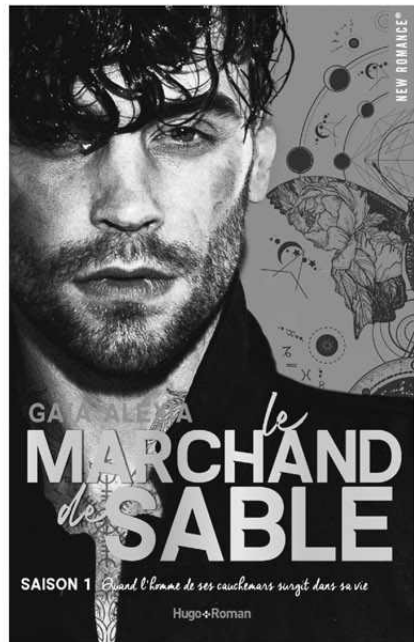
LAURA S. WILD



Hugo + Roman

GAÏA ALEXIA

le
MARCHAND
de
SABLE



Hugo-Roman

C . S . Q U I L L

49 jours

Je compterai pour toi

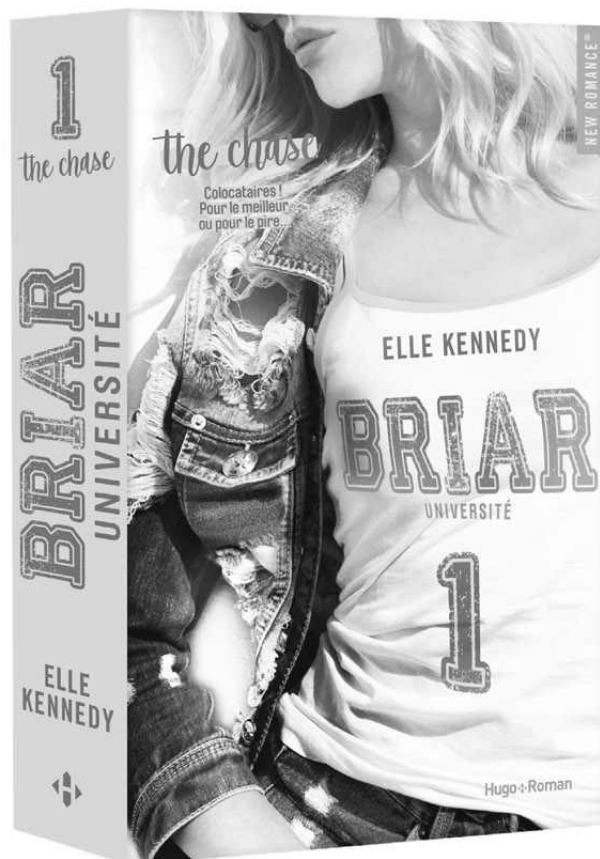


Hugo + Roman

ELLE KENNEDY

BRIAR

UNIVERSITÉ



SAISON 2



SAISON 3

Hugo Roman

ADÈLE NINAY

PAS NÉS SOUS
LA MÊME ÉTOILE



Hugo Roman

f ET  HUGONEWROMANCE

Hugo  **L'éditeur de la NEW ROMANCE®**

www.festivalnewromance.fr

www.hugoetcie.fr